This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

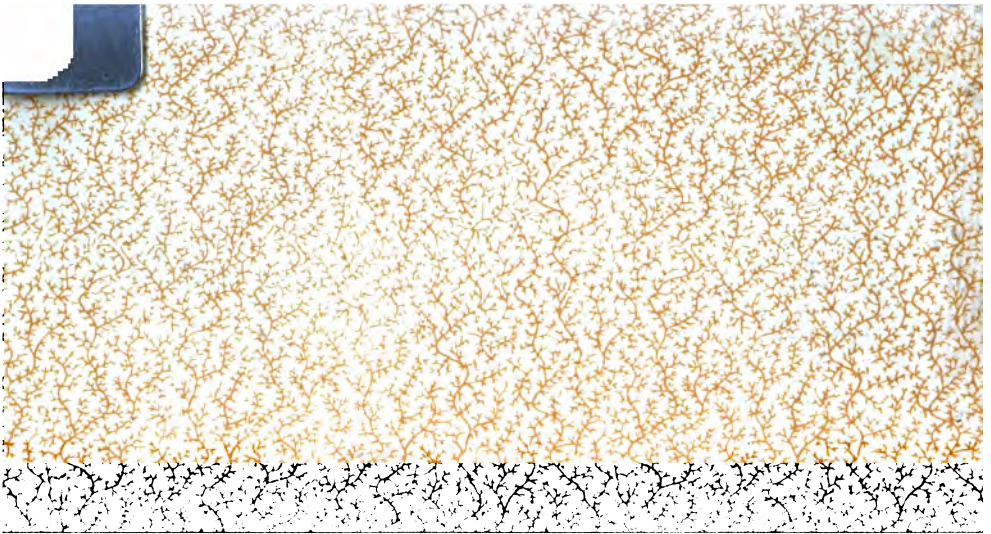
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

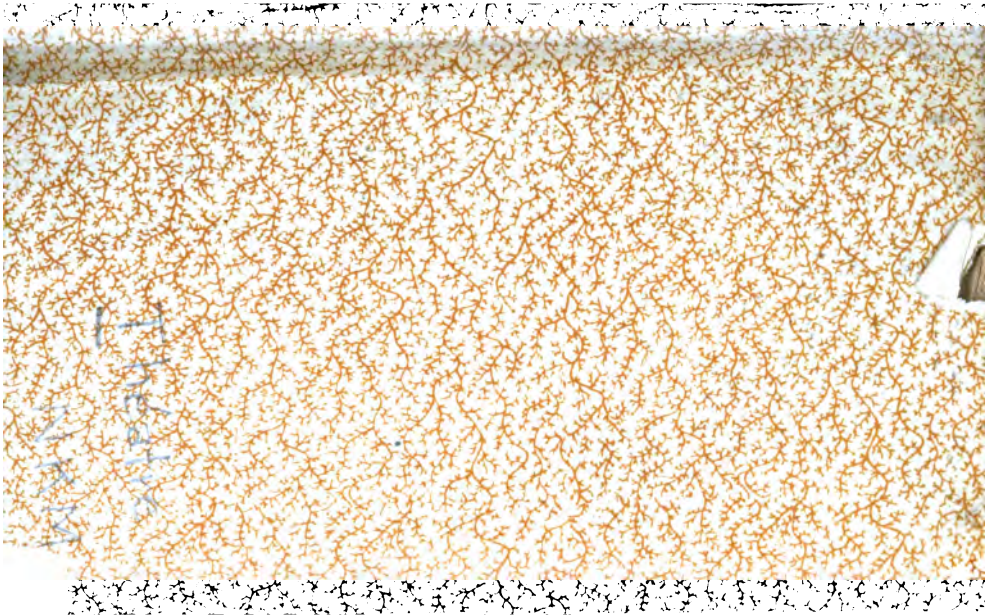
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

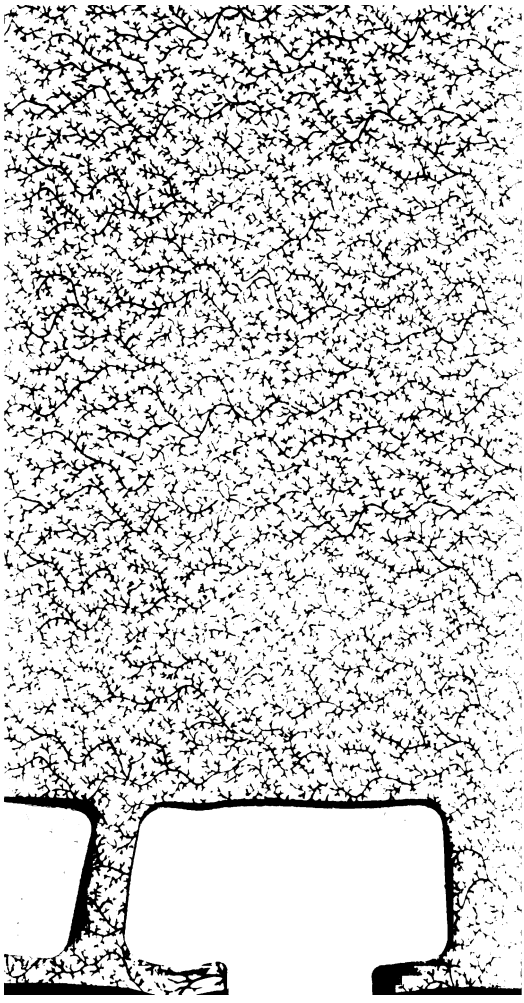
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

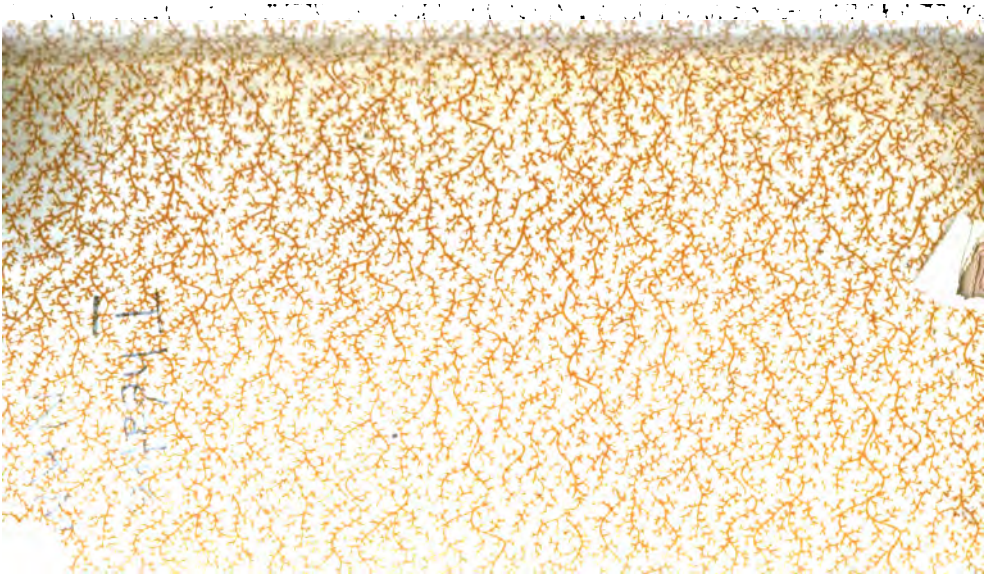
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`









THÉATRE

DES

TEURS DU SECOND ORDRE.

OMÉDIES EN PROSE. — TOME XLII.

9968

LA STÉRÉOTYPIE, ou l'art d'imprimer sur d
ches solides que l'on conserve, offre seule le mo
parvenir à la correction parfaite des textes. Dès
faute qui seroit échappée est découverte, elle est c
à l'instant et irrévocablement; on la corrigeant, c
point exposé à en faire de nouvelles, comme il
dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le
est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jo
grand avantage de remplacer, dans un ouvrage co
de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou d

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de
papier, parce qu'ils vouloient vendre leurs livres
très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréa
lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a c
fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatig
la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont m
dû le perdre. Mais les propriétaires de l'établisseme
M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorabl
existoit contre les stéréotypes, ont soigné davantage
éditions, se sont servis de caractères convenables
chaque format, et ont employé de beau papier. Il
point d'éditions en caractères mobiles qui soient s
rieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cet
sertion, en les comparant les unes avec les autres. So
rapport de la correction des textes, les éditions en carac
mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparais

Les Éditions Stéréotypes, d'après ce procédé se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld.

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs; n° 55.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS,

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1810.

PUBLIC
LIBRARY

LA

GAGEURE IMPRÉVUE,

COMÉDIE.

PAR SEDAINE,

Représentée, pour la première fois, le 27 mai 1768.

NOTICE
SUR SEDAINE.

MICHEL-JEAN SEDAINE naquit à Paris, en 171 de parents pauvres qui ne purent lui donn aucune éducation, et lui firent prendre l'état tailleur de pierre. Il égayoit ses travaux jou naliers par des chansons de sa composition, l'imagination tenoit lieu de toutes les règl Quelques personnes entreprirent de les lui fa connoître, et bientôt il s'essaya à l'Opéra C mique, puis au théâtre Italien, où il obtint plus grands succès. Tout le monde connoît DIABLE A QUATRE, BLAISE LE SAVETIER, LE I ET LE FERMIER, ROSE ET COLAS. Nous ne s vrons pas Sedaine dans toutes les pièces q donna, soit à ces deux théâtres, soit à celui l'Opéra. Ce fut en 1765 qu'il fit jouer sa p mière pièce au théâtre François. Le PHILOSOP SANS LE SAVOIR parut, pour la première fois, 2 décembre, et eut vingt-huit représentatio

Le succès de cette pièce s'est toujours soutenu, et l'on se rappelle encore le talent que Préville déploya dans le rôle d'Antoine.

LA GAGEURE IMPRÉVUE, comédie en un acte, fut jouée, pour la première fois, le 27 mai 1768, et eut onze représentations.

RAYMOND V, COMTE DE TOULOUSE, comédie héroïque en cinq actes, en prose, tomba à la première représentation, le 22 septembre 1789.

Sedaine est encore l'auteur de MAILLARD, ou PARIS SAUVÉE, tragédie en prose, reçue par les comédiens, mais qui n'a point été représentée.

Cet auteur fécond, après avoir été membre de l'Académie françoise, mourut à Paris, le 18 mai 1797.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE DE CLAINVILLE.
LE MARQUIS DE CLAINVILLE.
MONSIEUR DÉTIEULETTE.
MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.
GOTTE.
DUBOIS, concierge.
LAFLEUR, domestique.
LA GOUVERNANTE de mademoiselle Adélaïde.

La scène est au château du marquis.

LA

GAGEURE IMPRÉVUE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

GOTTE, *seule.*

Nous nous plaignons, nous autres domestiques, et nous avons tort. Il est vrai que nous avons à souffrir des caprices, des humeurs, des brusqueries, souvent des querelles dont nous ne devinons pas la cause; mais, au moins, si cela fâche, cela désennuie. Eh! l'ennui!.... l'ennui!..... ah! c'est une terrible chose que l'ennui.... Si cela dure encore deux heures, ma maîtresse en mourra. Mais, pour une femme d'esprit, n'avoir pas l'esprit de s'amuser, cela m'étonne. C'est peut-être que, plus on a d'esprit, moins on a de ressources pour se désennuyer. Vivent les sots pour s'amuser de tout! Ah! la voilà qui quitte enfin son balcon.

SCÈNE II.

GOTTE, LA MARQUISE.

GOTTE.

MADAME a-t-elle vu passer bien du monde?

LA MARQUISE.

Oui, des gens bien mouillés, des voituriers des pauvres gens qui font pitié. Voilà une journé d'une tristesse.... La pluie est encore augmentée.

GOTTE.

Je ne sais si madame s'ennuie; mais je vous a sure que moi.... De ce temps-là, on est toute ne sais comment.

LA MARQUISE.

Il m'est venu l'idée la plus folle.... S'il éto passé sur le grand chemin quelqu'un qui eût e figure humaine, je l'aurois fait appeler pour m tenir compagnie.

GOTTE.

Il n'est point de cavalier qui n'en eût été bie aise. Mais, madame, monsieur le marquis n'au pas lieu d'être satisfait de sa chasse.

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas fâchée.

GOTTE.

Hier au soir vous lui avez conseillé d'y aller.

LA MARQUISE.

Il en mouroit d'envie, et j'attendois des visite La comtesse de Wordacle....

GOTTE.

Quoi! cette dame si laide?

LA MARQUISE.

Je ne hais pas les femmes laides.

GOTTE.

Vous pourriez même aimer les jolies.

LA MARQUISE.

Je badine, je ne hais personne. Donnez-moi ce livre. *(Elle prend le livre.)* Ah! de la morale; je ne lirai pas. Si mon clavecin.... Je vous avois dit de faire arranger mon clavecin; mais vous ne songez à rien : s'il étoit accordé, j'en toucherois.

GOTTE.

Il l'est, madame, le facteur est venu ce matin.

LA MARQUISE.

J'en jouerai ce soir, cela amusera monsieur de Clainville.... Je vais broder.... Non, approchez une table, je veux écrire. Ah dieu!

GOTTE, *approchant une table.*

La voilà.

LA MARQUISE *se met à table, rêve, regarde des plumes, et les jette.*

Ah! pas une seule plume en état d'écrire.

GOTTE.

En voici de toutes neuves.

LA MARQUISE.

Pensez-vous que je ne les voie pas?... Faites donc fermer cette fenêtre.... non, je vais m'y remettre, laissez. (*La marquise va se remettre à la fenêtre.*)

GOTTE, *à part.*

Ah! de l'humeur, c'est un peu trop. Voilà donc de la morale, de la morale. Il faut que je lise cela pour savoir ce que c'est que de la morale. (*Elle lit.*) Essai sur l'homme. Voilà une singulière morale. Il faut que je lise cela. (*Elle remet le livre.*)

LA MARQUISE.

Gotte, Gotte.

GOTTE.

Madame.

LA MARQUISE.

Sonne quelqu'un. Cela sera plaisant... Ah! c'est un peu.... Il faut que ma réputation soit aussi bien établie qu'elle l'est pour risquer cette plaisanterie.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, GOTTE, UN LAQUAIS.

LA MARQUISE, *au laquais.*

Allez vite à la petite porte du parc; vous verrez passer un officier qui a un surtout bleu, un chapeau bordé d'argent. Vous lui direz : Monsieur, une dame que vous venez de saluer, vous prie de vouloir bien vous arrêter un instant. Vous le ferez entrer par les basses-cours. S'il vous demande mon nom, vous lui direz que c'est madame la comtesse de Wordacle.

LE LAQUAIS.

Madame la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Oui, courez vite.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

Madame la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Oui.

GOTTE.

Cette comtesse si vieille, si laide, si bossue?

LA MARQUISE.

Oui, cela sera très singulier. Partout où mon officier en fera le portrait, on se moquera de lui.

GOTTE.

Connoissez-vous cet officier?

LA MARQUISE.

Non.

GOTTE.

Eh! madame, s'il vous connoit?

LA MARQUISE.

En ce cas le domestique n'avoit pas le sens commun : il aura dit un nom pour un autre.

GOTTE.

Mais, madame, avez-vous pensé?...

LA MARQUISE.

J'ai pensé à tout : je ne dînerai pas seule. En fait de compagnie à la campagne, on prend ce qu'on trouve.

GOTTE.

Mais si c'étoit quelqu'un qui ne convînt pas à madame?

LA MARQUISE.

Ne vais-je pas voir quel homme c'est? Faites fermer les fenêtres. (*Gotte sonne.*)

SCÈNE V.

GOTTE, LA MARQUISE, LAFLEUR.

(La marquise tire son miroir de poche; elle regarde si ses cheveux ne sont pas dérangés, si son rouge est bien.)

LAFLEUR, *après avoir fermé la fenêtre, parle à l'oreille de Gotte, et finit en disant :*

Je l'ai vu.

GOTTE.

Ah! madame, voilà bien de quoi vous désennuyer. Il y a une dame enfermée dans l'appartement de monsieur le marquis.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela signifie?

GOTTE.

Parle, parle : conte donc.

LAFLEUR.

Madame.... (*A Gotte.*) Babillarde.

LA MARQUISE.

Je vous écoute.

LAFLEUR.

Madame, parlant par révérence.

LA MARQUISE.

Supprimez vos révérences.

LAFLEUR.

Sauf votre respect, madame.

LA MARQUISE.

Que ces gens-là sont bêtes avec leur respect et leurs révérences! Ensuite?

LAFLEUR.

J'allois, madame, au bout du corridor, lorsque par la petite fenêtre qui donne sur la terrasse du cabinet de monsieur, j'ai vu, comme j'ai l'honneur de voir madame la marquise....

LA MARQUISE.

Voilà de l'honneur à présent. Eh bien! qu'avez-vous vu?

LAFLEUR.

J'ai vu derrière la croisée du grand cabinet de monsieur le marquis, j'ai vu remuer un rideau, ensuite une petite main, une main droite ou une main gauche : oui, c'étoit une main droite, qui a tiré le rideau comme ça. J'ai regardé, j'ai aperçu une jeune demoiselle de seize à dix-huit ans : je n'assureroîs pas qu'elle a dix-huit ans; mais elle en a bien seize.

LA MARQUISE.

Et.... Êtes-vous sûr de ce que vous dites?

LAFLEUR.

Ah! madame, voudrois-je....

LA MARQUISE.

C'est sans doute quelque femme que le co cierge aura fait entrer dans l'appartement. Fai venir Dubois. Lafleur, n'en avez-vous parlé à p sonne?

LAFLEUR

Hors à mademoiselle Gotte.

LA MARQUISE.

Si l'un ou l'autre vous en dites un mot, je vo renvoie. Faites venir Dubois.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE, *faisant la pleureuse.*

Je ne crois pas, madame, avoir jamais eu malheur de manquer envers vous : je n'ai jama dit aucun secret.

LA MARQUISE.

Je vous permets de dire les miens.

GOTTE.

Madame, est-il possible... que vous puissiez penser...., que....

LA MARQUISE.

Ah! ah! vous allez pleurer; je n'aime pas c petites simagrées : je vous prie de finir, ou all dans votre chambre, cela se passera.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Monsieur Dubois, qu'est-ce que cette jeune personne qui est dans l'appartement de mon mari ?

DUBOIS.

Une jeune personne qui est dans l'appartement de monsieur ?

LA MARQUISE.

Je vois que vous cherchez à me mentir : mais je vous prie de songer que ce seroit me manquer de respect ; et je ne le pardonne pas.

DUBOIS.

Madame, depuis vingt-sept ans que j'ai l'honneur d'être valet-de-chambre à monsieur le marquis, il n'a jamais eu sujet de penser que je pouvois manquer de respect ; et lorsque les maîtres font tant que de vouloir bien nous interroger.... il y a onze ans, madame...

LA MARQUISE.

Vous cherchez à éluder la question ; mais je vous prie d'y répondre précisément. Quelle est cette jeune personne qui est dans le cabinet de M. de Clainville ?

DUBOIS.

Ah ! madame, vous pouvez me perdre ; et si monsieur sait que je vous l'ai dit... Peut-être veut-il en faire un secret.

LA MARQUISE.

Eh bien! ce secret, vous n'êtes pas venu me trouver pour me le dire. M. de Clainville saura que je vous ai interrogé sur ce que je savois, et que vous n'avez osé ni me mentir ni me désobéir.

DUBOIS.

Ah! madame, quel tort cela pourroit me faire!

LA MARQUISE.

Aucun. Ceci me regarde; et j'aurai assez de pouvoir sur son esprit...

DUBOIS.

Ah! madame, vous pouvez tout; et si vous interrogiez monsieur, je suis sûr qu'il vous diroit...

LA MARQUISE.

Revenons à ce que je vous demandois. Sortez, Gotte.

GOTTE, *à part, en s'en allant.*

On ne peut rien savoir avec cette femme-là.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Vous ne devez avoir aucun sujet de crainte.

DUBOIS.

Madame, hier au matin, monsieur me dit : Dubois, prends ce papier et exécute de point en point ce qu'il renferme.

LA MARQUISE.

Quel papier?

DUBOIS.

Je crois l'avoir encore : le voici.

LA MARQUISE.

Lisez.

DUBOIS.

C'est de la main de monsieur le marquis. « Ce « jeudi 16 du courant, au matin. Aujourd'hui, à « cinq heures un quart du soir, Dubois dira à sa « femme de s'habiller et de mettre une robe; à six « heures et demie il partira de chez lui avec sa « femme, sous prétexte d'aller promener. A sept « heures et demie, il se trouvera à la petite porte « du parc. A huit heures sonnées, il confiera à sa « femme qu'ils sont là l'un et l'autre pour m'at- « tendre. A huit heures et demie... »

LA MARQUISE.

Voilà bien du détail. Donnez, donnez. (*Elle parcourt le papier des yeux.*) Eh bien?

DUBOIS.

Monsieur est arrivé à dix heures passées. Ma femme mouroit de froid : c'est qu'il étoit survenu un accident à la voiture. Monsieur étoit dans sa diligence; il en a fait descendre deux femmes, l'une jeune et l'autre âgée. Il a dit à ma femme : Conduisez-les dans mon appartement par votre escalier. Monsieur est rentré. Il n'a dit à la plus jeune que deux mots, et il nous les a recommandées.

LA MARQUISE.

Eh! où ont-elles passé la nuit?

DUBOIS.

Dans la chambre de ma femme, où j'ai dress un lit.

LA MARQUISE.

Et monsieur n'a pas eu plus d'attentions pou elles?

DUBOIS.

Vous me pardonnerez, madame : il est revenu ce matin avant que d'aller à la chasse; il a fait de mander la permission d'entrer; il a fait beaucou d'honnêtetés, beaucoup d'amitié à la jeune personne; beaucoup, ah! beaucoup.

LA MARQUISE.

Voilà ce que je ne vous demande pas. Et vous ne voyez pas à peu près quelles sont ces femmes?

DUBOIS.

Madame, j'ai exécuté les ordres : mais ma femme m'a dit que c'est quelqu'un comme il faut.

LA MARQUISE.

Amenez-les-moi.

DUBOIS.

Ah, madame!

LA MARQUISE.

Oui, priez-les : dites-leur que je les prie de vouloir bien passer chez moi.

DUBOIS.

Mais si....

LA MARQUISE.

Faites ce que je vous dis, n'appréhendez rien. Faites rentrer Gotte.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, *seule.*

Ceci me paroît singulier... Non, je ne peux croire.... Ah! les hommes sont bien trompeurs.... Au reste, je vais voir.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Je vous prie de garder le silence sur ce que vous pouvez savoir et ne savoir pas. (*A part.*) Je suis à présent fâchée de mon étourderie et de mon officier. (*A Gotte.*) Sitôt qu'il paroîtra...

GOTTE.

Qui, madame?

LA MARQUISE.

Cet officier. Vous le ferez entrer dans mon petit cabinet : vous le prierez d'attendre un instant, et vous reviendrez.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, DUBOIS, ADÉLAÏDE, LA GOUVERNANTE.

LA MARQUISE.

Mademoiselle, je suis très fâchée de troubler votre solitude, mais il faut que monsieur le marquis ait eu des raisons bien essentielles pour me cacher que vous étiez dans son appartement. J'attends de vous la découverte d'un mystère aussi singulier.

LA GOUVERNANTE.

Madame, je vous dirai que....

LA MARQUISE.

Cette femme est à vous?

ADÉLAÏDE.

Oui, madame, c'est ma gouvernante.

LA MARQUISE.

Permettez-moi de la prier de passer dans mon cabinet.

ADÉLAÏDE.

Madame, depuis mon enfance elle ne m'a point quittée; permettez-lui de rester.

LA MARQUISE, *à Dubois.*

Avancez un siège, et sortez. (*Dubois avance un siège. La marquise montre un siège plus loin.*) Asseyez-vous, la bonne; asseyez-vous, mademoiselle. Toute l'honnêteté qui paroît en vous devoit ne

point faire hésiter monsieur le marquis de vous présenter chez moi.

ADÉLAÏDE.

J'ignore, madame, les raisons qui l'en ont empêché : j'aurois été la première à lui demander cette grâce, si je n'apprenois à l'instant que j'avois l'honneur d'être chez vous.

LA MARQUISE.

Vous ne saviez pas ?

ADÉLAÏDE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous redoublez ma curiosité.

ADÉLAÏDE.

Je n'ai nulle raison pour ne pas la satisfaire ; monsieur le marquis ne m'a jamais recommandé le secret sur ce qui me concerne.

LA MARQUISE.

Y a-t-il long-temps qu'il a l'honneur de vous connoître ?

ADÉLAÏDE.

Depuis mon enfance, madame. Dans le couvent où j'ai passé ma vie, je n'ai connu que lui pour tuteur, pour parent et pour ami.

LA MARQUISE, *à la gouvernante.*

Comment se nomme mademoiselle ?

LA GOUVERNANTE.

Mademoiselle Adélaïde.

LA MARQUISE.

Point d'autre nom ?

LA GOUVERNANTE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Non!... Et vous me direz, mademoiselle, que vous ignorez les idées de monsieur le marquis en vous amenant chez lui, et en vous dérobant à tous les yeux?

ADELAÏDE, *d'un ton un peu sec.*

Lorsqu'on respecte les personnes, on ne les presse pas de questions, madame; et je respectois trop monsieur le marquis, pour le presser de me dire ce qu'il a voulu me taire.

LA MARQUISE.

On ne peut pas avoir plus de discrétion.

ADÉLAÏDE.

Et j'ai déja eu l'honneur de vous dire, madame, que j'ignorois que j'étois chez vous.

LA MARQUISE.

Vous me le feriez oublier.

ADÉLAÏDE, *se levant.*

Madame, je me retire.

LA MARQUISE, *levée, d'un ton radouci.*

Mademoiselle, je désire que monsieur le marquis ne retarde pas le plaisir que j'aurois de vous connoître.

ADÉLAÏDE.

Je le désire aussi.

LA MARQUISE.

Il a sans doute eu des motifs que je ne crois injurieux ni pour vous ni pour moi : mais convenez

que ce mystérieux silence a besoin de tous les sentiments que vous inspirez pour n'être pas mal interprété.

ADÉLAÏDE.

J'en conviens, madame : et pour vous confirmer dans l'idée que je mérite que l'on prenne de moi, je vous dirai quelle est la mienne sur la conduite de M. Clainville à mon égard. Il y a quelques mois....

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, je vous en prie.

ADÉLAÏDE *s'assied, ainsi que la marquise et la gouvernante.*

Il y a quelques mois que M. de Clainville vint à mon couvent; il étoit accompagné d'un gentilhomme de ses amis : il me le présenta. Il me demanda, pour lui, la permission de paroître à la grille : je l'accordai. Il y vint.... je l'ai vu.... quelquefois... souvent même; et lundi passé, monsieur le marquis revint me voir : il me dit de me disposer à sortir du couvent. Dans la conversation qu'il eut avec moi, il sembla me prévenir sur un changement d'état. Quelques jours après (c'étoit hier) il est revenu un peu tard; car la retraite étoit sonnée. Il m'a fait sortir, non sans quelque chagrin; j'étois dans ce couvent dès l'enfance; et il m'a conduite ici. Voici, madame, toute mon histoire : et s'il étoit possible que j'imaginasse quelque sujet de craindre l'homme que je respecte le plus, ce seroit près de vous que je me réfugierois.

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, ADÉLAÏDE, LA GOUVERNANTE, GOTTE.

GOTTE.

Il se nomme M. Détieulette.

ADÉLAÏDE.

M. Détieulette!

LA GOUVERNANTE.

M. Détieulette!

LA MARQUISE.

Dans mon cabinet. Faites-le ensuite entrer ici, j'y serai dans un moment. (*A Adélaïde.*) Mademoiselle, je ne crois pas que M. de Clainville me prive long-temps du plaisir de vous voir. Je ne lui dirai pas que j'ai pris la liberté de l'anticiper: je vous demanderai, mademoiselle, de vouloir bien ne lui en rien dire.

ADÉLAÏDE.

Madame, j'observerai le même silence.

LA MARQUISE, *à Gotte.*

Faites entrer Dubois. Ah!...

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, DUBOIS, ADÉLAÏDE, LA GOUVERNANTE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Dubois, ayez pour mademoiselle tous les égards, toutes les attentions dont vous êtes capable. Vous ne direz point à monsieur le marquis que mademoiselle a bien voulu passer dans mon appartement, à moins qu'il ne vous le demande. Mademoiselle, j'espère que....

ADÉLAÏDE.

Madame....

(La marquise reconduit jusqu'à la deuxième porte. Gotte est restée : elle voit entrer M. Détieulette.)

GOTTE.

Il n'a pas mauvaise mine : elle peut le faire rester à dîner.

SCÈNE XIV.

M. DÉTIEULETTE, LAFLEUR.

M. DÉTIEULETTE.

Tu demeures ici ?

LAFLEUR.

Chez le marquis de Clainville.

M. DÉTIEULETTE.

Chez le marquis de Clainville ? On m'a dit la comtesse de Wordacle.

LAFLEUR.

Madame a donné ordre de le dire.

M. DÉTIEULETTE.

Ordre de dire qu'elle se nommoit la comtesse de Wordacle?

LAFLEUR.

Oui, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LAFLEUR.

Je n'en sais rien.

M. DÉTIEULETTE.

Et où est le marquis?

LAFLEUR.

On le dit à la chasse.

M. DÉTIEULETTE.

N'est-il pas à Montfort? Je comptois l'y trouver. Revient-il ce soir?

LAFLEUR.

Oui, madame l'attend.

M. DÉTIEULETTE.

Mais avoir fait dire qu'elle se nommoit la comtesse de Wordacle : je n'y conçois rien.

LAFLEUR.

Monsieur, avez-vous toujours Champagne à votre service?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, je l'ai laissé derrière, son cheval n'a pu me suivre : mais voilà un singulier hasard; et tu ne sais pas le motif....

LAFLEUR.

Non, monsieur : mais ne dites pas.... Ah! voilà madame.

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Quoi! monsieur le baron, vous passez devant mon château sans me faire l'honneur... Ah! monsieur... ah! que j'ai de pardons à vous demander : je vous ai pris pour un des parents de mon mari; et je vous ai fait prier de vous arrêter ici un moment. Je comptois lui faire des reproches, et ce sont des excuses que je vous dois.... Ah! monsieur.... ah! que je suis fâchée de la peine que je vous ai donnée !

M. DÉTIEULETTE.

Madame....

LA MARQUISE.

Que d'excuses j'ai à vous faire!

M. DÉTIEULETTE.

Je rends grâce à votre méprise; elle me procure l'honneur de saluer madame la comtesse de Wordacle.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, on ne peut être plus confuse que je le suis : mais, Gotte, mais voyez comme monsieur ressemble au baron.

GOTTE.

Oui, madame, à s'y méprendre.

LA MARQUISE.

Je ne reviens pas de mon étonnement : même taille, même air de tête.

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE, UN MAITRE D'HOTEL.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

MADAME est servie.

LA MARQUISE.

Monsieur, restez; peut-être n'avez-vous pas dîné. Monsieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître....

M. DÉTIEULETTE.

Madame....

LA MARQUISE, *au maître d'hôtel.*

Monsieur reste.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne sais, madame la comtesse, si je dois accepter l'honneur....

LA MARQUISE.

Vous devez, monsieur, me donner le temps d'effacer de votre esprit l'opinion d'étourderie que vous devez, sans doute, m'accorder.

(M. Détieulette donne la main : ils passent dans la salle à manger.)

SCÈNE XVII.

GOTTE, *seule.*

Ah! pour celui-là, on ne peut mieux jouer la comédie. Ah! les femmes ont un talent merveilleux. Elle l'a dit, elle ne dînera pas seule. Je ne reviens pas de sa tranquillité.

SCÈNE XVIII.

GOTTE, LAFLEUR.

(Gotte lève un coussin de bergère, et tire de dessous une manchette qu'elle brode. Lafleur paroît, elle est prête à la cacher, et, voyant que c'est Lafleur, elle se remet à broder. Lafleur a une serviette à la main, comme un domestique qui sert à table.)

LAFLEUR.

Enfin on peut causer.

GOTTE.

Ah! te voilà? je pensois à toi. Tu ne sers pas à table?

LAFLEUR.

Est-ce qu'il faut être douze pour servir deux personnes?

GOTTE.

Et si madame te demande?

LAFLEUR.

Elle a Julien. Je suis cependant fâché de n'être pas resté; j'aurois écouté. (*Il tire le fil de Gotte.*)

GOTTE.

Finis donc.

LAFLEUR.

C'est que je t'aime bien.

GOTTE.

Ah! tu m'aimes; je veux bien le croire. Mais il faut avouer que tu es bien simple, avec tes niaiseries.

LAFLEUR.

Quoi donc?

GOTTE.

Madame, sur votre respect. Madame, révérence parler. Madame, j'ai eu l'honneur d'aller au bout du corridor.

(Pendant ce couplet, Lafleur rit.)

LAFLEUR.

Ah! ah!

GOTTE.

Eh! de quoi ris-tu?

LAFLEUR.

Comment! tu es la dupe de cela, toi?

GOTTE.

Quoi! la dupe?

LAFLEUR.

Oui, quand je parle comme cela à madame.

GOTTE.

Sans doute.

LAFLEUR.

Et que je fais le nigaud.

GOTTE.

Comment?

LAFLEUR.

Je le fais exprès.

GOTTE.

Tu le fais exprès?

LAFLEUR.

Tu ne sais donc pas comme les maîtres sont aises quand nous leur donnons occasion de dire : Ah! que ces gens-là sont bêtes! ah! quelle ineptie! ah! quelle sotte espèce! Ils devroient bien manger de l'herbe, et mille autres propos. C'est comme s'ils disoient à eux-mêmes : Ah! que j'ai d'esprit! ah! quelle pénétration! ah! comme je suis au-dessus de tout ça! Eh! pourquoi leur épargner ce plaisir-là? Moi je le leur donne toujours, et tant qu'ils veulent, et je m'en trouve bien : qu'est-ce que cela coûte?

GOTTE.

Je ne te croyois ni si fin ni si adroit.

LAFLEUR.

J'ai déja fait cinq conditions; j'ai été renvoyé de chez trois pour avoir fait l'entendu, pour leur avoir prouvé que j'avois plus de bon sens qu'eux. Depuis ce temps-là, j'ai fait tout le contraire, et cela me réussit; car j'ai déja devant moi une assez bonne petite somme, que je veux mettre aux pieds de la charmanse brodeuse, qui veut bien.... (*Il veut l'embrasser.*)

GOTTE.

Mais, finis donc, tu m'impatientes.

LAFLEUR.

Tiens, Gotte, j'ai lu dans un livre relié, que pour faire fortune, il suffit de n'avoir ni honneur ni humeur.

GOTTE.

A l'humeur près, ta fortune est faite.

LAFLEUR.

Ah! je ferai fortune.

GOTTE.

Mais, tu as lu. Est-ce que tu sais lire?

LAFLEUR.

Oui. Quand je suis entré ici, j'ai dit que je ne savois ni lire ni écrire : cela fait bien, on se méfie moins de nous, et pourvu qu'on remplisse son devoir, qu'on fasse bien ses commissions; avec cela, l'air un peu stupide, attaché, secret, voilà tout. Ah! je ferai fortune. Mais avant, ô ma charmante petite Gotte...

GOTTE.

Mais finis donc, finis donc, finis donc; tu m'as fait casser mon fil. Tiens, tes manchettes seront faites quand elles voudront. (*Elle les jette par terre; Lafleur les ramasse.*)

LAFLEUR.

Vous respectez joliment mes manchettes. Ah! c'est bien brodé. Mais les as-tu commencées pour moi?

GOTTE.

Donne, donne. Tu as donc peur de faire voir à madame que tu as de l'esprit?

LAFLEUR.

Oui vraiment.

GOTTE.

Vraiment : mais ne t'y fie pas; madame voit tout ce qu'on croit lui cacher. Il y a sept ans que je suis à son service, je l'ai bien observée : c'est un ange pour la conduite, c'est un démon pour la finesse. Cette finesse-là l'entraîne souvent plus loin qu'elle ne le veut, et la jette dans des étourderies; étourderies pour toute autre, témoin celle-ci; mais je ne sais comment elle fait. Ce qui me désoleroit, moi, finit toujours par lui faire honneur. Je ne suis pas sotte : eh bien! elle devine une heure avant que je parle. Pour monsieur le marquis, qui se croit le plus savant, le plus fin, le plus habile, le premier des hommes, il n'est que l'humble serviteur des volontés de madame; et il jureroit ses grands dieux qu'elle ne pense, n'agit et ne parle que d'après lui. Ainsi, mon pauvre Lafleur, mets-toi à ton aise, ne te gêne pas, déploie tous les rares trésors de ton bel esprit, et près de madame tu ne seras jamais qu'un sot, entends-tu?

LAFLEUR.

Et avec cet esprit-là, elle n'a jamais eu la moindre petite affaire de cœur? là, quelque...

GOTTE.

Jamais.

LAFLEUR.

Jamais! On dit cependant monsieur jaloux.

GOTTE.

Ah! comme cela, par saillie. C'est elle bien plutôt qui seroit jalouse. Pour lui, il a tort, car c'est presque la seule femme de laquelle je jurerois, et de moi, s'entend.

LAFLEUR.

Ah! sûrement. Mais cela doit te faire une assez mauvaise condition.

GOTTE.

Ah! madame est fort généreuse.

LAFLEUR.

Imagine donc ce qu'elle seroit, s'il y avoit quelque amourette en campagne. Avec des maîtres qui vivent bien ensemble, il n'y a ni plaisir ni profit. Ah! que je voudrois être à la place de Dubois!

GOTTE.

Pourquoi?

LAFLEUR.

Pourquoi? Et cette jolie personne enfermée chez monsieur, n'est-ce rien? Je parie que c'est la plus charmante petite intrigue. Monsieur va l'envoyer à Paris, il lui louera un appartement, il la mettra dans ses meubles : le valet-de-chambre fera les emplettes; c'est tout gain. Madame se doutera de la chose, ou quelque bonne amie viendra en

poste de Paris pour lui en parler, sans le faire exprès. Ah! Gotte, si tu as de l'esprit, ta fortune est faite. Tu feras de bons rapports, vrais ou faux, tu attiseras le feu, madame se piquera, prendra de l'humeur et se vengera. Croirois-tu que je ne l'ai dit à madame que pour la mettre dans le goût de se venger?

GOTTE.

Tu es un dangereux coquin.

LAFLEUR.

Bon! qu'est-ce que cela fait? Il y a sept ans, dis-tu, que tu es à son service? Il faut qu'un domestique soit bien sot, lorsqu'au bout de sept ans il ne gouverne pas son maître.

GOTTE.

Il ne faudroit pas s'y jouer avec madame; elle me jeteroit là comme une épingle.

LAFLEUR.

Voici, par exemple, pour elle une belle occasion : M Détieulette est aimable.

GOTTE.

Monsieur?...

LAFLEUR.

Monsieur Détieulette, cet officier.

GOTTE.

Est-ce que tu le connois?

LAFLEUR.

Oui, il m'a reconnu d'abord. Je l'ai beaucoup vu chez mon ancien maître. Il étoit étonné de me voir chez le marquis de Clainville.

GOTTE.

Est-ce que tu lui as dit chez qui tu étois?

LAFLEUR.

Oui.

GOTTE.

Chez M. de Clainville?

LAFLEUR.

Oui, à madame de Clainville.

GOTTE.

A madame de Clainville? Ah! la bonne chose! C'est bien fait, avec ses détours; j'en suis bien aise, sa finesse a ce qu'elle mérite.

LAFLEUR.

Pourquoi donc?

GOTTE.

Je ne m'étonne plus s'il se tuoit de l'appeler madame la comtesse : c'est que, sous le nom de la comtesse de Wordacle... Quoi! on a déja dîné?

LAFLEUR.

Comme le temps passe vite!

GOTTE, *cachant les manchettes.*

Ciel! voilà madame.

SCÈNE XIX.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE *lance un regard sévere sur Lafleur et sur Gotte.*

Oui, monsieur, notre sexe trouvera toujours aisément le moyen de gouverner le vôtre. L'auto-

rité que nous prenons, marche par une route si fleurie, la pente est si insensible, notre constance dans le même projet a l'air si simple et si naturel, notre patience a si peu d'humeur, que l'empire est pris avant que vous vous en doutiez.

M. DÉTIEULETTE.

Que je m'en doutasse ou non, j'aimerois, madame, à vous le céder.

LA MARQUISE.

Je reçois cela comme un compliment; mais faites une réflexion. Dès l'enfance on nous ferme la bouche, on nous impose silence jusqu'à notre établissement : cela tourne au profit de nos yeux et de nos oreilles. Notre coup-d'œil devient plus fin, notre attention plus soutenue, nos réflexions plus délicates; et la modestie avec laquelle nous nous énonçons, donne presque toujours aux hommes une confiance dont nous profiterions aisément, si nous nous abaissions jusqu'à les tromper.

M. DÉTIEULETTE.

Ah! madame, que n'ai-je ici pour second le colonel d'un régiment dans lequel j'ai servi, le marquis de Clainville!

LA MARQUISE.

Le marquis de Clainville? Vous connoissez le marquis de Clainville?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, madame.

(Ici Gotte écoute avec attention.)

LA MARQUISE.

Ne vous trompez-vous pas?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame. C'est un homme qui doit avoir à présent.... oui, il doit avoir à présent cinquante à cinquante-deux ans, de moyenne taille, fort bien prise, beau joueur, bon chasseur, grand parieur, savant, se piquant de l'être, même dans les détails; connoissant tous les arts, tous les talents, toutes les sciences, depuis la peinture jusqu'à la serrurerie, depuis l'astrologie jusqu'à la médecine; d'ailleurs excellent officier, d'un esprit droit, et d'un commerce sûr.

(Ici Gotte sourit.)

LA MARQUISE.

La serrurerie! Ah! vous le connoissez.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne sais s'il n'a pas des terres dans cette province.

LA MARQUISE.

Et monsieur de Clainville vous disoit?...

M. DÉTIEULETTE.

Vous le connoissez aussi, madame?

LA MARQUISE.

Beaucoup; et il vous disoit?

M. DÉTIEULETTE.

On m'a dit qu'il étoit veuf, et qu'il alloit se remarier.

LA MARQUISE.

Non, monsieur, il n'est pas veuf.

M. DÉTIEULETTE.

On le plaignoit beaucoup de ce que sa femme...

LA MARQUISE.

Sa femme?....

M. DÉTIEULETTE.

Avoit la tête un peu....

LA MARQUISE.

Un peu?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, qu'elle avoit une maladie.... d'esprit.... des absences.... jusqu'à ne pas se ressouvenir des choses les plus simples, jusqu'à oublier son nom.

LA MARQUISE.

Pure calomnie. (*Gotte, pendant ce couplet, rit, et enfin éclate. La marquise se retourne et dit à Gotte:*) Qu'est-ce que c'est donc?

GOTTE.

Madame, j'ai un mal de dents affreux.

LA MARQUISE.

Allez plus loin, nous n'avons pas besoin de vos gémissements. (*A M. Détieulette.*) Enfin, que vous disoit monsieur de Clainville sur le chapitre des femmes?

M. DÉTIEULETTE.

Ce qu'il disoit étoit fort simple, et avoit l'air assez réfléchi. Les femmes, disoit monsieur de Clainville: vous m'y forcez, madame, je n'oserois jamais....

LA MARQUISE.

Dites, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Les femmes, disoit-il, n'ont d'empire que sur les âmes foibles; leur prudence n'est que de la finesse, leur raison n'est souvent que du raisonnement; habiles à saisir la superficie, le jugement en elles est sans profondeur : aussi n'ont-elles que le sang-froid de l'instant, la présence d'esprit de la minute, et cet esprit est souvent peu de chose : il éblouit sous le coloris des grâces; il passe avec elles, il s'évapore avec leur jeunesse, il se dissipe avec leur beauté. Elles aiment mieux.... Madame, c'est M. de Clainville qui parle, ce n'est pas moi : je suis si loin de penser....

LA MARQUISE.

Continuez, monsieur : elles aiment mieux?...

M. DÉTIEULETTE.

Elles aiment mieux réussir par l'intrigue que par la droiture et par la simplicité; secrètes sur un seul article, mystérieuses sur quelques autres, dissimulées sur tous. Elles ne sont presque jamais agitées que de deux passions, qui même n'en font qu'une, l'amour d'un sexe, et la haine de l'autre. Défendez-vous (ajoutoit-il). Mais, madame, je...

LA MARQUISE.

Achevez, monsieur, achevez.

M. D'ÉTIEULETTE.

Défendez-vous, ajoutoit-il, de leur premier coup-d'œil : ne croyez jamais leur première phrase, et elles ne pourront vous tromper. Je ne

l'ai jamais été par elles dans la moindre petite affaire, et je ne le serai jamais.

LA MARQUISE.

Et monsieur de Clainville vous disoit cela?

M. DÉTIEULETTE.

A moi, madame, et à tous les officiers qui avoient l'honneur de manger chez lui. Là-dessus, il entroit dans des détails....

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas fort curieuse. Et sans doute, messieurs, que vous applaudissiez; car, lorsqu'un de vous s'amuse sur notre chapitre....

M. DÉTIEULETTE.

Je me taisois, madame : mais, si j'avois eu le bonheur de vous connoître, quel avantage n'aurois-je pas eu sur lui! pour lui prouver que la force de la raison, la solidité du jugement....

LA MARQUISE, *un peu piquée.*

Monsieur, je ne m'aperçois pas que j'abuse de la complaisance que vous avez eue de vous arrêter ici. Vous m'avez dit qu'il vous restoit encore dix lieues à faire, et la nuit....

SCÈNE XX.

GOTTE, LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE.

GOTTE.

Madame, voici monsieur le marquis,... non, monsieur le comte qui revient de la chasse.

LA MARQUISE *joue l'embarras.*

Quoi! déja?.. O ciel! monsieur.... Je ne sais... Je suis...,

M. DÉTIEULETTE.

Madame, quelque chose paroît altérer votre tranquillité. Serois-je la cause....

LA MARQUISE.

J'hésite sur ce que j'ai à vous proposer. Mon mari n'est pas jaloux, non, il ne l'est pas, et il n'a pas sujet de l'être; mais il est si délicat sur certaines choses, et la manière dont je vous ai retenu...

M. DÉTIEULETTE.

Eh bien, madame?

LA MARQUISE.

Il va sans doute venir me dire des nouvelles de sa chasse, et il ne restera pas long-temps.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, que faut-il faire?

LA MARQUISE.

Si vous vouliez passer un instant dans ce cabinet?

M. DÉTIEULETTE.

Avec plaisir.

LA MARQUISE.

Vous n'y serez pas long-temps. Sitôt qu'il sera sorti de mon appartement, vous serez libre. Vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer; vous pourriez, de là, entendre notre conversation. Je serai même charmée que vous nous écoutiez.

SCÈNE XXI.

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Ah! M. de Clainville, nous ne prenons d'empire que sur les âmes foibles.... Je suis piquée au vif.... Oui.... oui.... il peut avoir tenu ce discours là.... je le reconnois. Lui.... lui, qui par l'idée qu'il a de son propre mérite, auroit été l'homme le plus aisé... Ah! que je serois charmée si je pouvois me venger.... m'en venger, là, à l'instant, et prouver.... Mais comment pourrois-je m'y prendre?... Si je lui faisois raconter à lui-même, ou en lui faisant plutôt croire... Non... il faut que cela intéresse particulièrement mon officier.... je veux qu'il soit en quelque sorte.... Si par quelque gageure. (*Ici elle fixe la porte et la clef en rêvant.*) M. de Clainville.... Ah! (*Elle dit cela en souriant à l'idée qu'elle a trouvée.*) Non, non.... Il seroit pourtant plaisant.... Mais que risqué-je...? (*Elle se lève, tire la clef du cabinet avec mystère.*) Il seroit bien singulier que cela réussît. (*Elle rit de son idée en*

mettant la clef dans sa poche : elle s'assied.) Gotte, donnez-moi mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Le voilà.

LA MARQUISE, *réveuse.*

Donnez-moi donc mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Eh! le voilà, madame.

LA MARQUISE.

Ah!

SCÈNE XXII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, GOTTE.

LA MARQUISE *sur sa chaise longue, et faisant des nœuds.*

En bien! monsieur, avez-vous été bien mouillé?

LE MARQUIS.

J'aime la pluie. Et vous, madame, avez-vous eu beaucoup de monde?

LA MARQUISE.

Qui que ce soit. Votre chasse a, sans doute, été heureuse?

LE MARQUIS.

Ah! madame, des tours perfides. Nous débusquions des bois de Salveux : voilà nos chiens en défaut. Je soupçonne une traversée; enfin nous ramenons. Je crie à Brevaut que nous en revoyons : il me soutient le contraire. Mais je lui dis : Vois donc la sole pleine, les côtés gros, les pinces ron-

des, et le talon large; il me soutient que c'est une biche brehaigne, cerf dix cors s'il en fut.

LA MARQUISE.

Je suis toujours étonnée, monsieur, de la prodigieuse quantité de mots, de termes que seulement la chasse fait employer. Les femmes croient savoir la langue françoise, et nous sommes bien ignorantes. Que de termes d'arts, de sciences, de talents, et de ces arts que vous appelez....

LE MARQUIS.

Mécaniques.

LA MARQUISE.

Mécaniques. Eh bien! voilà encore un terme.

LE MARQUIS.

Madame, un homme un peu instruit les sait tous, à peu de chose près.

LA MARQUISE.

Quoi! de ces arts mécaniques?

LE MARQUIS.

Oui, madame. Je ne me citerai pas pour exemple: je me suis donné une éducation si singulière; et sans avoir un empire à réformer, Pierre le grand n'est pas entré plus que moi dans les plus petits détails. Il y a peu, je ne dis pas de choses servant aux arts, aux sciences, aux talents, mais même aux métiers, dont je n'eusse dit les noms, j'aurois joute contre un dictionnaire.

(Pendant ce commencement de scène, M. de Clainville peut défaire ses gants et les donner, ainsi que son couteau de chasse, à un domestique.)

LA MARQUISE.

Je ne jouterois donc pas contre vous; car moi à l'instant, je regardois cette porte, et je me disois : chaque petit morceau de fer qui sert à la construire, a certainement son nom; et, hors la serrure, je n'aurois pas dit le nom d'un seul.

LE MARQUIS.

Eh bien! moi, madame, je les dirois tous.

LA MARQUISE.

Tous? Cela ne se peut pas.

LE MARQUIS.

Je le parierois.

LA MARQUISE.

Ah! cela est bientôt dit.

LE MARQUIS.

Je le parie, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Vous le pariez?

GOTTE, *à part.*

Notre prisonnier a bien besoin de tout cela.

LE MARQUIS.

Oui, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Soit : aussi-bien depuis quelques jours ai-je besoin de vingt louis.

LE MARQUIS.

Que ne vous adressiez-vous à vos amis?

LA MARQUISE.

Non, monsieur, je ne veux pas vous devoir un

si foible service; je vous réserve pour de plus grandes occasions, et j'aime mieux vous les gagner.

LE MARQUIS.

Vingt louis?

LA MARQUISE.

Vingt louis... soit.

GOTTE, *à part.*

Cela m'impatiente pour lui. Demandez-moi à quel propos cette gageure.

LE MARQUIS.

Soit, je le veux bien.

LA MARQUISE.

Et vous me direz le nom de tous les morceaux de fer qui entrent dans la composition d'une porte, d'une porte de chambre, de celle-ci?

LE MARQUIS.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Mais il faut écrire à mesure que vous les nommerez; car je ne me ressouviendrai jamais...

LE MARQUIS.

Sans doute, écrivons. Dubois! (*A Gotte.*) Mademoiselle, je vous prie de faire venir Dubois. Toutes les fois, madame, que je trouverai une occasion de vous prouver que les hommes ont l'avantage de la science, de l'érudition et d'une sorte de profondeur de jugement... Il est vrai, madame, que ce talent divin accordé par la nature, ce charme, cet ascendant avec lequel un seul de vos regards...

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, songez que je suis votre femme, et un compliment n'est rien, quand il est déplacé. Revenons à notre gageure : vous voudriez, je crois, me la faire oublier.

LE MARQUIS.

Non, je vous assure.

SCÈNE XXIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Voici Dubois : nous n'avons pas de temps à perdre pour prouver ce que j'ai avancé, et nous avons encore dix lieues à faire aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Que dites-vous, madame, aujourd'hui?

LA MARQUISE.

Je vous expliquerai cela : notre gageure, notre gageure.

LE MARQUIS.

Dubois, prends une plume et de l'encre, mets-toi à cette table, et écris ce que je vais te dicter.

LA MARQUISE.

Dubois, mettez en tête : Vous donnerez vingt louis au porteur du présent, dont je vous tiendrai compte.

LE MARQUIS.

Ils ne sont pas gagnés, madame.

LA MARQUISE.

Voyons, voyons, commencez.

LE MARQUIS.

Madame, ces détails vont vous paroître bien bas, bien singuliers, bien ignobles.

LA MARQUISE

Dites bien brillants : je les trouverai d'or, si j'en obtiens ce que je désire. Je suis cependant si bonne, que je veux vous aider à me faire perdre. Vous n'oublierez sans doute pas la serrure et les petits clous qui l'attachent.

LE MARQUIS.

Ce ne sont pas des clous; on appelle cela des vis, serrées par des écrous. Mettez la serrure, les vis, les écrous.

DUBOIS, *écrivant.*

Écrous.

LE MARQUIS.

L'entrée, la pomme, la rosette, les fiches....

LA MARQUISE.

Ah! quelle vivacité, monsieur! ah! vous m'effrayez.

DUBOIS.

Les fiches.

LE MARQUIS.

Attendez, madame, tout n'est pas dit.

LA MARQUISE.

Ah! j'ai perdu, monsieur, j'ai perdu.

LE MARQUIS.

Madame, un instant. Fiches à vase, fiches à brisure, tiges, équerre, verrous, gâches

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, monsieur, c'est fait de mes vingt louis.

LE MARQUIS.

Je n'hésite pas, madame, je n'hésite pas, vous le voyez. Un instant, un instant.

DUBOIS.

Gâches.

LA MARQUISE.

Mais, voyez comme en deux mots, monsieur!

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Voulez-vous dix louis de la gageure?

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Équerre, verrous, gâches.

DUBOIS.

C'est mis.

LA MARQUISE.

Dix louis, monsieur, dix louis.

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Ah! vous voulez parier.

LA MARQUISE.

En voulez-vous quinze louis?

LE MARQUIS.

Je ne ferois pas grâce d'une obole. J'ai perdu trois paris la semaine passée; il est juste que j'aie mon tour.

LA MARQUISE.

Je baisse pavillon; je ne demande pas si vous avez oublié quelque terme.

LE MARQUIS.

Je ne le crois pas. Équerre... gâches, verrous, serrure.

LA MARQUISE.

Si c'étoit de ces grandes portes, vous auriez eu plus de peine.

LE MARQUIS.

Je les aurois dit de même. Gâches, verrous.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, avez-vous tout dit?

LE MARQUIS.

Oui... oui, madame, à ce que je crois, équerre, serrure.

LA MARQUISE.

Monsieur, ce qui me jette dans la plus grande surprise, c'est la promptitude, la précision du coup-d'œil avec laquelle vous saisissez....

LE MARQUIS.

Cela vous étonne, madame?

LA MARQUISE.

Cela ne devroit pas me surprendre. Enfin il ne reste plus rien...

LE MARQUIS.

Que de me payer, madame

LA MARQUISE.

De vous payer? Ah! monsieur, vous êtes un créancier terrible. Si vous avez perdu, je serai plus honnête, et je vous ferai plus de crédit.

LE MARQUIS.

Je n'en demande point.

LA MARQUISE.

Dubois, fermez ce papier, et cachetez-le : voici mon étui.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, madame? cela est inutile.

LA MARQUISE.

Vous me pardonnerez, j'ai l'attention si paresseuse : les femmes n'ont que la présence d'esprit de la minute, et elle est passée cette minute.

LE MARQUIS.

Vous croyez rire; mais ce que vous dites là, je l'ai dit cent fois.

LA MARQUISE.

Oh! je vous crois. J'espère, moi, de mon côté, que vous voudrez bien m'accorder une heure pour réfléchir et examiner si vous n'avez rien oublié.

LE MARQUIS.

Deux jours, si vous l'exigez.

LA MARQUISE.

Non, je ne veux pas plus de temps qu'il ne m'en faut pour vous raconter l'histoire de ma journée : et la voici. Je me suis ennuyée, mais très en

nuyée; je me suis mise sur le balcon, la pluie m'en a chassée; j'ai voulu lire, j'ai voulu broder, faire de la musique; l'ennui jetoit un voile si noir sur toutes mes idées, que je me suis remise à regarder le grand chemin. J'ai vu passer un cavalier qui pressoit fort sa monture; il m'a pris fantaisie de ne pas dîner seule. Je lui ai envoyé dire que madame la comtesse de Wordacle le prioit d'entrer chez elle.

LE MARQUIS.

Pourquoi la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Une idée : je ne voulois pas qu'il sût que je suis femme de M. de Clainville, *(en élevant la voix)* de M. de Clainville, qui a des terres dans cette province.

LE MARQUIS.

Pourquoi?...

LA MARQUISE.

Je vous le dirai : il a accepté ma proposition. J'ai vu un cavalier qui se présente très bien : il est de ces hommes dont la physionomie honnête et tranquille inspire la confiance. Il m'a fait le compliment le plus flatteur, il n'a échappé aucune occasion de me prouver que je lui avois plu; il a même osé me le dire; et soit que naturellement il soit hardi avec les femmes, ou peut-être, malgré moi, a-t-il vu dans mes yeux tout le plaisir que sa présence me faisoit... Enfin, que vous dirai-je! excusez ma sincérité, mais je connois l'empire que

j'ai sur votre âme : dans l'instant le plus décidé d'une conversation assez vive vous êtes arrivé ; et je n'ai eu que le temps de le faire passer dans ce cabinet, d'où il m'entend, si le récit que je vous en fais lui laisse assez d'attention pour nous écouter. Alors vous êtes entré ; je vous ai proposé ce pari assez indiscrètement ; je ne supposois pas que vous l'accepteriez, et j'ai eu tort, fatigué comme vous devez l'être, de vous avoir arrêté....

(Le marquis par degrés prend un air sérieux, froid et sec.)

LE MARQUIS.

Madame....

LA MARQUISE.

Mais.... monsieur.... je m'aperçois.... Le cerf que vous avez couru vous a-t-il mené loin ?

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous me paroissez avoir quelque chagrin ?

LE MARQUIS.

Non, madame, je n'en ai point : mais ce monsieur doit s'ennuyer dans ce cabinet.

GOTTE, *à part.*

Ah ciel !

LA MARQUISE.

N'en parlons plus, je vois que cela vous a fait quelque peine, et j'en suis mortifiée. Je.... je.... je souhaiterois être seule.

(*Dubois et Gotte se retirent, d'un air embarrassé, dans le fond du théâtre. Gotte a l'air plus effrayée.*)

LE MARQUIS.

Je le crois.

LA MARQUISE.

Je désirerois....

LE MARQUIS.

Et moi je désire entrer dans ce cabinet, et voir l'homme qui a eu la témérité....

GOTTE.

Ah! quelle imprudence!

LA MARQUISE, *jouant l'embarras.*

Permettez-moi, monsieur, de vous proposer un accommodement....

LE MARQUIS.

Un accommodement, madame? Je ne vois pas quel accommodement....

LA MARQUISE.

Si j'ai perdu le pari, donnez-m'en la revanche.

LE MARQUIS.

Madame, il n'est pas question de plaisanter.

LA MARQUISE.

Je ne plaisante point, je vous demande ma revanche.

LE MARQUIS.

Et moi, madame, je vous demande la clef de ce cabinet, et je vous prie de me la donner.

LA MARQUISE.

La clef, monsieur?

LE MARQUIS.

Oui, la clef, la clef.

LA MARQUISE.

Et si je ne l'ai pas?

LE MARQUIS.

Il est un moyen d'entrer : c'est de jeter la porte en dedans.

LA MARQUISE.

Monsieur, point de violence : ce que vous projetez vous sera aussi facile, lorsque vous m'aurez accordé un moment d'audience.

LE MARQUIS.

Je vous écoute, madame.

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Avant de vous porter à des extrémités qui sont indignes de vous et de moi, je vous prie de me faire payer les vingt louis du pari, parce que vous avez perdu.

LE MARQUIS.

Ah! morbleu! madame, c'en est trop.

LA MARQUISE.

Arrêtez, monsieur : dans ce pari vous avez oublié de parler d'une clef, d'une clef, d'une clef; vous ne doutez pas qu'elle soit de fer. Vous l'avez bien nommée depuis avec une fureur et un emportement que je n'attendois pas : mais il n'est

plus temps. J'ai voulu faire un badinage de ceci, et vous faire demander à vous-même le morceau de fer que vous aviez oubliée; mais je vois, et trop tard, que je ne devois pas m'exposer à la singularité de vos procédés. Lisez, monsieur. (*Elle prend le papier, rompt le cachet, et le lui donne tout ouvert. Il le prend avec dépit, et d'un air indécis, distrait et confus.*) Quant à cette clef que vous demandez, tenez, monsieur, la voici cette clef; ouvrez ce cabinet, ouvrez-le vous-même; regardez partout, justifiez vos soupçons, et accordez-moi assez d'esprit pour penser que, lorsque j'ai la prudence d'y faire cacher quelqu'un, je ne dois pas avoir la sottise de vous le dire.

LE MARQUIS, *confus.*

Ah! madame.

LA MARQUISE.

Quoi! vous hésitez, monsieur? Que n'entrez-vous dans ce cabinet? je vais l'ouvrir moi-même.

LE MARQUIS.

Ah! madame, madame, c'est battre un homme à terre.

LA MARQUISE.

Non, non, ce que je vous ai dit est, sans doute, vrai.

LE MARQUIS.

Ah! madame, que je suis coupable!

LA MARQUISE.

Eh! non, monsieur, vous ne l'êtes point.

LE MARQUIS.

Madame, je tombe à vos genoux.

LA MARQUISE.

Relevez-vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Me pardonnez-vous?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Vous ne le dites pas du profond du cœur.

LA MARQUISE.

Je vous assure que je n'en ai nulle peine.

LE MARQUIS.

Que de bonté!

LA MARQUISE.

Ce n'est pas par bonté, c'est par raison.

LE MARQUIS.

Ah! madame, qui s'en seroit méfié? (*En regardant le papier.*) Oui.... oui. O ciel! avec quelle adresse, avec quelle finesse j'ai été conduit à demander cette clef, cette maudite clef. (*Il lit.*) Oui, oui, voilà bien la serrure, les vis, les écrous. Diable de clef! maudite clef! Mais, Dubois, ne l'ai-je pas dit?

DUBOIS.

Non, monsieur, j'ai pensé vous le dire.

LE MARQUIS.

Madame, madame, j'en suis charmé, j'en suis enchanté; cela m'apprendra à n'avoir plus de vivacité avec vous: voici la dernière de ma vie. Je

vais vous envoyer vos vingt louis, et je les paie du meilleur de mon cœur. Vous me pardonnez, madame?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, oui, monsieur.

LE MARQUIS, *revenant sur ses pas.*

Mais admirez combien j'étois simple, avec l'esprit que je vous connois, d'aller penser.... d'aller croire... Ah! je suis... je suis... Je vais, madame, je vais faire acquitter ma dette.

LA MARQUISE *le conduit des yeux, et met la clef à la porte du cabinet.*

Gotte, voyez si monsieur ne revient pas.

SCÈNE XXIV.

GOTTE, LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE *ouvre le cabinet.*

Sortez, sortez, eh bien! monsieur, sortez.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je suis étonné, je suis confondu de tout ce que je viens d'entendre.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, avez-vous besoin d'autre preuve pour être convaincu de l'avantage que toute femme peut avoir sur son mari? et si j'étois plus jolie et plus spirituelle....

M. DÉTIEULETTE.

Cela ne se peut pas.

LA MARQUISE.

Encore, monsieur, ne me suis-je servi que de nos moindres ressources. Que seroit-ce, si j'avois fait jouer tous les mouvements du dépit, les accents étouffés d'une douleur profonde; si j'avois employé les reproches, les larmes, le désespoir d'une femme qui se dit outragée? Vous ne vous doutez pas, vous n'avez pas l'idée de l'empire d'une femme qui a su mettre une seule fois son mari dans son tort. Je ne suis pas moins honteuse du personnage que j'ai fait; je n'y penserai jamais sans rougir. Ma petite idée de vengeance m'a conduite plus loin que je ne le voulois. Je suis convaincue que le désir de montrer de l'esprit ne nous mène qu'à dire ou à faire des sottises.

M. DÉTIEULETTE.

Quel nom donnez-vous à une plaisanterie?

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, en présence d'un étranger, que j'ai cependant tout sujet de croire un galant homme.

M. DÉTIEULETTE.

Et le plus humble de vos serviteurs.

LA MARQUISE.

J'ai jeté une sorte de ridicule sur mon mari, sur M. de Clainville; car vous savez ma petite finesse à votre égard.

M. DÉTIEULETTE.

Je le savois avant.

LA MARQUISE.

Quoi! monsieur, vous saviez...

M. DÉTIEULETTE.

Que j'avois l'honneur d'être chez madame de Clainville. Un de vos domestiques me l'avoit dit.

LA MARQUISE.

Comment, monsieur, j'étois votre dupe?

M. DÉTIEULEETE.

Non, madame; mais je n'étois pas la vôtre.

LA MARQUISE.

Ah! comme cela me confond! Et cette femme qui a des absences, qui oublie son nom? Quoi! monsieur, vous me persiffliez?

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je vous en demande pardon.

LA MARQUISE.

Ah! comme cela me confond et me fortifie dans la pensée d'abjurer toute finesse! (*Elle se promène avec dépit.*) Ah ciel! J'espère, monsieur, que cet hiver, à Paris, vous nous ferez l'honneur de nous voir. Je veux alors, en votre présence, demander à monsieur de Clainville pardon du peu de décence de mon procédé. Gotte, faites passer monsieur par votre escalier. Adieu, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Adieu, madame.

LA MARQUISE.

Je vous souhaite un bon voyage.

SCÈNE XXV.

LA MARQUISE, *seule.*

COMMENT! il le savoit? Ah! les hommes, les hommes nous valent bien... J'ai bien mal agi... Il a heureusement l'air d'un honnête homme. J'en suis au désespoir... Mon procédé n'est pas bien; cela est affreux devant un étranger, qui peut aller raconter partout..... Voilà ce qui s'appelle se manquer à soi-même.

SCÈNE XXVI.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

AH! madame, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines : vous m'avez fait trembler.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc?

GOTTE.

Et si monsieur étoit entré?

LA MARQUISE.

Eh bien?

GOTTE.

Et s'il avoit vu ce monsieur?

LA MARQUISE.

Alors je lui aurois demandé si, lorsqu'il tient cachées dans son appartement deux femmes, qu'il connoît depuis quinze ans, il ne m'est pas permis

de cacher dans le mien un homme que je ne connois que depuis quinze minutes.

GOTTE.

Ah! c'est vrai, je n'y pensois pas.

LA MARQUISE.

Gotte, vous direz à Dubois de faire demain matin le compte de Lafleur et de le renvoyer.

GOTTE.

Madame, que peut-il avoir fait? c'est un si bon garçon! il est vrai qu'il est un peu bête.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas cela; je le crois bête et malin. Je n'aime point les domestiques qui reportent chez madame ce qui se passe chez monsieur. Cela peut servir de leçon.

GOTTE, *à part.*

Le voilà bien avancé, avec son esprit : il a bien l'air de ne pas avoir mes manchettes. Madame, j'entends la voix de monsieur.

SCÈNE XXVII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE.

Ah ciel!

LE MARQUIS, *à M. Détieulette.*

Madame, madame excusera : vous êtes en bottines, vous descendez de cheval. Voici, madame, M. Détieulette que je vous présente; bon gentil-

homme, brave officier et mon ami, et qui nous appartiendra bientôt de plus près que par l'amitié. Voici les cinquante louis; j'ai voulu vous les apporter moi-même.

LA MARQUISE.

Cinquante louis? Ce n'est que vingt louis.

LE MARQUIS.

Cinquante, madame; je me suis mis à l'amende. Je vous supplie de les accepter, au désespoir de ma vivacité.

LA MARQUISE.

C'est moi qui suis interdite.

LE MARQUIS.

Je ne m'en ressouviendrai jamais que pour me corriger.

LA MARQUISE.

Et moi de même.

LE MARQUIS.

Vous, madame? point du tout; vous badinez. Mon cher ami, vous n'êtes pas au fait; mais je vous conterai cela : c'est un tour aussi bien joué... il est charmant, il est délicieux : vous jugerez de l'esprit de madame et de toute sa bonté. Puisse celle que vous épouserez avoir d'aussi excellentes qualités!... Elle les aura, elle les aura, soyez-en sûr.

M. DÉTIEULETTE.

Je crois que j'ai tout sujet de le souhaiter.

LA MARQUISE.

Monsieur....

LE MARQUIS.

Madame, retenez monsieur ici un instant. Ah! mon ami, quelle satisfaction je me prépare! Je reviens, je reviens à l'instant.

SCÈNE XXVIII.

M. DÉTIEULETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, tout ne sert-il pas à augmenter ma confusion? M. de Clainville vous a donc rencontré?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame, je me suis fait présenter chez lui : il sortoit; il m'a conduit ici. Lorsque j'ai eu l'honneur de vous saluer sur le grand chemin, c'est chez lui que je descendois, c'est chez M. de Clainville que j'avois affaire. Jugez de ma surprise, lorsqu'avec un air de mystère on m'a fait entrer chez vous par la petite porte du parc : ajoutez-y le changement de nom. Je vous l'avouerai, je me suis cru destiné aux grandes aventures.

LA MARQUISE.

Eh! que veut dire M. de Clainville, en disant que vous nous appartiendrez de plus près que par l'amitié?

M. DÉTIEULETTE.

C'est à lui, madame, à vous expliquer cette énigme; et il me paroît qu'il n'a point le dessein de vous faire attendre. Le voici. Ciel! c'est mademoiselle de Clainville.

SCÈNE XXIX.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, M. DE TIEULETTE, GOTTE, ADÉLAÏDE, LA GOUVERNANTE.

LE MARQUIS.

Oui, la voilà : est-il rien de plus aimable? Mon ami, recevez l'amour des mains de l'amitié. Madame, vous ne saviez pas avoir mademoiselle dans votre château; elle y est depuis hier : je suis rentré trop tard, et je suis aujourd'hui sorti trop matin pour vous la présenter. Elle nous appartient de très près; c'est la fille de feu mon frère, ce pauvre chevalier mort dans mes bras à la journée de Laufeld. Son mariage n'étoit su que de moi. Vous approuverez certainement les raisons qui m'ont forcé de vous le cacher : mon père étoit si dur, et dans la famille... je vous expliquerai cela. Ma chère fille, embrassez votre tante.

LA MARQUISE.

C'est, je vous assure, de tout mon cœur.

ADÉLAÏDE.

Et moi, madame, quelle satisfaction ne dois-je pas avoir!

LE MARQUIS.

Madame, je la marie, et je la donne à monsieur : je dis, je la donne, c'est un vrai présent; et il ne l'auroit pas, si je connoissois un plus honnête homme.

M. DÉTIEULETTE.

Quoi ! madame, j'aurai le bonheur d'être votre neveu ?

LE MARQUIS.

Oui, mon ami, et avant trois jours. Je cours demain à Paris ; il y a quelques détails dont je veux me mêler.

M. DÉTIEULETTE.

Mademoiselle, consentez-vous à ma félicité ?

ADÉLAÏDE.

Monsieur, je ne connoissois pas toute la mienne, et vous avez à présent à m'obtenir de madame.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, puis-je espérer...

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, et j'en suis enchantée. Le ciel ne m'a point accordé d'enfant, et de cet instant-ci je crois avoir une fille et un gendre. Monsieur, je vous l'accorde.

ADÉLAÏDE, *en donnant sa main.*

C'est autant par inclination que par obéissance.

LE MARQUIS.

Cela doit être. (*A la marquise.*) Ma nièce est charmante.

LA MARQUISE.

Je suis bien trompée, si mademoiselle n'a pas beaucoup d'esprit ; et je suis sûre que, sans détours, sans finesse, elle n'en fera usage que pour

se garantir de la finesse des autres, pour bien régler sa maison et faire le bonheur de son mari.

M. DÉTIEULETTE.

Si mademoiselle avoit besoin d'un modèle, je suis assuré, madame, qu'elle le trouveroit en vous.

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, oui, monsieur; la finesse n'est bonne à rien. Point de finesse, point de finesse, on en est toujours la dupe.

LE MARQUIS.

Et surtout avec moi.

LA MARQUISE.

Ah! M. de Clainville, ah! comme j'ai eu tort!

LE MARQUIS.

Quoi?

LA MARQUISE.

Passons chez vous.

GOTTE *les regarde partir, et dit*:

Ah! si cette aventure pouvoit la guérir de ses finesses! Que de femmes, que de femmes à qui, pour être corrigées, il en a coûté davantage!

FIN DE LA GAGEURE IMPRÉVUE.

LE

MARCHAND DE SMYRNE,

COMÉDIE,

PAR CHAMPFORT,

Représentée, pour la première fois, le 26 janvier 1770.

PERSONNAGES.

HASSAN, Turc, habitant de Smyrne.
ZAÏDE, femme de Hassan.
DORNAL, Marseillois.
AMÉLIE, promise à Dornal.
KALED, marchand d'esclaves.
NÉBI, Turc.
FATMÉ, esclave de Zaïde.
ANDRÉ, domestique de Dornal.
UN ESPAGNOL.
UN ITALIEN.
UN VIEILLARD turc, esclave.

La scène est à Smyrne, dans un jardin commun à Hassan et à Kaled, dont les deux maisons sont en regard sur le bord de la mer.

LE

MARCHAND DE SMYRNE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

HASSAN, *seul.*

On dit que le mal passé n'est que songe; c'est bien mieux, il sert à faire sentir le bonheur présent. Il y a deux ans que j'étois esclave chez les chrétiens à Marseille, et il y a un an aujourd'hui, jour pour jour, que j'ai épousé la plus jolie fille de Smyrne. Cela fait une différence. Quoique bon Musulman, je n'ai qu'une femme. Mes voisins en ont deux, quatre, cinq, six, et pourquoi faire?... La loi le permet.... heureusement, elle ne l'ordonne pas; les François ont raison de n'en avoir qu'une; je ne sais s'ils l'aiment; j'aime beaucoup la mienne, moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne faut pas gêner les femmes. On m'a dit en France que cela portoit malheur.... La voici.

SCÈNE II.

HASSAN, ZAÏDE.

HASSAN.

Vous êtes descendue bien tard, ma chère Zaïde.

ZAÏDE.

Je me suis amusée à voir du haut de mon pavillon les vaisseaux rentrer dans le port. J'ai cru remarquer plus de tumulte qu'à l'ordinaire. Seroit-ce que nos corsaires auroient fait quelque prise?

HASSAN.

Il y a long-temps qu'ils n'en ont fait, et en vérité, je n'en suis pas fâché. Depuis qu'un chrétien m'a délivré d'esclavage, et m'a rendu à ma chère Zaïde, il m'est impossible de les haïr.

ZAÏDE.

Et pourquoi les haïr? parce qu'ils ne connoissent pas notre saint prophète? Ne sont-ils pas assez à plaindre? D'ailleurs je les aime, moi; il faut que ce soient de bonnes gens, ils n'ont qu'une femme : je trouve cela très bien.

HASSAN, *souriant.*

Oui, mais en récompense....

ZAÏDE.

Quoi?

HASSAN.

Rien. (*A part.*) Pourquoi lui dire cela? C'est

détruire une idée agréable. (*Tout haut.*) J'ai fait vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avoient fait quelques esclaves aujourd'hui, qui est précisément l'anniversaire de mon mariage, je croirois que le ciel bénit ma reconnoissance.

ZAÏDE,

Que j'aime votre libérateur sans le connoître! Je ne le verrai jamais.... Je ne le souhaite pas, au moins.

HASSAN,

Son image est à jamais gravée dans mon cœur. Quelle âme!... Si vous aviez vu.... On rachetoit quelques-uns de nos compagnons; j'étois couché à terre; je songeois à vous, et je soupirois; un chrétien s'avance, et me demande la cause de mes larmes. J'ai été arraché, lui dis-je, à une maîtresse que j'adore. J'étois près de l'épouser, et je mourrai loin d'elle, faute de deux cents séquins. A peine eus-je dit ces mots, des pleurs roulèrent dans ses yeux. Tu es séparé de ce que tu aimes, dit-il; tiens, mon ami, voilà deux cents séquins, retourne chez toi, sois heureux, et ne hais pas les chrétiens. Je me lève avec transport, je retombe à ses pieds, je les embrasse; je prononce votre nom avec des sanglots; je lui demande le sien pour lui faire remettre son argent à mon retour. Mon ami, me dit-il en me prenant par la main, j'ignorois que tu pusses me le rendre. J'ai cru faire une action honnête : permets qu'elle ne dégénère pas en simple prêt, en échange d'argent. Tu ignoreras mon

nom. Je restai confondu, et il m'accompagna jusqu'à la chaloupe, où nous nous séparâmes les larmes aux yeux.

ZAÏDE.

Puisse le ciel le bénir à jamais! Il sera heureux sans doute, avec une âme si sensible.

HASSAN.

Il étoit près d'épouser une jeune personne qu'il devoit aller chercher à Malte.

ZAÏDE.

Comme elle doit l'aimer!

SCÈNE III.

HASSAN, ZAÏDE, FATMÉ.

ZAÏDE.

Fatmé, que viens-tu donc nous annoncer? tu parois hors d'haleine.

FATMÉ.

Il vient d'arriver des esclaves chrétiens. Cet Arménien, dont vous êtes fâché d'être le voisin, et que vous méprisez tant, parce qu'il vend des hommes, en a acheté une douzaine, et en a déjà vendu plusieurs.

HASSAN.

Voici donc le jour où je vais remplir mon vœu. J'aurai le plaisir d'être libérateur à mon tour.

ZAÏDE.

Mon cher Hassan, sera-ce une femme que vous délivrerez?

HASSAN, *souriant.*

Pourquoi? Cela vous inquiète; vous craignez que l'exemple....

ZAÏDE.

Non : je suis sans alarmes. J'espère que vous ne me donnerez jamais un si cruel chagrin. Vous ne m'entendez pas. Sera-ce un homme?

HASSAN.

Sans doute.

ZAÏDE.

Pourquoi pas une femme?

HASSAN.

C'est un homme qui m'a délivré.

ZAÏDE.

C'est une femme que vous aimez.

HASSAN.

Oui.... mais, Zaïde, un peu de conscience. Un pauvre homme en esclavage est bien malheureux; au lieu qu'une femme à Smyrne, à Constantinople, à Tunis, à Alger, n'est jamais à plaindre. La beauté est toujours dans sa patrie. Allons, ce sera un homme, si vous voulez bien.

ZAÏDE.

Soit, puisqu'il le faut.

HASSAN.

Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourse; il ne faut pas qu'un bon Musulman paroisse devant un Arménien sans argent comptant, et surtout devant un avare comme celui-là.

SCÈNE IV.

ZAÏDE, FATMÉ.

ZAÏDE.

Mon mari a quelque dessein, ma chère Fatmé il me prépare une fête, je fais semblant de ne pa m'en apercevoir, comme cela se pratique. Je veu: le surprendre aussi, moi. J'entends du bruit; c'es sûrement Kaled avec ses esclaves; je ne veux pa: voir ces malheureux, cela m'attendriroit trop Suis-moi, et exécute fidèlement mes ordres.

SCÈNE V.

KALED; DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, *enchaînés*.

KALED.

Jamais on ne s'est si fort pressé d'acheter m marchandise. On voit bien qu'il y a long-temp qu'on n'avoit fait d'esclaves. Il falloit qu'on fût en paix; cela étoit bien malheureux.

DORNAL.

O désespoir! la veille d'un mariage, ma chè Amélie!

KALED, *regardant autour de lui.*

Qu'est-ce que c'est? On dit qu'il y a des pa où l'on ne connoît point l'esclavage.... Mauva pays. Aurois-je fait fortune là? J'ai déja f de bonnes affaires aujourd'hui, je me suis d

barrassé de ce vieil esclave qui tiroit de ses poches de vieilles médailles de cuivre, toutes rouillées, qu'il regardoit attentivement. Ces gens-là sont d'une dure défaite : j'y ai déja été pris. Je ne suis pas fâché non plus d'être délivré de ce médecin françois. Rentrons ; avancez. Qu'est-ce qui arrive ? c'est Nébi. Il a l'air furieux. Seroit-il mécontent de son emplette ?

SCÈNE VI.

KALED, NÉBI ; DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, *enchaînés.*

NÉBI.

Kaled, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre esclave, à me rendre mon argent, ou à paroître devant le cadi.

KALED.

Pouquoi donc ? De quel esclave parlez-vous ? Est-ce de cet ouvrier, de ce marchand ? Je consens à les reprendre.

NÉBI.

Il s'agit bien de cela. Vous faites l'ignorant : je parle de votre médecin françois. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le cadi.

KALED.

Comment ? Qu'a-t-il donc fait ?

NÉBI.

Ce qu'il a fait ? J'ai dans mon sérail une jeune

Espagnole, actuellement ma favorite : elle est incommodée ; savez-vous ce qu'il lui a ordonné ?

KALED.

Ma foi, non.

NÉBI.

L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien, moi ?

KALED.

Eh ! l'air natal... Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

NÉBI.

Quel médecin ! Apparemment que ses malades ne guérissent qu'à cinq cents lieues de lui. L'ignorant ! il a bien fait d'éviter ma colère : il s'est enfui dans mes jardins ; mais mes esclaves le poursuivent et vont vous l'amener. Mon argent, mon argent.

KALED.

Votre argent ? Oh ! le marché est bon ; il tiendra.

NÉBI.

Il tiendra ? Non, par Mahomet ! j'obtiendrai justice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du besoin que j'avois d'un médecin. C'est bien malgré moi que j'ai eu recours à vous ; mais je n'en serai plus la dupe. Vous croyez que cela se passera comme l'année dernière, quand vous m'avez vendu ce savant.

KALED.

Quel savant ?

NÉBI.

Oui, oui, ce savant qui ne savoit pas distinguer du maïs d'avec du blé, et qui m'a fait perdre six cents séquins pour avoir ensemencé ma terre suivant une nouvelle méthode de son pays.

KALED.

Eh bien! est-ce ma faute à moi? Pourquoi faites-vous ensemencer vos terres par des savants? Est-ce qu'ils y entendent rien? N'avez-vous pas des laboureurs? Il n'y a qu'à les bien nourrir et les faire travailler. Regardez-le donc avec ses savants?

NÉBI.

Et cet autre, que vous m'avez vendu au poids de l'or, qui disoit toujours, de qui est-il fils, de qui est-il fils? Et quel est le père, et le grand-père, et le bisaïeul? Il appeloit cela, je crois, être généalogiste. Ne vouloit-il pas me faire descendre, moi, du grand-visir Ibrahim?

KALED.

Voyez le grand malheur! Quel tort cela vous fait-il? Autant vaut descendre d'Ibrahim que d'un autre.

NÉBI.

Vraiment, je le sais bien; mais le prix....

KALED.

Eh bien! le prix: je vous l'ai vendu cher? Apparemment qu'il m'avoit aussi coûté beaucoup. Il y a long-temps de cela. Je n'étois point alors au fait de mon commerce. Pouvois-je deviner que ceux qui me coûtent le plus sont les plus inutiles?

NÉBI.

Belle raison! Cela est-il vraisemblable? Est-il possible qu'il y ait un pays où l'on soit assez dupe? Excuse de fripon, excuse de fripon. Je ne m'étonne pas si on fait des fortunes.

KALED.

Excuse de fripon! des fortunes! Vraiment, oui, des fortunes! Ne croit-il pas que tout est profit? Et les mauvais marchés qui me ruinent? n'ont-ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien? Et quand j'ai acheté ce baron allemand, dont je n'ai jamais pu me défaire, et qui est encore là-dedans à manger mon pain; et ce riche Anglois qui voyageoit pour son spleen, dont j'ai refusé cinq cents sequins, et qui s'est tué le lendemain à ma vue et m'a emporté mon argent; cela ne fait-il pas saigner le cœur? Et ce docteur, comme on l'appeloit, croyez-vous qu'on gagne là-dessus? Et à la dernière foire de Tunis, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un procureur et trois abbés, que je n'ai pas seulement daigné exposer sur la place, et qui sont encore chez moi avec le baron allemand?

NÉBI.

Maudit infidèle, tu crois m'en imposer par des clameurs! mais le cadi me fera justice.

KALED.

Je ne vous crains pas; le cadi est un homme juste, intelligent, qui soutient le commerce, qui sait très bien que celui des esclaves va tomber,

parce que tous ces gens-là valent moins de jour en jour.

NÉBI.

Ah! çà, une fois, deux fois, voulez-vous reprendre votre médecin?

KALED.

Non, ma foi.

NÉBI.

Eh bien! nous allons voir.

KALED.

A la bonne heure.

SCÈNE VII.

KALED, LES ESCLAVES.

KALED, *aux esclaves.*

Eh bien! vous autres, vous voyez combien on a de peine à vous vendre. Quel diable d'homme! il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me vienne d'acheteurs aujourd'hui; rentrons. Qui est-ce que j'entends? Est-ce un chaland?

SCÈNE VIII.

KALED, LES ESCLAVES, UN VIEILLARD TURC.

KALED.

Bon! ce n'est rien. C'est un esclave d'ici près.

LE VIEILLARD.

Bonjour, voisin. est-ce là votre reste?

KALED.

Ne m'arrête pas, tu ne m'achèteras rien.

LE VIEILLARD.

Je n'achèterai rien? Oh! vous allez voir.

KALED.

Que veut-il dire?

DORNAL, *à part.*

Je tremble.

LE VIEILLARD.

Avez-vous bien des femmes? C'est une femme que je veux.

KALED.

Quel gaillard à son âge!

LE VIEILLARD.

Eh! il n'y en a qu'une.

KALED.

Encore n'est-elle pas pour toi.

LE VIEILLARD.

Pourquoi donc cela?

KALED.

Je l'ai refusée à de plus riches.

LE VIEILLARD.

Vous me la vendrez.

KALED.

Oui, oui.

DORNAL.

Seroit-il possible! quoi! ce misérable...

LE VIEILLARD.

Combien vaut-elle?

KALED.

Quatre cents sequins.

LE VIEILLARD.

Quatre cents sequins? c'est bien cher.

KALED.

Oh! dame, c'est une Françoise; cela se vend bien, tout le monde m'en demande.

LE VIEILLARD.

Voyons-la.

KALED.

Oh! elle est bien.

LE VIEILLARD.

Elle baisse les yeux. Elle pleure : elle me touche. C'est pourtant une chrétienne; cela est singulier. Trois cent cinquante.

KALED.

Pas un de moins.

LE VIEILLARD.

Les voilà.

KALED.

Emmenez.

DORVAL.

Arrêtez... O ma chère Amélie!... Arrêtez.

KALED.

Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre? Vraiment je n'aurai pas assez de peine à me défaire de toi? Vous autres François, les maris de ce pays-ci ne vous achètent point. Vous êtes toujours à rôder autour des sérails, à risquer le tout pour le tout.

DORNAL.

Vieillard, vous ne paroissez pas tout-à-fait insensible, laissez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfants?

LE VIEILLARD.

Moi? non.

DORNAL.

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne nous séparez pas, c'est ma femme.

LE VIEILLARD.

Sa femme? Cela est fort différent; mais vraiment, Kaled, si c'est sa femme, vous me surfaites.

DORNAL.

Pour toute grâce, achetez-moi du moins avec elle.

LE VIEILLARD.

Hélas! mon ami, je le voudrois bien : mais je n'ai besoin que d'une femme.

DORNAL.

Je vous servirai fidèlement.

LE VIEILLARD.

Tu me serviras? Je suis esclave.

KALED.

Est-ce que tu les écoutes?

ANDRÉ.

Mes pauvres maîtres!

AMÉLIE.

O mon ami, quel sort!

DORNAL.

Ne l'achetez pas. Quelque homme riche nous achetera peut-être ensemble.

LE VIEILLARD.

C'est bien ce qui pourroit t'arriver de pis. Il t'en feroit le gardien.

DORNAL, *à Kaled.*

Ne pouvez-vous différer de quelques jours?

KALED.

Différer? On voit bien que tu n'entends rien au commerce. Est-ce que je puis? Je trouve mon profit, je le prends.

DORNAL.

O ciel! se peut-il?... Mais que dirois-je pour attendrir un pareil homme? Quel métier! quelles âmes! trafiquer de ses semblables!

KALED.

Que veut-il donc dire? Ne vendez-vous pas des nègres? Eh bien! moi, je vous vends.... N'est-ce pas la même chose? Il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

LE VIEILLARD.

En vérité, je n'ai pas le courage....

KALED.

Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer aussi? Je garde ton argent, emmène ta marchandise, si tu veux. Il se fait tard.

AMÉLIE.

Adieu, mon cher Dornal.

DORNAL.

Chère Amélie!

AMÉLIE.

Je n'y survivrai pas.

KALED.

Cela ne me regarde plus.

DORNAL.

J'en mourrai.

KALED.

Tout doucement, toi, je t'en prie, ce n'est pas là mon compte. Ne vas-tu pas faire comme l'Anglois? *(Repoussant Dornal.)*

DORNAL.

Ah dieu! faut-il que je sois enchaîné!...

ANDRÉ.

O ma chère maîtresse!

SCÈNE IX.

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN.

KALED.

M'en voilà quitte pourtant. Je suis bien heureux d'avoir un cœur dur, j'aurois succombé. Ma foi! sans son argent comptant, il ne l'auroit jamais emmenée, tant je me sentois ému. Diable, si je m'étois attendri, j'aurois perdu quatre cents séquins. Un, deux.... il n'y en a plus que quatre. Oh! je m'en déferai bien, je m'en déferai bien.

SCÈNE X.

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN, HASSAN.

HASSAN, *à Kaled.*

En bien! voisin, comment va le commerce?

KALED.

Fort mal, le temps est dur. *(A part.)* Il faut toujours se plaindre.

HASSAN.

Voilà donc ces pauvres malheureux? Je ne puis les délivrer tous. J'en suis bien fâché. Tâchons au moins de bien placer notre bonne action. C'est un devoir que cela, c'est un devoir. *(A l'Espagnol.)* De quel pays es-tu, toi? parle. Tu as l'air bien haut.... parle donc....

L'ESPAGNOL.

Je suis gentilhomme espagnol

HASSAN.

Espagnols! braves gens; un peu fiers, à ce qu'on m'a dit en France.... Ton état?

L'ESPAGNOL.

Je vous l'ai déja dit : gentilhomme.

HASSAN.

Gentilhomme, je ne sais pas ce que c'est. Que fais-tu?

L'ESPAGNOL.

Rien.

HASSAN.

Tant pis pour toi, mon ami; tu vas bien t'ennuyer. (*A Kaled.*) Vous n'avez pas fait là une trop bonne emplète.

KALED.

Ne voilà-t-il pas que je suis encore attrapé? Gentilhomme! c'est sans doute comme qui diroit baron allemand. C'est ta faute aussi : pourquoi vas-tu dire que tu es gentilhomme? Je ne pourrai jamais me défaire de toi.

HASSAN, *à l'Italien.*

Et toi, qui es-tu avec ta jaquette noire? Ton pays?

L'ITALIEN.

Je suis de Padoue.

HASSAN.

Padoue? Je ne connois pas ce pays-là..... Ton métier?

L'ITALIEN.

Homme de loi.

HASSAN.

Fort bien : mais quelle est ta fonction particulière?

L'ITALIEN.

De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent, de faire souvent réussir les plus désespérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans.

HASSAN.

Bon métier! Et dis-moi, rends-tu ce beau service-là à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raison, indifféremment?

L'ITALIEN.

Sans doute : la justice est pour tout le monde.

HASSAN.

Et on souffre cela à Padoue?

L'ITALIEN.

Assurément.

HASSAN, *riant.*

Le drôle de pays que Padoue! Il se passera bien de toi, je m'imagine. (*A André.*) Et toi, qui es-tu?

ANDRÉ.

Moins que rien. Je suis un pauvre homme.

HASSAN.

Tu es pauvre? Tu ne fais donc rien?

ANDRÉ.

Hélas! je suis fils d'un paysan, je l'ai été moi-même.

KALED.

Bon! c'est sur ceux-là que je me sauve.

ANDRÉ.

Je me suis ensuite attaché au service d'un bon maître, mais qui est plus malheureux que moi.

HASSAN.

Cela se peut bien. Il ne sait peut-être pas labourer la terre. Mais c'est l'habit françois que tu as là?

ANDRÉ.

Je le suis aussi.

HASSAN.

Tu es François ? bonnes gens que les François : ils ne haïssent personne. Tu es François, mon ami ? il suffit, c'est toi qu'il faut que je délivre.

ANDRÉ.

Généreux Musulman, si c'est un François que vous voulez délivrer, choisissez quelqu'autre que moi. Je n'ai ni père, ni mère; ni femme, ni enfants. J'ai l'habitude du malheur; ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre. Délivrez mon pauvre maître.

HASSAN.

Ton maître ? Qu'est-ce que j'entends ! quelle générosité ! quoi !... Ces François.... Mais est-ce qu'ils sont tous comme cela ?... Et où est-il, ton maître ?

ANDRÉ, *lui montrant Dornal.*

Le voilà, il est abîmé dans sa douleur.

HASSAN.

Qu'il parle donc ! il se cache, il détourne la vue, il garde le silence. (*Hassan avance, le considère malgré lui.*) Que vois-je ! Est-il possible ? Je ne me trompe pas; c'est lui, c'est lui-même; c'est mon libérateur. (*Il l'embrasse avec transport.*)

DORNAL.

O bonheur ! ô rencontre imprévue !

KALED.

Comme ils s'embrassent! Il l'aime, bon! il le paiera.

HASSAN.

Je n'en reviens point. Mon ami! mon bienfaiteur!

KALED.

Peste! un ami, un bienfaiteur? cela doit bien se vendre, cela doit bien se vendre.

HASSAN.

Mais, dites-moi donc, comment se fait-il?.. par quel bonheur?... Qu'est-ce que je dis? La tête me tourne. Quoi! c'est envers vous-même que je puis m'acquitter? J'ai fait vœu de délivrer tous les ans un esclave chrétien. Je venois pour remplir mon vœu, et c'est vous....

DORNAL.

O mon ami! connoissez tout mon malheur.

HASSAN.

Du malheur? il n'y en a plus pour vous. *(Se tournant du côté de Kaled.)* Kaled, combien vous dois-je pour l'emmener?

KALED.

Cinq cents sequins.

HASSAN.

Cinq cents sequins!... Kaled, je ne marchande point mon ami, tenez.

DORNAL.

Quelle générosité!

HASSAN, *à Kaled.*

Je vous dois ma fortune, car vous pouviez me la demander.

KALED.

Que je suis une grande bête! bonne leçon.

HASSAN.

Laissez-nous seulement, je vous prie, que je jouisse des embrassements de mon bienfaiteur.

KALED.

Oh! cela est juste, cela est juste; il est bien à vous. Allons, vous autres, suivez-moi.

ANDRÉ, *à Dornal.*

Adieu, mon cher maître.

DORNAL.

Que dis-tu? peux-tu penser... (*A Hassan.*) Mon cher ami, ce pauvre malheureux, vous avez vu s'il m'est attaché, s'il est fidèle, s'il a un cœur sensible?

HASSAN.

Sans doute, sans doute, il faut le racheter.

KALED.

Quel homme! comme il prodigue l'or! Si je profitois de cette occasion pour faire délivrer mon baron allemand!..... Mais il ne voudra pas.

HASSAN

Tenez, Kaled.

KALED, *regardant les sequins.*

En vérité, voisin, cela ne suffit pas.

HASSAN.

Comment! cent sequins ne suffisent pas? Un domestique....

KALED.

Eh! mais... un domestique... Après tout, c'est un homme comme un autre.

HASSAN.

Bon! voilà de la morale à présent.

KALED.

Eh puis! un valet fidèle, qui a un cœur sensible, qui travaille, qui laboure la terre, qui n'est pas gentilhomme.... En conscience.

HASSAN, *donnant quelques sequins.*

Allons, laissez-nous. Qu'attendez-vous? qu'est-ce que vous voulez?

KALED.

Voisin, c'est que j'ai chez moi un pauvre malheureux, un brave homme, qui est au pain et à l'eau depuis trois ans, cela fend le cœur; cela s'appelle un baron allemand : vous qui êtes si bon, vous devriez bien....

HASSAN.

Je ne puis pas délivrer tout le monde.

KALED.

A moitié perte.

HASSAN.

Cela est impossible.

KALED.

Quand je disois que cet homme-là me resteroit! Oh! si jamais on m'y rattrape.... Allons, homme de loi, gentilhomme, rentrez là-dedans; allez vous coucher, il faut que je soupe.

SCÈNE XI.

HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

Mon cher ami, que je vous présente à ma femme. Savez-vous que je suis marié? C'est à vous que je le dois. Et vous, cette jeune personne que vous deviez aller chercher à Malte?

DORNAL.

Je l'ai perdue.

HASSAN.

Que dites-vous?

DORNAL.

Je l'emmenois à Marseille pour l'épouser, elle a été prise avec moi.

HASSAN.

Eh bien! est-ce l'Arménien qui l'a achetée?

DORNAL.

Oui.

HASSAN.

Courons donc vite.

DORNAL.

Il n'est plus temps; le barbare l'a vendue.

HASSAN.

A qui?

DORNAL.

Je l'ignore. Un esclave de quelque homme riche l'a arrachée de mes bras.

HASSAN.

Ah! malheureux! c'est peut-être pour quelque pacha. Est-elle belle?

DORNAL.

Si elle est belle!

SCÈNE XII.

HASSAN, DORNAL, ZAÏDE

ZAÏDE.

Mon ami, vous me laissez bien long-temps seule. Et votre esclave chrétien?

HASSAN.

Mon esclave? c'est mon ami, c'est mon libérateur que je vous présente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

ZAÏDE.

Étranger, je vous dois le bonheur de ma vie.

SCÈNE XIII.

HASSAN, DORNAL, ZAÏDE, FATMÉ.

FATMÉ.

Est-il temps? ferai-je entrer?

ZAÏDE.

Oui, tu peux....

SCÈNE XIV.

ZAÏDE, HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

Quel est ce mystère?

ZAÏDE.

Mon ami, vous m'avez tantôt soupçonnée de jalousie; je vais vous prouver ma confiance. Je me suis servie de vos bienfaits pour acheter une esclave chrétienne; je venois vous la présenter, afin qu'elle tînt sa liberté de vos mains.

SCÈNE XV.

HASSAN, ZAÏDE, DORNAL, FATMÉ, UNE ESCLAVE CHRÉTIENNE, *vêtue en musulmane, avec un voile sur la tête.*

ZAÏDE.

La voici; voyez le spectacle le plus intéressant, la beauté dans la douleur.

HASSAN *s'approche et lève le voile.*

Qu'elle est touchante et belle!

DORNAL.

Amélie! ciel! (*Il vole dans ses bras.*)

AMÉLIE, *avec joie.*

Que vois-je? Mon cher Dornal!

DORNAL.

Ma chère Amélie, vous êtes libre! je le suis aussi. Vous êtes auprès de votre bienfaitrice, de mon li-

bérateur. *(Il saute au col de Hassan, et veut ensuite embrasser Zaïde, qui recule avec modestie.)*

HASSAN, *à Dornal.*

Embrassez, embrassez, il est honnête, ce transport-là. *(A Zaïde, qui demeure confuse.)* Ma chère amie, c'est la coutume de France.

AMÉLIE, *à Zaïde.*

Madame, je vous dois tout. Que ne puis-je vous donner ma vie!

ZAÏDE.

C'est à moi de vous rendre grâce. Vous ne me devez que votre liberté, et je dois à votre époux la liberté du mien.

AMÉLIE.

Quoi! c'est lui....

HASSAN.

Oh! cela est incroyable. A propos, vous n'êtes point mariés?

DORNAL.

Vraiment, non; nous ne le serons qu'à notre retour. Une de ses tantes nous accompagnoit, elle est morte dans la traversée.

HASSAN.

Vite, vite, un cadi, un cadi... Ah! mais à propos, on ne peut pas; c'est cet habit qui me trompe.

DORNAL.

Ma chère petite musulmane, quand serons-nous en terre chrétienne? Ah! mon dieu, nos pauvres compagnons d'infortunes!

HASSAN.

Si j'étois assez riche... Mais, après tout, l'homme de loi, et cet autre, cela ne doit pas coûter cher, n'est-ce pas?

DORNAL.

Ah! mon dieu, non ; nous les aurons à bon marché.

FATMÉ.

Ah! c'est bien vrai. Je viens de rencontrer l'Arménien; tout ce qu'il demande, c'est de les vendre au prix coûtant.

DORNAL.

D'ailleurs, moi, je suis riche, et je prétends bien....

HASSAN.

Allons, délivrons-les. (*A Fatmé.*) Va les chercher, qu'ils partagent notre joie, qu'ils soient heureux, et qu'ils nous pardonnent de porter un doliman, au lieu d'un justaucorps.

(*Fatmé amène l'Arménien, suivi des esclaves qui ont paru dans la pièce, et de ceux dont il y est parlé. Ils forment un ballet et témoignent leur reconnoissance à Zaide, à Hassan et à Dornal.*)

FIN DU MARCHAND DE SMYRNE.

LE

BOURRU BIENFAISANT,

COMÉDIE,

PAR GOLDONI,

Représentée, pour la première fois, le 4 novembre 1771.

NOTICE

SUR GOLDONI.

CHARLES GOLDONI naquit à Venise en 1707. Il se sentit de bonne heure un penchant décidé pour le théâtre, et composa une comédie dès l'âge de huit ans. Ses parents le placèrent d'abord chez le procureur, et le firent recevoir avocat; mais à peine eut-il plaidé sa première cause, qu'il quitta le barreau et se mit à voyager. Nous n'entreprendrons pas de le suivre dans le cours de ses aventures, dont il a donné une relation fort amusante en trois volumes in-8°. Nous nous bornerons à dire qu'il fut le réformateur du théâtre en Italie, où il donna plus de cent cinquante pièces qui, pour la plupart, ont obtenu un grand succès, et dont plusieurs ont été imitées sur la scène françoise. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de rapporter, pour preuve de l'extrême facilité de cet auteur, qu'é-

tant lié avec une troupe de comédiens à Venise, il fit annoncer à la fin de l'année 1749, que, dans le cours de la suivante, il seroit donné seize pièces nouvelles du sieur Goldoni sous des titres qui furent indiqués. Cet engagement extraordinaire fut rempli avec exactitude, et presque toutes ces pièces réussirent.

Goldoni vint en France en 1761, et ne put résister au désir de travailler pour le théâtre François. Il y fit jouer LE BOURRU BIENFAISANT. Cette comédie parut, pour la première fois, le 4 novembre 1771, et eut treize représentations. On la donne souvent encore, et elle fait toujours plaisir.

L'accueil que l'auteur italien avoit reçu à Paris, le détermina à s'y fixer. L'agrément de son esprit, son extrême gaieté, et l'aimable franchise, qui étoit la base de son caractère, le faisoient désirer partout. Il devint aveugle sur la fin de ses jours, et venoit d'obtenir une pension du gouvernement, lorsqu'il mourut en 1792, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

PERSONNAGES.

Monsieur Géronte.
Monsieur Dalancour, neveu de M. Géronte.
Dorval, ami de M. Géronte.
Valère, amoureux d'Angélique.
Picard, laquais de M. Géronte.
Un laquais de M. Dalancour.
Madame Dalancour.
Angélique, sœur de M. Dalancour.
Marthon, gouvernante de M. Géronte.

La scène se passe dans un salon chez MM. Géronte et Dalancour. Il y a trois portes, dont l'une introduit dans l'appartement de M Géronte; l'autre, vis-à-vis, dans celui de M. Dalancour; et la troisième, dans le fond, sert d'entrée et de sortie à tout le monde. Il y aura des chaises, des fauteuils, et une table avec un échiquier.

LE

BOURRU BIENFAISANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARTHON, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi, Valère, je vous en prie. Je crains pour moi, je crains pour vous. Ah! si nous étions surpris....

VALÈRE.

Ma chère Angélique!...

MARTHON.

Partez, monsieur.

VALÈRE, *à Marthon.*

De grâce, un instant; si je pouvois m'assurer..

MARTHON.

De quoi?

VALÈRE.

De son amour, de sa constance....

ANGÉLIQUE.

Ah! Valère, pourriez-vous en douter?

MARTHON.

Allez, allez, monsieur, elle ne vous aime que trop.

VALÈRE.

C'est le bonheur de ma vie.

MARTHON.

Partez vite. Si mon maître arrivoit....

ANGÉLIQUE, *à Marthon.*

Il ne sort jamais si matin.

MARTHON.

Cela est vrai. Mais dans ce salon (vous le savez bien), il s'y promène, il s'y amuse. Voilà-t-il pas ses échecs? Il y joué très souvent. Oh! vous ne connoissez pas M. Géronte.

VALÈRE.

Pardonnez-moi; c'est l'oncle d'Angélique; je le sais; mon père étoit son ami; mais je ne lui ai jamais parlé.

MARTHON.

C'est un homme, monsieur, comme il n'y en a point; il est foncièrement bon, généreux; mais il est fort brusque et très difficile

ANGÉLIQUE.

Oui : il me dit qu'il m'aime, et je le crois; cependant toutes les fois qu'il me parle, il me fait trembler.

VALÈRE, *à Angélique.*

Mais qu'avez-vous à craindre? Vous n'avez ni père ni mère : votre frère doit disposer de vous; il est mon ami, je lui parlerai.

MARTHON.

Eh! oui, fiez-vous à M. Dalancour!

VALÈRE, *à Marthon.*

Quoi! pourroit-il me la refuser?

MARTHON.

Ma foi, je crois que oui.

VALÈRE.

Comment?

MARTHON.

Écoutez en quatre mots. (*A Angélique.*) Mon neveu, le nouveau clerc du procureur de monsieur votre frère, m'a appris ce que je vais vous dire. Comme il n'y a que quinze jours qu'il y est entré, il ne me l'a dit que ce matin; mais c'est sous le plus grand secret qu'il me l'a confié : ne me vendez pas, au moins.

VALÈRE.

Ne craignez rien.

ANGÉLIQUE.

Vous me connoissez.

MARTHON, *adressant la parole à Valère, à demi-voix, et toujours regardant aux coulisses.*

M. Dalancour est un homme ruiné, abîmé; il a mangé tout son bien, et peut-être celui de sa sœur; il est perdu de dettes; Angélique lui pèse sur les

bras, et, pour s'en débarrasser, il voudroit la mettre dans un couvent

ANGÉLIQUE.

Dieu! que me dites-vous là?

VALÈRE.

Comment! est-il possible? Je le connois depuis long-temps; Dalancour m'a toujours paru un garçon sage, honnête, vif, emporté même quelquefois; mais...

MARTHON.

Vif! oh! très vif, presqu'autant que son oncle; mais il n'a pas les mêmes sentiments; il s'en faut de beaucoup.

VALÈRE.

Tout le monde l'estimoit, le chérissoit. Son père étoit très content de lui.

MARTHON.

Eh! monsieur, depuis qu'il est marié, ce n'est plus le même.

VALÈRE.

Se pourroit-il que madame Dalancour?...

MARTHON.

Oui, c'est elle, à ce qu'on dit, qui a causé ce beau changement. M. Géronte ne s'est brouillé avec son neveu que par la sotte complaisance qu'il a pour sa femme; et..... je n'en sais rien; mais je parierois que c'est elle qui a imaginé le projet du couvent.

ANGÉLIQUE, *à Marthon.*

Qu'entends-je? ma belle-sœur, que je croyois

si raisonnable, qui me marquoit tant d'amitié! je ne l'aurois jamais pensé.

VALÈRE.

C'est le caractère le plus doux....

MARTHON.

C'est précisément cela qui a séduit son mari.

VALÈRE.

Je la connois, et je ne peux pas le croire.

MARTHON.

Vous vous moquez, je crois. Est-il de femme plus recherchée dans sa parure? y a-t-il des modes qu'elle ne saisisse d'abord? y a-t-il des bals, des spectacles où elle n'aille pas la première?

VALÈRE.

Mais son mari est toujours avec elle.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon frère ne la quitte pas.

MARTHON.

Eh bien! ils sont fous tous deux, et ils se ruinent ensemble.

VALÈRE.

Cela est inconcevable.

MARTHON.

Allons, allons, monsieur, vous voilà instruit de ce que vous vouliez savoir; sortez vite, et n'exposez pas mademoiselle à se perdre dans l'esprit de son oncle, qui est le seul qui puisse lui faire du bien.

VALÈRE, *à Angélique.*

Tranquillisez-vous, ma chère Angélique; l'intérêt ne formera jamais un obstacle...!

MARTHON.

J'entends du bruit; sortez vite.

(*Valère sort.*)

SCÈNE II.

MARTHON, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse!

MARTHON.

C'est sûrement votre oncle. Ne l'avois-je pas dit?

ANGÉLIQUE.

Je m'en vais.

MARTHON.

Au contraire, restez, et ouvrez-lui votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Je le crains comme le feu.

MARTHON.

Allons, allons, courage. Il est fougueux quelquefois; mais il n'est pas méchant.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes sa gouvernante, vous avez du crédit auprès de lui; parlez-lui pour moi.

MARTHON.

Point du tout; il faut que vous lui parliez vous-

même. Tout au plus, je pourrois le prévenir, et le disposer à vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Oui, oui, dites-lui quelque chose; je lui parlerai après. (*Elle veut s'en aller.*)

MARTHON.

Ne vous en allez pas.

ANGÉLIQUE.

Non, non, appelez-moi; je n'irai pas loin.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MARTHON, *seule*

Qu'elle est douce! qu'elle est aimable! je l'ai vue naître; je l'aime; je la plains, et je voudrois la voir heureuse. (*Apercevant M. Géronte.*) Le voici.

SCÈNE IV.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE, *adressant la parole à Marthon.* Picard!

MARTHON.

Monsieur....

M. GÉRONTE.

Que Picard vienne me parler.

MARTHON.

Oui, monsieur. Mais pourroit-on vous dire un mot?

M. GÉRONTE, *fort et avec vivacité.*

Picard! Picard!

MARTHON, *fort et en colère.*

Picard! Picard!

SCÈNE V.

M. GÉRONTE, PICARD, MARTHON.

PICARD, *à Marthon.*

Me voilà, me voilà.

MARTHON, *à Picard, avec humeur.*

Votre maître....

PICARD, *à M. Géronte.*

Monsieur....

M. GÉRONTE, *à Picard.*

Va chez mon ami Dorval; dis-lui que je l'attends pour jouer une partie d'échecs.

PICARD.

Oui, monsieur; mais....

M. GÉRONTE.

Quoi?

PICARD.

J'ai une commission.

M. GÉRONTE.

Quoi donc?

PICARD.

Monsieur votre neveu....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Va-t'en chez Dorval.

PICARD.

Il voudroit vous parler....

M. GÉRONTE.

Va donc, coquin.

PICARD.

Quel homme!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE, *s'approchant de la table.*

Le fat! le misérable! Non, je ne veux pas le voir; je ne veux pas qu'il vienne altérer ma tranquillité.

MARTHON, *à part.*

Le voilà maintenant dans le chagrin : il n'y manquoit que cela.

M. GÉRONTE, *assis.*

Le coup d'hier! Oh! ce coup d'hier! Comment ai-je pu être mat avec un jeu si bien disposé? Voyons un peu. Je n'ai pas dormi de la nuit.

(Il examine le jeu.)

MARTHON.

Monsieur, pourroit-on vous parler?

M. GÉRONTE.

Non.

MARTHON.

Non? Cependant j'aurois quelque chose d'intéressant....

M. GÉRONTE.

Eh bien! qu'as-tu à me dire? Dépêche-toi.

MARTHON.

Votre nièce voudroit vous parler.

M. GÉRONTE.

Je n'ai pas le temps.

MARTHON.

Bon!... C'est donc quelque chose de bien sérieux que vous faites là?

M. GÉRONTE.

Oui, cela est très sérieux. Je ne m'amuse guère; mais, quand je m'amuse, je n'aime pas qu'on vienne me rompre la tête, entends-tu?

MARTHON.

Cette pauvre fille!...

M. GÉRONTE.

Que lui est-il arrivé?

MARTHON.

On veut la mettre dans un couvent.

M. GÉRONTE, *se levant.*

Dans un couvent! Mettre ma nièce au couvent! Disposer de ma nièce sans ma participation, sans mon consentement!

MARTHON.

Vous savez les dérangements de M. Dalancour?

M. GÉRONTE.

Je n'entre point dans les désordres de mon neveu, ni dans les folies de sa femme. Il a son bien;

qu'il le mange, qu'il se ruine, tant pis pour lui; mais, pour ma nièce, je suis le chef de la famille, je suis le maître, c'est à moi à lui donner un état.

MARTHON.

Tant mieux pour elle, monsieur; tant mieux. Je suis enchantée de vous voir prendre feu pour les intérêts de cette chère enfant.

M. GÉRONTE.

Où est-elle?

MARTHON.

Elle est tout près d'ici, monsieur; elle attend le moment....

M. GÉRONTE.

Qu'elle vienne.

MARTHON.

Oui, elle le désire très fort; mais.....

M. GÉRONTE.

Quoi?

MARTHON.

Elle est timide....

M. GÉRONTE.

Eh bien?

MARTHON.

Si vous lui parlez....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Il faut bien que je lui parle.

MARTHON.

Oui; mais ce ton de voix....

M. GÉRONTE.

Mon ton ne fait de mal à personne. Qu'elle vienne, et qu'elle s'en rapporte à mon cœur et non pas à ma voix.

MARTHON.

Cela est vrai, monsieur; je vous connois; je sais que vous êtes bon, humain, charitable : mais, je vous en prie, ménagez cette pauvre enfant, parlez-lui avec un peu de douceur.

M. GÉRONTE.

Oui, je lui parlerai avec douceur.

MARTHON.

Me le promettez-vous ?

M. GÉRONTE.

Je te le promets.

MARTHON.

Ne l'oubliez pas.

M. GÉRONTE.

Non.

(*Il commence à s'impatienter.*)

MARTHON.

Surtout, n'allez pas vous impatienter.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Non, te dis-je.

MARTHON, *à part, en s'en allant.*

Je tremble pour Angélique.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

M. GÉRONTE, *seul.*

Elle a raison. Je me laisse emporter quelquefois par ma vivacité; ma petite nièce mérite qu'on la traite avec douceur.

SCÈNE VIII.

M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE, *se tenant à quelque distance.*

M. GÉRONTE.

Approchez.

ANGÉLIQUE, *avec timidité, ne faisant qu'un pas.*

Monsieur....

M. GÉRONTE, *un peu vivement.*

Comment voulez-vous que je vous entende, si vous êtes à une lieue de moi?

ANGÉLIQUE *s'avance en tremblant.*

Excusez, monsieur.

M. GÉRONTE, *avec douceur.*

Qu'avez-vous à me dire?

ANGÉLIQUE.

Marthon ne vous a-t-elle pas dit quelque chose?

M. GÉRONTE, *commençant avec tranquillité et s'échauffant peu à peu.*

Oui; elle m'a parlé de vous; elle m'a parlé de votre frère, de cet insensé, de cet extravagant,

qui se laisse mener par une femme imprudente, qui s'est ruiné, qui s'est perdu, et qui me manque encore de respect! (*Angélique veut s'en aller.*) Où allez-vous?

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Monsieur, vous êtes en colère....

M. GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela vous fait? Si je me mets en colère contre un sot, ce n'est pas contre vous. Approchez, parlez, et n'ayez pas peur de ma colère.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle, je ne saurois vous parler, si je ne vous vois tranquille.

M. GÉRONTE, *à part.*

Quel martyre! (*A Angélique, en se contraignant.*) Me voilà tranquille. Parlez.

ANGÉLIQUE.

Monsieur.... Marthon vous aura dit....

M. GÉRONTE.

Je ne prends pas garde à ce que m'a dit Marthon, c'est de vous que je le veux savoir.

ANGÉLIQUE, *avec timidité.*

Mon frère....

M. GÉRONTE, *la contrefaisant.*

Votre frère....

ANGÉLIQUE.

Voudroit me mettre dans un couvent.

M. GÉRONTE.

Eh bien! aimez-vous le couvent?

ANGÉLIQUE.

Mais, monsieur....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Parlez donc.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas à moi à me décider.

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Je ne dis pas que vous vous décidiez : mais je veux savoir quel est votre penchant.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous me faites trembler.

M. GÉRONTE, *à part.*

J'enrage! (*En se contraignant.*) Approchez, je vous comprends; vous n'aimez donc pas le couvent?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur.

M. GÉRONTE.

Quel est l'état que vous aimeriez davantage?

ANGÉLIQUE.

Monsieur....

M. GÉRONTE, *un peu vivement.*

Ne craignez rien, je suis tranquille, parlez-moi librement.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! que n'ai-je le courage?..

M. GÉRONTE.

Venez ici. Voudriez-vous vous marier?

ANGÉLIQUE.

Monsieur....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, ou non?

ANGÉLIQUE.

Si vous vouliez....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, ou non?

ANGÉLIQUE.

Mais, oui.

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Oui? Vous voulez vous marier, perdre la liberté, la tranquillité? Eh bien! tant pis pour vous; oui, je vous marierai.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'il est charmant, avec sa colère!

M. GÉRONTE, *brusquement.*

Avez-vous quelque inclination?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Si j'osois lui parler de Valère!

M. GÉRONTE, *vivement.*

Quoi! auriez-vous quelque amant?

ANGÉLIQUE, *à part*

Ce n'est pas le moment; je lui ferai parler par sa gouvernante.

M. GÉRONTE, *toujours avec vivacité.*

Allons, finissons. La maison où vous êtes, les personnes avec lesquelles vous vivez, vous au-

roient-elles fourni l'occasion de vous atacher à quelqu'un ? Je veux savoir la vérité ; oui, je vous ferai du bien ; mais à condition que vous le mériteriez ; entendez-vous ?

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE, *avec le même ton.*

Parlez-moi nettement, franchement ; avez-vous quelque inclination ?

ANGÉLIQUE, *en hésitant et tremblant.*

Mais... non, monsieur, je n'en ai aucune.

M. GÉRONTE.

Tant mieux. Je penserai à vous trouver un mari.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieu ! je ne voudrois pas..... (*A M. Géronte.*) Monsieur....

M. GÉRONTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Vous connoissez ma timidité.

M. GÉRONTE.

Oui, oui, votre timidité. Je connois les femmes : vous êtes à présent une colombe ; quand vous serez mariée, vous deviendrez un dragon.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! mon oncle, puisque vous êtes si bon....

M. GÉRONTE.

Pas trop.

ANGÉLIQUE.

Permettez-moi de vous dire...

M. GÉRONTE, *en s'approchant de la table.*

Mais Dorval ne vient pas.

ANGÉLIQUE.

Écoutez-moi, mon cher oncle...

M. GÉRONTE, *occupé à son échiquier.*

Laissez-moi.

ANGÉLIQUE.

Un seul mot....

M. GÉRONTE, *fort vivement.*

Tout est dit.

ANGÉLIQUE, *à part, en s'en allant.*

Ciel! me voilà plus malheureuse que jamais; que vais-je devenir? Eh! ma chère Marthon ne m'abandonnera pas.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

M. GÉRONTE, *seul.*

C'EST une bonne fille; je suis bien aise de lui faire du bien. Si même elle avoit eu quelque inclination, j'aurois tâché de la contenter; mais elle n'en a point. Je verrai... je chercherai... Mais que diantre fait ce Dorval, qui ne vient pas? Je meurs d'envie d'essayer une seconde fois ce maudit coup qui m'a fait perdre la partie. C'étoit sûr, je devois gagner. Il falloit que j'eusse perdu la tête. Voyons un peu... Voilà l'arrangement de mes pièces; voilà

celui de Dorval. Je pousse le roi à la case de sa tour. Dorval place son fou à la seconde case de son roi. Moi... échec; oui, et je prends le pion. Dorval... a-t-il pris mon fou, Dorval? Oui, il a pris mon fou, et moi... double échec avec le cavalier. Parbleu! Dorval a perdu sa dame. Il joue son roi; je prends sa dame. Ce coquin, avec son roi, a pris mon cavalier. Mais tant pis pour lui; le voilà dans mes filets; le voilà engagé avec son roi. Voilà ma dame; oui, la voilà; échec et mat; c'est clair : échec et mat, cela est gagné... Ah! si Dorval voyoit, je lui ferois voir. (*Il appelle.*) Picard!

SCÈNE X.

M. GÉRONTE, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *à part, et d'un air très embarrassé.*

Mon oncle est tout seul, s'il vouloit m'écouter..

M. GÉRONTE, *sans voir Dalancour.*

J'arrangerai le jeu comme il étoit. (*Il appelle plus fort.*) Picard!

M. DALANCOUR.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *sans se détourner, croyant parler à Picard.*

Eh bien! as-tu trouvé Dorval?

SCÈNE XI.

M. GÉRONTE, DORVAL, M. DALANCOUR.

DORVAL, *qui entre par la porte du milieu, à monsieur Géronte.*

Me voilà, mon ami.

M. DALANCOUR, *d'un air résolu.*

Mon oncle...

(*M. Géronte se retournant, aperçoit Dalancour, se lève brusquement, renverse la chaise, s'en va sans rien dire, et sort par la porte du milieu.*)

SCÈNE XII.

M. DALANCOUR, DORVAL.

DORVAL, *en souriant.*

Qu'est-ce que cela signifie?

M. DALANCOUR, *vivement.*

Cela est affreux; c'est moi à qui il en veut.

DORVAL, *toujours du même ton.*

Je reconnois bien là mon ami Géronte.

M. DALANCOUR.

J'en suis fâché pour vous.

DORVAL.

Vraiment! je suis arrivé dans un mauvais moment.

M. DALANCOUR.

Pardonnez sa vivacité.

DORVAL, *souriant.*

Oh! je le gronderai.

M. DALANCOUR.

Ah! mon cher ami, il n'y a que vous qui puissiez me rendre service auprès de lui.

DORVAL.

Je le voudrois bien de tout mon cœur; mais....

M. DALANCOUR.

Je conviens que, sur les apparences, mon oncle a des reproches à me faire; mais, s'il pouvoit lire au fond de mon cœur, il me rendroit toute sa tendresse, et je suis sûr qu'il ne s'en repentiroit pas.

DORVAL.

Oui, je vous connois; je crois qu'on pourroit tout espérer de vous; mais madame Dalancour....

M. DALANCOUR, *un peu vivement.*

Ma femme, monsieur? Ah! vous ne la connoissez pas; tout le monde se trompe sur son compte, et mon oncle le premier. Il faut que je lui rende justice, et que je vous découvre la vérité : elle ne sait rien de tous les malheurs dont je suis accablé : elle m'a cru plus riche que je n'étois; je lui ai toujours caché mon état. Je l'aime; nous nous sommes mariés fort jeunes : je ne lui ai jamais donné le temps de rien demander, de rien désirer; j'allois toujours au-devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir : c'est de cette manière que je me suis ruiné.

DORVAL.

Contenter une femme! prévenir ses désirs! La besogne n'est pas petite

M. DALANCOUR.

Je suis sûr que, si elle avoit su mon état, elle eût été la première à me retenir sur les dépenses que j'ai faites pour elle.

DORVAL.

Cependant elle ne les a pas empêchées.

M. DALANCOUR.

Non, parce qu'elle ne s'en doutoit pas.

DORVAL, *en riant.*

Mon pauvre ami!

M. DALANCOUR, *d'un air fâché.*

Quoi?

DORVAL, *toujours en riant.*

Je vous plains.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Vous moqueriez-vous de moi?

DORVAL, *toujours en souriant.*

Point du tout. Mais... vous aimez prodigieusement votre femme.

M. DALANCOUR, *encore plus vivement.*

Oui, je l'aime, je l'ai toujours aimée, et je l'aimerai toute ma vie : je la connois; je connois toute l'étendue de son mérite, et je ne souffrirai jamais qu'on lui donne des torts qu'elle n'a pas.

DORVAL, *sérieusement.*

Doucement, mon ami, doucement; modérez cette vivacité de famille.

M. DALANCOUR, *toujours vivement.*

Je vous demande mille pardons; je serois au désespoir de vous avoir déplu; mais quand il s'agit de ma femme...

DORVAL.

Allons, allons, n'en parlons plus.

M. DALANCOUR.

Mais je voudrois que vous en fussiez convaincu.

DORVAL, *froidement*

Oui, je le suis.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non, vous ne l'êtes pas.

DORVAL, *un peu plus vivement.*

Pardonnez-moi, vous dis-je.

M. DALANCOUR.

Allons, je vous crois, j'en suis ravi. Ah! mon cher ami, parlez à mon oncle pour moi.

DORVAL.

Je lui parlerai.

M. DALANCOUR.

Que je vous aurai d'obligations!

DORVAL.

Mais, encore, il faudra bien lui dire quelques raisons. Comment avez-vous fait pour vous ruiner en si peu de temps? Il n'y a que quatre ans que votre père est mort; il vous a laissé un bien considérable, et on dit que vous avez tout dissipé?

M. DALANCOUR.

Si vous saviez tous les malheurs qui me sont arrivés! J'ai vu que mes affaires alloient se déranger, j'ai voulu y remédier, et le remède a été encore pire que le mal. J'ai écouté des projets; j'ai entrepris des affaires; j'ai engagé mon bien, et j'ai tout perdu.

DORVAL.

Et voilà le mal. Des projets nouveaux! ils en ont ruiné bien d'autres.

M. DALANCOUR.

Et moi sans retour.

DORVAL.

Vous avez très mal fait, mon cher ami; d'autant plus que vous avez une sœur.

M. DALANCOUR.

Oui, et il faudroit penser à lui donner un état.

DORVAL.

Chaque jour, elle embellit. Madame Dalancour voit beaucoup de monde chez elle; et la jeunesse, mon cher ami.... quelquefois,... vous devez m'entendre.

M. DALANCOUR.

C'est pour cela, qu'en attendant que j'aie trouvé quelque expédient, j'ai formé le projet de la mettre dans un couvent.

DORVAL.

La mettre au couvent; cela est bon : mais en avez-vous parlé à votre oncle?

M. DALANCOUR.

Non; il ne veut pas m'écouter : mais vous lui parlerez pour moi, vous lui parlerez pour Angélique; il vous estime, il vous aime, il vous écoute, il a de la confiance en vous, il ne vous refusera pas.

DORVAL.

Je n'en sais rien.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Oh! j'en suis sûr; voyez-le, je vous en prie, tout à l'heure.

DORVAL.

Je le veux bien. Mais où est-il maintenant?

M. DALANCOUR.

Je vais le savoir. Voyons, holà, quelqu'un!

SCÈNE XIII.

PICARD, M. DALANCOUR, DORVAL.

PICARD, *à M. Dalancour.*

Monsieur.

M. DALANCOUR, *à Picard.*

Mon oncle est-il sorti?

PICARD.

Non, monsieur; il est descendu dans le jardin

M. DALANCOUR.

Dans le jardin! à l'heure qu'il est?

PICARD.

Cela est égal, monsieur : quand il a de l'humeur, il se promène, il va prendre l'air.

DORVAL, *à M. Dalancour.*

Je vais le joindre.

M. DALANCOUR, *à Dorval.*

Non, monsieur; je connois mon oncle : il faut lui donner le temps de se calmer, il faut l'attendre.

DORVAL.

Mais, s'il alloit sortir, s'il ne remontoit pas ?

PICARD, *à Dorval.*

Pardonnez-moi, monsieur, il ne tardera pas à remonter. Je sais comme il est : un demi-quart d'heure lui suffit. D'ailleurs, monsieur, il sera bien aise de vous trouver ici.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Eh bien! mon cher ami, passez dans son appartement; faites-moi le plaisir de l'attendre.

DORVAL.

Je le veux bien. Je sens combien votre situation est cruelle, il faut y remédier; je lui parlerai pour vous; mais à condition....

M. DALANCOUR, *vivement.*

Je vous donne ma parole d'honneur.

DORVAL.

Cela suffit.

(Il entre dans l'appartement de M. Géronte.)

SCÈNE XIV.

PICARD, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR.

Tu n'a pas dit à mon oncle ce que je t'avois chargé de lui dire?

PICARD.

Pardonnez-moi, monsieur, je lui ai dit; mais il m'a renvoyé à son ordinaire.

M. DALANCOUR.

J'en suis fâché. Avertis-moi des bons moments où je pourrai lui parler; un jour je te récompenserai bien.

PICARD.

Je vous suis bien obligé, monsieur; mais, Dieu merci, je n'ai besoin de rien,

M. DALANCOUR.

Tu es donc riche?

PICARD.

Je ne suis pas riche; mais j'ai un maître qui ne me laisse manquer de rien. J'ai une femme, j'ai quatre enfants; je devrois être dans l'embarras; mais mon maître est si bon : je les nourris sans peine, et on ne connoît pas chez moi la misère.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

M. DALANCOUR, *seul.*

Ah! le digne homme que mon oncle! Si Dorval gagnoit quelque chose sur son esprit! Si je pouvois me flatter d'un secours proportionné à mon besoin!.... Si je pouvois cacher à ma femme!.... Ah! pourquoi l'ai-je trompée? Pourquoi me suis-je trompé moi-même? Mon oncle ne revient pas. Tous les moments sont précieux pour moi; allons, en attendant, chez mon procureur.... Que j'y vais avec peine! Il me flatte, il est vrai, que, malgré la sentence, il trouvera le moyen de gagner du temps: mais la chicane est odieuse; l'esprit souffre, et l'honneur est compromis. Malheur à ceux qui ont besoin de tous ces honteux détours!

(Il veut s'en aller.)

SCÈNE XVI.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *apercevant sa femme.*

Voici ma femme.

MADAME DALANCOUR.

Ah, ah! vous voilà, mon ami? Je vous cherchois partout.

M. DALANCOUR.

J'allois sortir....

MADAME DALANCOUR.

Je viens de rencontrer ce bourru... il grondoit, il grondoit!

M. DALANCOUR.

Est-ce de mon oncle que vous parlez?

MADAME DALANCOUR.

Oui. J'ai vu un rayon de soleil; j'ai été me promener dans le jardin, et je l'ai rencontré : il pestoit, il parloit tout seul et tout haut; mais tout haut.... Dites-moi une chose.... n'y a-t-il pas chez lui quelque domestique de marié?

M. DALANCOUR.

Oui.

MADAME DALANCOUR.

Assurément, il faut que cela soit : il disoit du mal du mari et de la femme; mais du mal!... Je vous en réponds.

M. DALANCOUR, *à part.*

Je me doute bien de qui il parloit.

MADAME DALANCOUR.

C'est un homme bien insupportable.

M. DALANCOUR.

Cependant il faudroit avoir quelques égards pour lui.

MADAME DALANCOUR.

Peut-il se plaindre de moi? Lui ai-je manqué en rien? Je respecte son âge, sa qualité d'oncle. Si je me moque de lui quelquefois, c'est entre vous et moi; vous me le pardonnez bien. Au reste, j'ai tous les égards possibles pour lui; mais dites-moi

sincèrement, en a-t-il pour vous? en a-t-il pour moi? il nous traite très-durement, il nous hait souverainement; moi, surtout, il me méprise on ne peut pas davantage. Faut-il, malgré tout cela, le flatter, aller lui faire notre cour?

M. DALANCOUR, *avec un air embarrassé.*

Mais.... quand nous lui ferions notre cour.... il est notre oncle; d'ailleurs, nous pourrions en avoir besoin.

MADAME DALANCOUR.

Besoin de lui! Nous? Comment? N'avons-nous pas assez de bien pour vivre honnêtement? Vous êtes rangé; je suis raisonnable; je ne vous demande rien de plus que ce que vous avez fait pour moi jusqu'à présent. Continuons avec la même modération, et nous n'aurons besoin de personne.

M. DALANCOUR, *d'un air passionné.*

Continuons avec la même modération....

MADAME DALANCOUR.

Mais oui; je n'ai point de vanité, je ne vous demande pas davantage.

M. DALANCOUR, *à part.*

Malheureux que je suis!

MADAME DALANCOUR.

Mais vous me paroissez inquiet, rêveur; vous avez quelque chose.... vous n'êtes pas tranquille.

M. DALANCOUR.

Vous vous trompez, je n'ai rien.

MADAME DALANCOUR.

Pardonnez-moi, je vous connois, mon cher ami : si quelque chose vous fait de la peine, voudriez-vous me le cacher ?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

C'est ma sœur qui m'occupe, voilà tout.

MADAME DALANCOUR.

Votre sœur? Pourquoi donc? C'est la meilleure enfant du monde, je l'aime de tout mon cœur. Tenez, mon ami, si vous vouliez m'en croire, vous pourriez vous débarrasser de ce soin, et la rendre heureuse en même temps.

M. DALANCOUR.

Comment ?

MADAME DALANCOUR.

Vous voulez la mettre dans un couvent; et je sais, de bonne part, qu'elle en seroit très fâchée.

M. DALANCOUR, *un peu fâché.*

A son âge, doit-elle avoir des volontés ?

MADAME DALANCOUR.

Non, elle est assez sage pour se soumettre à celle de ses parents. Mais pourquoi ne la mariez-vous pas ?

M. DALANCOUR.

Elle est encore trop jeune.

MADAME DALANCOUR.

Bon! étois-je plus âgée, quand nous nous sommes mariés ?

M. DALANCOUR, *vivement.*

Eh bien! irai-je de porte en porte lui chercher un mari?

MADAME DALANCOUR.

Écoutez, écoutez-moi, mon cher ami; ne vous fâchez pas, je vous en prie. Je crois, si je ne me trompe, m'être aperçue que Valère l'aime, et qu'il en est aimé.

M. DALANCOUR, *à part.*

Dieu! que je souffre!

MADAME DALANCOUR.

Vous le connoissez: y auroit-il pour Angélique un parti mieux assorti que celui-là?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

Nous verrons; nous en parlerons.

MADAME DALANCOUR.

Faites-moi ce plaisir, je vous le demande en grâce; permettez-moi de me mêler de cette affaire; toute mon ambition seroit d'y réussir.

M. DALANCOUR, *très embarrassé.*

Madame....

MADAME DALANCOUR.

Eh bien?

M. DALANCOUR.

Cela ne se peut pas.

MADAME DALANCOUR.

Non? pourquoi?

M. DALANCOUR, *toujours embarrassé.*

Mon oncle y consentiroit-il?

MADAME DALANCOUR.

A la bonne heure. Je veux bien qu'on lui rende tout ce qui lui est dû; mais vous êtes le frère. La dot est entre vos mains; le plus ou le moins ne dépend que de vous. Permettez-moi de m'assurer de leurs inclinations, et que j'arrange à peu près l'article de l'intérêt....

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non; gardez-vous-en bien, s'il vous plaît.

MADAME DALANCOUR.

Est-ce que vous ne voudriez point marier votre sœur?

M. DALANCOUR.

Au contraire.

MADAME DALANCOUR.

Est-ce que....

M. DALANCOUR.

Il faut que je sorte; nous parlerons de cela à mon retour. *(Il veut s'en aller.)*

MADAME DALANCOUR.

Trouvez-vous mauvais que je m'en mêle?

M. DALANCOUR, *en s'en allant.*

Point du tout.

MADAME DALANCOUR.

Écoutez; seroit-ce pour la dot?

M. DALANCOUR.

Je n'en sais rien.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

MADAME DALANCOUR, *seule.*

Qu'est-ce que cela signifie? Je n'y entends rien. Se pourroit-il que mon mari.... Non, il est trop sage, pour avoir rien à se reprocher.

SCÈNE XVIII.

MADAME DALANCOUR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *sans voir madame Dalancour.*

Si je pouvois parler à Marthon....

MADAME DALANCOUR.

Ma sœur.

ANGÉLIQUE, *d'un air fâché.*

Madame.

MADAME DALANCOUR, *avec amitié.*

Où allez-vous, ma sœur?

ANGÉLIQUE, *d'un air fâché.*

Je m'en allois, madame.

MADAME DALANCOUR.

Ah, ah! vous êtes donc fâchée?

ANGÉLIQUE.

Je dois l'être.

MADAME DALANCOUR.

Êtes-vous fâchée contre moi?

ANGÉLIQUE.

Mais, madame....

MADAME DALANCOUR.

Écoutez, mon enfant. Si c'est le projet du couvent qui vous fâche, ne croyez pas que j'y aie part; au contraire. Je vous aime, et je ferai tout ce que je pourrai pour vous rendre heureuse.

ANGÉLIQUE, *à part, en pleurant.*

Qu'elle est fausse!

MADAME DALANCOUR.

Qu'avez-vous? vous pleurez, je crois.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Elle m'a bien trompée. *(Elle s'essuie les yeux.)*

MADAME DALANCOUR.

Quel est le sujet de votre chagrin?

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Hélas! ce sont les dérangements de mon frère.

MADAME DALANCOUR, *avec étonnement.*

Les dérangements de votre frère?

ANGÉLIQUE.

Oui; personne ne le sait mieux que vous.

MADAME DALANCOUR.

Que dites-vous là? Expliquez-vous, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Cela est inutile.

SCÈNE XIX.

M. GÉRONTE, MADAME DALANCOUR, ANGÉLIQUE; PICARD, *sortant de l'appartement de M. Géronte.*

M. GÉRONTE.

PICARD!

PICARD.

Monsieur.

M. GÉRONTE, *à Picard, vivement.*

Eh bien! Dorval?

PICARD.

Monsieur, il est dans votre chambre; il vous attend.

M. GÉRONTE.

Il est dans ma chambre, et tu ne me le dis pas!

PICARD.

Monsieur, je n'ai pas eu le temps.

M. GÉRONTE, *apercevant Angélique et madame Dalancour, parle à Angélique, mais en se tournant de temps en temps vers madame Dalancour, pour qu'elle en ait sa part.*

Que faites-vous ici? C'est mon salon. Je ne veux pas de femmes ici; je ne veux pas de votre famille; allez-vous-en.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle...

M. GÉRONTE.

Allez-vous-en, vous dis-je.

(*Angélique s'en va mortifiée.*)

SCÈNE XX.

PICARD, MADAME DALANCOUR, M. GÉRONTE.

MADAME DALANCOUR, *à M. Géronte.*

Monsieur, je vous demande pardon.

M. GÉRONTE, *se tournant du côté par où Angélique est sortie; mais, de temps en temps, se tournant vers madame Dalancour.*

Cela est singulier! Cette impertinente! elle veut venir me gêner. Il y a un autre escalier pour sortir. Je condamnerai cette porte.

MADAME DALANCOUR.

Ne vous fâchez pas, monsieur. Pour moi, je vous assure...

M. GÉRONTE *voudroit aller dans son appartement, mais il ne voudroit pas passer devant madame Dalancour. Il dit à Picard :*

Dorval, dis-tu, est dans ma chambre?

PICARD.

Oui, monsieur.

MADAME DALANCOUR, *s'apercevant de la contrainte de M. Géronte, se recule.*

Passez, passez, monsieur; je ne vous gêne pas.

M. GÉRONTE, *à madame Dalancour, en passant, et la saluant à peine.*

Serviteur. Je condamnerai cette porte.

(Il entre chez lui; Picard le suit.)

SCÈNE XXI.

MADAME DALANCOUR, *seule.*

QUEL caractère! mais ce n'est pas cela qui m'inquiète le plus, c'est le trouble de mon mari, ce sont les propos d'Angélique. Je doute, je crains, je voudrois connoître la vérité, et je tremble de l'approfondir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DORVAL, M. GÉRONTE.

M. GÉRONTE.

Allons jouer, et ne m'en parlez plus.

DORVAL.

Mais il s'agit d'un neveu.

M. GÉRONTE, *vivement.*

D'un sot, d'un imbécile, qui est l'esclave de sa femme, et la victime de sa vanité.

DORVAL.

De la douceur, mon cher ami, de la douceur.

M. GÉRONTE.

Et vous, avec votre flegme, vous me feriez enrager.

DORVAL.

Je parle pour le bien.

M. GÉRONTE.

Prenez une chaise. (*Il s'assied.*)

DORVAL, *d'un ton compatissant, pendant qu'il approche de la chaise.*

Le pauvre garçon!

M. GÉRONTE.

Voyons ce coup d'hier.

DORVAL, *toujours du même ton.*

Vous le perdrez.

M. GÉRONTE.

Point du tout; voyons.

DORVAL.

Vous le perdrez, vous dis-je.

M. GÉRONTE.

Je suis sûr que non.

DORVAL.

Si vous ne le secourez pas, vous le perdrez.

M. GÉRONTE.

Qui?

DORVAL.

Votre neveu.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Eh! je parle du jeu, moi. Asseyez-vous.

DORVAL, *s'asseyant.*

Oui, je veux bien jouer; mais écoutez-moi auparavant.

M. GÉRONTE.

Me parlerez-vous encore de Dalancour?

DORVAL.

Cela se pourroit bien.

M. GÉRONTE.

Je ne vous écoute pas.

DORVAL.

Vous haïssez donc Dalancour?

M. GÉRONTE.

Point du tout; je ne hais personne.

DORVAL.

Mais si vous ne voulez pas....

M. GÉRONTE.

Finissez; jouez; jouons, ou je m'en vais.

DORVAL.

Encore un mot, et je finis!

M. GÉRONTE.

Quelle patience!

DORVAL.

Vous avez du bien.

M. GÉRONTE.

Oui, grâce au ciel.

DORVAL.

Plus qu'il ne vous en faut.

M. GÉRONTE.

Oui; au service de mes amis.

DORVAL.

Et vous ne voulez rien donner à votre neveu?

M. GÉRONTE.

Pas une obole.

DORVAL.

Par conséquent...

M. GÉRONTE.

Par conséquent?...

DORVAL.

Vous le haïssez.

M. GÉRONTE, *plus vivement.*

Par conséquent vous ne savez ce que vous dites. Je hais, je déteste sa façon de penser, sa mauvaise conduite : lui donner de l'argent ne serviroit qu'à

entretenir sa vanité, sa prodigalité, ses folies. Qu'il change de système, je changerai aussi vis-à-vis de lui. Je veux que le repentir mérite le bienfait, et je ne veux pas que le bienfait empêche le repentir.

DORVAL, *après un moment de silence, paroît convaincu, et dit fort doucement:*

Jouons, jouons.

M. GÉRONTE.

Jouons.

DORVAL, *en jouant.*

J'en suis fâché.

M. GÉRONTE, *en jouant.*

Echec au roi.

DORVAL, *en jouant.*

Et cette pauvre fille?

M. GÉRONTE.

Qui?

DORVAL.

Angélique.

M. GÉRONTE.

Ah! pour celle-là, c'est autre chose. Parlez-moi de cela. (*Il laisse le jeu.*)

DORVAL.

Elle doit bien souffrir aussi.

M. GÉRONTE.

J'y ai pensé, j'y ai pourvu; je la marierai.

DORVAL.

Tant mieux. Elle le mérite bien.

M. GÉRONTE.

Voilà, par exemple, une petite personne accomplie, n'est-ce pas?

DORVAL.

Oui.

M. GÉRONTE.

Heureux celui qui l'aura! (*Il rêve un instant, et se lève en appelant.*) Dorval!

DORVAL.

Mon ami.

M. GÉRONTE.

Écoutez.

DORVAL, *se levant.*

Eh bien?

M. GÉRONTE.

Vous êtes mon ami.

DORVAL.

Oh! sûrement.

M. GÉRONTE.

Si vous la voulez, je vous la donne.

DORVAL.

Quoi?

M. GÉRONTE.

Oui, ma nièce.

DORVAL.

Comment?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment! comment! êtes-vous sourd? ne m'entendez-vous pas? Je parle clairement. Oui, si vous la voulez, je vous la donne.

DORVAL.

Ah! ah!

M. GÉRONTE.

Et, si vous l'épousez, outre sa dot, je lui donnerai cent mille livres du mien. Hem! qu'en dites-vous?

DORVAL.

Mon cher ami, vous me faites honneur.

M. GÉRONTE.

Je vous connois; je ne ferois que le bonheur de ma nièce.

DORVAL.

Mais...

M. GÉRONTE.

Quoi?

DORVAL.

Son frère!...

M. GÉRONTE.

Son frère! Son frère n'est rien,... C'est moi qui en dois disposer; la loi, le testament de mon frère.... J'en suis le maître. Allons, décidez-vous sur-le-champ.

DORVAL.

Mon ami, ce que vous me proposez là n'est pas une chose à précipiter; vous êtes trop vif.

M. GÉRONTE.

Je n'y vois point de difficultés; si vous l'aimez, si vous l'estimez, si elle vous convient, tout est dit.

DORVAL.

Mais...

M. GÉRONTE, *fâché.*

Mais, mais. Voyons votre *mais*...

DORVAL.

Comptez-vous pour rien la disproportion de seize ans à quarante-cinq?

M. GÉRONTE.

Point du tout; vous êtes encore jeune, et je connois Angélique; ce n'est pas une tête éventée.

DORVAL.

D'ailleurs, elle pourroit avoir quelque inclination.

M. GÉRONTE.

Elle n'en a point.

DORVAL.

En êtes-vous bien sûr?

M. GÉRONTE.

Très sûr. Allons, concluons. Je vais chez mon notaire; je fais dresser le contrat; elle est à vous.

DORVAL.

Doucement, mon ami, doucement.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Eh bien! quoi? voulez-vous encore me fatiguer, me chagriner, m'ennuyer avec votre lenteur, votre sang-froid?

DORVAL.

Vous voudriez donc?...

M. GÉRONTE.

Oui, vous donner une jolie fille, sage, honnête, vertueuse, avec cent mille écus de dot, et cent mille livres de présent de noce; cela vous fâche-t-il?

DORVAL.

C'est beaucoup plus que je ne mérite.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Votre modestie, dans ce moment-ci, me feroit donner au diable.

DORVAL.

Ne vous fâchez pas. Vous le voulez?

M. GÉRONTE.

Oui.

DORVAL.

Eh bien! j'y consens.

M. GÉRONTE, *avec joie.*

Vrai?

DORVAL.

Mais, à condition....

M. GÉRONTE,

Quoi?

DORVAL,

Qu'Angélique y consentira,

M. GÉRONTE,

Vous n'avez pas d'autres difficultés?

DORVAL.

Que celle-là.

M. GÉRONTE.

J'en suis bien aise, je vous en réponds.

DORVAL.

Tant mieux, si cela se vérifie.

M. GÉRONTE.

Sûr, très sûr. Embrassez-moi, mon cher neveu.

DORVAL.

Embrassons-nous donc, mon cher oncle.

SCÈNE II.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE, DORVAL.

(M. Dalancour entre par la porte du fond; il voit son oncle, il écoute en passant. Il se sauve chez lui; mais il reste à la porte pour écouter.)

M. GÉRONTE.

C'est le jour le plus heureux de ma vie.

DORVAL.

Que vous êtes adorable, mon cher ami!

M. GÉRONTE.

Je vais chez mon notaire; tout sera prêt pour aujourd'hui. *(Il appelle.)* Picard!

SCÈNE III.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE, DORVAL, PICARD.

M. GÉRONTE, à Picard.

Ma canne, mon chapeau.

(Picard sort.)

SCÈNE IV.

DORVAL, M. GÉRONTE; M. DALANCOUR, *à sa porte.*

DORVAL.

J'IRAI, en attendant, chez moi.

SCÈNE V.

DORVAL, M. GÉRONTE, M. DALANCOUR, PICARD.

(Picard donne à son maître sa canne et son chapeau, et rentre.)

SCÈNE VI.

DORVAL, M. GÉRONTE; M. DALANCOUR, *à sa porte.*

M. GÉRONTE.

NON, non; vous n'avez qu'à m'attendre. Je vais revenir; vous dînerez avec moi.

DORVAL.

J'ai à écrire. Il faut que je fasse venir mon homme d'affaires qui est à une lieue de Paris.

M. GÉRONTE.

Allez dans ma chambre; écrivez; envoyez la lettre par Picard. Oui, Picard ira lui-même la porter; c'est un bon garçon, sage, fidèle; je le gronde quelquefois, mais je lui veux du bien.

DORVAL.

Allons, j'écrirai là-dedans, puisque vous le voulez absolument.

M. GÉRONTE.

Tout est dit.

DORVAL.

Oui, comme nous sommes convenus.

M. GÉRONTE, *en lui prenant la main.*

Parole d'honneur?

DORVAL, *en donnant la main.*

Parole d'honneur.

M. GÉRONTE, *en s'en allant.*

Mon cher neveu!... (*Il sort.*)

(*M. Dalancour, au dernier mot, marque de la joie.*)

SCÈNE VII.

M. DALANCOUR, DORVAL.

DORVAL, *à soi-même.*

En vérité, tout ce qui m'arrive me paroît un songe. Me marier, moi qui n'y ai jamais pensé!

M. DALANCOUR, *avec la plus grande joie.*

Ah! mon cher ami, je ne sais comment vous marquer ma reconnoissance.

DORVAL.

De quoi?

M. DALANCOUR.

N'ai-je pas entendu ce qu'a dit mon oncle? Il m'aime, il me plaint, il va chez son notaire; il vous a donné sa parole d'honneur, je vois bien, ce

que vous avez fait pour moi. Je suis l'homme du monde le plus heureux.

DORVAL.

Ne vous flattez pas tant, mon cher ami. Il n'y a pas le mot de vrai, de tout ce que vous imaginez là.

M. DALANCOUR.

Comment donc?

DORVAL.

J'espère bien, avec le temps, pouvoir vous être utile auprès de lui; et, désormais, j'aurai même un titre pour m'intéresser davantage en votre faveur: mais, jusqu'à présent....

M. DALANCOUR, *vivement.*

Sur quoi a-t-il donc donné sa parole d'honneur?

DORVAL.

Je vais vous le dire... C'est qu'il m'a fait l'honneur de me proposer votre sœur en mariage....

M. DALANCOUR, *avec joie.*

Ma sœur! l'acceptez-vous?

DORVAL.

Si vous en êtes content.

M. DALANCOUR.

J'en suis ravi; j'en suis enchanté. Pour la dot, vous savez mon état actuel.

DORVAL.

Nous parlerons de cela.

M. DALANCOUR.

Mon cher frère, que je vous embrasse de tout mon cœur!

DORVAL.

Je me flatte que votre oncle, dans cette occasion....

M. DALANCOUR.

Voilà un lien qui fera mon bonheur. J'en avois le plus grand besoin. J'ai été chez mon procureur, je ne l'ai pas trouvé.

SCÈNE VIII.

MADAME DALANCOUR, M. DALANCOUR, DORVAL.

M. DALANCOUR, *apercevant sa femme.*

Ah! madame Dalancour....

MADAME DALANCOUR, *à M. Dalancour.*

Je vous attendois avec impatience. J'ai entendu votre voix....

M. DALANCOUR.

Ma femme, voilà M. Dorval que je vous présente, en qualité de mon frère, d'époux d'Angélique.

MADAME DALANCOUR, *avec joie.*

Oui?

DORVAL, *à madame Dalancour.*

Je serai bien flatté, madame, si mon bonheur peut mériter votre approbation.

MADAME DALANCOUR, *à Dorval.*

Monsieur, j'en suis enchantée. Je vous en félicite de tout mon cœur. (*A part.*) Qu'est-ce qu'on me disoit donc du dérangement de mon mari ?

M. DALANCOUR, *à Dorval.*

Ma sœur le sait-elle ?

DORVAL, *à M. Dalancour.*

Je ne le crois pas.

MADAME DALANCOUR, *à part.*

Ce n'est donc pas Dalancour qui fait ce mariage-là ?

M. DALANCOUR.

Voulez-vous que je la fasse venir ?

DORVAL.

Non; il faudroit la prévenir : il pourroit y avoir encore une difficulté.

M. DALANCOUR.

Quelle ?

DORVAL.

Celle de son agrément.

M. DALANCOUR.

Ne craignez rien; je connois Angélique : d'ailleurs, votre état, votre mérite..... Laissez-moi faire; je parlerai à ma sœur.

DORVAL.

Non, cher ami, je vous en prie; ne gâtons rien; laissons faire M. Géronte.

M. DALANCOUR.

A la bonne heure.

MADAME DALANCOUR, *à part.*

Je n'entends rien à tout cela.

DORVAL.

Je passe dans l'appartement de votre oncle pour y écrire; mon ami me l'a permis : il m'a ordonné même de l'attendre. Sans adieu. Nous nous reverrons tantôt.

(Il entre dans l'appartement de M. Géronte.)

SCÈNE IX.

M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

MADAME DALANCOUR.

A ce que je vois, ce n'est pas vous qui mariez votre sœur.

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

C'est mon oncle.

MADAME DALANCOUR.

Votre oncle! Vous en a-t-il parlé? Vous a-t-il demandé votre consentement?

M. DALANCOUR, *un peu vivement.*

Mon consentement? n'avez-vous pas vu Dorval? Ne me l'a-t-il pas dit? Cela ne s'appelle-t-il pas demander mon consentement?

MADAME DALANCOUR, *un peu vivement.*

Oui, c'est une politesse de la part de M. Dorval; mais votre oncle ne vous en a rien dit.

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

C'est que....

MADAME DALANCOUR.

C'est que.... il nous méprise complètement.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Mais vous prenez tout de travers, cela est affreux; vous êtes insupportable.

MADAME DALANCOUR, *un peu fâchée.*

Moi, insupportable! Vous me trouvez insupportable! (*Fort tendrement.*) Ah! mon ami, voilà la première fois qu'une telle expression vous échappe. Il faut que vous ayez bien du chagrin, pour vous oublier à ce point.

M. DALANCOUR, *à part, avec transport.*

Ah! cela n'est que trop vrai! (*A madame Dalancour.*) Ma chère femme, je vous demande pardon de tout mon cœur : mais vous connoissez mon oncle; voulez-vous que nous nous brouillions davantage? Voulez-vous que je fasse tort à ma sœur? Le parti est bon, il n'y a rien à dire; mon oncle l'a choisi, tant mieux; voilà un embarras de moins, pour vous et pour moi.

MADAME DALANCOUR.

Allons, j'aime bien que vous preniez la chose en bonne part : je vous en loue et vous admire; mais permettez-moi une réflexion. Qui est-ce qui aura soin des apprêts nécessaires pour une jeune personne qui va se marier? Est-ce votre oncle qui s'en chargera? Seroit-il honnête, seroit-il décent?....

M. DALANCOUR.

Vous avez raison... Mais il y a encore du temps, nous en parlerons.

MADAME DALANCOUR.

Écoutez. J'aime Angélique, vous le savez; cette petite ingrate ne mériteroit pas que je prisse aucun soin d'elle : cependant elle est votre sœur.

M. DALANCOUR.

Comment! vous appellez ma sœur une ingrate! Pourquoi?

MADAME DALANCOUR.

N'en parlons pas, pour le présent. Je lui demanderai une explication entre elle et moi; et, ensuite....

M. DALANCOUR.

Non, je veux le savoir....

MADAME DALANCOUR.

Attendez, mon cher ami....

M. DALANCOUR, *très vivement.*

Non; je veux le savoir, vous dis-je.

MADAME DALANCOUR.

Puisque vous le voulez, il faut vous contenter.

M. DALANCOUR, *à part.*

Ciel! je tremble toujours.

MADAME DALANCOUR.

Votre sœur....

M. DALANCOUR.

Eh bien?

MADAME DALANCOUR.

Je la crois du parti de votre oncle.

M. DALANCOUR.

Pourquoi?

MADAME DALANCOUR.

Elle a eu la hardiesse de me dire, à moi-même, que vos affaires étoient dérangées, et que....

M. DALANCOUR.

Mes affaires dérangées!... Le croyez-vous?

MADAME DALANCOUR.

Non; mais elle m'a parlé de façon à me faire croire qu'elle me soupçonne d'en être la cause, ou du moins d'y avoir contribué.

M. DALANCOUR, *encore plus vivement,*

Vous? Elle vous soupçonne, vous?

MADAME DALANCOUR.

Ne vous fâchez pas, mon cher ami. Je vois bien qu'elle n'a pas le sens commun.

M. DALANCOUR, *avec passion,*

Ma chère femme!

MADAME DALANCOUR.

Que cela ne vous affecte pas. Pour moi, tenez, je n'y pense pas. Tout vient de là; votre oncle est la cause de tout.

M. DALANCOUR.

Eh non! mon oncle n'est pas méchant.

MADAME DALANCOUR.

Il n'est pas méchant! ciel! y a-t-il rien de pis sur la terre? Tout à l'heure encore, ne m'a-t-il pas fait voir?... mais je le lui pardonne.

SCÈNE X.

MADAME DALANCOUR, M. DALANCOUR, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à M. Dalancour.*

Monsieur, on vient d'apporter cette lettre pour vous.

M. DALANCOUR, *empressé, prend la lettre.*

Donne.

(Le laquais sort.)

SCÈNE XI.

MADAME DALANCOUR, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *à part, avec agitation.*

Voyons. C'est de mon procureur.

(Il ouvre la lettre.)

MADAME DALANCOUR.

Qui est-ce qui vous écrit?

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

Un moment.

(Il se retire à l'écart, il lit tout bas, et marque du chagrin.)

MADAME DALANCOUR, *à part.*

Y auroit-il quelque malheur?

M. DALANCOUR, *après avoir lu.*

Je suis perdu.

MADAME DALANCOUR, *à part.*

Le cœur me bat.

M. DALANCOUR, *à part, avec la plus grande agitation.*

Ma pauvre femme, que va-t-elle devenir? Comment lui dire? Je n'en ai pas le courage.

MADAME DALANCOUR, *en pleurant.*

Mon cher Dalancour, dites-moi ce que c'est, confiez-le-moi; ne suis-je pas votre meilleure amie?

M. DALANCOUR.

Tenez, lisez: voilà mon état.

(*Il lui donne la lettre et sort.*)

SCÈNE XII.

MADAME DALANCOUR, *seule.*

Je tremble. (*Elle lit.*) « Tout est perdu, mon-« sieur; les créanciers n'ont pas voulu signer. La « sentence vient d'être confirmée; elle vous sera « signifiée. Prenez-y garde, il y a prise de corps. » Ah! qu'ai-je lu? Que viens-je d'apprendre? Mon mari... endetté... en danger de perdre la liberté!... Mais.... comment cela se peut-il? point de jeu,... point de sociétés dangereuses,..., point de faste.... pour lui... Seroit-ce pour moi? Ah dieux! quelle lumière affreuse vient m'éclairer! Les reproches d'Angélique, cette haine de M. Géronte, ce mépris qu'il a toujours marqué pour moi... Le voile se déchire. Je vois la faute de mon mari, je vois la mienne. Son trop d'amour l'a séduit, mon inexpérience m'a aveuglée. Dalancour est coupable, et je

le suis peut-être autant que lui.... Mais quel remède à cette cruelle situation? Son oncle seul... oui, son oncle pourroit y remédier... Mais Dalancour seroit-il en état, dans ce moment d'abattement et de chagrin?... Eh! si j'en suis la cause.... involontaire... pourquoi n'irois-je pas moi-même? Oui, quand je devrois me jeter à ses pieds... Mais, avec ce caractère âpre, intraitable, puis-je me flatter de le fléchir?... Irai-je m'exposer à ses duretés?... Ah! qu'importe? que sont toutes les humiliations auprès de l'état affreux de mon mari? Oui, j'y cours; cette seule idée doit me donner du courage.

(*Elle veut s'en aller du côté de l'appartement de monsieur Géronte.*)

SCÈNE XIII.

MADAME DALANCOUR, MARTHON.

MARTHON.

Que faites-vous ici, madame? M. Dalancour s'abandonne au désespoir.

MADAME DALANCOUR.

Ciel! je vole à son secours.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

MARTHON, *seule.*

Quels malheurs! quels désordres! Si c'est elle qui en est la cause, elle le mérite bien.... Qui vois-je?

SCÈNE XV.

MARTHON, VALÈRE.

MARTHON.

Monsieur, que venez-vous faire ici? Vous avez mal pris votre temps. Toute la maison est dans le chagrin.

VALÈRE.

Je m'en doutois bien; je viens de quitter le procureur de Dalancour, et je viens lui offrir ma bourse et mon crédit.

MARTHON.

Cela est bien honnête. Rien n'est plus généreux.

VALÈRE.

M. Géronte est-il chez lui?

MARTHON.

Non. Le domestique m'a dit qu'il venoit de le voir chez son notaire.

VALÈRE.

Chez son notaire?

MARTHON.

Oui; il a toujours des affaires. Mais, est-ce que vous voudriez lui parler?

VALÈRE.

Oui; je veux parler à tout le monde. Je vois avec peine le dérangement de M. Dalancour. Je suis seul, j'ai du bien, j'en puis disposer. J'aime Angélique; je viens lui offrir de l'épouser sans dot, et de partager avec elle mon état et ma fortune.

MARTHON.

Que cela est bien digne de vous! Rien ne marque plus l'estime, l'amour, la générosité.

VALÈRE.

Croyez-vous que je puisse me flatter?...

MARTHON, *avec joie.*

Oui; d'autant plus que mademoiselle est dans les bonnes grâces de son oncle, et qu'il veut la marier.

VALÈRE.

Il veut la marier?

MARTHON, *avec joie.*

Oui.

VALÈRE.

Mais, si c'est lui qui veut la marier, il voudra être le maître de lui proposer le parti.

MARTHON, *après un moment de silence.*

Cela se pourroit bien.

VALÈRE.

Est-ce une consolation pour moi?

MARTHON.

Pourquoi pas? (*En se tournant vers la coulisse.*) Venez, venez, mademoiselle.

SCÈNE XVI.

MARTHON, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

ANGÉLIQUE.

Je suis toute effrayée.

VALÈRE, *à Angélique.*

Qu'avez-vous, mademoiselle?

ANGÉLIQUE, *à Valère.*

Mon pauvre frère....

MARTHON, *à Angélique.*

Toujours de même?

ANGÉLIQUE, *à Marthon.*

Il est un peu plus tranquille.

MARTHON.

Écoutez, écoutez, mademoiselle : monsieur m'a dit des choses charmantes pour vous et pour votre frère.

ANGÉLIQUE.

Pour lui aussi?

MARTHON.

Si vous saviez le sacrifice qu'il se propose de faire!

VALÈRE, *bas, à Marthon.*

Ne lui dites rien. (*Se tournant vers Angélique.*) Y a-t-il des sacrifices qu'elle ne mérite pas?

MARTHON.

Mais, il faudra en parler à M. Géronte.

ANGÉLIQUE.

Ma bonne amie, si vous vouliez vous en charger.

MARTHON.

Je le veux bien. Que lui dirai-je? Voyons, consultons. Mais j'entends quelqu'un (*Elle court vers l'appartement de M. Géronte et revient.*) C'est monsieur Dorval. (*A Valère.*) Ne vous montrez pas encore. Allons dans ma chambre, et nous parlerons à notre aise.

VALÈRE, *à Angélique.*

Si vous voyez votre frère....

MARTHON.

Eh! venez donc, monsieur, venez donc.

(*Elle le pousse, le fait sortir, et elle sort avec lui.*)

SCÈNE XVII.

DORVAL, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à soi-même.*

Que ferai-je ici avec M. Dorval? Je puis m'en aller.

DORVAL, *à Angélique, qui va pour sortir.*

Ah! mademoiselle... mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Monsieur.

DORVAL.

Avez-vous vu monsieur votre oncle? ne vous a-t-il rien dit?

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je l'ai vu ce matin.

DORVAL.

Avant qu'il sortît?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

DORVAL.

Est-il rentré?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur.

DORVAL, *à part.*

Ah! bon; elle ne sait encore rien.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je vous demande pardon. Y a-t-il quelque chose de nouveau qui me regarde?

DORVAL.

Il vous aime bien, votre oncle.

ANGÉLIQUE, *avec modestie.*

Il est bon.

DORVAL.

Il pense à vous.... sérieusement.

ANGÉLIQUE.

C'est un bonheur pour moi.

DORVAL.

Il pense à vous marier. (*Angélique ne marque que de la modestie.*) Hem! Qu'en dites-vous? (*An-*

gélique ne marque toujours que de la modestie.) Seriez-vous bien aise de vous marier?

ANGÉLIQUE, *modestement.*

Je dépends de mon oncle.

DORVAL.

Voulez-vous que je vous dise quelque chose de plus?

ANGÉLIQUE, *avec un peu de curiosité.*

Mais.... tout comme il vous plaira, monsieur.

DORVAL.

C'est que le choix en est déja fait.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah ciel! que je crains!

DORVAL, *à part.*

C'est de la joie, je crois.

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Monsieur, oserois-je vous demander....

DORVAL.

Quoi, mademoiselle?

ANGÉLIQUE, *toujours en tremblant.*

Connoissez-vous celui qu'on m'a destiné?

DORVAL.

Oui, je le connois; et vous le connoissez aussi.

ANGÉLIQUE, *avec un peu de joie.*

Je le connois aussi?

DORVAL.

Certainement, vous le connoissez.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, oserois-je....

DORVAL.

Parlez, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Vous demander le nom du jeune homme?

DORVAL.

Le nom du jeune homme?

ANGÉLIQUE.

Oui; si vous le connoissez.

DORVAL.

Mais.... Si ce n'étoit pas tout-à-fait un jeune homme?

ANGÉLIQUE, *à part, avec agitation.*

Ciel!

DORVAL.

Vous êtes sage... Vous dépendez de votre oncle....

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Croyez-vous, monsieur, que mon oncle veuille me sacrifier?

DORVAL.

Qu'appelez-vous sacrifier?

ANGÉLIQUE, *avec passion.*

Mais.... sans l'aveu de mon cœur. Il est si bon! Qui pourroit lui avoir donné ce conseil? Qui est-ce qui lui auroit proposé ce parti?

DORVAL, *un peu piqué.*

Mais.... ce parti.... Si c'étoit moi, mademoiselle?...

ANGÉLIQUE, *avec de la joie.*

Vous, monsieur? Tant mieux.

DORVAL, *avec un air content.*

Tant mieux?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous connois, vous êtes raisonnable, vous êtes sensible; je me confie à vous. Si vous avez donné cet avis à mon oncle, si vous avez proposé ce parti, j'espère que vous trouverez le moyen de l'en détourner.

DORVAL, *à part.*

Ah! ah! cela n'est pas mal. (*A Angélique.*) Mademoiselle?

ANGÉLIQUE, *tristement.*

Monsieur.

DORVAL.

Auriez-vous le cœur prévenu?

ANGÉLIQUE, *avec passion.*

Ah, monsieur!

DORVAL.

Je vous entends.

ANGÉLIQUE.

Ayez pitié de moi.

DORVAL, *à part.*

Je l'ai bien dit; je l'avois bien prévu; heureusement je n'en suis pas amoureux, mais je commençois à y prendre un peu de goût.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous ne me dites rien.

DORVAL.

Mais, mademoiselle.....

ANGÉLIQUE.

Prendriez-vous quelque intérêt particulier à celui qu'on voudroit me donner?

DORVAL,

Un peu.

ANGÉLIQUE, *avec passion et fermeté.*

Je le haïrois, je vous en avertis.

DORVAL, *à part.*

La pauvre enfant! j'aime sa sincérité.

ANGÉLIQUE.

Hélas! soyez compatissant, soyez généreux.

DORVAL.

Eh bien! mademoiselle.... je le serai.... je vous le promets... Je parlerai à votre oncle pour vous; je ferai mon possible pour que vous soyez satisfaite.

ANGÉLIQUE, *avec joie.*

Ah! que je vous aime!

DORVAL, *content.*

La pauvre petite!

ANGÉLIQUE, *avec transport.*

Vous êtes mon bienfaiteur, mon protecteur, mon père. (*Elle le prend par la main.*)

DORVAL

Ma chère enfant!

SCÈNE XVIII.

DORVAL, M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE.

M. GÉRONTE, *avec gaîté, à sa manière.*

Bon, bon, courage! J'en suis ravi, mes enfants. (*Angélique se retire toute mortifiée, et Dorval sourit.*) Comment donc? est-ce que ma présence vous fait peur? Je ne condamne pas des empressements légitimes. Tu as bien fait, toi, Dorval, de la prévenir. Allons, mademoiselle, embrassez votre époux.

ANGÉLIQUE, *consternée.*

Qu'entends-je?

DORVAL, *à part, en souriant.*

Me voilà découvert.

M. GÉRONTE, *à Angélique, avec vivacité.*

Qu'est-ce que cela signifie? Quelle modestie déplacée! Quand je n'y suis pas, tu t'approches; et quand j'arrive, tu t'éloignes. Avance-toi. (*A Dorval, en colère.*) Allons, vous, approchez donc aussi.

DORVAL, *en riant.*

Doucement, mon ami Géronte.

M. GÉRONTE.

Oui, vous riez, vous sentez votre bonheur; je veux bien que l'on rie : mais je ne veux pas qu'on me fasse enrager; entendez-vous, monsieur le rieur? Venez ici, et écoutez-moi.

DORVAL.

Mais écoutez vous-même.

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Approchez donc.

(*Il veut la prendre par la main.*)

ANGÉLIQUE, *en pleurant.*

Mon oncle...

M. GÉRONTE, *à Angélique,*

Tu pleures, tu fais l'enfant. Tu te moques de moi, je crois. (*Il la prend par la main et la force de s'avancer au milieu du théâtre; ensuite il se tourne du côté de Dorval, et lui dit avec une espèce de gaîté :*) Je la tiens.

DORVAL,

Laissez-moi parler, au moins.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Paix!

ANGÉLIQUE,

Mon cher oncle...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Paix. (*Il change de ton et dit tranquillement :*) J'ai été chez mon notaire; j'ai tout arrangé; il a fait la minute devant moi; il l'apportera tantôt, et nous signerons,

DORVAL,

Mais, si vous vouliez m'écouter...

M. GÉRONTE.

Paix! Pour la dot, mon frère a fait la sottise de la laisser entre les mains de son fils : je me doute bien qu'il y aura quelque malversation de sa part;

mais cela ne m'embarrasse pas. Ceux qui ont fait des affaires avec lui les auront mal faites, la dot ne peut pas périr, et, en tout cas, c'est moi qui vous en réponds.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je n'en puis plus.

DORVAL, *embarrassé.*

Tout cela est très bien; mais...

M. GÉRONTE.

Quoi?

DORVAL, *regardant Angélique.*

Mademoiselle auroit quelque chose à vous dire là-dessus.

ANGÉLIQUE, *vite et en tremblant.*

Moi, monsieur?...

M. GÉRONTE.

Je voudrois bien voir qu'elle trouvât quelque chose à redire sur ce que je fais, sur ce que j'ordonne et sur ce que je veux. Ce que je veux, ce que j'ordonne et ce que je fais, je le fais, je le veux et je l'ordonne pour ton bien; entends-tu?

DORVAL.

Je parlerai donc moi-même.

M. GÉRONTE.

Et qu'avez-vous à me dire?

DORVAL.

Que j'en suis fâché, mais que ce mariage ne peut pas se faire.

M. GÉRONTE.

Ventrebleu! (*Angélique s'éloigne toute effrayée,*

Dorval recule aussi.) Vous m'avez donné votre parole d'honneur.

DORVAL.

Oui, mais à condition....

M. GÉRONTE, *se retournant vers Angélique.*

Seroit-ce cette impertinente? Si je pouvois le croire.... Si je pouvois m'en douter.... (*Il la menace.*)

DORVAL, *sérieusement.*

Non, monsieur; vous avez tort.

M. GÉRONTE, *se tournant vers Dorval.*

C'est donc vous qui me manquez?

(*Angélique saisit le moment et se sauve.*)

SCÈNE XIX.

M. GÉRONTE, DORVAL.

M. GÉRONTE *continue.*

QUI abusez de mon amitié et de mon attachement pour vous?

DORVAL, *haussant la voix.*

Mais écoutez les raisons....

M. GÉRONTE.

Point de raisons; je suis un homme d'honneur, et, si vous l'êtes aussi, allons tout à l'heure.... (*En se retournant, il appelle :*) Angélique!

DORVAL, *en se sauvant.*

Peste soit de l'homme! il me pousseroit à bout.

M. GÉRONTE.

Où est-elle? Angélique! Holà! quelqu'un!

SCÈNE XX.

M. GÉRONTE, *seul. Il appelle toujours.*

PICARD! Marthon! la Pierre! Courtois!.... Mais je la trouverai. C'est vous à qui j'en veux. (*Il se tourne et ne voit plus Dorval : il reste interdit.*) Comment donc! il me plante là? (*Il appelle.*) Dorval! mon ami Dorval! Ah l'indigne! ah l'ingrat! Holà! quelqu'un! Picard!

SCÈNE XXI.

PICARD, M. GÉRONTE.

PICARD.

MONSIEUR.

M. GÉRONTE.

Coquin! tu ne réponds pas?

PICARD.

Pardonnez-moi, monsieur, me voilà.

M. GÉRONTE.

Malheureux! je t'ai appelé dix fois.

PICARD.

J'en suis fâché...

M. GÉRONTE.

Dix fois, malheureux!

PICARD, *à part, d'un air fâché.*

Il est bien dur quelquefois.

M. GÉRONTE.

As-tu vu Dorval?

PICARD, *brusquement.*

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE.

Où est-il?

PICARD.

Il est parti.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment est-il parti?

PICARD, *brusquement.*

Il est parti comme l'on part.

M. GÉRONTE, *très fâché.*

Ah! pendard! est-ce ainsi que l'on répond à son maître?

(Il le menace et le fait reculer.)

PICARD, *en reculant, d'un air très fâché.*

Monsieur, renvoyez-moi...

M. GÉRONTE.

Te renvoyer, malheureux!

(Il le menace, le fait reculer; Picard, en reculant, tombe entre la chaise et la table; M. Géronte court à son secours et le fait lever.)

PICARD.

Ahi!

(Il s'appuie au dos de la chaise, et il marque beaucoup de douleur.)

M. GÉRONTE, *embarrassé.*

Qu'est-ce que c'est donc?

PICARD.

Je suis blessé, monsieur; vous m'avez estropié.

M. GÉRONTE, *d'un air pénétré et à part.*

J'en suis fâché. (*A Picard.*) Peux-tu marcher?

PICARD, *toujours fâché; il essaie et marche mal.*

Je crois que oui, monsieur.

M. GÉRONTE, *brusquement.*

Va-t'en.

PICARD, *tristement*

Vous me renvoyez, monsieur?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Point du tout. Va-t'en chez ta femme, qu'on te soigne. (*Il tire sa bourse, et veut lui donner de l'argent.*) Tiens, pour te faire panser.

PICARD, *à part, et attendri.*

Quel maître!

M. GÉRONTE, *en lui offrant de l'argent.*

Tiens donc.

PICARD, *modestement.*

Eh! non, monsieur : j'espère que cela ne sera rien.

M. GÉRONTE.

Tiens toujours.

PICARD, *en refusant par honnêteté.*

Monsieur....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment! tu refuses de l'argent? est-ce par orgueil? est-ce par dépit? est-ce par haine? crois-tu que je l'aie fait empoi? Prends cet argent, prends-le, mon ami; ne me fais pas enrager.

PICARD, *prenant l'argent.*

Ne vous fâchez pas, monsieur, je vous remercie de vos bontés.

M. GÉRONTE.

Va-t'en tout à l'heure.

PICARD.

Oui, monsieur.

(Il marche mal.)

M. GÉRONTE.

Va doucement.

PICARD.

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE.

Attends, attends; tiens ma canne.

PICARD.

Monsieur.

M. GÉRONTE.

Prends-la, te dis-je, je le veux.

PICARD *prend la canne et dit en s'en allant.*

Quelle bonté!

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE.

C'est la première fois de ma vie.... Peste soit de ma vivacité! *(Se promenant à grands pas.)* C'est Dorval qui m'a impatienté.

MARTHON.

Monsieur, voulez-vous dîner?

M. GÉRONTE, *très vivement.*

Va-t'en à tous les diables.

(Il court et s'enferme dans son appartement.)

SCÈNE XXIII.

MARTHON, *seule.*

Bon! fort bien. Je ne pourrai rien faire aujourd'hui pour Angélique; autant vaut que Valère s'en aille.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PICARD, MARTHON.

(Picard entre par la porte du milieu, Marthon par celle de M. Delancour.)

MARTHON.

Vous voilà donc de retour?

PICARD, *ayant la canne de son maître.*

Oui, je boite un peu; mais cela n'est rien, j'ai eu plus de peur que de mal : cela ne méritoit pas l'argent qu'il m'a donné pour me faire panser.

MARTHON.

Allons, allons; à quelque chose malheur est bon.

PICARD, *d'un air content.*

Mon pauvre maître! Ma foi, ce trait-là m'a touché jusqu'aux larmes; il m'auroit cassé la jambe, que je lui aurois pardonné.

MARTHON.

Il a un cœur!... C'est dommage qu'il ait ce vilain défaut.

PICARD.

Qui est-ce qui n'en a pas?

MARTHON.

Allez, allez le voir. Savez-vous bien qu'il n'a pas encore dîné?

PICARD.

Pourquoi donc?

MARTHON.

Eh! il y a des choses, mon enfant, des choses terribles dans cette maison.

PICARD.

Je le sais, j'ai rencontré votre neveu, et il m'a tout conté. C'est pour cela que je suis revenu tout de suite. Le sait-il, mon maître?

MARTHON.

Je ne le crois pas.

PICARD.

Ah! qu'il en sera fâché!

MARTHON.

Oui; et la pauvre Angélique?

PICARD.

Mais Valère....

MARTHON.

Valère, Valère est toujours ici; il n'a pas voulu s'en aller; il est là; il encourage le frère; il regarde la sœur, il console madame. L'un pleure; l'autre soupire; l'autre se désespère. C'est un chaos, un véritable chaos.

PICARD.

Ne vous étiez-vous pas chargée de parler à monsieur?....

MARTHON.

Oui, je lui parlerai; mais à présent il est trop en colère.

PICARD.

Je vais voir, je vais lui reporter sa canne.

MARTHON.

Allez; et, si vous voyez que l'orage soit un peu calmé, dites-lui quelque chose de l'état malheureux de son neveu.

PICARD.

Oui, je lui en parlerai, et je vous en donnerai des nouvelles.

(Il ouvre tout doucement, il entre dans l'appartement de M. Géronte et il ferme la porte.)

MARTHON.

Oui, mon cher ami. Allez doucement.

SCÈNE II.

MARTHON, *seule.*

C'est un bon garçon que ce Picard, doux, honnête, serviable; c'est le seul qui me plaise dans cette maison. Je ne me lie pas avec tout le monde, moi.

SCÈNE III.

MARTHON, DORVAL.

DORVAL, *parlant bas et souriant.*

En bien, Marthon?

MARTHON.

Monsieur, votre très-humble servante.

DORVAL, *en souriant.*

M. Géronte est-il toujours en colère?

MARTHON.

Il n'y auroit rien d'extraordinaire en cela; vous le connoissez mieux que personne.

DORVAL.

Est-il toujours bien indigné contre moi?

MARTHON.

Contre vous, monsieur? il s'est fâché contre vous?

DORVAL, *en riant et parlant toujours.*

Sans doute; mais cela n'est rien : je le connois, je parie que, si je vais le voir, il sera le premier à se jeter à mon cou.

MARTHON.

Cela se pourroit bien; il vous aime, il vous estime; vous êtes son ami unique.... C'est singulier cependant, un homme vif comme lui! Et vous, sauf votre respect, vous êtes le mortel le plus flegmatique....

DORVAL.

C'est cela précisément qui a conservé si longtemps notre liaison.

MARTHON.

Allez, allez le voir.

DORVAL.

Pas encore : je voudrois auparavant voir mademoiselle Angélique. Où est-elle ?

MARTHON, *avec passion.*

Elle est avec son frère. Savez-vous tous le malheurs de son frère ?

DORVAL, *d'un air pénétré.*

Hélas ! oui ; tout le monde en parle.

MARTHON.

Et qu'est-ce qu'on en dit ?

DORVAL.

Peux-tu le demander ? Les bons le plaignent, les méchants s'en moquent, et les ingrats l'abandonnent.

MARTHON.

Ah ciel ! et cette pauvre demoiselle ?

DORVAL.

Il faut que je lui parle.

MARTHON.

Pourrois-je vous demander de quoi il s'agit ? Je m'intéresse trop à elle pour me pas mériter cette complaisance.

DORVAL.

Je viens d'apprendre qu'un certain Valère....

MARTHON, *en riant.*

Ah ! ah ! Valère ?

DORVAL.

Le connoissez-vous ?

MARTHON.

Beaucoup, monsieur; c'est mon ouvrage que tout cela.

DORVAL.

Tant mieux; vous me seconderez.

MARTHON.

De tout mon cœur.

DORVAL.

Il faut que j'aille m'assurer si Angélique....

MARTHON.

Et, ensuite, si Valère....

DORVAL.

Oui, j'irai le chercher aussi.

MARTHON, *en souriant.*

Allez, allez chez M. Dalancour. Vous ferez d'une pierre deux coups.

DORVAL.

Comment donc?

MARTHON.

Il est là.

DORVAL.

Valère?

MARTHON.

Oui.

DORVAL.

J'en suis bien aise; j'y vais de ce pas.

MARTHON.

Attendez, attendez; voulez-vous que je vous aille annoncer?

DORVAL, *en riant.*

Bon ! irai-je me faire annoncer chez mon beau frère ?

MARTHON.

Votre beau-frère ?

DORVAL.

Oui.

MARTHON.

Qui donc ?

DORVAL.

Tu ne sais donc rien ?

MARTHON.

Non.

DORVAL.

Eh bien ! tu le sauras une autre fois.

(*Il entre chez M. Dalancour.*)

SCÈNE IV.

MARTHON, *seule.*

Il est fou....

SCÈNE V.

M. GÉRONTE, MARTHON.

M. GÉRONTE, *parlant toujours vers la porte de son appartement.*

Reste-là ; je ferai porter la lettre par un autre : reste-là.... je le veux.... (*Il se retourne.*) Marthon ?

MARTHON.

Monsieur?

M. GÉRONTE.

Va chercher un domestique, et qu'il aille tout à l'heure porter cette lettre à Dorval. (*Se tournant vers la porte de son appartement.*) L'imbécile! il boite encore, et il voudroit sortir! (*A Marthon.*) Va donc.

MARTHON.

Mais, monsieur....

M. GÉRONTE.

Dépêche-toi....

MARTHON.

Mais Dorval....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, chez Dorval.

MARTHON.

Il est ici.

M. GÉRONTE.

Qui?

MARTHON.

Dorval.

M. GÉRONTE.

Où?

MARTHON.

Ici.

M. GÉRONTE.

Dorval est ici?

MARTHON.

Oui, monsieur.

M. GÉRONTE.

Où est-il?

MARTHON.

Chez M. Dalancour.

M. GÉRONTE, *d'un air fâché.*

Chez Dalancour! Dorval chez Dalancour! Je vois à présent ce que c'est; je comprends tout. (*A Marthon.*) Va chercher Dorval; dis-lui de ma part.... Non, je ne veux pas qu'on aille dans ce maudit appartement. Si tu y mets les pieds, je te renvoie sur-le-champ. Appelle les gens de ce misérable.... Point du tout, qu'ils ne viennent pas.... Vas-y toi, oui, oui; qu'il vienne tout de suite. Eh bien?

MARTHON.

Irai-je? ou n'irai-je pas?

M. GÉRONTE.

Vas-y, ne m'impatiente pas davantage.

(*Marthon entre chez M. Dalancour*)

SCÈNE VI.

M. GÉRONTE, *seul.*

Oui, c'est cela. Dorval a pénétré dans quel abîme affreux ce malheureux est tombé; oui, il l'a su avant moi; et je n'en aurois rien su encore, si Picard ne me l'eût pas dit. C'est cela même; Dorval craint l'alliance d'un homme perdu; il est là, il l'examine peut-être pour s'en assurer davantage. Mais pourquoi ne me l'a-t-il pas dit? Je l'aurois

persuadé, je l'aurois convaincu... Pourquoi n'a-t-il pas parlé? Dira-t-il que ma vivacité ne lui a pas donné le temps? Point du tout; il n'avoit qu'à attendre; il n'avoit qu'à rester, ma fougue se seroit calmée et il auroit parlé. Neveu indigne! traître! perfide! tu as sacrifié ton bien, ton honneur; je t'ai aimé, scélérat! je ne t'ai aimé que trop; je t'effacerai tout-à-fait de mon cœur et de ma mémoire.... Sors d'ici, va périr ailleurs.... Mais où iroit-il? N'importe, je n'y pense plus; c'est ma sœur qui m'intéresse, c'est elle seule qui mérite ma tendresse, mes soins.... Dorval est mon ami, Dorval l'épousera; je lui donnerai la dot, je lui donnerai tout mon bien, tout. Je laisserai souffrir le coupable; mais je n'abandonnerai jamais l'innocente.

SCÈNE VII.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE.

M. DALANCOUR, *avec un air effrayé, se jette aux pieds de M. Géronte.*

Ah! mon oncle, écoutez-moi, de grâce!

M. GÉRONTE *se retourne, voit Dalancour et recule un peu.*

Qu'est-ce que tu veux? lève-toi.

M. DALANCOUR, *dans la même posture.*

Mon cher oncle! voyez le plus malheureux des hommes; de grâce, écoutez-moi.

M. GÉRONTE *un peu touché, mais toujours avec colère.*

Lève-toi, te dis-je.

M. DALANCOUR, *à genoux.*

Vous dont le cœur est si généreux, si sensible, m'abandonnerez-vous pour une faute qui n'est que celle de l'amour, et d'un amour honnête et vertueux? J'ai eu tort, sans doute, de m'écarter de vos conseils, de négliger votre tendresse paternelle; mais, mon cher oncle, au nom du sang qui m'a donné la vie, de ce sang qui vous est commun avec moi, laissez-vous toucher, laissez-vous fléchir.

M. GÉRONTE *peu à peu s'attendrit et s'essuie les yeux en se cachant de Dalancour, et dit à part:*

Quoi! tu oses encore!...

M. DALANCOUR.

Ce n'est pas la perte de mon état qui me désole: un sentiment plus digne de vous m'anime, c'est l'honneur. Souffrirez-vous que votre neveu ait à rougir? Je ne vous demande rien pour nous. Que je m'acquitte noblement; et je réponds, pour ma femme et pour moi, que l'indigence n'effraiera pas nos cœurs, quand, au sein de l'infortune, nous aurons pour consolation une probité sans tache, notre amour, votre tendresse et votre estime.

M. GÉRONTE.

Malheureux!... tu mériterois.... Mais je suis un imbécile; cette espèce de fanatisme du sang me

parle en faveur d'un ingrat! Lève-toi, traître! je paierai tes dettes, et par là je te mettrai peut-être en état d'en faire d'autres.

M. DALANCOUR, *d'un air pénétré.*

Eh! non, mon oncle, je vous réponds.... vous verrez par ma conduite....

M. GÉRONTE.

Quelle conduite, misérable écervelé! celle d'un mari infatué, qui se laisse mener par sa femme, par une femme vaine, présomptueuse, coquette....

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non, je vous jure : ce n'est point la faute de ma femme; vous ne la connoissez pas...

M. GÉRONTE, *encore plus vivement.*

Tu la défends! tu ments devant moi! Prends garde : il s'en faut peu qu'à cause de ta femme, je ne révoque la promesse que tu m'as arrachée.... Oui, oui, je la révoquerai; tu n'auras rien de moi. Ta femme, ta femme! je ne peux pas la souffrir, je ne veux pas la voir.

M. DALANCOUR.

Ah! mon oncle, vous me déchirez le cœur!

SCÈNE VIII.

M. DALANCOUR, M. GÉRONTE, MADAME DALANCOUR.

MADAME DALANCOUR.

Hélas! monsieur, si vous me croyez la cause des dérangements de votre neveu, il est juste que j'en porte seule la peine. L'ignorance dans laquelle j'ai vécu jusqu'à présent, n'est pas une excuse suffisante à vos yeux. Jeune, sans expérience, je me suis laissé conduire par un mari que j'aimois; le monde m'a entraînée, l'exemple m'a séduite; j'étois contente, et je me croyois heureuse: mais je parois coupable, cela suffit; et pourvu que mon mari soit digne de vos bienfaits, je souscris à votre fatal arrêt; je m'arracherai de ses bras. Je ne vous demande qu'une grâce: modérez votre haine pour moi; excusez mon sexe, mon âge; excusez la foiblesse d'un mari qui, par trop d'amour....

M. GÉRONTE.

Eh! madame, croyez-vous m'abuser?

MADAME DALANCOUR.

O ciel! il n'est donc plus de ressource! Ah! mon cher Dalancour, je t'ai donc perdu.... Je me meurs.

(Elle tombe sur un fauteuil; M. Dalancour court à son secours.)

M. GÉRONTE, *inquiet, ému, touché.*

Holà! quelqu'un! Marthon!

SCÈNE IX.

M. GÉRONTE, MARTHON, M. DALANCOUR, MADAME DALANCOUR.

MARTHON.

Monsieur, monsieur, me voilà.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Voyez... là... allons; allez, voyez, portez-lui du secours.

MARTHON.

Madame, madame, qu'est-ce que c'est donc?

M. GÉRONTE, *donnant un flacon à Marthon.*

Tenez, tenez, voici de l'eau de Cologne. (*A M. Dalancour.*) Eh bien!

M. DALANCOUR.

Ah! mon oncle!...

M. GÉRONTE *s'approche de madame Dalancour, et lui dit brusquement:*

Comment vous trouvez-vous?

MADAME DALANCOUR, *se levant tout doucement et avec une voix languissante.*

Monsieur, vous êtes trop bon de vous intéresser pour moi. Ne prenez pas garde à ma foiblesse, c'est le cœur qui parle; je recouvrerai mes forces, je partirai, je soutiendrai mon malheur.

(*M. Géronte s'attendrit, mais il ne dit mot.*)

M. DALANCOUR, *tristement.*

Ah! mon oncle, souffrirez-vous....

M. GÉRONTE, *à M. Dalancour, vivement.*

Tais-toi. (*A madame Dalancour, brusquement.*) Restez à la maison avec votre mari. . .

MADAME DALANCOUR.

Ah, monsieur!

M. DALANCOUR, *avec transport.*

Ah! mon cher oncle!

M. GÉRONTE, *sérieux, mais sans emportement, et les prenant l'un et l'autre par la main.*

Écoutez : mes épargnes n'étoient pas pour moi ; vous les auriez trouvées un jour; vous les mangez aujourd'hui, la source en est tarie; prenez-y garde : si la reconnoissance ne vous touche pas, que l'honneur vous y engage.

MADAME DALANCOUR.

Votre bonté . .

M. DALANCOUR.

Votre générosité...

M. GÉRONTE.

Cela suffit.

MARTHON.

Monsieur...

M. GÉRONTE, *à Marthon.*

Tais-toi, bavarde.

MARTHON.

Monsieur, vous êtes en train de faire du bien : ne ferez-vous pas aussi quelque chose pour mademoiselle Angélique?

M. GÉRONTE, *vivement.*

A propos, où est-elle?

MARTHON.

Elle n'est pas loin.

M. GÉRONTE.

Son prétendu y est-il?

MARTHON.

Son prétendu?

M. GÉRONTE.

Oui; est-ce qu'il est courroucé? est-ce qu'il ne veut plus me voir? seroit-il parti?

MARTHON.

Monsieur.... son prétendu.... y est.

M. GÉRONTE.

Qu'ils viennent ici.

MARTHON.

Angélique et son prétendu?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Oui, Angélique et son prétendu.

MARTHON.

Tant mieux. Tout à l'heure, monsieur. (*En s'approchant de la coulisse.*) Venez, venez, mes enfants; n'ayez pas peur.

SCÈNE X.

M. DALANCOUR VALÈRE, DORVAL, M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE, MADAME DALANCOUR, MARTHON.

M. GÉRONTE, *voyant Valère et Dorval.*

Qu'est-ce que cela? Que veut-il, cet autre?

MARTHON.

Monsieur, c'est qu'il y a le prétendu et le témoin.

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Approchez.

ANGÉLIQUE *s'approche en tremblant, et adresse la parole à madame Dalancour.*

Ah! ma sœur, que j'ai de pardons à vous demander!

MARTHON, *à madame Dalancour.*

Et moi aussi, madame....

M. GÉRONTE, *à Dorval.*

Venez ici, monsieur le prétendu. Eh bien! êtes-vous encore fâché? Ne viendrez-vous pas?

DORVAL.

Est-ce moi?

M. GÉRONTE.

Vous-même.

DORVAL.

Pardonnez-moi; je ne suis que le témoin.

M. GÉRONTE.

Le témoin?

DORVAL.

Oui, voilà le mystère. Si vous m'aviez laissé parler....

M. GÉRONTE.

Du mystère! (*A Angélique.*) Il y a du mystère?

DORVAL, *d'un ton sérieux et ferme.*

Écoutez-moi, mon ami. Vous connoissez Valère; il a su les désastres de cette maison; il est venu offrir son bien à M. Dalancour, et sa main à Angélique. Il l'aime, il est prêt à l'épouser sans dot, et à lui assurer un douaire de douze mille livres de rente. Je vous connois, je sais que vous aimez les belles actions; je l'ai retenu, et je me suis chargé de vous le présenter.

M. GÉRONTE, *fort en colère, et à Angélique.*

Tu n'avois pas d'inclination? Tu m'as trompé. Non, je ne le veux pas; c'est une supercherie de part et d'autre, je ne le souffrirai pas.

ANGÉLIQUE, *en pleurant.*

Mon cher oncle....

VALÈRE, *d'un air passionné et suppliant.*

Monsieur ....

M. DALANCOUR.

Vous êtes si bon!...

MADAME DALANCOUR.

Vous êtes si généreux!...

MARTHON.

Mon cher maître!...

M. GÉRONTE, *à part, et touché.*

Maudit soit mon chien de caractère! Je ne puis

pas garder ma colère comme je le voudrois. Je me soufflerois volontiers. (*Tous à la fois répètent leurs prières et l'entourent.*) Taisez-vous, laissez-moi; que le diable vous emporte, et qu'il l'épouse.

MARTHON, *fort.*

Qu'il l'épouse sans dot?

M. GÉRONTE, *à Marthon vivement.*

Comment sans dot! Est-ce que je marierai ma nièce sans dot? Est-ce que je n'aurois pas le moyen de lui donner une dot? Je connois Valère; l'action généreuse qu'il vient de se proposer mérite même une récompense. Oui, il aura la dot, et les cent mille livres que je lui ai promis.

VALÈRE.

Que de grâces!

ANGÉLIQUE.

Que de bontés!

MADAME DALANCOUR.

Quel cœur!

M. DALANCOUR.

Quel exemple!

MARTHON.

Vive mon maître!

DORVAL.

Vive mon bon ami!

(*Tous à la fois l'entourent, l'accablent de caresses et répètent ses éloges.*)

M. GÉRONTE *tâche de se débarrasser et crie fort.*

Paix, paix, paix! (*Il appelle.*) Picard!

SCÈNE XI.

M. DALANCOUR, VALÈRE, DORVAL, M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE, MADAME DALANCOUR, MARTHON, PICARD.

PICARD.

Monsieur?

M. GÉRONTE.

L'on soupera chez moi; tout le monde est prié. Dorval, en attendant, nous jouerons aux échecs.

FIN DU BOURRU BIENFAISANT.

LA MANIE DES ARTS,

OU

LA MATINÉE A LA MODE,

COMÉDIE,

PAR ROCHON DE CHABANNES,

Représentée, pour la première fois, le mercredi 1er juin 1763.

NOTICE

SUR ROCHON DE CHABANNES.

MARC-ANTOINE-JACQUES ROCHON DE CHABANNES naquit à Paris le 27 janvier 1730. Parmi ses premiers ouvrages on distingue sa satire sur les hommes. Cette pièce, intitulée LES SOUHAITS, et imitée de Juvénal, parut, pour la première fois, en 1758. Depuis cette époque, Rochon travailla pour le Théâtre François et pour l'Opéra. On voit encore à ce dernier, et toujours avec un nouveau plaisir, LE SEIGNEUR BIENFAISANT et LES PRÉTENDUS.

La première pièce que notre auteur donna au Théâtre François, fut HEUREUSEMENT, comédie en un acte, en vers, jouée le 29 novembre 1762 avec beaucoup de succès.

LA MANIE DES ARTS, ou LA MATINÉE A LA MODE, comédie en un acte, en prose, mise au théâtre le 1er juin 1763, fut dès-lors très bien

accueillie, ce qui n'empêcha pas Rochon d'y faire quelques changements qui ont contribué à la faire applaudir à toutes ses reprises.

Les Valets maîtres de la maison, comédie en un acte, en prose, fut donnée, pour la première fois, le 11 février 1768, et obtint onze représentations.

Le 10 décembre de la même année, parut Hylas et Silvie, pastorale en un acte avec des divertissements.

Les Amants généreux, comédie en cinq actes, en prose, fut mise au théâtre le 13 octobre 1774, et jouée douze fois avec un très grand succès.

L'Amour françois, comédie en un acte, en vers, représentée, pour la première fois, le 17 avril 1779, eut treize représentations consécutives; mais elle n'a point été reprise.

Le Jaloux, comédie en cinq actes, en vers, est la dernière que son auteur ait fait représenter au Théâtre François. Elle y parut, pour la première fois, le 11 mars 1784. Le 16 du même

mois elle fut jouée à la cour, où elle obtint le succès le plus flatteur.

Rochon de Chabannes passa ses dernières années au sein de l'amitié, et mourut à Paris le 15 mai 1800, âgé de soixante-dix ans.

PERSONNAGES.

FORLISE.

UNE COMTESSE, bel-esprit.

MADAME FORLISE, mère de Forlise.

UN PHILOSOPHE.

DU COLORIS, peintre.

ALLÉGRO, musicien.

UN GASCON.

DUMONT, valet-de-chambre de Forlise.

Laquais, personnages muets.

La scène est dans un salon de M. Forlise.

LA MANIE DES ARTS,

OU

LA MATINÉE A LA MODE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente l'appartement du protecteur; on y voit deux bureaux remplis de livres, de manuscrits, et de papiers de musique; plus loin on aperçoit un tableau sur le chevalet. Le salon est garni de fauteuils, d'instruments répandus çà et là.

SCÈNE I.

LE PHILOSOPHE, *seul.*

Ah! monsieur l'homme sensé, ou du moins qui vous piquez de l'être, vous avez fait là une belle démarche. Vous rencontrez Forlise dans une maison, on vous l'annonce comme un protecteur des arts; vous vous prévenez en sa faveur, il se passionne pour vous; il vous engage à le venir voir: vous n'hésitez pas à lui promettre, et vous voilà

ALLÉGRO.

Et M. Dumont son valet de chambre?

DU COLORIS.

C'est encore un autre impertinent.

ALLÉGRO.

Il vous protège aussi.

DU COLORIS.

Il faut le ménager pour avoir l'oreille de son maître.

LE PHILOSOPHE, *à part.*

M. Dumont doit valoir son pesant d'or.

DU COLORIS.

Patience, que j'aie fait mon chemin....

ALLÉGRO.

Que je me voie au-dessus de mes affaires....

DU COLORIS.

Comme je vous le mène, ce petit monsieur!

ALLÉGRO.

Comme je lui fais changer de ton! Je ne veux plus qu'on me parle musique.

DU COLORIS.

Ni moi, peinture.

ALLÉGRO.

Je me refuse aux empressements des sots.

DU COLORIS.

On me retient à dîner trois mois d'avance, et j'y manque.

ALLÉGRO.

Moi, j'y vais; mais c'est pour boire, manger et

ne dire mot; si je chante, ce n'est que par contradiction.

LE PHILOSOPHE.

Bravo! mes bons amis, bravo! rampants d'abord, impertinents après; c'est dans l'ordre: voilà le caractère des gens médiocres.

DU COLORIS.

Monsieur....

LE PHILOSOPHE.

Ah! ne vous fâchez pas; point d'aigreur: recevez de bonne grâce l'apostrophe; vous le devez, du moins, par politique. J'ai votre secret; et il ne tient qu'à moi d'en abuser pour vous perdre

ALLÉGRO, *à du Coloris.*

Il a raison, contraignons-nous.

LE PHILOSOPHE.

Point d'inquiétude: je n'ai point envie de vous brouiller. Vous êtes faits l'un pour l'autre. Forlise vous traite comme vous le méritez, vous le traitez comme il le mérite; c'est à sa place. Je voudrois bien qu'il vînt à paroître, ce M. Forlise; vous feriez une bonne scène ensemble, je m'imagine. On ouvre.

SCÈNE III.

LE PHILOSOPHE, DUMONT, DU COLORIS, ALLEGRO.

DU COLORIS ET ALLÉGRO.

Ah! c'est M. Dumont.

LE PHILOSOPHE, *à part.*

Cette scène ne doit pas être moins curieuse, voyons le valet pour nous dispenser de voir le maître. (*Il s'assied.*)

DU COLORIS ET ALLÉGRO.

Serviteur à M. Dumont.

DUMONT.

Bonjour. Y a-t-il long-temps que vous attendez monsieur le marquis?

ALLÉGRO.

Eh! mais, il y a environ deux heures.

DUMONT.

Nous causions et nous riions ensemble.

LE PHILOSOPHE, *à part.*

Cela donne envie d'attendre.

DU COLORIS.

Vous êtes de ses amis, M. Dumont?

DUMONT.

Oui, nous vivons en assez bonne intelligence... Je lui passe ses défauts, il me corrige quelquefois des miens; mais tout cela se fait de la meilleure amitié du monde.

ALLÉGRO.

Il a bien raison de vous aimer, M. Dumont, il a bien raison de vous aimer, vous lui êtes fort attaché.

DUMONT.

Eh! mais, oui; il paie bien. Ce n'est pas l'intérêt qui me mène; mais il faut vivre, mes amis, il faut vivre.

DU COLORIS.

Sans doute. Mais c'est que monsieur le marquis ne se borne pas à lui donner des preuves de son amitié; c'est qu'il le considère, M. Allégro.

ALLÉGRO.

Je m'en suis aperçu comme vous.

DUMONT.

Messieurs...

DU COLORIS.

Il le consulte...

ALLÉGRO.

Il prend ses avis.

DUMONT.

Messieurs...

ALLÉGRO.

Il faut entendre M. Dumont parler musique....

DU COLORIS.

Et peinture, mon cher, et peinture....

ALLÉGRO.

Il a une oreille!

DU COLORIS.

Un coup d'œil...

DUMONT.

Allons, vous voulez rire... Mais si nous nous asseyions, nous causerions aussi à notre aise.

ALLÉGRO.

En effet, nous vous tenons debout.

DU COLORIS.

Voilà un siège, M. Dumont.

DUMONT *s'assied.*

Et vous?

ALLÉGRO.

Ne prenez pas garde à nous.

DUMONT.

A la bonne heure.

LE PHILOSOPHE, *à part.*

Je ne m'attendois pas à ce dernier trait; les voilà debout devant M. Dumont.

ALLÉGRO.

Eh bien! M. Dumont, que nous direz-vous de bon? Verrons-nous aujourd'hui monsieur le marquis?

DUMONT.

Un moment tout au plus; car il a de grandes affaires.

ALLÉGRO.

Il est occupé sans doute du projet d'un petit opéra que nous avons concerté ensemble, et dont je viens lui montrer l'exécution.

DUMONT.

Il n'y pense plus aujourd'hui.

DU COLORIS.

Je me suis aperçu qu'il avoit retouché notre tableau, et il m'attend sans doute...

DUMONT.

Non, il ne vous attend ni l'un ni l'autre. Il attend M. Dorilas pour mettre la dernière main à une tragédie qu'il a composée ce matin. Je ne m'y connois pas; mais, en vérité, c'est la plus belle chose du monde... Mais quel est cet original, cette espèce d'ours qui se tient tapis dans un coin, nous observe et paroît se moquer de nous? Se croiroit-il déshonoré de me faire une révérence? (*Au philosophe.*) Monsieur, peut-on savoir?...

LE PHILOSOPHE, *à Dumont.*

Pourquoi je n'ai pas volé au-devant de vous comme ces messieurs?.... Vous en méritez bien la peine, mon ami, car vous êtes bon à voir : mais, tenez, je vois aussi bien de loin que de près.

DUMONT, *à part.*

Cet homme-là se moque de moi.

LE PHILOSOPHE.

Non, je vous admire; vous jouez le rôle de votre maître si parfaitement, si parfaitement, que ces messieurs prennent le change. Oh! il faut avoir de véritables talents pour jouer ainsi la comédie.

DUMONT, *à part.*

Il me feroit perdre mon crédit, il faut l'expédier. (*Haut.*) Votre nom, monsieur, pour que je vous annonce.

LE PHILOSOPHE.

Non, mon ami, je ne veux pas voir votre maître; je doute qu'il puisse valoir mieux que vous. Je suis resté par curiosité; elle est satisfaite. Adieu.

SCÈNE IV.

DUMONT, DU COLORIS, ALLÉGRO.

DUMONT.

Voilà un homme singulier, messieurs.

ALLÉGRO.

A qui le dites-vous?

DUMONT.

Il m'a étourdi.

DU COLORIS.

On le seroit à moins.

DUMONT.

Si j'avois su à qui j'avois affaire...

ALLÉGRO.

A un fou.

DUMONT.

Je l'ai pensé de même.

DU COLORIS.

Il faut passer quelque chose à ces gens-là.

DUMONT.

Aussi, vous voyez comme je me suis conduit.

ALLÉGRO.

Nous avons admiré votre retenue.

DUMONT.

Il ne faudroit pas me marcher sur le pied.

DU COLORIS.

On passeroit mal son temps.

DUMONT.

Je ne suis pas brutal; mais.... Ah! j'aperçois monsieur le marquis; je vais vous présenter.

SCÈNE V.

FORLISÉ, *suivi d'un nombreux domestique*; ALLÉGRO, DU COLORIS, DUMONT.

FORLISÉ.

Mille pardons, messieurs, mille pardons. (*A Dumont, en lui donnant un rouleau de papier.*) Tenez, M. Dumont.

DUMONT.

Malepeste! c'est la tragédie.

FORLISÉ.

Point de curiosité, mons Dumont; mettez tout cela sur mon bureau.

DUMONT, *à du Coloris.*

Il ne veut pas que je lise sa pièce; tantôt il me forcera de l'écouter.

FORLISE, *à ses gens.*

Qu'on m'habille. (*Aux protégés.*) Vous permettez... (*A Dumont.*) A propos, as-tu porté ce livre chez la duchesse?

DUMONT.

Oui; je lui ai dit qu'il étoit d'un de vos amis et qu'il falloit qu'elle le trouvât bon.

FORLISE.

A merveille.

DUMONT.

Elle m'a remis celui-ci, qu'il faut que vous trouviez mauvais.

FORLISE.

C'est juste... Eh bien! mon cher M. du Coloris, que dites-vous de notre tableau? avez-vous remarqué?....

DU COLORIS.

Des changements considérables.

FORLISE.

Dont vous êtes content, sans doute....

DU COLORIS.

Mais, oui; l'on ne peut nier...

FORLISE.

Dumont, je sors à trois heures, ayez soin d'en prévenir mon cocher.

DUMONT.

Mais, monsieur le marquis, vous ne sauriez sortir...

FORLISE, *à Dumont.*

Comment?... (*A ses gens.*) Mon habit..... Vous ne finissez pas, entre nous, ce que vous faites, mon cher du Coloris, vous ne finissez pas; ce tableau avoit grand besoin d'être retouché... Je ne

saurois sortir, M. Dumont? Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

DUMONT.

Pour une petite bagatelle.

FORLISE.

Une petite bagatelle? On saura sans doute cette petite bagatelle?

DUMONT, *avec un geste d'impatience de ne pouvoir lui répondre.*

C'est....

FORLISE, *à ses gens.*

Ma montre.... Apportez-vous notre opéra, mon cher Allégro?

ALLÉGRO.

Le voici.

FORLISE.

Qu'est-ce qui me retient donc, monsieur Dumont? qu'est-ce qui me retient donc? répondez.

DUMONT.

A qui répondre?

FORLISE, *à Allégro.*

Avez-vous fait copier les parties?

ALLÉGRO.

Oui, monsieur.

FORLISE, *à Dumont.*

Je ne me souviens d'aucun engagement... Parle donc.

DUMONT.

Il faudroit être sûr que vous m'écoutassiez.

FORLISE.

J'écoute.

DUMONT.

Vous avez...

FORLISE, *au musicien.*

Nous avons un ballet à la fin?

ALLÉGRO.

Un grand chœur.

FORLISE, *à Dumont.*

Eh bien! achève donc? j'ai...

DUMONT.

Du monde à dîner.

FORLISE, *à Allégro.*

Un grand chœur : cela fera un grand effet. (*A Dumont.*) Du monde à dîner, dis-tu? Quel contre-temps! Il faut pourtant que je sorte, mons Dumont : comment faire? J'ai promis à Montfort de l'aller voir; c'est un jeune artiste que je veux mettre en réputation; c'est une visite essentielle, cela marquera.

DUMONT.

Vous êtes bien embarrassé! Envoyez votre carrosse à sa porte; cela lui fera autant d'honneur que si vous y alliez vous-même.

FORLISE.

Oui, l'on peut en effet.... Rien de mieux raisonné..... Tu as un gros bon sens qui m'étonne quelquefois. (*A part.*) Il faut pourtant que je me débarrasse de ces messieurs. (*Haut.*) Voilà donc notre opéra, mon cher? je verrai cela à tête repo-

sée.... De l'émulation, M. du Coloris, de l'émulation. Adieu : je ne vous retiens pas. Il y a long-temps que vous m'attendez, j'en suis honteux..... M. Allégro, en vous en allant, remettez les parties copiées à mes musiciens, et dites-leur qu'ils ne s'écartent pas. Si j'ai un moment à moi, je les ferai avertir. Nous exécuterons quelques morceaux de notre opéra. Je vous baise les mains ; au revoir.... J'irai vous rendre visite au premier jour.

DUMONT.

Oui, nous enverrons le carrosse.

ALLÉGRO.

Nous reviendrons vous faire notre cour.

FORLISE.

Vous savez bien que je ne veux pas qu'on me fasse la cour : regardez-moi comme votre ami, l'un et l'autre, je vous en conjure. Venez dîner ici quand vous voudrez ; je suis au désespoir de ne pouvoir vous retenir aujourd'hui. Serviteur : nous parlerons musique et peinture une autre fois ; je vous laisse aller. Venez revoir votre tableau, et vous votre opéra, vous ne les reconnoîtrez plus.

(Le peintre et le musicien sortent.)

SCÈNE VI.

FORLISSE, DUMONT.

DUMONT.

Voilà des gens bien reçus pour avoir attendu trois heures!

FORLISE.

Ils s'en vont les plus contents du monde..... (*Appelant un de ses gens.*) Hola! hé! quelqu'un? Si Dorilas vient, qu'on le laisse entrer.... Ma tragédie l'étonnera, sur ma parole. Comment ai-je pu trouver un pareil sujet? Non, je n'en reviens pas. Qu'on dise qu'il n'y a plus rien de neuf; oui, pour des esprits stériles; mais pour ces heureux génies favorisés des cieux.... M. Dumont, il faut passer aux François, leur demander lecture de ma part pour Dorilas; je veux lui faire présent de ma tragédie.

DUMONT.

Monsieur le marquis est magnifique.

FORLISE.

Quel début! il fixera votre attention, messieurs les comédiens, il fixera votre attention; vous prêterez l'oreille à Dorilas; il fera tomber la navette de vos mains, mesdames; vous n'aurez pas envie de vous regarder pour vous faire rire; vous pleurerez, morbleu! vous pleurerez: et vous, messieurs, vous ne vous amuserez pas long-temps de l'embarras, de la modestie, ou des prétentions de

l'auteur; il vous attendrira, il vous subjuguera. Je vous entends d'ici vous récrier, vous extasier. « Bon! encore mieux! à miracle! à merveille! j'é-« touffe, je n'en puis plus; laissez-nous respirer : « c'est du Corneille, du Racine, du Crébillon, du « Voltaire! cela ira aux nues! voilà ce qui s'ap-« pelle une tragédie! C'est un fier génie que cet « homme-là! Au scrutin, messieurs : point de « scrutin; enregistrons : faites copier les rôles, « monsieur l'auteur. A qui destinez-vous la prin-« cesse, l'amant, le tyran?.. » Que d'embrassades, de la part des dames, je vous ménage là, M. Dorilas! Que de compliments vous allez recevoir de ces messieurs! La louange, la flatterie, le miel coulent de toutes les bouches. Vous sortez, vous descendez les marches de la comédie, c'est un consul romain qui descend du Capitole; on vous précède, on vous entoure, on vous suit; votre triomphe est écrit sur tous les fronts, et sur le vôtre particulièrement, monsieur l'auteur : les oisifs du café sont sous les armes, et vous attendent. Quel moment! quelle sortie! Je ne sais pas comment un auteur peut quitter ce jour-là la porte de la comédie.

DUMONT.

Voilà qui est beau : mais quand la pièce est refusée?

FORLISE.

C'est un courtisan disgracié, à qui tout le monde tourne le dos; il descend les marches de la

comédie sans escorte, l'œil morne, et la tête baissée; sort sans regarder devant ni derrière lui, à droite ni à gauche, et file le long du mur; mais Dorilas n'éprouvera point ce revers, je t'en réponds. Voyons, continuons ce que nous avons si bien commencé : Dumont, ne m'interromps plus, mon démon me saisit, j'entre en verve; écrivons.

DUMONT, *à lui-même.*

Si je faisois aussi des vers; qu'est-ce qui m'en empêche? En les faisant recorriger par un autre, cela n'est pas difficile. M. Dorilas aura bien la complaisance de faire pour moi ce qu'il fait pour mon maître.... Poétisons.... Mais pour qui? Comment! pour Philis... ma maîtresse; elle a un petit nez retroussé bien capable d'ouvrir la veine.

FORLISE.

Quelle rapidité! quelle foule d'idées! Comme cela se présente!

DUMONT.

Voilà une plume, de l'encre, du papier; il y aura bien du malheur, si je ne fais pas des vers avec tout cela. Il faut d'abord se frotter le front, se ronger les doigts, regarder le ciel, fixer les yeux en terre, frapper du pied, battre la muraille de sa tête, marcher à grands pas, s'arrêter tout court, s'asseoir tantôt sur une chaise, tantôt sur une autre : essayons toutes ces manières-là... Bon! je commence à entrevoir quelques idées; promenons-les pour les étendre.... m'y voilà....

De même qu'un taureau....

Mais cette comparaison-là effrayera ma maîtresse.... Tout coup vaille; écrivons.

FORLISE.

Voyons, que j'arrange ma situation, que je mesure un peu l'étendue de la scène pour mon coup de théâtre.... Bon.... il y aura de la place; l'effet sera merveilleux.... On auroit mis là autrefois du sentiment, le cri de la douleur, du désespoir; mais nous nous y entendons bien mieux aujourd'hui. Une déclamation, un coup d'œil philosophique; voilà ce qu'il faut.

DUMONT,

De même qu'un taureau bondissant dans les airs....

FORLISE.

Courage! Forlise.

DUMONT.

Courage! Dumont.

FORLISE.

Que je suis content de moi!

DUMONT.

Que je suis enchanté de ma petite personne! Je me caresserois, je me baiserois volontiers.

FORLISE.

Comment ai-je pu trouver cela?

DUMONT.

Comment l'esprit humain peut-il aller jusque là?

FORLISE, *embrassant son papier.*

O trop heureux Forlise!

DUMONT, *le regardant.*

C'est encore apparemment une des cérémonies de la magie. (*Faisant comme son maître.*) O trop heureux Dumont!... En effet, je sens que cela m'échauffe l'imagination.... O trop heureux Dumont!

FORLISE.

Voilà de quoi faire tourner la tête à toutes nos femmes.

DUMONT.

Je ne sais si la tête en tournera à Philis; mais elle m'en tourne, à moi.

FORLISE.

Je ne me possède pas..... Je suis dans une ivresse....

DUMONT.

Et moi, je suis comme un homme ivre-mort. Ce que c'est que la poésie!

FORLISE.

Si Dumont n'étoit pas si bête....

DUMONT.

Si mon maître ne croyoit pas avoir tant d'esprit....

FORLISE.

Je lui lirois ce morceau.

DUMONT.

Je lui ferois voir ce petit plat de mon métier.

FORLISE.

Mais, non; il ne sentira point.

DUMONT.

Mais, non; il se moquera de moi.

FORLISE.

Dumont, te tairas-tu?

DUMONT.

Non, ma Philis, non...

FORLISE, *se levant.*

Comment, non?... Maraud!

DUMONT.

Monsieur, je parlois à Philis.

FORLISE.

Qu'est-ce à dire, à Philis?

DUMONT.

Ce sont de petits vers.

FORLISE.

Je crois, Dieu me pardonne, que le marouffle..

DUMONT.

Oui, monsieur.

FORLISE.

Ah! voyons cela, M. Dumont, voyons cela.

DUMONT.

Eh! mais, cela n'est pas si mauvais que vous vous l'imaginez bien.

FORLISE.

Tu te fâches? Prends la peine d'aller bouder et extravaguer plus loin, et laisse-moi.

DUMONT, *à lui-même.*

Extravaguer ici tout seul, à la bonne heure.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FORLISE, *seul.*

J'ai fait assez de noir avec ma tragédie. Changeons d'occupation pour nous distraire. (*Il se met au chevalet, après le tableau de M. du Coloris.*) Ah! M. du Coloris, que vous me donnez de peine! mais je vous rendrai un homme célèbre, en dépit de vous-même. (*Il prend la palette et donne quelques coups de pinceau au tableau.*) C'est Prométhée qui vient, un flambeau à la main, animer la peinture. Quel jour j'ai répandu sur ce tableau! quel feu! quelle âme! Il semble que la déesse respire.

SCÈNE VIII.

FORLISE, DUMONT, LA COMTESSE.

DUMONT, *annonçant.*

Madame la comtesse.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

FORLISE, LA COMTESSE, DUMONT.

FORLISE, *surpris et se levant.*

Eh! madame, comment jusqu'ici?

LA COMTESSE.

Oui; votre salon est plein; votre frère en fait parfaitement les honneurs, et j'ai esquivé la com-

pagnie pour venir vous surprendre dans vos hautes occupations.... Mais, comment, monsieur le marquis, vous peignez! Eh! mais, je ne vous connoissois pas encore ce talent.

FORLISE.

Ah! comtesse, ce sont des essais d'écolier.

LA COMTESSE.

Qui valent des coups de maître... Je suis jalouse de ce tableau d'imagination. Allons, remettez-vous à votre place, et moi je vais m'asseoir ici. Peignez-moi.

FORLISE, *très embarrassé.*

Eh! mais, vous n'y pensez pas, et je ne suis pas assez habile....

LA COMTESSE.

Pour attrapper une femme. Nous verrons. (*S'asseyant et s'arrangeant.*) Me voilà bien, commencez: si vous vous y prenez mal, on vous le dira.

FORLISE.

Mais je n'ai pas de toile.

LA COMTESSE.

Eh bien! effacez cette tête, et mettez-moi à la place.

FORLISE.

Mais c'est une tête de caractère.

LA COMTESSE, *avec un peu d'humeur.*

Vous verrez que je n'ai pas de caractère.

FORLISE.

Non, vous êtes trop jolie.

LA COMTESSE.

Il a quelque raison.

FORLISE.

Et puis avez-vous des heures à me donner?

LA COMTESSE.

Des moments, passe. M'en voilà dégoûtée. (*Elle vole au bureau de Forlise.*) Avez-vous là quelque chose de nouveau?

FORLISE, *à la comtesse, qui ravage tout sur le bureau.*

Ah! comtesse, prenez garde.

LA COMTESSE.

Je ne touche à rien; je n'en veux qu'à cette musique.

FORLISE

C'est un petit opéra.

LA COMTESSE.

Vous avez fait un opéra, monsieur le marquis? Voyons, voyons. Comment! mais cela me paroît très agréable; voilà une ariette tout-à-fait de mon goût.

FORLISE.

Si vous vouliez nous la chanter?...

LA COMTESSE.

M'accompagnerez-vous?

FORLISE.

Volontiers, comtesse. C'est une bergère à qui le réveil vient d'effacer l'image de son amant. (*Il essaie de jouer du violon.*) Je ne suis pas en train, je ne sais ce que j'ai dans les doigts.... Dumont?

DUMONT.

Monsieur?

FORLISE.

Mes musiciens sont-ils là?

DUMONT.

Les voilà; il y a une heure qu'ils attendent pour répéter votre opéra.

FORLISE.

Qu'ils jouent; acte premier, scène troisième, après l'air de basse-taille. Allons, messieurs.

LA COMTESSE *chante.*

Sommeil, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne retrouve plus Silvandre;
Silvandre étoit à mes genoux,
Je ne retrouve plus Silvandre.
Silvandre étoit à mes genoux,
Il me pressoit de me rendre,
Il me fixoit d'un air si doux,
Il me parloit d'un ton si tendre.
Sommeil, etc.

(*Dumont, qui n'est pas fort content de la musique de son maître, sort avec humeur.*)

SCÈNE X.

FORLISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *continuant.*

Il ravissoit, ce cher amant,
Mon cœur, mes sens et mon oreille;
Toujours le bien vient en dormant,
Et les regrets quand on s'éveille.

Et les regrets quand on s'éveille : cela est vrai, mon cher marquis, cela est vrai; je l'ai éprouvé plusieurs fois.

FORLISE.

Comment trouvez-vous mon ariette?

LA COMTESSE.

Charmante.

FORLISE.

Je ne l'ai pas encore retouchée.

SCÈNE XI.

FORLISE, LA COMTESSE, UN VALET.

LE VALET.

Monsieur, c'est madame votre mère.

FORLISE.

Eh bien! faites entrer.

LA COMTESSE.

La fâcheuse rencontre! Que vient-elle faire?

FORLISE.

Comtesse, un moment est bientôt passé,

LA COMTESSE.

Ah! je vais rejoindre la compagnie.

FORLISE.

Non, de grâce! Ce sont des conseils, des remontrances ou des sollicitations pour des protégés; car ma mère a aussi des protégés, et votre présence à coup sûr abrégera sa visite.

LA COMTESSE.

A la bonne heure; mais je m'enfuis, si elle ne finit pas.

SCÈNE XII.

MADAME FORLISE, LA COMTESSE, FORLISE.

MADAME FORLISE.

Mon fils, je viens vous parler en faveur d'un homme d'un vrai mérite, vous engager à lui rendre service, à le présenter au ministre; c'est un homme essentiel, rempli de bonnes vues, qui n'a jamais rêvé qu'au bien de sa patrie et de ses concitoyens. Des établissements utiles et glorieux; des projets de réforme et d'amélioration dans les finances; d'excellentes observations sur le commerce, l'agriculture et le défrichement des terres: voilà les pièces de son porte-feuille, les trésors qu'il a amassés depuis vingt ans; il faut lui en faire faire la distribution.

FORLISE.

Tenez, ma mère, les systèmes, les grandes

idées, les choses qui ont l'air du bien public, échauffent votre imagination ; mais moi, je me défie de tous ces grands raisonneurs.

MADAME FORLISE.

Vous, mon fils, examinez, jugez par vous-même.

FORLISE.

Eh bien ! soit, nous verrons, nous examinerons, nous jugerons ; envoyez-moi cet homme-là, qu'il vienne me voir, que nous causions un peu ensemble.

MADAME FORLISE.

Ce n'est pas un homme à se morfondre dans une antichambre, je vous en avertis. Il est fier, d'un caractère un peu dur.... Il faut....

LA COMTESSE.

Ne faut-il pas que monsieur le marquis aille le trouver, le prévenir, lui offrir sa protection ?...

MADAME FORLISE.

Et pourquoi non, madame ? il faut quelquefois déterrer le talent, aller au-devant du mérite ; l'homme pour qui je m'intéresse, craint le mépris des sots, le jargon des beaux esprits, la table des riches, l'audience des grands, et la toilette des femmes.

LA COMTESSE.

Et avec toutes ces belles frayeurs-là, on n'attrape rien : les places se donnent aux gens qui les demandent, les sollicitent...

MADAME FORLISE.

Quelquefois à ceux qui les méritent. Il est encore des riches et des grands qui ne donnent pas aux flatteurs et aux sots les places qui appartiennent au mérite et à la vertu. Vous les voyez chercher avec empressement le grand homme, lui tendre une main bienfaisante, le protéger, l'enhardir et vaincre sa misanthropie par la délicatesse de leur procédé. Ils dédaignent l'encens, les petits soins, et la servile adulation des gens médiocres; ils estiment, ils aiment même la franchise et la simplicité des hommes de génie. Voilà les protecteurs que je révère, voilà ceux à qui je voudrois que vous ressemblassiez, mon fils; ce sont les soutiens des arts et de la littérature, les autres en sont les fléaux et les destructeurs. Le véritable protecteur est un dieu bienfaisant, qui purge un champ de mauvaises herbes pour en ranimer les plantes salutaires.

FORLISE.

C'est le mieux du monde, madame, et je conviens avec vous qu'il est glorieux de s'intéresser pour un homme de mérite : je pense même à cet égard que votre protégé exige tous mes soins; mais j'ai peu de crédit, je n'importune guère le ministre....

LA COMTESSE.

Ah! pour cela rien de plus vrai, madame. Tenez, il y a six mois que je persécute monsieur le marquis pour présenter un de mes protégés au mi-

nistre, et je ne saurois en venir à bout.... C'est pourtant un homme charmant que mon protégé; il a fait des vers délicieux pour ma petite chienne...

MADAME FORLISE.

Je ne croyois pas mon fils si raisonnable, madame; ce seroit mal faire sa cour au ministre que de lui présenter votre protégé.

LA COMTESSE.

Comment, madame?

MADAME FORLISE.

Permettez-moi de ne vous en pas dire davantage. Je vous laisse, mon fils; je me flatte que vous ne m'oublierez pas, et que vous aurez égard à ma recommandation.... Adieu.... Ne me reconduisez pas.... mes gens sont là.... Vous avez du monde... Demeurez.... je le veux....

(*Elle sort.*)

LA COMTESSE.

Heureusement, nous en voilà débarrassés.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, FORLISE, UN GASCON.

LE GASCON.

Serviteur à l'honorable compagnie. J'entre sans façon; j'ai eu le bonheur, monsu, d'échapper à vos valets, et jé viens mé présenter à vous avec confiance. Jé né vous aurois peut-être pas vu d'aujourd'hui, si j'avois rencontré lé moindre de vos gens, votre petit houssard; car avant que ces mes-

sieurs s'avisent d'annoncer un galant homme, qué vous leur fassiez réponse, et qu'ils s'avisent dé nous la porter, dieu mé damne, la justice féroit vendre les terres d'un Gascon par décret.

FORLISE.

Je serois fâché, monsieur, que leur impertinence m'eût privé du plaisir....

LE GASCON.

Eh donc! jé lé crois bien. Jé viens vous rendre un petit service.

FORLISE.

A moi, monsieur? Eh! comment reconnoître?

LE GASCON.

Point dé reconnoissance. J'ai appris dé par lé monde qué vous aviez besoin d'un sécrétaire.

FORLISE.

Il est vrai.

LE GASCON.

Vous êtes un homme dé mérite, vous avez des talents, des connoissances; jé né suis pas un sot, un ignorant. Eh bien! jé viens mé présenter.

FORLISE.

Vous?

LE GASCON.

Moi-même. Personne n'est plus en état qué moi dé vous dire à quoi jé suis propre et cé qué jé vaux.

FORLISE.

Mais, monsieur....

LE GASCON.

On né sé loue pas ordinairement, jé lé sais ; mais, quánd on veut sé faire connoître tout d'un coup, il faut bien faire les honneurs dé sa personne.

LA COMTESSE.

Il a quelque raison.

LE GASCON.

Jé n'ai dé recommandation que moi-même, et cé petit placet dé ma façon, dont jé veux vous régaler.

FORLISE.

Madame, qu'en dites-vous ? monsieur veut vous régaler d'un placet.

LE GASCON.

Jé mé flatte qu'il vous fera plaisir.

LA COMTESSE.

C'est un fou dont il faut se débarrasser.

LE GASCON.

C'est un placet en vers, madame.

LA COMTESSE.

Un placet en vers, monsieur ?

FORLISE.

L'idée est neuve.

LA COMTESSE.

Originale, plaisante. (*A Forlise.*) Ce pourroit être un homme d'un vrai mérite, monsieur le marquis.

FORLISE, *à la comtesse.*

Nous pourrions bien en avoir été la dupe. (*Au*

gascon.) Voyons votre placet, monsieur, nous vous écoutons.

LA COMTESSE.

Nous sommes toute oreille.

LE GASCON.

Jé commence : écoutez.

Jé suis faiseur dé petits vers,
Ét dé bourgeoises comédies,
Compositeur dé petits airs,
Dé parades, dé parodies;
Rieur et bouffon excellent,
Lé singe d'une compagnie.
Jé posséde l'heureux talent
D'amuser un grand qui s'ennuie.
J'ai fait rire à temps un Anglois
Qui songeoit à ses funérailles,
Un Allemand, un Hollandois,
Un ministre allant à Versailles.
Plaise de grâce à monseigneur,
Laisser, du haut de sa grandeur,
Tomber un regard protecteur
Sur son très humble serviteur.

LA COMTESSE.

A miracle! voilà qui est charmant, délicieux, divin! c'est le plus joli placet du monde!

FORLISE.

On ne sauroit demander mieux.

LA COMTESSE.

Avec plus d'esprit.

FORLISE, *à la comtesse.*

Et à plus de titre, s'il tient tout ce qu'il promet; mais c'est un homme impayable.

LE GASCON.

Jé passe.

LA COMTESSE.

Voilà mon protégé, moi, voilà mon protégé. Je veux avoir votre placet; vous me le copierez, monsieur.

LE GASCON.

Oui, madame : jé ferai plus, j'aurai soin dé vous lé noter. Jé l'ai mis en musique.

FORLISE.

En musique?

LE GASCON.

Oui, monsu.

LA COMTESSE.

Votre placet en musique? Oh! je vais raffoler dé vous, mon cher petit monsieur. Son placet en musique, monsieur le marquis! Oh! il n'y a rien au-dessus de cela. Si vous ne le prenez pas, monsieur le marquis, je le prends, moi... Votre air? votre air, mon cher monsieur? Ne nous faites pas languir.

LE GASCON.

J'en ai justement sur moi les parties copiées, jé vais les distribuer à vos musiciens, si vous lé trouvez bon, et nous exécuterons ensemble mon pétit placet.

(*Il chante.*)

Jé suis faiseur, etc.

LA COMTESSE.

Bravo! de mieux en mieux! l'air surpasse les paroles; on n'y tient pas... C'est un homme unique, incomparable. Hâtez-vous de vous l'attacher, craignez qu'on ne vous l'enlève, qu'on ne vous l'arrache...

FORLISE.

Je commence à sentir, comme vous, tout le prix de cette acquisition.

LE GASCON.

Cé n'est pas tout encore : c'est qué l'air est dansant, et qué j'en ai fait une danse de caractère.

LA COMTESSE.

Eh! mais, voilà qui est d'une folie unique. Voyons, dansons le placet.

FORLISE.

Très volontiers, cela sera charmant, allons.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, FORLISE, LE GASCON, DUMONT.

DUMONT.

Vous êtes servi, monsieur le marquis.

FORLISE.

Remettons la danse du placet après dîner. Allons, comtesse. Monsieur, j'accepte vos services; nous suivez-vous?

LE GASCON.

Jé mé garderai bien dé réfuser cet honneur.

Air des petits ballets.

Allons dans un brillant salon
Préférable au sacré vallon ;
Allons dans un brillant salon
Nous asseoir à côté d'Apollon.

Les neuf sœurs qu'on adore au Parnasse
A Vénus y céderont la place,
Et l'eau qu'on y boit ne servira plus
Que pour mettre au frais la liqueur de Bacchus.

Allons dans un brillant salon, etc.

(Ils sortent tous trois en dansant et chantant.)

FIN DE LA MANIE DES ARTS.

LES

AMANTS GENÉREUX,

COMÉDIE,

PAR ROCHON DE CHABANNES,

Représentée, pour la première fois, le 13 octobre 1774.

LE GASCON.

Jé mé garderai bien dé réfuser cet honneur.

Air des petits ballets.

Allons dans un brillant salon
Préférable au sacré vallon;
Allons dans un brillant salon
Nous asseoir à côté d'Apollon.

Les neuf sœurs qu'on adore au Parnasse
A Vénus y céderont la place,
Et l'eau qu'on y boit ne servira plus
Que pour mettre au frais la liqueur de Bacchus.

Allons dans un brillant salon, etc.

(Ils sortent tous trois en dansant et chantant.)

FIN DE LA MANIE DES ARTS.

LES

AMANTS GENÉREUX,

COMÉDIE,

PAR ROCHON DE CHABANNES,

Représentée, pour la première fois, le 13 octobre 1774.

LE GASCON.

Jé mé garderai bien dé réfuser cet honneur.

Air des petits ballets.

Allons dans un brillant salon
Préférable au sacré vallon ;
Allons dans un brillant salon
Nous asseoir à côté d'Apollon.

Les neuf sœurs qu'on adore au Parnasse
A Vénus y céderont la place,
Et l'eau qu'on y boit ne servira plus
Que pour mettre au frais la liqueur de Bacchus.

Allons dans un brillant salon, etc.

(Ils sortent tous trois en dansant et chantant.)

FIN DE LA MANIE DES ARTS.

LES

AMANTS GENÉREUX,

COMÉDIE,

PAR ROCHON DE CHABANNES,

Représentée, pour la première fois, le 13 octobre 1774.

LE GASCON.

Jé mé garderai bien dé réfuser cet honneur.

Air des petits ballets.

Allons dans un brillant salon
Préférable au sacré vallon ;
Allons dans un brillant salon
Nous asseoir à côté d'Apollon.

Les neuf sœurs qu'on adore au Parnasse
A Vénus y céderont la place,
Et l'eau qu'on y boit ne servira plus
Que pour mettre au frais la liqueur de Bacchus.

Allons dans un brillant salon, etc.

(Ils sortent tous trois en dansant et chantant.)

FIN DE LA MANIE DES ARTS.

LES

AMANTS GENÉREUX,

COMÉDIE,

PAR ROCHON DE CHABANNES,

Représentée, pour la première fois, le 13 octobre 1774.

PERSONNAGES.

Le comte de Bruxhal.

Téleim, major d'un régiment prussien, amoureux de Minna.

Verner, maréchal des logis du régiment du major.

L'hôte.

Justin, valet du major.

Un Domestique du comte de Bruxhal.

La comtesse Minna de Barleim, nièce du comte.

Franchette, femme-de-chambre de Minna.

Garçons de l'hôte, } personnages muets.
Gens du comte, }

La scène est à Berlin, dans un hôtel garni, et représente un salon meublé modestement, qui conduit à plusieurs appartements.

LES

AMANTS GÉNÉREUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

L'HÔTE, UN DOMESTIQUE *en livrée*, GARÇONS *d'auberge, et gens de livrée, personnages muets.*

(L'hôte entre, suivi de quelques-uns de ses garçons qui sont en veste, en bonnet, en tablier vert, et de quelques gens de livrée portant des valises.)

L'HÔTE, *à ses garçons.*

Allons, grand feu partout : que le sommeiller, le cuisinier et l'écuyer ne s'écartent pas, et soient aux ordres des illustres étrangers qui nous arrivent. (*A un des domestiques.*) Qui sont vos maîtres ?

LE DOMESTIQUE.

De grands seigneurs.

L'HÔTE.

Tant pis : cela fait beaucoup de bruit et peu de dépense. (*Aux domestiques portant des valises.*) Attendez, attendez un moment ici, messieurs ; on va vous faire passer là-dedans. (*Au domestique.*) Nous donnons à vos maîtres l'appartement d'un officier disgracié qui loge ici depuis long-temps, et nous le plaçons un peu plus haut ; mais encore faut-il bien le déménager pendant son absence, et avoir soin de ses effets ; car vous n'en répondriez pas, messieurs.

LE DOMESTIQUE.

Ce ne seroit pas la peine de les trouver.

L'HÔTE.

Je le conçois. (*A ses garçons.*) Qu'on donne à ces gens-ci de mauvais lits et de bon vin, afin qu'ils s'amusent plutôt à boire qu'à dormir. (*Au domestique.*) Vos maîtres seront bien, auront de bons lits, des appartements commodes. C'est le meilleur hôtel garni de Berlin. C'est ici que logent tous les princes d'Allemagne, et j'ai eu l'honneur d'y recevoir les ministres de France et de l'empereur.

LE DOMESTIQUE.

Il vous manquoit d'avoir reçu monsieur le comte.

L'HÔTE.

A la bonne heure. Fait-il de la dépense ? Aime-t-il la bonne chère ?

LE DOMESTIQUE.

Il boit et mange en Allemand, et paie en Anglois.

L'HÔTE.

Oh! s'il fait de la dépense, je le traiterai comme une altesse : cela ne nous coûte rien à nous autres, et nous donnons ici du monseigneur à tous les aventuriers qui voyagent avec des ducats, quoique nous apprenions de leurs gens que ce soient des marchands de Londres ou de Paris.

LE DOMESTIQUE.

Fort bien.

L'HÔTE.

Monsieur le comte est donc un gros seigneur, qui fait de la dépense et qui paie? C'est bon à savoir. Et cette personne qui voyage avec lui, est-ce sa femme, sa fille, ou bien sa..... bonne amie?... Elle est jolie, au moins.

LE DOMESTIQUE.

C'est sa nièce. Il n'a jamais voulu se marier, parce qu'il n'y avoit pas de parti assez noble pour lui en Allemagne.

L'HÔTE.

Quel malheur pour sa postérité!

LE DOMESTIQUE.

Mais au reste c'est un bon humain que le comte de Bruxhal.... Il est un peu fier, un peu prompt, un peu brutal; mais il vous donne un soufflet, un coup de pied, et un ducat en même temps.

L'HÔTE.

Et un ducat en même temps? Oh! le marché est bon; et sa nièce, donne-t-elle des soufflets et des ducats?...

LE DOMESTIQUE.

Oh! elle donne, elle, des ducats et de bonnes paroles. C'est la plus douce, la plus aimable, la plus modeste et la plus honnête personne du monde.

L'HÔTE.

Et comment vit-elle avec son oncle?

LE DOMESTIQUE.

Comme on vit avec un oncle dont on attend toute sa fortune.... Mais les voici.

(*Les garçons de l'auberge se retirent.*)

SCÈNE II.

FANCHETTE, LA COMTESSE, LE COMTE, L'HÔTE, *et les gens de livrée.*

LE COMTE, *avec humeur.*

Eh bien! où est donc cet appartement qu'on nous fait attendre là-bas depuis trois quarts d'heure?... L'hôte se moque-t-il?

L'HÔTE.

Pardonnez, monseigneur.... Encore un moment, et je suis en état de vous recevoir comme vous le méritez. Je fais déménager un officier....

MINNA, *à l'hôte.*

Voilà ce qu'on vient de nous dire, et j'en suis vraiment fâchée : j'aurois bien voulu, monsieur l'hôte, que vous n'eussiez pas dérangé cet officier....

L'HÔTE.

Oh! les officiers, madame, sont accoutumés à camper et à décamper..... Et ce sont mes affaires, après tout.

LE COMTE.

Oui, oui, ce sont les affaires de l'hôte, ma nièce; et vous n'auriez pas dû vous en mêler.

L'HÔTE.

Notre officier se fâchera, s'il veut; je m'en embarrasse peu. Je n'ai pas osé lui dire de s'en aller; mais il décrédite ma maison, et je ne serois pas fâché qu'il prît son parti.

LE COMTE.

Comment?

L'HÔTE.

Ah! c'est une longue histoire, une histoire de corps.... Et si elle pouvoit intéresser votre excellence?....

LE COMTE.

Une affaire d'honneur?

L'HÔTE.

Non : il se bat tant qu'on veut; mais il aime l'argent; et au fond je ne le blâme pas. Il y a été attrapé; voilà le mal. Il n'y a que les maladroits qui aient tort. Tant y a que tout le monde lui tourne aujourd'hui le dos, et que plusieurs de ses camarades et de ses meilleurs amis même viennent de quitter ma maison, pour n'être pas dans le cas de le voir, de le rencontrer, ni même de le saluer.

LE COMTE.

Eh bien! ma nièce, vous avez fait là une belle étourderie, d'avoir envoyé chez cet homme?...

MINNA.

Lui faire des excuses d'avoir pris son appartement.... Il n'y a pas d'inconvénient à cette démarche; et nous ne devons pas entrer....

LE COMTE.

Oh! non, nous ne devons rien examiner. Il est du régiment (*bas, à sa nièce*) du major; et il faut, à quelque prix que ce soit....

L'HÔTE.

C'est un homme poli, au reste, et qui sait vivre.

LE COMTE.

Aux dépens d'autrui.

MINNA.

Eh! mon oncle, nous avons appris, aux dépens d'un ami bien respectable, à nous méfier du jugement des hommes!... Celui-ci n'est peut-être pas moins malheureux que le major Téleim.

L'HÔTE, *avec vivacité.*

Le major Téleim! Eh! mais... c'est...

MINNA.

Eh! qui sait même, mon oncle?...

LE COMTE.

Es-tu folle?... Je voudrois bien que le faquin s'avisât de me parler ainsi du major Téleim.... Je le ferois mourir sous le bâton.

L'HÔTE, *à part.*

Gardons-nous de lui dire que c'est lui-même... J'allois faire une belle sottise!

LE COMTE.

Achevez de me déménager votre officier, et jetez-moi par la porte ou par la fenêtre tout ce qui peut appartenir à ce fripon-là.

L'HÔTE, *à part.*

Je n'ai garde de rien laisser chez lui qui puisse le faire reconnoître, et me procurer les honoraires de mon panégyrique.

LE COMTE.

Qu'il n'ait rien à réclamer ici, et qu'il se dispense de nous remercier de nos politesses, entendez-vous?

L'HÔTE.

Je ferai en sorte que vous n'entendiez seulement pas parler de lui. (*Aux domestiques du comte.*) Allons, messieurs, suivez-moi.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

LE COMTE.

Nous allons avoir une visite de cet officier.

MINNA.

Eh bien! mon oncle, nous le recevrons.

LE COMTE.

J'aimerois mieux recevoir le diable qu'un mal-

honnête homme. Vous ne saurez pas ce qu'est devenu Téleim : j'en suis fâché. Tâchez de le découvrir par un autre moyen, à la bonne heure ; je vous aiderai même volontiers dans vos recherches. Mais...

MINNA.

Mais, mon oncle, cet officier... si c'étoit...

LE COMTE.

C'est un fripon... Ne m'en parle plus. Il n'est pas le seul, au reste, qui puisse nous donner des nouvelles du major Téleim... Et je t'en promets, moi, aujourd'hui, dans l'instant même. On saura ce qu'il est devenu à la cour, et j'y vole. Ferme la porte sur le nez à notre officier, s'il se présente, et moi, je vais aller servir Téleim. Je n'ai quitté la Saxe que pour lui, et on m'écoutera sans doute ici : je parlerai haut, du moins.

FANCHETTE.

Oh! nous n'en doutons pas.

LE COMTE.

Oui, je dois justice à Téleim, et je la lui rendrai. J'irai au directeur de la guerre, j'irai au roi s'il le faut, et je lui dirai : « Vous n'avez pas un « plus honnête homme que Téleim dans votre « royaume ; c'est un sujet fidèle, un ennemi généreux : rendez-lui ses biens, son honneur, son « état, et placez-le auprès de vous, vous ne sau- « riez mieux faire ; les honnêtes gens sont rares, et « surtout à la cour. »

MINNA.

Ah! mon oncle, adoucissez...

LE COMTE.

Je n'adoucirai rien. Je dirai au roi : « On vous « a trompé ; vous avez cru les accusateurs ou plu- « tôt les ennemis de Téleim. Ils vous ont persuadé « que sa conduite n'étoit pas nette dans les contri- « butions qu'il avoit levées sur nous pendant la « dernière guerre, et que l'on trouveroit chez lui « des traces de ses connivences avec nous. Vous « avez fait enlever ses papiers, et vous l'avez con- « damné sur un billet qui ne prouve que sa bien- « faisance et son humanité. Vous aviez laissé Té- « leim maître de se contenter de telles contribu- « tions, s'il ne pouvoit en obtenir de plus fortes : « Téleim a exécuté vos ordres ; il s'est borné à la « dernière extrémité, et, après même avoir vérifié « l'excès de notre misère, à exiger la moins onéreuse « de vos demandes ; mais cette demande « étoit encore bien au-dessus de nos forces, et il « faut que vous sachiez comment il nous a mis « en état de vous obéir. Nos bailliages avoient en « vain représenté à Téleim l'impossibilité de vous « satisfaire ; il les avoit en vain menacés d'une exé- « cution militaire ; tous nos citoyens, les mains « jointes et levées vers lui, l'implorant au nom de « l'Être suprême, de l'humanité, et de vous-même, « sire, attendoient ce qu'il alloit résoudre, la « flamme, le pillage et la mort, qu'il retenoit en- « core et qu'ils voyoient errer autour de lui ;

« Téleim écarte cette scène d'horreur, porte la joie « et la consolation dans l'âme de tant de malheu- « reux, délie en pleurant les cordons de sa bourse « et complète avec eux la somme que vous en exi- « giez. Voilà la dette des Saxons et le crime du « major Téleim; la reconnoissance que tout un « peuple lui a signée à genoux, et non, comme on « a voulu le faire croire ici, le salaire de ses per- « fides complaisances envers les bailliages. Que « votre majesté répare ses torts, c'est le plus beau « droit de l'autorité et la plus belle action que « puisse faire un souverain; qu'elle les répare, ou « nous les réparerons pour elle. Oui, votre majesté « peut garder le billet que nous avons fait à Té- « leim, et que la calomnie et la bassesse ont porté « au pied de son trône; mais nous paierons tou- « jours à ce brave officier les deux mille pistoles « qu'il nous a avancées, et rien n'effacera jamais « la reconnoissance de nos cœurs. »

MINNA.

Ah! mon oncle, que vous êtes bon et généreux! On voit combien la vertu vous enflamme; mais prenez garde d'irriter notre juge : il faut parler aux rois avec tant de ménagements!..

LE COMTE.

Eh! pourquoi donc? Tous ces ménagements trahissent toujours la vérité; et je ne mets au-dessous de celui qui approche des rois et la leur déguise, que le souverain qui ne veut pas l'entendre.

MINNA.

Mon oncle, vous avez raison; mais vous aimez Téleim, et vous devez craindre de le compromettre en voulant le servir.

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire, le compromettre en voulant le servir? Me prenez-vous pour un sot, un idiot? Ah! voilà comme les enfants en veulent toujours savoir plus long que nous! Eh bien! servez Téleim, conduisez cette grande affaire (*le comte s'assied*); je ne m'en mêle plus.

FANCHETTE, *à part.*

Elle n'en iroit pas plus mal.

MINNA.

Mais, mon oncle, vous ne me comprenez pas. Une réflexion...

LE COMTE.

Je réfléchis tout seul.. Je suis bien bon de me donner tant de peine et de tracas!...

MINNA.

Vous aimez à obliger, mon cher oncle...

LE COMTE.

Oui, c'est vrai, c'est mon foible; mais je veux qu'on me laisse faire.

FANCHETTE, *à part.*

Nous y avons été tant de fois trompées!

LE COMTE.

Qu'on ait confiance en nous...

MINNA.

C'est juste.

LE COMTE.

Qu'on me laisse réfléchir tout seul....

FANCHETTE, *à part.*

Le moyen de vous en empêcher?

LE COMTE.

Et qu'on ne croie pas enfin avoir plus d'esprit que moi.

MINNA.

Je n'en ai jamais eu l'idée.

FANCHETTE.

Ce seroit conscience.

MINNA.

Mon oncle, mon cher oncle, soyez persuadé...

LE COMTE.

Voilà qui est bien. Taisez-vous donc, et me laissez faire. Je t'ai promis de courir après Téleim, et j'y cours aussi, malgré ma goutte, parce qu'il te convient et me convient également. C'est pourtant un homme singulier, que ton Téleim... Te refuser parce que tu es trop riche!..... L'action est belle, au reste, et me pique de générosité. Oh! je le servirai, je le servirai..

MINNA.

Que de grâces...

LE COMTE.

Oui; car je t'avouerai que je ne suis pas trop curieux de me présenter devant le roi de Prusse, parce que j'ignore comme il me recevra. Il n'aime

que les militaires et les gens de lettres, ce prince-là. Je ne suis plus l'un, je ne serai jamais l'autre; je n'ai pas envie de déroger à mes seize quartiers, et de me rendre homme de lettres pour lui faire plaisir... N'ai-je pas vu des *Algarotti*, des *Maupertuis*, des *Voltaire* dans ses équipages? Eh! qu'est-ce qu'ils prouvoient, ces gens-là?

MINNA.

Téleim vous a fait cependant plusieurs fois convenir que la science...

LE COMTE.

Je ne suis jamais convenu de rien avec lui. Il est taquin; je me fâchois; et il étoit obligé d'avouer que j'avois raison.

FRANCHETTE, *à part.*

Cela persuade.

LE COMTE.

Il est aussi un peu entiché de littérature, notre Téleim; mais je lui pardonne, parce qu'enfin il me lit les gazettes, et qu'à tout prendre il y a de bonnes choses dans ces ouvrages-là: on y lit les promotions que font les souverains, les noms des gens en place, les mariages et les morts des chefs de maison, enfin tout ce qu'il y a d'intéressant à savoir....

FRANCHETTE, *à part.*

Pour les seize quartiers.

LE COMTE.

Mais je te laisse, et vais voir ce qu'on me donne à dîner, et où je coucherai; après quoi je

vole au directoire, à la cour, chez les ministres, les commis même; et je fais entendre raison à tous ces gens-là, s'il y a moyen de la leur faire entendre.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

Mon oncle me fait trembler.

FANCHETTE.

Comment, monsieur le comte!... Il aime monsieur le major autant que vous; il n'est occupé que de vos intérêts.

MINNA.

Il est vrai.

FANCHETTE.

Il a fait ce que vous n'auriez osé faire sans lui.

MINNA.

J'en conviens.

FANCHETTE.

Il quitte sa maison, sa patrie pour venir le défendre.

MINNA.

D'accord.... C'est le meilleur humain de la terre; mais il nuit toujours à ceux qu'il veut servir.

FANCHETTE.

Assez souvent, du moins.

MINNA.

Il se fâchera dans l'antichambre contre les valets, s'ils ne le laissent pas entrer d'abord; dans le cabinet contre les ministres, s'ils ne lui font pas excuse du moindre retard : il dira, « Vous devez « me connoître, messieurs » (à des gens qui n'auront peut-être jamais entendu parler de lui); et si l'on ne le connoît pas, si on lui fait la plus légère observation sur l'affaire de Téleim, il sera d'abord aux champs, dira du mal des ministres, des commis, les traitera d'envieux, de fripons et de sots; et tout sera perdu.

FANCHETTE.

Oui, mais il revient aussitôt.

MINNA.

Eh! les gens offensés reviennent-ils de même? Et si Téleim n'étoit pas justifié, autre embarras : qui viendroit à bout de ce singulier personnage?.. Ne m'a-t-il pas écrit une belle lettre, ce Téleim? Non; il y a des moments où je suis tentée de le haïr.

FANCHETTE.

Ils sont courts, heureusement.

MINNA.

Il est vrai, Fanchette. Eh! ne dois-je pas en effet lui pardonner cette injuste délicatesse qui l'éloigne en ce moment de moi? Elle a quelque chose de si noble, de si héroïque, de si imposant!... Non; il me semble que Téleim est un être privilégié qui fait honte au reste de la terre; oui, Fan-

chette, oui.... De là peut-être un peu d'indiscrétion et de franchise dans mon goût pour lui.

FANCHETTE.

Il faut bien avouer ce qu'on ne peut pas cacher.

MINNA.

Et ce qu'on ne doit pas cacher. J'aime Téleim, non pas comme on aime les autres hommes, avec cette défiance et cette réserve qu'inspirent le mépris qu'on a pour l'humanité, et les préjugés dans lesquels on est élevé; je l'aime avec sécurité, je le lui avoue avec franchise, je n'en fais mystère à personne, parce que je ne crains ni le public, ni mon amant, ni moi-même. Il y a des passions qui en imposent même à la perversité des mœurs. Qui pourrois-je aimer qui valût mieux que lui, et qui répondît mieux au public de la délicatesse de mes sentiments?

FANCHETTE.

N'êtes-vous pas veuve d'ailleurs, veuve affligée de dix-neuf ans, mais enfin maîtresse de vos actions?

MINNA.

Mais, quand je serois encore sous la puissance paternelle, je ne mettrois guère moins de franchise dans mes procédés. Je dirois à mes parents : « Voilà l'homme qui peut seul me rendre heu-« reuse; au public, voilà celui que j'ai préféré, « parce qu'il est le plus vertueux, et que je veux « estimer et aimer mon mari. »

FANCHETTE.

Il n'y a pas un mot à répondre à cela

MINNA.

Que ces femmes, que ces hommes qui se marient sans respecter le mariage, ou qui restent célibataires pour pervertir l'ordre de la société, rougissent de leur conduite; cette pudeur n'est que la honte de leurs dérèglements; c'est un remords, et non pas une vertu. Mais moi, puis-je rougir d'aimer Téleim? Je veux être mère tendre, épouse fidèle: j'ai consulté mon cœur pour assurer ma vertu. Ne sommes-nous pas nées pour aimer? Ah! la belle passion que l'amour, quand il n'y a pas un seul homme en droit de nous la reprocher, et surtout quand nous ne pouvons pas nous la reprocher à nous-mêmes! J'aime Téleim; et, après le plaisir de le lui dire, je ne sens que celui de l'avouer à tout le monde.

FANCHETTE.

Vous avez raison; je pense comme vous: mais je ne suis pas si à mon aise avec Paul Verner, et, quand on m'en parle, je rougis; et cependant, madame....

MINNA.

Oh! je le crois. Tu es trop bien élevée pour avoir la fausse pudeur dont je viens de parler; à ton âge, on rougit, parce qu'on n'a pensé à rien.

FANCHETTE.

Grand merci de la politesse, mais j'ai pensé à tout.

MINNA.

Tais-toi.... Mais Ridern, que j'ai envoyé vers cet officier du même régiment que Téleim, ne revient pas : qui peut le retenir? Non, j'ai une impatience de savoir....

FANCHETTE.

Mais Ridern vient de partir, madame.

MINNA.

Mais pour faire mes excuses à cet officier que nous avons délogé, il ne faut pas tant de temps....

FANCHETTE.

Mais pour lui demander où peut être Téleim, les circonstances de son affaire....

MINNA.

Mais je ne l'ai point chargé de cela, mademoiselle; je ne lui ai ordonné que de prier l'officier...

FANCHETTE.

Oh! je ne sais pas au juste ce que vous lui avez ordonné; car vous l'avez fait venir et revenir dix fois, pour lui faire son thême de dix façons; et je ne serois pas surprise qu'il n'en eût retenu aucune.

MINNA.

Nous voilà bien avancées! Que ne me disois-tu cela? Je t'aurois chargée toi-même....

FANCHETTE.

D'aller trouver un officier! Votre servante, madame; ils ne sont pas tous comme Téleim.

MINNA.

Il est vrai. Connois-tu quelqu'un qui ait plus de qualités que Téleim?

FANCHETTE.

Verner a bien aussi son mérite.

MINNA.

Qui soit plus généreux, plus bienfaisant?

FANCHETTE.

Il n'a rien à lui.

MINNA.

Qui se présente mieux?

FANCHETTE.

Il ne fait que l'exercice, mais il le fait bien.

MINNA.

Qui ait plus de liant, de douceur dans le caractère?

FANCHETTE.

Il jure, mais sans faire de mal à personne.

MINNA.

Il jure?

FANCHETTE.

Rarement; mais il me donne envie de rire quand cela lui arrive.

MINNA.

Et son esprit?

FANCHETTE.

Il est plaisant, il m'amuse.

MINNA.

Eh! mais... c'est qu'il dit les choses comme personne ne les dit.

FANCHETTE.

Comment! l'auriez-vous entendu quelquefois?

MINNA.

Si j'ai entendu Téleim?

FANCHETTE.

J'ai cru que vous me parliez de Verner.

MINNA.

Aussi folles l'une que l'autre, mon enfant.

FANCHETTE.

Que voulez-vous? chacun a sa folie; je commence aussi à m'impatienter de ne pas voir revenir Ridern; car je l'avois chargé de s'informer de Verner.

MINNA.

Comment, de Verner? Eh! mais, qu'est-ce que c'est que cette extravagance-là? Je ne suis plus surprise si Ridern ne revient pas: il aura fait vos commissions et oublié les miennes. C'est bien intéressant, au moins, de savoir où est Paul Verner! Eh! à qui voulez-vous, mademoiselle, qu'il le demande? Croyez-vous qu'un officier aura la complaisance de lui donner des nouvelles d'un maréchal des logis, de Paul Verner? Il aura renvoyé le questionneur à coups de canne.

FANCHETTE.

Il en seroit revenu plus vite.

MINNA.

Il est bien temps de plaisanter! Voyez là-bas; demandez à l'hôte, à mes gens où est Ridern,

ce que c'est que cet officier, et revenez promptement.

FANCHETTE.

J'y cours, madame.

(*Minna sort.*)

SCÈNE V.

FANCHETTE, *seule.*

Mais, si je rencontre Verner, adieu la commission.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JUSTIN, L'HÔTE.

JUSTIN.

Monsieur le major ne veut ni de l'appartement où tu as placé ses effets, ni de tout autre. Tu nous as délogés pour des étrangers, sans nous en demander notre avis : voilà ton argent, et nous sortons. Retire-toi.

SCÈNE II.

JUSTIN, VERNER, L'HÔTE.

VERNER.

Que faites-vous avec ce coquin-là, monsieur Justin?

JUSTIN.

Je le paie, M. Verner, et lui dis de se retirer.

VERNER.

Et il se fait prier!... Sors, ou je vais te payer comme tu le mérites.

L'HÔTE.

Je ne demande plus rien.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE III.

JUSTIN, VERNER.

VERNER.

J'APPORTE de l'argent à monsieur le major, et je vais faire la guerre aux Tartares, aux Cosaques, aux Calmoucks.

JUSTIN.

Qui sont ces animaux-là?

VERNER.

Vous avez entendu parler de Pugast-chew.

JUSTIN.

Non; qu'est-ce qu'un Pugast-chew?

VERNER.

C'est un chef de révoltés, et je n'aime pas ces gens-là, moi. Je vais me joindre aux Russes pour le mettre à la raison. Dieu soit loué, qu'il y ait au moins guerre en quelque coin du monde! J'espérois qu'on recommenceroit en Allemagne, mais on n'y fait que des camps, des revues; et je veux des batailles, moi. Oui, Justin, né soldat, soldat je veux mourir. Je vais faire une campagne avec les Russes contre les Calmoucks et les Tartares. Je veux voir si ces gens-là valent nos Européens, nos Allemands, et surtout un soldat prussien.

JUSTIN.

J'espère que vous ne serez pas assez fou pour abandonner votre jolie terre.

VERNER.

Je la porte sur moi : je l'ai vendue.

JUSTIN.

Vendue?

VERNER.

Oui ; j'en ai tiré hier deux cents ducats, et je les apporte à mon major.

JUSTIN.

Eh! que voulez-vous qu'il en fasse?

VERNER.

Qu'il les boive, qu'il les mange, qu'il les joue. Il faut qu'un homme comme lui ait de l'argent. C'est bien affreux qu'on lui retienne si long-temps ce qu'on lui doit, et qu'on traite le plus honnête homme de l'armée avec tant d'injustice et de barbarie. Ah! si j'étois à sa place, j'enverrois ce service-ci au diable, et j'irois avec Paul Verner.

JUSTIN.

Vous êtes trop bon, monsieur Verner : nous ne voulons pas de votre argent; gardez vos ducats. Vous pourrez aussi reprendre la somme que vous avez déja prié mon maître de vous conserver; car il m'a chargé de vous dire de venir l'en débarrasser.

VERNER.

Le major a donc de l'argent?

JUSTIN.

Non.

VERNER.

Eh! de quoi vivez-vous?

JUSTIN.

Des débris de notre fortune.

VERNER.

Et il refuse de garder mon argent dans une pareille détresse?

JUSTIN.

Oui; et il vient de me traiter très durement, parce que je lui faisois entendre, comme nous en étions convenus, qu'il pouvoit en disposer.

VERNER.

Oh! nous verrons qui l'emportera.

JUSTIN.

Ne l'espérez pas, M. Verner. Tenez, il vient de faire une action qui a achevé de me confondre, et qui doit vous ôter toute espérance de lui faire accepter votre petite fortune.

VERNER.

Qu'est-ce que c'est?

JUSTIN.

Vous connoissez bien la comtesse de Marloff?

VERNER.

Oui; c'est la veuve d'un de ses anciens camarades, une femme bien respectable et bien malheureuse, chargée d'une nombreuse famille et sans fortune.

JUSTIN.

Elle sort d'ici.

VERNER.

Son mari devoit considérablement au major.

JUSTIN.

Il ne lui doit plus rien, et monsieur le major n'en est pas plus riche.

VERNER.

Comment?

JUSTIN.

J'étois dans un coin de l'appartement du major sans qu'il en sût rien; et j'ai été témoin de la scène la plus extraordinaire que j'aie jamais vue de ma vie : madame Marloff est entrée, lui a dit qu'elle venoit acquitter les dettes de son mari, retirer ses billets et le payer. Le major a nié la dette, les billets, l'a forcée de remporter son argent, et a tout déchiré dès qu'elle a été partie.

VERNER,

Et on persécute de pareils gens! et des camarades, qui devroient être à ses pieds, sont assez lâches pour lui tourner le dos! Ah! il faut que je fuie ce pays-ci, Justin; il le faut absolument; car je manquerois à la subordination, et j'attaquerois, je crois, notre colonel lui-même.

JUSTIN.

Eh! que ne fuyez-vous du côté de la Saxe?

VERNER,

Je ne peux pas, mon ami. Monsieur le major y a laissé une maîtresse aussi aimable que la mienne, et il ne veut pas l'aller rejoindre. Il faut bien aller se battre : mademoiselle Fanchette et la gloire, moi je ne reconnois que ces deux maîtresses-là. Ah!

tenez, ne me rappelez pas ce souvenir; il m'afflige le cœur!

JUSTIN.

Mais, mademoiselle Fanchette vous aime-t-elle comme vous l'aimez?

VERNER.

Je n'en sais rien, mon pauvre Justin.

JUSTIN.

Comment! vous n'en savez rien?

VERNER.

Non. Vous m'avez vu à l'armée; je ne suis pas poltron, je braverois le diable : eh bien! je n'ai jamais eu le courage de la regarder en face et de lui demander si elle m'aimoit.

JUSTIN.

Quelle foiblesse!

VERNER.

Mais je crois qu'elle m'aime; et ce sont de ces choses qu'on laisse toujours mieux voir qu'on ne les dit.

JUSTIN.

A la bonne heure. Au plaisir, M. Verner, je vais voir où nous logerons la nuit prochaine.

(*Il sort.*)

VERNER.

Eh! mais, je vous suis.

SCÈNE IV.

MINNA, VERNER.

MINNA, *à part.*

Voyez si Fanchette reviendra! (*Haut.*) O ciel! est-il possible? en croirai-je mes yeux? Quoi! c'est vous, M. Verner?

VERNER.

Eh! mais, est-il bien vrai? ne me trompé-je pas? Quoi! c'est vous, madame la comtesse?

MINNA.

Oui, c'est moi-même, et je ne reviens pas de cet heureux hasard.

VERNER.

Mais je suis bien plus étonné de vous trouver ici; qui vous amène?

MINNA.

Je viens consoler monsieur le major.

VERNER.

Ah! madame la comtesse, vous voilà bien là, et vous valez mieux que tout le reste de la terre. Tenez, notre régiment est en garnison ici. Il n'y a pas un officier du corps que monsieur le major n'ait obligé, et les ingrats l'évitent tous depuis sa disgrâce.

MINNA.

Ah dieux! quel coup pour sa sensibilité!

VERNER.

Il leur rend mépris pour mépris; mais son âme

est blessée, et il n'y a que vous qui puissiez le guérir.

MINNA.

A-t-il douté de ma tendresse?

VERNER.

Ah! il est tout occupé de son malheur.

MINNA.

Mais est-il irréparable? et le témoignage de nos États...

VERNER.

Il ne veut pas le réclamer; il dit qu'on le croiroit mendié, et que ses ennemis en tireroient de nouveaux avantages contre lui.

MINNA.

Mais, si notre première noblesse venoit elle-même?

VERNER.

Vous amèneriez ici toute la Saxe, que cela n'avanceroit de rien. On commence bien à s'apercevoir qu'on a été trop vite; mais on ne sera pas assez généreux pour revenir sur ses pas. Par exemple, on lui avoit défendu de sortir de Berlin; on vient de lui rendre toute sa liberté. Eh bien! il a répondu qu'il ne quitteroit pas la ville qu'il n'eût confondu ses ennemis, dussent-ils lui faire porter la tête sur l'échafaud. Cela s'appelle répondre.

MINNA.

Oh! je le reconnois bien là.

VERNER.

Le directeur de la caisse de guerre, son ennemi

secret, vient même de lui dire de passer dans une heure chez lui, sans doute pour lui ordonner de se retirer, ou pour lui offrir une grâce....

MINNA.

Qu'il rejettera.

VERNER.

N'en doutez pas. Il a promis de s'y rendre; mais je suis sûr que l'accusé confondra l'accusateur. Heureusement vous voilà ici, madame, et je ne doute pas de la consolation que vous nous y apporterez. Il reste encore à mon major une brave femme qu'il aime, son maréchal-des-logis qui se feroit tuer pour lui, et sa bonne conscience : en voilà assez pour vivre heureux et tranquille. Je cours le prévenir que vous êtes ici... Ah dieu! mademoiselle Fanchette!

(*Verner fait un mouvement qui marque son embarras, et se met un peu à l'écart pour laisser parler mademoiselle Fanchette.*)

SCÈNE V.

FANCHETTE, MINNA, VERNER.

FANCHETTE.

Ah! madame, ah! madame, je viens de le voir, il s'est précipité dans mes bras!... Ah! Fanchette, ma chère Fanchette, m'a-t-il dit, que vient faire ici ta maîtresse? Je ne devrois pas la voir.... Je ne le devrois pas; mais je n'ai pas le courage de l'éviter, et je te suis.

MINNA.

Ah! Fanchette, je vais donc le voir, il va donc m'être rendu! Mais que dit-il, qu'il devroit m'éviter, qu'il ne devroit pas me voir? Pourquoi ne me l'as-tu pas amené? Je tremble.

FANCHETTE.

Eh! donnez-lui le temps d'arriver jusqu'ici, car le pauvre garçon étoit si abattu, si accablé, qu'il ne pouvoit me suivre... et puis, vous le savez, ils sont fiers les hommes... Il faut que celui-ci s'essuie les yeux, qu'il s'arme de courage. Un peu de patience, et vous allez le voir arriver... Il est peut être déjà dans votre appartement.

MINNA.

Je cours l'y recevoir. Mais je veux te rendre service pour service, ma chère Fanchette; tu m'annonces Téleim, et je te laisse avec Verner.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

FANCHETTE, VERNER, *tous deux embarrassés.*

FANCHETTE.

Ah! monsieur....

VERNER.

Ah! mademoiselle....

FANCHETTE, *à part.*

Je suis toute troublée....

VERNER, *à part.*

Je ne sais que lui dire. (*Haut.*) Je vous croyois bien loin, mademoiselle.

FANCHETTE.

Nous n'aurions jamais cru vous trouver ici.

VERNER.

Ce n'est pas que je sois fâché de la rencontre, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Ni moi, assurément, M. Verner.

VERNER.

J'admirois tout à l'heure votre bon cœur pour monsieur le major, mademoiselle Fanchette : avec quel plaisir vous annonciez son arrivée à madame la comtesse!

FANCHETTE.

Ah! M. Verner, c'est que j'étois bien sûre de lui apporter une bonne nouvelle.... On a tant de plaisir à annoncer aux autres leur bonheur!

VERNER.

Ah! oui. (*A part.*) Et on est si embarrassé de parler du sien!

FANCHETTE.

Il y a si long-temps qu'il est absent, monsieur le major!

VERNER.

Il y a deux ans, trois mois et dix-huit jours et demi que dure cette absence-là.

FANCHETTE.

C'est mon compte. Et notre réunion, M. Verner, combien durera-t-elle?

VERNER.

Je voudrois bien qu'elle durât toujours, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Et moi... Et ma maîtresse aussi, M. Verner.

VERNER.

Elle aime donc toujours bien monsieur le major, madame la comtesse?

FANCHETTE.

Est-ce qu'on peut s'oublier, M. Verner?

VERNER.

Cela n'est pas possible.... Si je vous disois tout ce que nous faisions pour nous ressouvenir de vous....

FANCHETTE.

Nous ne faisions rien, nous, et cela venoit tout seul,.. C'étoit à propos de tout, et à propos de rien.

VERNER.

Et nous aussi.

FANCHETTE.

Au milieu de la meilleure compagnie...

VERNER.

Quand nous étions absolument seuls...

FANCHETTE.

Madame me disoit ; « Vois-tu rien là qui ressemble à Téleim? »

VERNER.

Nous disions : autant ne voir personne, quand on ne voit pas madame la comtesse... et mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Si l'on faisoit à madame le récit d'une belle action, d'une action généreuse... « Cela ressemble à « Téleim. »

VERNER.

Et à Verner aussi, avec votre permission, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Ah! je le pensois bien de même, M. Verner..... Et puis nous prenions une carte de géographie.

VERNER.

Ah! et pourquoi faire?

FANCHETTE.

Pour chercher où vous étiez. Nous vous suivions partout. Madame me disoit : « Ils sont ici, ils sont « là; les Autrichiens sont campés en cet endroit, « et les Prussiens en cet autre; il y aura bataille « aujourd'hui ou demain, monsieur le major char- « gera à la tête du régiment. »

VERNER, *en se redressant.*

Et Verner?

FANCHETTE.

Je n'osois regarder, quand elle faisoit ces récits; nous tremblions comme des enfants, et nous pensions qu'il ne se tireroit pas un coup de fusil qui ne fût pour vous, M. Verner.

VERNER.

Ah! mademoiselle, que de grâces!... Et quand nous étions d'un détachement, quand nous renversions des escadrons, enfoncions des lignes.... nous disions : Ah! si elles n'avoient pas peur, que nous aurions de plaisir à combattre sous leurs yeux! Et puis je me proposois, à mon retour, de vous conter les belles actions que j'aurois faites pour la gloire et pour vous, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE, *un peu troublée.*

Comment! pour moi, M. Verner?

VERNER, *déconcerté.*

Pardon, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Il n'y a pas de quoi, M. Verner. (*A part.*) Je n'ose l'écouter.

VERNER, *à part.*

Je n'ai pas la force de lui en dire davantage.

FANCHETTE.

Je vois combien monsieur le major est attaché à madame la comtesse....

VERNER.

Je vois toute la tendresse de madame la comtesse pour monsieur le major....

FANCHETTE.

Et je cours la prévenir sur son bonheur.

VERNER.

Et je cours l'assurer du sien.

(*Ils se retournent tous les deux pour s'en aller, l'un à droite, et l'autre à gauche; mais un mouvement de curiosité les ramène en face, et ils n'en sont que plus embarrassés.*)

FANCHETTE.

Votre servante, M. Verner.

VERNER.

Votre serviteur, mademoiselle Fanchette.

(*Fanchette sort précipitamment en faisant une petite révérence, et Verner reste un moment confondu comme quelqu'un qu'on a laissé sur ce qu'il alloit dire.*)

SCÈNE VII.

VERNER, *seul.*

LA voilà partie, et mon secret est resté en chemin; courons après elle, mais serai-je plus hardi quand je la reverrai?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

Tu vois comme il te suivoit.... Ah! sans doute il t'a trompée! Il aura volé chez le ministre qui l'attendoit, et il n'y aura point porté cette modération qui lui est nécessaire, et que je lui aurois peut-être inspirée.

FANCHETTE.

Eh non! madame, non : il m'a dit qu'il me suivoit... Tenez... un moment... chut! je crois l'entendre... oui, c'est lui-même.

MINNA.

Contraignons-nous, et combattons son désespoir par un air riant et ouvert, qui lui fasse douter, s'il se peut, de la réalité de son malheur, et l'assure en même temps de mon empressement à le réparer.

SCÈNE II.

FANCHETTE, MINNA, TÉLEIM.

(L'actrice qui représente le rôle de Minna doit dans cette scène nuancer son rôle, marquer par des moments de tristesse, en écoutant Téleim, la violence qu'elle se fait pour lui répondre gaiment; passer peu à peu de ce ton de gaîté à un ton plus touchant et plus ferme. Fanchette s'assied derrière eux, et s'occupe à faire du filet, ou d'autres petits ouvrages.)

TÉLEIM, *d'un ton sombre pendant presque toute la scène.*

Quoi! c'est vous, ma chère Minna?

MINNA, *d'un ton gai, noble et consolant.*

Ah, mon cher Téleim!

TÉLEIM.

Vous ici! vous ici! Que cherchez-vous, madame?

MINNA.

Je ne cherche plus rien.... Et vous, Téleim?

TÉLEIM.

Moi, je cherche quelle vertu pourra m'aider à braver mes malheurs.

MINNA.

Quelle vertu! notre amour.

TÉLEIM.

Il me fait trembler.

MINNA.

Il me rassure. Téleim, m'aimez-vous encore?

TÉLEIM.

Si je vous aime, Minna? Ah! cent fois plus que moi-même.

MINNA.

Vous m'aimez, Téleim.... vous avez votre Minna, et vous êtes malheureux! Écoutez combien je suis vaine et sensible. Je m'étois imaginée que je suffisois à votre bonheur.

TÉLEIM.

Il n'en est pas pour moi, privé de vous, madame. Je puis supporter mes disgrâces, m'endurcir contre la cruauté et l'injustice des hommes; mais je ne survivrai pas au coup qui nous sépare.

MINNA.

Eh! qui nous séparera? Sera-ce vous, Téleim?

TÉLEIM.

Ce sera l'honneur. Je ne suis plus ce Téleim que vous connûtes dans votre patrie, cet homme devant qui la carrière de l'honneur et de la fortune étoit ouverte; je suis un soldat disgrâcié, ruiné, perdu par ses ennemis, et je ne dois pas vous associer à mes malheurs.

MINNA.

Et voilà précisément ce que je suis venue chercher.

TÉLEIM.

Il ne me faut plus qu'un désert.

MINNA.

Et Minna? Je vous permets d'en vouloir à toute la nature humaine; mais il faut que cette haine-là

tourne au profit de notre amour. Vous avez à vous plaindre des hommes, mon cher Téleim? Eh bien! abandonnez-les pour moi. Que je leur ai d'obligation de m'avoir cédé tous leurs droits sur vous! Je ne les partageois qu'à regret avec eux, je vous en avertis. Concevez-vous tout mon bonheur? Téleim n'a plus d'engagements, de devoirs, de liens; il ne tient plus aux rois, à leur cour, à d'injustes supérieurs; tous ses moments sont à lui, et il me les donne : l'injustice des hommes l'a séparé d'eux; il retourne à Minna, qui connoît, chérit, respecte ses vertus; et l'estime et l'amour de Minna suffiront à sa félicité.

TÉLEIM.

Où suis-je? Laissez-moi; ne m'offrez pas le bonheur trop incertain de vous appartenir; et tremblez que je n'aie pas la force de vous résister.

MINNA.

Eh! mais, je l'espère bien pourtant.

TÉLEIM.

Rappelez-vous à vous-même, et songez à ce qu'est un homme tombé dans la disgrâce de son maître, et attaqué dans son honneur.

MINNA.

S'il est coupable, je le plains; s'il est innocent, je le respecte davantage.

TÉLEIM.

C'est un homme rayé de la société, que le plus vil citoyen est en droit de mépriser, dont on évite l'entretien, l'approche, le regard, et qui se rend

justice, en s'éloignant de tout le monde; il n'a plus de connoissances, d'amis, de parents : il est marqué du sceau de l'infamie!

MINNA.

Arrêtez, arrêtez, s'il vous plaît : je ne veux pas de cet homme-là. J'en veux un que tout le monde m'envie; et cet homme, c'est vous. Venez, venez, Téleim, au milieu de ma patrie, au milieu de ces mêmes Saxons à qui vous avez conservé les biens, la vie et l'honneur; et vous verrez si je serai humiliée de vous appartenir!

TÉLEIM.

Ah! madame, quelle ingénieuse adresse pour m'élever au-dessus de moi-même.

MINNA.

Eh! mais, non, il n'y a pas d'adresse à tout cela. Voilà l'homme qu'on connoît en Saxe, et qu'on méconnoît à Berlin. Mais, si je vous suis chère, Téleim, n'ai-je pas à me plaindre de votre désespoir? Tout est-il malheureux pour vous dans cette affaire, et n'y voulez-vous rien voir qui vous console? N'est-ce pas sur le bruit que faisoit votre conduite en Saxe que j'ambitionnai de vous connoître? Je volai dans toutes les sociétés où j'espérois vous rencontrer : sans cette belle action, vous m'auriez échappé; mais n'est-ce pas là de quoi vous réconcilier avec vos malheurs? Tout ne réussit pas également dans le monde, Téleim; on n'a pas toujours tout ce qu'on mérite : mais il faut recevoir les dédommagements que la fortune nous

donne; et dire : « J'ai perdu l'estime de quelques « gens prévenus et trompés; mais j'ai fait une « belle action qui m'a valu le cœur de Minna. » Un roi vous condamne, une femme vous rend justice; eh bien! oubliez le roi, et prenez-moi pour votre souveraine : nos récompenses valent bien celles des rois.

TÉLEIM.

Ah! Minna, un trône et vous, je ne balancerois pas : mais je ne puis vous tendre la main pour vous attirer dans le précipice.

MINNA.

Mais vous avez de singulières idées... Vous craignez de m'associer à votre sort; et c'est ce refus de votre main qui va me déshonorer. Oui, monsieur, voilà le seul tort que vous puissiez me faire. Nos Saxonnes ont connu mon amour, ma foiblesse; toutes m'ont envié le bonheur d'avoir pu vous fixer.

TÉLEIM, *avec un ris amer.*

Ah! oui, je connois les femmes. Elles vous envieront le partage de mon infortune!... Non, madame, non, l'heureuse Minna n'est point faite pour le malheureux Téleim.

MINNA.

Et moi, je vous dis que nous n'avons jamais été mieux faits l'un pour l'autre. Nous avons mille choses à partager; moi vos chagrins, et vous mes consolations. Je ne suis pas, à la vérité, la moins

heureuse dans ce partage; mais vous m'aimez trop pour m'envier cet avantage sur vous. O mon cher Téleim! voilà des vérités de sentiment incontestables. Estimez-vous; c'est la justice que vous vous devez : aimez-moi; c'est la consolation que je vous offre : acceptez ma main; vous le devez à ma réputation.

TÉLEIM, *attendri.*

Vous vous trompez, Minna; ou plutôt vous cherchez à vous tromper vous-même, et je n'ai jamais essuyé un plus rude combat entre l'amour et le devoir. Je ne connois ni l'ambition, ni l'avarice, ni toutes les passions qui tyrannisent les hommes; (*avec toute l'expression du sentiment*) je ne connois que l'amour, et l'amour que vous m'inspirez; sans vous, point de dédommagement pour moi dans le monde; avec vous, point de regrets dans un désert; le ciel même, le ciel n'a point de bienfaits pour moi sur la terre, s'il le sépare de vous. Voilà votre Téleim, voilà ce qu'il sera jusqu'au dernier soupir, et vous n'en doutez pas : (*avec fermeté*) mais rien ne peut me faire oublier ce que je me dois, et ce que je vous dois à vous-même. Oui, dans ce moment où je vous retrouve contre toute apparence, où vous enflammez mon âme par l'aspect du bonheur, où votre générosité, votre délicatesse, votre amour devroient tout surmonter dans mon cœur, dans ce même moment, j'ai le courage de vous annoncer que, si le roi ne me rend pas mon état, mon honneur....

MINNA.

N'achevez pas, Téleim.

TÉLEIM, *avec noblesse et fermeté.*

J'acheverai, madame. Je vais, dans l'instant, avoir un entretien qui décidera peut-être de mon sort. Le directeur de la caisse de guerre m'attend. J'y vole. *(Avec transport.)* Si tout est changé pour moi, vous concevez l'excès de mon bonheur. *(Du ton le plus sombre.)* Si l'injustice des hommes en a autrement ordonné, plus de Minna pour Téleim, plus rien pour Téleim. Adieu, madame.

(Il s'échappe.)

SCÈNE III.

FANCHETTE, MINNA.

FANCHETTE.

Et vous le laissez aller?

MINNA.

Oui : sa fermeté m'en a imposé; et je ne saurois douter de son amour. Quel homme! Ah! respirons. Je viens d'affecter vis à vis de Téleim une tranquillité qui me pèse encore sur le cœur. Je voulois égayer sa douleur, dissiper sa mélancolie, le ramener à lui-même, en ne lui offrant que mon amour. Vains projets; chaque réponse qu'il m'a faite, m'a convaincue que tout étoit perdu pour nous, s'il n'obtenoit pas la plus éclatante justification.

FANCHETTE.

Ah! madame, il l'obtiendra; croyez que la démarche de nos États, le témoignage de monsieur le comte en faveur de monsieur le major, ouvriront les yeux au roi; et que sa justice....

MINNA.

Je l'espère.

FANCHETTE.

J'en suis sûre.... Le roi lui rendra tout, et par-delà. C'est notre ennemi; mais voilà comme je le juge.

MINNA.

Ce dernier trait vaudroit bien ses victoires; mais, qu'il est loin, cet événement, et que d'incertitude encore dans mon sort!

FANCHETTE.

Point; il n'est pas possible que monsieur votre oncle ne soit écouté, et que monsieur le major ne reparoisse avec tout son éclat. Je crois que monsieur votre oncle fait à présent un beau bruit dans les bureaux.

MINNA.

Peut-être trop.

FANCHETTE.

Oh! les grands brailleurs y ont quelquefois raison. Préparez-vous à le bien embrasser à son retour.

MINNA.

Ah! Fanchette, je n'ose encore t'en croire.

FANCHETTE.

Ou plutôt, madame, occupons-nous du soin de lui faire trouver son dîner prêt; car voilà la meilleure façon de lui faire notre cour, et de le remercier de ses peines.

MINNA.

Tu as raison; mais, à propos, as-tu donné des ordres?

FANCHETTE.

Des ordres?... Ah! il les aura donnés lui-même. Tranquillisez-vous : il n'y a point d'affaire qui puisse le distraire du soin de son dîner; et le moment de la table est le seul où il oublie de se mettre en colère, et de parler de ses aïeux... Mais, tenez, voici monsieur l'hôte qui achèvera de vous mettre l'esprit en repos à cet égard.

SCÈNE IV.

FANCHETTE, MINNA, L'HÔTE.

FANCHETTE.

Monsieur l'hôte, vous arrivez à propos pour nous dire si monsieur le comte vous a commandé son dîner.

L'HÔTE.

Oui, madame, et des plus fins.

FANCHETTE.

Eh bien! n'avois-je pas raison de ne pas m'en inquiéter?

L'HÔTE.

Il aime la bonne chère, les bons morceaux, le bon vin, monsieur le comte; il en parle en homme instruit, éclairé, qui a le tact fin, le goût exercé; mais je ne suis ni maladroit, ni ignorant; et il est bien tombé. Tout jeune, madame, tout jeune j'avois des dispositions; je les ai perfectionnées par de bonnes études. Car enfin, madame, la nature ne fait qu'ébaucher un homme; il faut que l'art y mette la dernière main. J'ai voyagé, j'ai couru le monde, j'ai servi en Angleterre, en France, en Italie; je me suis fait aimer, estimer; enfin j'espère que monsieur le comte sera content de mon savoir-faire.

MINNA.

Ne diroit-on pas que c'est un savant qui vient de faire le tour du monde?

L'HÔTE.

Feu monsieur le baron d'Ernatri m'honoroit de son amitié, et je le servirois encore, s'il n'étoit pas mort d'indigestion d'un petit dîner que je lui ai servi.

FRANCHETTE.

Oh! nous ne vous demandons pas d'attestation de vos talents : songez seulement à ne nous pas servir comme vous serviez feu monsieur le baron.

L'HÔTE.

Je venois demander à son excellence quand elle voudroit être servie.

MINNA.

Eh! mais... quand mon oncle sera arrivé.

L'HÔTE.

C'est juste.

FANCHETTE.

Et dès qu'il paroîtra.

L'HÔTE.

Tout est prêt.

SCÈNE V.

LE COMTE, FANCHETTE, MINNA, L'HÔTE.

LE COMTE, *derrière le théâtre.*

HOLA! hé! quelqu'un; Ridern, Fricht! Les marauds me feront, je crois, égosiller.

L'HÔTE, *à Fanchette.*

Voici, je crois, monsieur le comte.

FANCHETTE.

Oui, c'est lui-même.

L'HÔTE.

J'espère qu'il me fera bonne mine, et surtout quand il sera à table... Je vais lui dire qu'il est servi.

SCÈNE VI.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE, L'HÔTE, DOMESTIQUES DU COMTE.

LE COMTE, *avec beaucoup d'humeur et d'emportement.*

Je suis d'une fureur contre le directeur de la guerre.... (*A ses gens, qui le suivent.*) Où vous tenez-vous? qu'avez-vous fait? pourquoi le couvert n'est-il pas mis? (*A part.*) Non, je ne lui pardonnerai jamais.

UN DOMESTIQUE.

Mais, monseigneur....

LE COMTE.

Allez, et ne répliquez pas.

(*Il les pousse dehors.*)

SCÈNE VII.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE, L'HÔTE.

L'HÔTE.

Monseigneur, il est là-bas dans le salon.

LE COMTE, *sans prendre garde à l'hôte, qui prend pour lui l'humeur du comte.*

Le fat! l'impertinent!

L'HÔTE.

Mais votre excellence n'a pas passé par-là : elle l'auroit vu.

LE COMTE.

Oui, j'ai vu le plus audacieux, le plus impudent des hommes.

L'HÔTE.

Mais, monseigneur, je prends la liberté de vous dire qu'il est dans le salon.

LE COMTE.

Qui, lui?

L'HÔTE.

Sans doute, et en état de vous recevoir.

LE COMTE, *tirant son épée à moitié.*

Allons, j'y vole.

(L'hôte croit que le comte veut lui remettre son épée pour dîner, et fait un pas pour la recevoir. Le comte le repoussant.)

Je crois que le faquin veut me désarmer?

L'HÔTE.

Je croyois que vous vouliez me remettre votre épée pour dîner?

LE COMTE.

Il est bien question de ton chien de dîner!

FANCHETTE.

Non; ils sont trop plaisants.

LE COMTE, *à l'hôte.*

Connois-tu le directeur de la caisse de guerre?

L'HÔTE.

Il dîne quelquefois ici.

LE COMTE.

Puisse-t-il y être empoisonné!

L'HÔTE.

Mais, avec votre permission...

LE COMTE, *avec colère.*

Mais, avec ta permission, c'est un fat. (*Se radoucissant.*) Me fais-tu faire bonne chère?

(*Le visage du comte, pensant à son dîner et au directeur, s'éclaircit et se rembrunit tour à tour.*)

L'HÔTE.

Ne vous embarrassez pas.

LE COMTE, *en colère.*

Ah! mon petit monsieur. (*A l'hôte.*) Macaroni?

L'HÔTE.

Pouding, rôt-de-bif, le rôti à l'allemande, et des entremets françois.

LE COMTE.

Fort bien.... (*En colère.*) Quand un homme tel que moi fait tant que de vous attester.... de vous dire qu'il a vu.... (*A l'hôte.*) Et les vins?

L'HÔTE.

Vins de France, de Hongrie, d'Espagne, de Portugal....

LE COMTE, *en colère.*

Ah! vous doutez, vous doutez! Je vous apprendrai à douter.... (*A l'hôte.*) Vin d'Ai?

L'HÔTE.

Mousseux?

LE COMTE.

Mousseux.... (*En colère.*) Savez-vous que je suis homme à vous faire sauter comme un bouchon?

L'HÔTE.

Monsieur.

LE COMTE, *à l'hôte.*

Liqueurs?

L'HÔTE.

De Dantzick, des Barbades?

LE COMTE, *en colère.*

Sors... (*Le rappelant.*) Et fais-les rafraîchir.

(*L'hôte sort.*)

SCÈNE VIII.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

FANCHETTE, *riant.*

Non, je n'y puis plus tenir. Ah! ah! ah! ah!....

MINNA, *voulant d'abord se retenir, puis éclatant.*

Te tairas-tu? Ah! ah! ah! ah!...

LE COMTE.

Riez, riez; vous en avez les plus grands sujets du monde. Je viens du directoire de la guerre pour ce malheureux Téleim.

MINNA, *troublée.*

Eh bien, mon oncle?

FANCHETTE.

Eh bien, monsieur le comte?

LE COMTE.

Eh bien, ma nièce? ah! vous voilà sérieuse à présent, et Fanchette aussi : continuez, continuez donc de rire; j'ai de l'humeur, et cela me la fera passer.

MINNA.

Ah, mon oncle! de grâce!...

LE COMTE, *avec un ris forcé.*

Fanchette, c'étoit, sans doute, quelques observations malignes, quelques bons mots de ta façon : mets-les au jour, que nous t'applaudissions.

FANCHETTE.

Je ne parle plus;.. et puis, en conscience, vous n'avez jamais eu moins d'envie de rire qu'à présent.

LE COMTE.

Non; car j'étouffe de colère.... Un fat, un sot, un présomptueux... c'est ce directeur de la guerre... On ne lui parle pas.... on lui parle.... il ne donne pas la main chez lui; il ne vous reconduit que jusque dans son antichambre; mais ce n'est pas une affaire, et s'il entendoit raison, s'il rendoit justice... Enfin, j'entre, je sors.... Il faut que tu saches.... Tiens, je suis encore tout ému : laisse-moi mettre de l'ordre dans mes idées.

MINNA.

Je suis au supplice.

LE COMTE.

Écoute, écoute.... Je m'annonce : il me fait attendre.... Le fat ne sait pas qu'il y a plus de six cents ans qu'on n'a fait attendre aucun de mes aïeux. J'entre, je trouve un petit homme maigre, sec, le teint livide, tout chamarré d'ordres et de ridicules.

MINNA, *avec impatience.*

Le directeur?

LE COMTE.

Un fat, qui ne sait rien, qui ne me connoît seulement pas.

MINNA, *du même ton.*

Il vous dit?...

LE COMTE.

Il ne me dit rien. Je lui prouve qu'une pareille action....

MINNA, *du même ton.*

De Téleim?

LE COMTE.

Eh! de qui?.. (1) ne peut surprendre qu'à Berlin, et qu'il n'y a pas un Prussien capable d'en faire autant.

FANCHETTE,

Cela a dû lui faire plaisir.

LE COMTE.

« Eh! comment voulez-vous donc, me dit-il, « que nous croyons un fait si extraordinaire?... » Parce que je l'atteste, moi, le comte de Bruxhal, président des États de Thuringe, comte du Saint-Empire, commandeur de l'ordre Teutonique, directeur général.... (*L'acteur doit distinguer avec soin le ton du comte et celui du directeur.*) « Eh « bien! tout cela ne fait qu'un témoin, et nous « avons cent preuves... Enfin l'affaire est jugée... »

---

[1] Ces traits de déraison caractérisent les gens impétueux, et ne peuvent offenser personne.

Je le menace de voir le roi (et en effet je le verrai) : admire ma modération et son impertinent laconisme.... « Voyez-le, monsieur..., » Sur quel rapport a-t-il fait juger cette affaire ?... « Sur les nôtres.... » On auroit bien dû nous consulter, au moins... « L'affaire étoit claire... » Oui, monsieur le directeur, claire, et très claire ; et nous paierons notre dette à Téleim.... « Et votre billet à « nos grenadiers.... » Comment, comment, monsieur le directeur, à vos grenadiers en temps de paix ?... « Cela n'y fait rien.... » Il me tire une froide révérence, qu'il accompagne d'un froid « serviteur... » Je l'envoie au diable ; je lui tourne le dos sans le saluer : et me voilà.

MINNA.

Ah ! mon oncle, Téleim est perdu !

LE COMTE.

Est-ce ma faute à moi, si tous ces gens-là n'entendent pas raison ?... Mais la, la.... il y a du remède à tout ceci, et le roi..., Mais qu'avons-nous besoin, le major et moi, du roi ?.. Téleim n'a qu'à abandonner sa patrie, et venir avec nous....

MINNA.

Quoi ! vous consentiriez, mon oncle, malgré son malheur ?...

LE COMTE.

Oui : on ne croira pas au jugement du directoire de Berlin, quand on saura que le comte de Bruxhal a donné sa nièce à l'accusé.

MINNA.

Non, sans doute, mon oncle.

LE COMTE.

Il faut chercher Téleim.

MINNA.

Il est ici.

LE COMTE.

Comment?

MINNA.

C'est cet officier que nous avons dèlogé.

LE COMTE.

Et dont ce coquin d'hôte parloit tantôt si mal? Ah! je lui apprendrai.... (*Se retournant, levant la canne, et faisant quelques pas, comme pour l'aller étriller, puis revenant à Minna.*) Envoyez-moi le major, envoyez-le-moi. Je lui dirai qu'il n'a pas le sens commun, avec son héroïsme, de refuser une veuve jeune, riche et belle, parce qu'il n'a rien.

MINNA.

Que de grâces, mon oncle!... Mais que puis-je espérer de vos bontés?... Je lui ai déja offert tous ces biens....

LE COMTE.

Ah! parbleu! je voudrois bien qu'il s'avisât de te refuser! Cela ne se fait pas entre gentilshommes, et je m'en vengerois.... Mais il ne sera pas si sot, je pense, d'aimer mieux se couper la gorge avec moi, que d'épouser ma nièce; et je suis homme à lui offrir l'un ou l'autre: mais, en attendant ces

grands évènements, qu'on me fasse dîner. Oh çà! point de maux d'estomac et de migraine; de l'appétit et de la bonne humeur; et qu'on me passe le vidrecome pour boire à la santé du major.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

Ah, Fanchette! je suis au désespoir. Je vois d'ici le jugement de Téleim confirmé, et Téleim ne songeant qu'à m'abandonner.

SCÈNE X.

FANCHETTE, MINNA, VERNER.

VERNER.

Avec la permission de son excellence, si j'osois....

MINNA.

Approchez, approchez, M Verner. Qu'y a-t-il?

VERNER,

Madame, c'est à vous de nous retenir ici. Monsieur le major est revenu de la cour plus triste et plus sourcilleux que de coutume. J'ai eu bien de la peine à lui arracher quelques mots; mais enfin il m'a parlé : « Il faut, Verner, m'a-t-il dit en sou-« pirant, il faut nous éloigner de Berlin; il n'y a « plus d'espérance, il n'y a plus d'espérance. »

MINNA.

Eh bien! tu vois, Fanchette.....

VERNER.

Il m'a ajouté que le ministre à qui il s'étoit fait annoncer, ne lui avoit pas donné d'audience, et qu'il étoit sorti sans le regarder. Je lui ai représenté votre constance, vos procédés, et lui, de soupirer de nouveau. Ah! madame, c'est un homme mort si vous le laissez partir, et moi aussi, mademoiselle Fanchette! Mais, après la mort de monsieur le major, il n'y a plus rien à pleurer.

MINNA.

Ah! M. Verner, que faut-il faire pour le retenir, et que n'ai-je pas déja vainement tenté? Où est-il? Allez le trouver de ma part; dites-lui que je le demande; que je veux le voir; que je suis dans le trouble, la douleur, la consternation; et si vous n'ébranlez pas sa fermeté, venez m'avertir de ses dernières résolutions, et je cours m'opposer moi-même à son départ.

VERNER.

Je vais exécuter les ordres de madame la comtesse.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

Comment le retenir et lui persuader? Ah, maudite fortune!

FANCHETTE.

Que diantre! ne pourroit-on pas s'en défaire pour un moment?

MINNA.

Pour toujours, et j'en serois charmée. Mais un nouveau trait de lumière vient éclairer mon âme et calmer mon désespoir. Fanchette, il se pourroit... Non, je n'en doute pas, et je le tiens. Fanchette, il veut en vain me fuir : je suis sûre à présent de son retour.

FANCHETTE.

Malgré le procès perdu?

MINNA.

Il va reparoître et tomber à mes pieds.

FANCHETTE.

Comment?

MINNA.

Comment? Ah! rien n'est plus sûr. Il faut que tu ailles trouver Téleim.

FANCHETTE.

Bon.

MINNA.

Que tu lui dises...

FANCHETTE.

Quoi?

MINNA, *comme par réflexion.*

Il n'a pas vu mon oncle?

FANCHETTE.

Non.

MINNA.

Je ne lui ai point parlé de la démarche de nos États?

FANCHETTE.

J'entends; il faut que je l'en informe.

MINNA.

Au contraire.

FANCHETTE.

Au contraire?

MINNA.

Oui, tout cela ne réussiroit pas; c'est un homme généreux, qui m'abandonne par délicatesse; il faut nous emparer de cette délicatesse-là. Oh! il faut être moi pour avoir imaginé ce projet-là, et avoir un amant comme Téleim pour n'en pas douter. Il n'échappera pas à ma tendresse; je vaincrai sa fierté, Fanchette; oui, je la vaincrai. Viens, suis-moi, j'ai besoin de ton secours; tu verras si j'ai bien connu mon amant.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

VERNER, *seul.*

Où se cache donc monsieur le major? Je crois que je ne pourrai le rejoindre aujourd'hui. Quand on l'auroit averti que je veux lui remettre de l'argent et lui parler de sa maîtresse...

SCÈNE II.

JUSTIN, VERNER.

JUSTIN.

Je vous trouve à propos, M. Verner. Voilà les cent pistoles que vous aviez prié monsieur le major de vous garder, et qu'il m'a chargé de vous rendre. Je vais achever d'emporter ses effets.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

VERNER, *seul.*

Au moment de son départ, et quand il en a plus besoin que jamais, il me fait remettre cet argent... Ah! cet argent et tout ce que je possède est à lui,

et je le forcerai bien à l'accepter. Je suis un honnête homme, je l'ai bien servi, et il ne doit pas me refuser.

SCÈNE IV.

TÉLEIM, VERNER.

TÉLEIM.

Ah! te voilà, Verner?

VERNER.

Oui, mon major, et je vous cherchois. Vous venez de me faire remettre une partie de mon bien, et je viens vous forcer de prendre le tout.

TÉLEIM.

Il seroit bien placé aujourd'hui!

VERNER.

Au plus haut intérêt.

TÉLEIM.

Mais sais-tu que je n'ai plus rien?

VERNER.

Eh! voilà pourquoi je vous l'offre.

TÉLEIM.

Et voilà pourquoi je ne puis le recevoir.

VERNER.

Je sais qu'on peut vous enlever tout ici; mais je sais en même temps que le major Téleim trouvera toujours dans ses talents et son courage le moyen de réparer sa fortune, et dans sa probité celui de conserver la mienne, et je la dépose en vos mains. Prenez, prenez, mon cher major, tout ce qui m'ap-

partient, et ne vous embarrassez de rien. Je n'ai que faire d'argent, moi; partout on a besoin d'un maréchal-des-logis, et on le paie; mais il faut qu'un homme comme vous...

TÉLEIM.

Vive et meure sans devoir rien à personne.

VERNER.

Vous n'avez donc pas d'amis?

TÉLEIM.

A qui je veuille être à charge.

VERNER.

C'est les mépriser que de ne pas accepter leurs services.

TÉLEIM.

Non; j'en sens tout le prix, mon cher Verner, et je commence par te remercier, comme le plus tendre de mes amis. Laisse-moi; je n'ai pas besoin de ton argent.

VERNER,

Vous me trompez, monsieur le major.

TÉLEIM.

Je ne veux pas être ton débiteur.

VERNER.

Vous ne le voulez pas? Et si je vous disois que vous l'êtes déja! Quand à l'armée j'emportai le bras de l'ennemi qui vous ajustoit pour vous étendre à terre; quand une autre fois je me précipitai au-devant d'un soldat qui alloit vous fendre la tête, et que je reçus le coup, ne me restâtes-vous pas redevable de votre vie, et même de la mienne

TÉLEIM.

Nous voilà contents l'un et l'autre, mon cher Verner... Laisse-moi; il faut que j'écrive à Minna.

VERNER.

Qu'allez-vous écrire à madame la comtesse? que vous désespérez de vos affaires? que vous devez vous éloigner d'elle? Eh mais! c'est bien consolant après ce qu'elle a fait pour vous, son empressement à vous chercher ici.... Voulez-vous la réduire au désespoir? Elle est dans un chagrin, un accablement, une affliction, que vous seul pouvez dissiper.

TÉLEIM.

Comment! Que dis-tu? Sauroit-elle?...

VERNER.

Oui, monsieur le major: croyant qu'il n'y avoit que madame au monde qui pût vous consoler, je lui ai tout dit; et en vérité elle vous auroit attendri.

TÉLEIM.

Malheureux! qu'as-tu fait?

VERNER.

Mon devoir : j'irois vous chercher un consolateur au bout du monde.

SCÈNE V.

FANCHETTE, TÉLEIM, VERNER.

VERNER *continue.*

Mais, tenez, voilà mademoiselle Fanchette.... Fuyez-nous tous, monsieur le major; c'est le moyen de nous rendre tous aussi malheureux que vous.

TÉLEIM.

Ah! te voilà, ma chère Fanchette?.... J'allois passer chez ta maîtresse.

FANCHETTE.

Vous ne sauriez la voir, monsieur le major..., elle vient de m'ordonner de ne laisser entrer personne, et elle m'envoie vous faire ses adieux.

TÉLEIM.

Comment! elle me quitte?

FANCHETTE.

Elle sait vos résolutions, monsieur, et n'y veut plus mettre obstacle.

VERNER.

Et vous m'aviez chargé tantôt, mademoiselle Fanchette....

FANCHETTE.

De nouveaux malheurs, dont je ne devrois pas même informer monsieur le major, changent nos résolutions..., M. Verner, permettez....

TÉLEIM, *à Verner.*

Laisse-nous. (*Verner sort.*)

SCÈNE VI.

FANCHETTE, TÉLEIM.

FANCHETTE, *à part*

Voyons si le projet de ma maîtresse réussira.

TÉLEIM.

De nouveaux malheurs! Tu m'effraies.

FANCHETTE, *avec deux visages, s'il se peut; un qui mette le public dans la confidence de sa malice, et l'autre qui en impose au major.*

J'ai ordre de ne vous rien dire, monsieur; mais je ne puis me taire; car, au fond, je crois que vous aimez ma maîtresse.

TÉLEIM.

Je l'adore.

FANCHETTE.

Et elle ne vous est pas moins tendrement attachée.

TÉLEIM.

Où tend ce discours?

FANCHETTE.

Et vous vous séparez; quand vous devez être plus unis que jamais, quand vous avez plus que jamais besoin l'un de l'autre.

TÉLEIM.

Je ne te comprends pas.

FANCHETTE.

Vous l'avez vue tantôt tendre, empressée, cherchant à vous consoler de vos malheurs; elle

croyoit que l'amour suffisoit au bonheur l'un de l'autre; point du tout, vous lui ôtez toutes ces idées-là de la tête.

TÉLEIM.

J'ai dû lui conseiller de fuir un infortuné,

FANCHETTE.

Et vous l'avez forcée à vous délivrer par générosité d'une femme encore plus à plaindre que vous,

TÉLEIM.

Comment, plus à plaindre que moi?

FANCHETTE.

Oui. Vous connoissez le comte de Bruxhal?

TÉLEIM.

Son cher oncle?

FANCHETTE.

C'est son ennemi, c'est le vôtre. Nous vous avons sacrifié sa tendresse, sa fortune, un époux qu'il vouloit nous donner de sa main; et nous sommes maintenant déshéritées, fugitives, et poursuivies par cet homme impétueux et absolu.

TÉLEIM.

O ciel! que me dis-tu?

FANCHETTE.

Madame la comtesse étoit venue vous chercher; mais vous avez refusé sa main, et elle a cru qu'elle devoit renoncer à vous pour jamais.

TÉLEIM.

Pour jamais! Minna malheureuse m'appartient, et je la disputerois à tout l'univers.

FANCHETTE, *à part.*

Bon! nous le tenons.

TÉLEIM.

Il falloit mourir tantôt, n'étant plus soutenu par l'espoir de la posséder; Minna, environnée de tout l'éclat de sa fortune, me sembloit une divinité que je devois respecter; mais Minna avec ses malheurs est la personne du monde la plus intéressante pour moi, et je dois voler à son secours. Que de plaisirs, de devoirs, d'engagements chers et sacrés vont m'attacher à la vie et me la rendre précieuse en dépit du monde entier! Mes malheurs m'avoient accablé : je ne formois que des projets sinistres, enfantés par la mélancolie et le désespoir. Minna malheureuse! Je sens mon courage s'élever, mon âme renaître, et je tiens enfin à une vie qui peut faire la sûreté de la sienne. Elle m'a sacrifié l'opinion des hommes, elle me fait oublier leur injustice, et je me pique de l'égaler en générosité. Elle est à moi, je suis à elle, et il ne nous manque plus rien. Vois-tu, vois-tu tous les biens que me procure son infortune? Ah! je suis trop heureux!

FANCHETTE.

Eh! mais.... oui, en effet.... Je n'y avois pas pensé : ce malheur-là pourroit rapprocher bien des choses.

TÉLEIM.

Tout, tout, tout. Mais est-il bien vrai qu'elle soit persécutée, déshéritée, poursuivie par son

oncle; en un mot, aussi malheureuse que tu me l'as représentée?

FANCHETTE.

Oh! vous n'avez rien à désirer là-dessus. Elle attendoit tout de son oncle, et le barbare l'a dépouillée de tout.

TÉLEIM.

A-t-il pu lui enlever ses grâces, sa douceur, son honnêteté, sa sendresse pour moi? Voilà Minna, voilà ses trésors : c'est encore la plus riche héritière de la nature; et je vole à ses pieds abjurer les résolutions que le soin de son bonheur m'avoit fait prendre, lui offrir un consolateur, un vengeur, un époux; et je pars avec elle, et je me dérobe à un monde qui n'altérera plus par ses opinions la félicité de deux époux séparés de lui, contents d'eux-mêmes, et ne pensant plus au reste de la terre.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FANCHETTE, *seule.*

Il ne trouvera pas de grandes difficultés à nous arrêter et à nous faire consentir à un prompt mariage. Mais l'oncle nous laissera-t-il le temps de terminer cette grande affaire? S'il rencontre Téleim, il va lui offrir sa nièce avec tout ce qu'il possède; et voilà précisément l'épouse dont Téleim ne veut pas, et qu'on ne lui fera jamais accepter. Tâ-

chons de conclure et d'épouser : nous dirons après à Téleim que nous avons le malheur d'être riches, et il faudra bien qu'il en passe par-là ; il ne se démariera point pour avoir été trompé de la sorte.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

TÉLEIM, *seul.*

Minna m'épouse, Minna part avec moi. Je ne veux m'occuper aujourd'hui que de mon bonheur; loin de moi toute idée qui pourroit l'altérer! Je possède Minna, et je rends grâce aux malheurs qui nous réunissent.

SCÈNE II.

VERNER, TÉLEIM.

TÉLEIM.

Ah! mon cher Verner, elle est malheureuse, déshéritée, poursuivie par son oncle!

VERNER.

Qui, mon major?

TÉLEIM.

Minna; et je l'épouse.

VERNER.

Et vous faites fort bien. Épousez cette dame, et prenez mon argent; voilà deux belles actions que vous devriez faire ensemble.

TÉLEIM.

Eh! sais-je quand je pourrai te le rendre?

VERNER.

Je ne vous le demande pas. Je vais vous apporter tout ce que je possède.

TÉLEIM.

Va, nous partagerons même fortune ensemble; et j'espère que mon nom et mon épée....

VERNER.

Oui, nous ne saurions manquer de rien.... Allons nous en battre les Calmoucks; monsieur le major avec madame la comtesse, et mademoiselle Fanchette avec moi.

TÉLEIM.

Nous y songerons Je rentre chez moi, et je t'attends.

VERNER.

Je suis à vous dans le moment. Vive les Russes, la guerre de Tartarie, et surtout mon major, qui veut bien enfin accepter mon argent!

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

JUSTIN, TÉLEIM.

JUSTIN, *entrant d'un côté, pendant que Verner sort par l'autre.*

Sauvez-vous, mon cher maître; sauvez-vous, s'il en est temps encore... On vous demande là-bas de la part du roi; on parle d'un ordre pour vous faire arrêter, et j'ai même aperçu quelques mouvements autour de l'hôtel.

TÉLEIM.

Au moment où Minna n'attend plus rien que de moi, la cour attenteroit à ma liberté! Ah! toute ma constance m'abandonne, et je succombe à ce dernier revers.

JUSTIN.

L'hôtesse a dit d'abord que vous n'y étiez pas, pour vous donner le temps de vous sauver; et elle a imaginé de vous faire sortir par une porte de derrière qui est toujours fermée, et qu'on aura peut-être oublié de faire investir.

TÉLEIM.

Va lui demander la clef de cette porte; observe si personne ne rôde autour de cet endroit, et reviens me chercher; je vole à Minna.

SCÈNE IV.

TÉLEIM, VERNER.

VERNER, *rentrant du côté opposé à celui par où sort Justin.*

Ah! monsieur le major!.. Ah! monsieur le major, tout est perdu!... Je viens de le voir; je viens de l'entendre....

TELEIM.

Qui?

VERNER.

Ne venez-vous pas de me dire que le comte de Bruxhal persécutoit, poursuivoit Minna?

TÉLEIM.

Eh bien?

VERNER.

Eh bien! il est ici.

TÉLEIM.

Il est ici?

VERNER.

Et sans doute il la cherche, et vous cherche vous-même.

TÉLEIM.

En est-ce assez?

SCÈNE V.

TÉLEIM, VERNER, LE COMTE.

LE COMTE, *derrière le théâtre.*

Eh! pourquoi ne m'avertissez-vous pas qu'il est ici?

TÉLEIM.

Dieux! qu'entends-je?

VERNER.

C'est lui-même.... Il entre.

TÉLEIM.

Laisse-nous.

(Verner sort.)

SCÈNE VI.

TÉLEIM, LE COMTE.

TÉLEIM, *à part.*

Il faut qu'il me donne la mort, ou m'accorde Minna.

LE COMTE, *à part, en entrant.*

Voyons s'il s'obstinera toujours à refuser ma nièce. (*Avec amitié, mais avec son ton bourru qui trompe toujours.*) Eh parbleu! le voilà.

TÉLEIM, *d'un air fier.*

Oui, monsieur; et mes malheurs ne m'ont pas rendu indigne de votre amitié.

LE COMTE, *toujours du même ton.*

Et ma nièce, où est-elle?

TÉLEIM, *très affectueusement.*

Monsieur, vous êtes son oncle, son père....

LE COMTE, *avec impatience.*

Après?

TÉLEIM.

J'étois digne d'elle autrefois; et de votre aveu même....

LE COMTE.

Autrefois? belle distinction!

TÉLEIM.

Ah! monsieur, daignez m'entendre, et souffrez qu'à vos pieds....

LE COMTE, *à part.*

Il n'en veut pas. (*Haut, et avec humeur.*) Eh! que prétendez-vous me persuader, monsieur?

TÉLEIM.

Je prends la liberté de vous représenter....

LE COMTE, *de même.*

Je prends la liberté de te dire, moi, que ta conduite m'offense, et que je ne souffrirai jamais....

TÉLEIM, *fièrement.*

Et moi, monsieur, jamais je ne permettrai....

LE COMTE, *à part.*

Il faut être bien endiablé pour refuser ma nièce. (*Haut.*) Monsieur le major, on n'offense pas impunément un homme tel que moi.

TÉLEIM.

Monsieur le comte, un homme tel que moi mérite qu'on l'écoute; et vos persécutions....

LE COMTE.

Sont étranges, en effet!

TÉLEIM.

Je respecterai toujours l'oncle de Minna; mais...

LE COMTE, *avec la plus grande vivacité.*

Mais vous n'épouserez pas sa nièce?... Ah! c'en est trop.

TÉLEIM.

Oui, monsieur, c'en est trop; mon honneur....

LE COMTE.

Ton honneur? et le mien, morbleu!... Eh! que voudriez-vous, monsieur, qu'on dît de ma nièce et de moi, si je cédois à tous vos beaux raisonnements?

TÉLEIM, *fièrement.*

Que Téleim, malheureux et disgrâcié, a su vous y faire consentir.

SCÈNE VII.

TÉLEIM, FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

MINNA, *à part, en entrant.*

Téleim et mon oncle, tout est découvert.

TÉLEIM, *courant à Minna.*

Venez, venez, Minna, vous joindre à moi.

LE COMTE, *à part.*

Il perd l'esprit. (*Courant à sa nièce, et voulant l'emmener.*) Viens, viens, ma nièce, et renonce....

TÉLEIM, *arrachant Minna des mains du comte.*

Je ne souffrirai pas qu'elle me soit enlevée.

LE COMTE, *dans le plus grand étonnement*

En voici bien d'un autre!...

FANCHETTE, *au comte, en riant.*

Non, sûrement, il ne le souffrira pas.

LE COMTE, *avec impatience.*

Quoi!...

MINNA, *riant.*

Que je lui sois enlevée.

LE COMTE.

Quel diable de galimatias me faites-vous là?

TÉLEIM.

Minna, ma chère Minna, tombons à ses genoux.

LE COMTE, *à part.*

Il a le diable au corps. (*Haut.*) Monsieur le

major, point de milieu; ou vous épouserez Minna tout à l'heure, ou vous m'en rendrez raison. Vous m'entendez, monsieur le major?

TÉLEIM.

Quoi!... comment! vous me l'accordez? Vous oubliez votre courroux, ses torts, sa fuite?...

LE COMTE.

Oh! pour le coup, il extravague.

MINNA.

Vous ne me déshéritez plus, mon oncle?

LE COMTE.

Ils sont tous devenus fous. Sa fuite, mon courroux, ses torts, déshérité! Qui?

TÉLEIM.

Votre nièce.

LE COMTE.

J'arrive avec elle.

TÉLEIM.

Vous arrivez avec elle?

LE COMTE.

De la Saxe, et je viens exprès pour te la donner.

TÉLEIM.

A moi?

LE COMTE.

A toi; et il y a plus d'une heure que tu me la refuses.

TÉLEIM.

Moi! je vous la demandois à genoux. Ah! Minna....

LE COMTE.

Mais débrouillez-moi donc tout ceci. Est-ce toi qui lui as forgé cette histoire?

MINNA.

Oui, mon oncle : pour l'arrêter et l'attacher éternellement à moi. Mais je crains bien que vos bontés ne nous séparent à jamais.

LE COMTE.

Eh! mais, oui; je te conseille encore de dire que je m'y suis mal pris!

TÉLEIM.

Non, monsieur; et vos emportements, dont je connois enfin la cause, me font voir toute l'honnêteté de votre âme... Mais aussi, de la part de votre nièce, quelle générosité! quelle délicatesse!

LE COMTE.

Quelle extravagance! Je te déclare, moi, que je te maintiens pour un brave homme, et que je veux te donner ma nièce : c'est bien plus simple, et tu dois mieux me reconnoître à ce procédé.

TÉLEIM.

Ah! monsieur, ah! Minna! (*A part.*) Non, je n'ai pas la force de leur résister davantage... Mais les ordres du roi vont m'arracher sans doute à ces généreux amis, qui veulent se perdre avec moi.

SCÈNE VIII.

JUSTIN, TÉLEIM, MINNA, LE COMTE, FANCHETTE.

JUSTIN, *à Téleim.*

Monsieur, la porte de derrière est ouverte; on n'aperçoit personne aux environs, et vous pouvez vous soustraire aux ordres du roi.

MINNA.

Comment! aux ordres du roi? Qu'ai-je entendu? (*Téleim fait signe à son valet de ne pas parler davantage.*)

LE COMTE.

Eh! la, la; de quoi t'effarouches-tu? Des ordres du roi doivent être des actes de justice, et j'attendois presque ceux-ci. Vous ne savez pas tout ce que je viens de faire.

FANCHETTE, *à part.*

Il me fait frémir, avec ses démarches.

LE COMTE.

Je n'ai pu rejoindre le roi, mais je lui ai laissé un placet où je ne ménage rien; et cela doit opérer une révolution.

TÉLEIM.

Oui, oui, rassurez-vous, Minna; on m'a jugé précipitamment; on ne peut avoir que des éclaircissements favorables sur mon compte, et je n'ai pas de nouveaux malheurs à craindre. Adieu,

Minna : je vole au-devant de la justice du roi; elle me ramènera sans doute à vos pieds. (*Il fait signe à Justin de se taire.*) Suis-moi, Justin.

SCÈNE IX.

JUSTIN, MINNA, LE COMTE, FANCHETTE.

JUSTIN.

Eh! mais, je n'y comprends rien. Comment! il vouloit se sauver tout à l'heure, et à présent il va se livrer à l'homme qui vient l'arrêter!

MINNA.

Qui vient l'arrêter?

JUSTIN.

Eh! vraiment, oui; il y a là-bas un homme qui a la mine rébarbative, qui regarde de tous côtés, comme quelqu'un qui a peur que sa proie ne lui échappe, et qui l'attend depuis une heure de la part du roi, muni de papiers qui contiennent peut-être l'ordre de se rendre dans quelque citadelle.

MINNA.

Ah! mon oncle, ne perdons pas de temps; courons, volons à son secours.

LE COMTE.

Nous n'irons pas bien loin, si le roi a résolu de le faire arrêter; et vous n'avez que faire dans cette bagarre-là, ma nièce. Demeurez. (*Passant devant sa nièce et allant à Justin.*) Mon ami, es-tu homme de résolution?... Suis-moi, et allons rejoindre Téleim. J'ai des chevaux, des armes; nous nous sau-

verons d'ici le pistolet au poing, et nous ferons feu sur tout ce qui voudra nous arrêter. (*Ils font quelques pas.*)

MINNA.

Ah! mon cher oncle, vous me faites frémir!

LE COMTE, *retournant à sa nièce.*

Ma chère nièce, embrasse-moi : ne crains rien, mon enfant.

SCÈNE X.

JUSTIN, LE COMTE, TÉLEIM, MINNA, FANCHETTE.

TÉLEIM, *des papiers à la main, et dans la plus grande joie.*

Ah! Minna, ah! Minna, partagez ma joie, mes transports, mon ravissement! Je ne me possède plus; je suis dans une ivresse!... Le roi, le roi... madame....

MINNA.

Eh bien! quoi? le roi?...

TÉLEIM.

Lisez, lisez, madame, la lettre que je viens de recevoir de ce généreux monarque.

FANCHETTE.

Comment? une lettre d'un roi?

LE COMTE.

Eh! pourquoi pas? Est-ce que tu crois qu'ils ne savent pas écrire?

FANCHETTE, *prenant les papiers.*

Voyez, voyez, madame.

MINNA *lit.*

« Mon cher Téleim!...

FANCHETTE.

« Mon cher Téleim! » Madame, ah! les larmes m'en viennent aux yeux.

MINNA, *continuant de lire avec la plus grande émotion.*

« Mon cher Téleim, je suis détrompé, et je me « hâte de vous rendre justice. La caisse d'État a « ordre de vous remettre votre billet, et de vous « payer vos avances pour le régiment. Vos accusa- « tions sont biffées à la chancellerie de guerre; et « je ne désire plus que de vous voir rentrer au ser- « vice. Je suis le plus heureux des souverains de « pouvoir justifier le plus honnête homme de mon « royaume. » Voilà, mon cher Téleim, une lettre dont je n'aurois jamais eu besoin.

FANCHETTE.

Elle fait bien de l'honneur à un sujet qui la reçoit.

LE COMTE.

Et à un souverain qui l'écrit. Donnez-moi cette lettre.... Elle est bien, mais fort bien.... Garde-la dans tes archives, mon cher neveu; et dans quelques centaines d'années, elle fera la joie et la consolation de tes descendants. Ma conversation avec le directeur et mon placet au roi ont fait leur effet; ils ont eu peur de moi, et je leur ai fait enten-

dre raison. Oh ça! Téleim, il faut que nous allions ensemble remercier le roi et le directeur de la guerre, quoique ce soit un fat; car enfin il a fait tout ce que je voulois... Mais quelle est cette autre lettre?

TÉLEIM.

Elle est du directeur: après celle du roi, elle m'a peu intéressé. Ce sont sûrement des compliments.

LE COMTE.

Passe, passe-la moi. C'est peut-être le billet de nos États, le remboursement de vos avances, une gratification, un mandat sur la caisse. Oh! vous ne pensez jamais à rien, vous autres jeunes gens. (*Il lit, d'abord fort haut, ensuite d'un ton plus bas, mais de façon cependant qu'on l'entende.*) « Si vous « aviez pu perdre votre cause, vous l'auriez per- « due, par la manière dont un comte de Bruxhal, « qui se dit de vos amis, l'a défendue. La cour « n'est pas un pays qui lui convienne, et vous de- « vez l'engager à retourner dans ses terres. » Eh parbleu! croit-il que je sois venu à Berlin pour l'admirer? partons, partons, mes enfants; il n'y a pas moyen de demeurer ici; on n'y aime ni la vérité, ni la noblesse, ni les honnêtes gens.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

JUSTIN, VERNER, TÉLEIM, MINNA, FANCHETTE.

VERNER, *avec la plus grande joie et la plus grande précipitation.*

Ah ! monsieur le major, vous la savez, sans doute, cette heureuse nouvelle, dont tout Berlin se réjouit ? Souffrez que je vous embrasse, et que, le premier de tout le régiment....

TÉLEIM.

Oui ; mon ami, embrasse-moi. Allons aux pieds du roi lui rendre grâces ; et puis, acquittés de ce devoir, nous partirons pour la Saxe ; moi, l'époux de Minna ; toi, celui de Fanchette ; et tous les quatre les plus heureuses personnes de la terre.

FIN DES AMANTS GÉNÉREUX.

LA
PARTIE DE CHASSE
DE
HENRI IV,
COMÉDIE,
PAR COLLÉ,

Représentée, pour la première fois, le 16 novembre 1774.

NOTICE SUR COLLÉ.

CHARLES COLLÉ naquit à Paris en 1709. Quand son éducation fut achevée, son père, qui étoit substitut du procureur du roi, le fit entrer dans le notariat. Il suivit assez long-temps cette carrière, et se dédommageoit de l'aride rédaction de ses minutes par la composition de grand nombre de couplets piquants. Devenu ensuite secrétaire de monsieur de Meulan, receveur-général des finances, il s'occupa, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, de s'assurer une petite fortune indépendante, et avoit atteint trente-sept ans lorsqu'il commença à travailler pour le théâtre. La plus grande partie des pièces qu'il a composées ont été représentées sur des théâtres de société. Trois seulement ont paru sur la scène françoise.

DUPUIS ET DESRONAIS, comédie en trois actes, en vers libres, fut donnée, pour la première fois, le 17 janvier 1763, et eut dès lors un succès qui s'est toujours soutenu.

La Partie de chasse de Henri IV, comédie en trois actes, en prose, imprimée dès l'année 1766, ne fut jouée que le 16 novembre 1774. Elle eut vingt-six représentations, et l'on sait qu'elle est vivement applaudie à toutes ses reprises.

La Veuve, comédie en un acte, en prose, représentée au Théâtre Français le 29 novembre 1771, fut retirée le lendemain.

Collé a retouché plusieurs anciennes comédies, et fut un des membres de la société du Caveau. Il mourut à Paris le 3 novembre 1783, âgé de soixante-quatorze ans.

PERSONNAGES.

HENRI IV, roi de France.

LE DUC DE SULLI, premier ministre.

LE DUC DE BELLEGARDE, grand écuyer.

LE MARQUIS DE CONCHINI, favori de la reine.

LE MARQUIS DE PRASLIN, capitaine des gardes.

Différents seigneurs de la cour, } personnages muets.
Deux gardes du corps, }

SAINT-JEAN, } officiers des chasses de la forêt de
LA BRISÉE, } Fontainebleau.

MICHEL RICHARD, surnommé MICHAU, meunier à Lieursain.

RICHARD, fils de Michau, et amoureux d'Agathe.

MARGOT, femme de Michau.

CATAU, fille de Michau, et amoureuse de Lucas.

LUCAS, paysan de Lieursain, et amoureux de Catau.

AGATHE, paysanne de Lieursain, et amoureuse de Richard.

UN BUCHERON.

DEUX BRACONNIERS.

UN GARDE-CHASSE, demeurant à Lieursain.

La scène est, au premier acte, à Fontainebleau, dans la galerie des réformés, au bout de laquelle est l'antichambre du roi; au second acte, dans la forêt de Sénart; et au troisième acte, dans la maison de Michau, au village de Lieursain.

LA
PARTIE DE CHASSE
DE
HENRI IV,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, *tous deux en uniforme de chasse.*

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air triste.*

Nous voici donc, depuis quatre jours, à Fontainebleau, et nous allons partir, dans deux heures, pour la chasse, mon cher duc de Bellegarde.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à part.*

Mon cher duc de Bellegarde!.. Le fat!.. (*Haut.*) Oui, mon très cher marquis de Conchini, nous allons aujourd'hui prendre un cerf.... peut-être deux.... et, au retour, nous soupons avec le roi

(car il vous a nommé aussi, vous, monsieur).... (*D'un air mystérieux.*) Cela s'arrange merveilleusement avec vos vues, que j'ai pénétrées.... Pour moi, cela me contrarie un peu; mais cela fait le désespoir, à coup sûr, d'une très grande dame, qui ne m'avoit pas destiné à souper ce soir avec le roi.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Je vous en livre autant; et cette chasse et ce souper, surtout, que dans tout autre temps j'eusse désiré avec passion, me désolent dans ce moment-ci.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Vous désolent, M. de Conchini?... Eh! mon dieu, oui, je sais bien, et vous me dites encore hier au soir que votre dessein étoit d'aller faire aujourd'hui un tour à Paris, pour voir votre petite Agathe.... (*D'un ton plus sérieux.*) Mais, mon très cher monsieur, vous n'êtes pas assez constamment dans les bonnes grâces du roi pour que ce contre-temps-ci (si c'en est un si grand que l'honneur de souper avec votre maître) puisse tant vous désoler.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

D'accord, monsieur le duc; et je sens bien que je dois tout sacrifier pour suivre cette grande affaire que vous savez....

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Eh! y a-t-il donc à balancer? Oh! monsieur, il faut faire marcher les affaires d'abord.... Que les

femmes viennent après, on leur donne son temps, s'il en reste.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Je conviens de tout cela; mais c'est que vous ignorez que, dans l'instant même, je reçois une lettre de Fabrici, de mon valet-de-chambre de confiance, de celui qui a chez moi le détail de ces choses-là; et ce négligent coquin me marque que cette petite paysanne s'est sauvée hier, dès le grand matin, en attachant ses draps à sa fenêtre, de la maison de Paris, où je la faisois garder à vue par ce maraud-là.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air surpris.*

Agathe s'est enfuie de chez vous?... Je ne conçois rien à cela. Comment! eh! à quoi en étiez-vous donc avec elle?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

J'en étois.... j'en étois à rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

A rien? Allons donc, quel conte!

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Oh! à rien; ce qui s'appelle rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh mais! cela est fabuleux, ce que vous voulez me faire croire là.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ce n'est point une fable, vous dis-je: d'honneur, rien n'est plus vrai. La petite sotte aime un animal de paysan, qu'elle alloit épouser quand je la fis enlever par Fabrici; elle adore M. Ri-

chard, le fils d'un meunier qui est de son village, qui est de Lieursain.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Un paysan de Lieursain? l'héritier présomptif d'un meunier? Voilà ce qui s'appelle un rival à craindre! Comment diable! voilà des obstacles qui ont dû vous arrêter tout court.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ne pensez pas rire, monsieur le duc, ils ont été insurmontables, du moins, pour moi. C'est que c'est une vertu!... c'étoient des fureurs!... Quoi donc! une fois n'a-t-elle pas pensé se poignarder avec un couteau qu'elle trouva sous sa main, que j'eus toutes les peines du monde à lui arracher.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air badin.*

Fort bien!... Continuez, monsieur; vous rendez, de plus en plus, votre petit roman fort vraisemblable; car, enfin, rien n'est plus commun que de voir une femme se tuer, surtout quand on l'en empêche.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *vivement.*

Oh! parbleu! elle ne jouoit pas : elle y alloit bon jeu, bon argent.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un ton badin.*

Tout de bon, cela étoit sérieux? Mais c'est du vrai tragique, en ce cas-là!

LE MARQUIS DE CONCHINI, *sans l'écouter, et après avoir rêvé un moment.*

J'aurois toutes les envies du monde de vous laisser courre votre cerf, à vous autres, et de

pousser jusqu'à Paris, moi, si le rendez-vous de la chasse étoit de ce côté-là. (*Voyant paroître deux officiers des chasses.*) Eh! parbleu! j'aperçois là-dedans deux officiers des chasses. Permettez-vous que je sache d'eux?... (*Appelant les deux officiers.*) Messieurs, messieurs, un mot, s'il vous plaît.

SCÈNE II.

DEUX OFFICIERS DES CHASSES, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LES OFFICIERS DES CHASSES, *ensemble, au marquis.*

Que souhaitez-vous, monsieur le marquis?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Dites-moi un peu, messieurs, de quel côté de la forêt est le rendez-vous de la chasse aujourd'hui?

PREMIER OFFICIER DES CHASSES.

Monsieur le marquis, c'est au carrefour de Chailli.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh! où est ce carrefour-là?

DEUXIÈME OFFICIER DES CHASSES.

Eh! mais, monsieur le marquis, c'est à près de trois lieues d'ici, en tirant droit vers Paris; et par le rapport que nous avons entendu faire à la Brisée, qui a détourné le cerf au buisson des halliers, il vous fera faire du chemin. Il a les pinces et les

os gros, il est fort bas jointé; et par les fumées, a-t-il dit, qu'il a vues dans les guignages, il le juge tout aussi cerf qu'il l'est, à coup sûr, par le pied.

PREMIER OFFICIER DES CHASSES, *au marquis.*

Oh! oui, il assure que c'est un cerf dix-cors. Oh! il vous conduira loin! Que sait-on? peut-être jusqu'à Rosni. (*D'une voix basse et d'un air de mystère, au duc de Bellegarde.*) Où l'on dit que M. de Sulli est exilé d'hier au soir.

DEUXIÈME OFFICIER DES CHASSES, *d'un air important.*

Non, il n'est parti que de ce matin. (*Au duc.*) La nouvelle est-elle vraie, monsieur le duc?

LE DUC DE BELLEGARDE, *avec indignation.*

Eh! fi donc! eh! non, messieurs, il n'y en a point de plus fausse.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *aux officiers des chasses.*

Et qui ait moins d'apparence. Je viens de le voir entrer au conseil avec le roi.

PREMIER OFFICIER DES CHASSES, *d'un air d'humeur.*

J'aimerois bien mieux qu'il fût entré dans son exil; il ne continueroit pas là ses injustices, qu'il appelle des économies royales.

DEUXIÈME OFFICIER DES CHASSES, *au marquis.*

Cela est vrai; car, tout récemment encore, il vient de nous supprimer de nos droits; et sûrement c'est pour en profiter lui-même. Je suis bien

certain qu'il ne revient rien au roi de ces retranchements-là.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un ton à en imposer.*

Doucement, messieurs, doucement; parlez avec plus de retenue et de respect d'un si grand ministre.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *aux deux officiers.*

Messieurs, monsieur le duc de Bellegarde a raison; il ne faut jamais dire du mal des gens en place... (*à part*) tant qu'ils y sont.

LE DUC DE BELLEGARDE, *aux officiers.*

Allons, allons, messieurs, laissez-nous.

(*Les deux officiers se retirent dans la pièce du fond, où ils restent jusqu'à la fin de l'acte.*)

SCÈNE III.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *vivement.*

Eh bien! monsieur le duc, vous voyez, par ce bruit général de l'exil de M. de Sulli, la preuve du désir que l'on en a? Ma foi, je ne m'éloignerai pas. Je ne veux m'occuper que du souper de ce soir, et d'y saisir l'occasion de parler au roi, pour achever de le désabuser de son M. de Rosni, que je crois actuellement perdu, si vous voulez y donner les mains.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh bien! tenez, je serois fâché qu'il le fût: au

vrai, j'en serois fâché, car j'aime la personne de M. de Sulli, moi; mais cependant on ne sauroit s'empêcher de désirer un peu qu'il ne soit plus en place : car, dès qu'on demande la moindre grâce, l'on rencontre toujours en son chemin l'humeur inflexible de ce cher homme-là, et cela est excédent.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Sans doute, et c'est ce caractère intraitable et qui ne se plie point, qui auroit dû vous engager, monsieur le duc, à vous mettre de notre partie, qui est bien liée. Pour vous y déterminer, je vais m'ouvrir entièrement à vous. J'ose vous assurer, d'abord, que pour peu que nous fussions appuyés d'ailleurs, notre homme seroit bientôt culbuté; je vois cela clairement. La signora Galigaï est sublime pour ces sortes d'opérations-là; c'est elle qui a tout conduit. C'est un génie!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui, c'est une femme adroite, à ce qu'ils disent tous.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très vivement.*

Oh! elle est admirable! Indépendamment des écrits satiriques et des pasquinades qu'elle a fait semer à la cour contre M. de Rosni, (et que je crois même qu'elle a fait composer) c'est encore par ses soins, et d'après ses recherches, que le public a été inondé de mémoires véridiques et sanglants, qui dévoilent toutes les malversations de M. de Sulli, et qui démasquent ses projets ambi-

tieux et criminels. Ensuite, je sais qu'elle a fait passer jusqu'au roi, par des personnes sûres et bonnêtes, des accusations plus directes, où le vrai est si bien mêlé avec le vraisemblable, qu'à moins d'un miracle je le défie de s'en tirer.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Monsieur, monsieur, je ne serois point surpris qu'il s'en tirât encore; il a de furieuses ressources dans l'ascendant qu'il a pris sur l'esprit du roi, et dans l'inclination naturelle que ce prince a toujours eue pour lui.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très vivement.*

Eh! monsieur le duc, c'est tout cela même qui tournera encore contre lui. Plus le roi a eu et conservé d'amitié pour M. de Sulli, et plus il sera indigné de l'abus qu'il en aura fait. (*Conduisant mystérieusement le duc de Bellegarde à un coin du théâtre, et baissant le ton de la voix.*) Nous avons porté hier le dernier coup. C'est un écrit de M. de Rosni lui-même... c'est un billet de lui, que nous avons tourné contre lui, et cela pourtant sans malignité. Après l'avoir lu, le roi, dans la dernière colère, le lui renvoya sur-le-champ par la Varenne, qui vint me le dire, et qui, sur quelques mots échappés à sa majesté, a semé ici le bruit de son exil, qui s'est répandu, comme vous l'avez vu. Ah! monsieur le duc, si vous aviez voulu nous aider...

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant légèrement.*

Vous aider, moi? J'en suis bien éloigné, M. de

Conchini, assurément; et, comme je vous l'ai dit, il me reste toujours pour ce chien d'homme-là un fonds d'amitié dont je ne saurois me débarrasser. Et puis, d'ailleurs, c'est que je suis si peu fait à l'intrigue; j'y suis si gauche, que j'aime cent fois mieux me trouver à une surprise de place que dans une tracasserie de cour. J'y suis moins maladroit, vous dis-je.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *souriant.*

Monsieur le duc, vous avez plus d'adresse que vous n'en voulez faire paroître. La vôtre, dans ce moment-ci, ne m'échappe pas; et voici en quoi elle consiste : vous profiterez de l'effet de la mine, s'il est heureux, et, au cas qu'elle soit éventée, vous ne pourrez pas même être soupçonné d'avoir été un des ingénieurs.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air sérieux et fier, et avec beaucoup de hauteur.*

Un moment, monsieur, s'il vous plaît; vous ne pouvez ni devez penser que...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant d'un air soumis et respectueux.*

Eh! non, non, monsieur le duc; je vois à présent ce que je puis, et ce que je dois penser de votre inaction. Tenez, votre vieille franchise, à vous autres seigneurs françois, vous fait regarder une intrigue, même la plus juste, comme un mal : moi, je n'y en trouve aucun; au contraire, vu celui que M. de Rosni cause dans le royaume, c'est une obligation que la France nous aura, à la signora

Galigaï et à moi, d'avoir intrigué pour la délivrer de ce ministre-là. Dans tout ceci, notre intention est bonne; nous ne voulons que le bien du François, nous autres.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Oh! je sais bien que c'est-là votre but. (*Voyant paroître le roi avec le duc de Sulli.*) Mais voici le roi qui sort du conseil.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *bas, au duc de Bellegarde.*

M. de Sulli l'accompagne. Ils ont toujours l'air du plus grand froid; ils sont toujours mal ensemble : cela est excellent.

SCÈNE IV.

HENRI, *en uniforme de chasse;* LE DUC DE SULLI, *en habit ordinaire;* SUITE DES COURTISANS; LES DEUX OFFICIERS DES CHASSES, *qui se tiennent à la porte de l'antichambre du roi;* LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

HENRI, *au duc de Bellegarde, en s'avançant avec le duc de Sulli, auquel il marque avoir envie de parler d'abord.*

Bon jour, mon cher Bellegarde... (*Au marquis.*) Bon jour, M. de Conchini.... (*A Sulli.*) Le conseil a fini plus tôt que je ne croyois, M. de Sulli.... (*Au duc de Bellegarde et au marquis de Conchini.*) Notre

rendez-vous n'est qu'à midi... Messieurs, nous aurons du temps pour tout.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ma foi! sire, votre majesté aura aujourd'hui un temps admirable pour sa chasse.

HENRI, *d'un air inquiet.*

Oui, l'on ne pouvoit pas désirer une plus belle journée pour cette saison-ci.... pour l'automne.

LE DUC DE SULLI.

Avant son départ, votre majesté n'auroit-elle point encore quelques autres ordres à me donner?

HENRI, *d'un air froid et gêné.*

Non, monsieur. Il me semble vous les avoir tous donnés dans le conseil... A moins que, vous-même, vous n'ayez quelque chose de particulier à me dire.

LE DUC DE SULLI.

Non, sire, je ne crois pas avoir rien oublié.... *(Après avoir un peu rêvé.)* Ah! pardonnez-moi, je me rappelle à présent l'affaire du brave Crillon. Je vais de ce pas chez lui pour....

HENRI, *l'interrompant, d'un air d'impatience.*

Vous n'aurez pas le temps de finir avec Crillon, monsieur, il vient à la chasse avec moi... Mais n'auriez-vous rien à me dire (*de l'air de l'embarras*) qui vous regardât, vous, monsieur?.. Tenez, auriez-vous le loisir de m'attendre ici un moment?.. Cela ne vous gêne-t-il point, monsieur?

LE DUC DE SULLI, *s'inclinant profondément.*

Moi, sire?... Ma vie et mon temps ont toujours

appartenu à vôtre majesté. Dans l'instant même, si vous l'ordonnez....

HENRI, *l'interrompant, d'un air plus affectueux.*

Non, dans cet instant-ci, il faut que j'aille voir la reine, que j'aille embrasser mes enfants; j'en meurs d'envie!... Attendez-moi ici même, dans cette galerie.... *(D'un air contraint.)* Il faut bien que je vous parle de vous, puisque vous ne voulez point m'en parler le premier... *(Au duc de Bellegarde.)* Vous, mon cher Bellegarde, suivez-moi. Vous n'entrerez pas chez la reine; il est de trop bonne heure : il ne fera pas encore grand jour; mais, en y allant, j'ai un mot à vous dire sur votre gouvernement de Bourgogne. Venez avec moi, mon ami.

(Le roi sort, suivi de M. de Bellegarde et d'une partie des courtisans; les autres restent dans le fond, avec les deux gardes-chasses.)

SCÈNE V.

LE DUC DE SULLI, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à part.*

Faisons parler M. de Sulli.... Il lui échappera sûrement quelques propos indiscrets et pleins de hauteur, et je les rendrai au roi, ce soir, tels qu'il me les aura tenus... *(Au duc.)* Vous me voyez, monsieur le duc, dans la plus grande joie de l'entretien particulier que le roi veut avoir avec vous. Vous

dissiperez facilement tous les nuages qui se sont élevés entre vous et lui, depuis quelque temps.... Je le désire bien vivement, du moins.

LE DUC DE SULLI, *d'un air froid.*

Je vous en ai toute l'obligation que je dois vous en avoir, M. de Conchini.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très vivement.*

Ah! monsieur, qu'un grand ministre est à plaindre! L'envie et la calomnie le poursuivent sans relâche. Avec tout autre prince que notre monarque je craindrois que....

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant d'un air fier.*

Oui; mais avec lui je n'ai rien à craindre, et je ne crains rien, monsieur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très vivement.*

Vous pouvez avoir raison avec ce prince-ci, qui a toujours devant les yeux vos services en tout genre; qui se souvient que, dans les premiers temps, vous lui avez sacrifié votre fortune; que vous avez exposé mille fois votre vie à ses côtés; que des blessures dont vous êtes couvert, vous en avez encore....

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant avec impatience.*

Eh! monsieur, de grâce, abrégeons.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *continuant.*

Je n'en dis point trop, monsieur, et le roi doit toujours avoir présent à l'esprit que vous avez négocié, au-dedans, avec tous les grands de son État, desquels il a été obligé de racheter son royaume pièce à pièce.... qu'au dehors, vos né-

gociations ont encore été plus brillantes. Il ne doit pas lui sortir de sa mémoire que la feue reine Élisabeth vous donna à Londres....

LE DUC DE SULLI, *avec une impatience encore plus vive.*

Vive dieu! monsieur, encore une fois, finissons!... Toutes ces louanges si sincères ne me tourneront point la tête, je vous en préviens.... Voyons, à quoi en voulez-vous venir?

LE MARQUIS DE CONCHINI, *avec la plus grande vivacité.*

J'en veux venir, monsieur le duc, à la conséquence de tout cela : c'est qu'il est impossible que le roi n'ait pas conservé pour vous, au fond de son cœur, toute la reconnoissance qu'il doit à vos services; et je vous supplie de me dire si vous n'êtes pas de la dernière surprise que ce prince, après toutes les obligations qu'il vous a, et connoissant aussi bien votre âme, puisse un instant prêter l'oreille aux imputations calomnieuses dont on ne cesse de vous noircir dans son esprit depuis quelques mois.

LE DUC DE SULLI, *avec un air froid et railleur.*

Tenez, M. de Conchini, avec un homme moins franc que vous ne l'êtes, et qui n'auroit pas le cœur sur les lèvres, comme vous l'avez, je pourrois imaginer que la question que vous me faites là seroit tout-à-fait insidieuse, et qu'il me seroit également dangereux d'y répondre ou de me taire; mais avec vous...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant.*

Moi, qui vous suis dévoué et qui...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant aussi.*

Oh! je le sais bien, M. de Conchini : aussi je vous dis qu'avec tout autre que vous, si je gardois le silence dans ce cas-là, ce silence pourroit être interprété au roi (par tout autre que par vous) comme l'effet d'une fierté criminelle, et que, si je parlois au contraire, ou que je convinsse de la facilité prétendue du roi à croire mes ennemis, j'offenserois injustement mon maître et mon bienfaiteur.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Oui, j'entends très bien....

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant.*

Cependant, monsieur, malgré les risques qu'il y auroit à courir en s'expliquant dans une circonstance si délicate, je dirois à ce quelqu'un d'artificieux, mal intentionné, et qui viendroit pour sonder mes sentiments sur tout cela, ce que je vous dirai à vous-même, M. de Conchini, ce que je dirois à mon meilleur ami : c'est qu'ayant toujours vécu sans reproches, et comptant fermement sur la justice du roi, je suis si persuadé, si convaincu d'ailleurs de ses bontés pour moi, que, quand j'entendrois de la bouche même de sa majesté qu'elle m'abandonne, je ne l'en croirois pas, et j'imaginerois que sa langue a trompé son cœur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air d'embarras.*

Ah! monsieur... oui... Mais gardez-vous bien de vous livrer à cette confiance aveugle... et voyez....

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant d'un air fier et avec un mépris marqué.*

Je ne vois rien et je ne veux rien voir que cela, monsieur. Ce sont les purs sentiments de mon âme, et que vous pouvez rendre à sa majesté dans les mêmes termes.... C'est ce que je n'attends pas de vous, cependant, monsieur, si vous voulez que je vous parle à présent d'un style plus clair et moins figuré.....

LE MARQUIS DE CONCHINI, *troublé.*

Comment, monsieur, moi?... Pourriez-vous me croire capable?... *(Voyant reparoître le roi.)* Mais, voici le roi de retour.

(Le roi s'arrête à la porte de la galerie avec le duc de Bellegarde, le marquis de Praslin, les deux officiers des chasses, et quelques autres personnages muets. Le duc de Sulli et le marquis de Conchini vont au-devant du roi, et Conchini passe dans l'antichambre, où il reste en vue avec les autres courtisans, qui marquent, pendant toute la scène suivante, leur inquiète curiosité sur l'événement de l'entretien du roi avec Sulli.)

SCÈNE VI.

HENRI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE PRASLIN, PLUSIEURS COURTISANS, LES OFFICIERS DES CHASSES, LE DUC DE SULLI, LE MARQUIS DE CONCHINI.

HENRI, *donnant ses ordres à l'entrée de la galerie.* BELLEGARDE, d'Aumont, Brissac, Duplessis, Matignon, Villars, La Châtre, Clermont, et vous aussi, monsieur de Montmorenci, tenez-vous quelques moments dans cette pièce-ci, je vous prie. Nous partirons après pour la chasse. Mais j'ai à parler auparavant en particulier à monsieur de Sulli..... (*Au marquis de Praslin.*) Marquis de Praslin, tenez-vous aussi là-dedans, et mettez à cette porte deux de mes gardes en sentinelle avec la consigne de ne laisser entrer personne dans ma galerie.... N'en faites pourtant pas fermer les portes. Je ne m'embarrasse pas que l'on nous voie; mais je ne veux pas que l'on soit à portée de nous entendre.... (*M. de Praslin pose lui-même les sentinelles. Henri, prenant M. de Sulli par la main, l'amène, sans rien dire, jusqu'au bord des rampes, quitte sa main, le regarde, et reste un moment sans parler.*) Eh bien! monsieur, la façon dont nous sommes ensemble depuis six semaines, le froid que je vous marque et la contrainte dans laquelle nous vivons vis-à-vis l'un de l'autre, vous vous accomodez donc de tout cela, monsieur? vous n'êtes donc point inquiet?

LE DUC DE SULLI, *d'un air noble et respectueux.*

Sire, avec tout autre prince que Henri je me croirois perdu, en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familière que vous me témoigniez toujours; mais, avec votre majesté, j'ai pour moi votre équité, vos sentiments... oserois-je dire votre amitié et mon innocence? Tout cela me rassure; je suis tranquille.

HENRI, *d'un air un peu attendri.*

Cette tranquillité peut marquer, je vous l'avoue, le témoignage d'une conscience pure, et qui n'a point de reproches à se faire; mais, cependant, monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie et m'adresse des plaintes contre vous, et vous gardez le plus profond silence.

LE DUC DE SULLI, *d'un air ferme et respectueux.*

Oui, sire, c'est dans un silence respectueux que je dois attendre que votre majesté m'ouvre la bouche sur des faits dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossière calomnie.... Parler le premier à votre majesté de toutes ces imputations odieuses et absurdes, c'eût été, en quelque façon, leur donner du crédit, et en reconnoître la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles accusations auxquelles vous-même ne croyez pas, sire.

HENRI, *avec bonté.*

Eh! mais, mais....

LE DUC DE SULLI, *avec force.*

Non, sire, vous n'y croyez pas.... Il n'y a

qu'une seule de ces accusations qui ait quelque air de vérité, ou, pour mieux dire, de la vraisemblance.... (*Tirant de sa poche un papier.*) C'est ce billet de moi, que vous me renvoyâtes hier au soir par La Varenne. Quatre mots, que j'ai mis au bas, vous en développeront toute l'énigme. Que votre majesté daigne jeter les yeux sur l'explication que j'y donne. (*Il donne au roi ce papier.*)

HENRI, *regardant le papier.*

Je tombe de mon haut!... (*Prenant la main du duc de Sulli.*) Ah! M. de Rosni, comme ils m'ont trompé, les cruelles gens!

LE DUC DE SULLI.

Quant aux satires, et surtout, sire, au libelle fait par Juvigni, avec tant de force de style et d'éloquence, et que j'ai lu, tout aussi bien que votre majesté....

HENRI, *l'interrompant, avec feu.*

Quoi! vous l'avez lu, Rosni? et vous n'êtes pas venu, tout de suite, pour vous expliquer avec moi?..

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant.*

Non, sire, je l'ai méprisé. Ce n'est pas que si votre majesté m'en eût parlé la première, j'eusse voulu et que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une justification qui doit....

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appelez-vous justification, mon ami? Ven-

tre-saingris! l'éclaircissement que vous me donnez sur ce billet répond lui seul à tout.... à tout, et je n'ai plus rien à entendre.

LE DUC DE SULLI, *avec le plus grand feu.*

Pardonnez-moi, sire, il est de toute nécessité que vous ayez la bonté d'entendre ma justification; et la voici.... Depuis trente-trois ans je vous sers; j'ose vous dire plus, je vous aime. A mon attachement inviolable pour votre majesté se joint l'honneur, dont je ne me suis et dont je ne veux jamais m'écarter. Ils se réunissent, l'un et l'autre, à mon intérêt personnel, qui est de vous servir jusqu'à mon dernier soupir.... Ce sont-là mes vrais sentiments.... Pour vous persuader, au contraire, ou que je veux ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n'établissent dans leurs propos et dans leurs libelles que des possibilités purement chimériques.... Eh! en effet, quel seroit mon but dans une trahison prise dans le grand?.. De me mettre votre couronne sur la tête? Vous ne me croyez pas assez dépourvu de jugement pour tenter l'impossible. De la faire passer à quelqu'autre branche de votre maison, ou à quelque puissance étrangère? Ah! mon prince! ah! mon héros! quel autre monarque, quelles puissances, quels États peuvent jamais élever ma fortune aussi haut que vous avez élevé la mienne?

HENRI, *le serrant dans ses bras.*

Ah! mon cher Rosni! mon cher Rosni!

LE DUC DE SULLI, *poursuivant avec feu.*

Ah! mon cher maître, vous le serez toujours... Vous m'aimez, vous m'estimez.... oui, sire, vous m'estimez au point que j'ai la noble présomption de croire que vous n'avez point eu (dans cette affaire-ci même) de soupçons réels sur ma fidélité... ce que j'appelle de véritables soupçons. Non, sire, vous n'en avez point eu.

HENRI, *reprenant vivement.*

Point de vrais soupçons, non, mon ami, je n'en ai point eu; à peine étoient-ce de légères inquiétudes, et si foibles encore qu'elles n'avoient aucune tenue.... Eh! tiens, mon cher Rosni, je vais t'ouvrir mon cœur : je n'eusse jamais eu ces légères inquiétudes, jamais l'on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages sur ta fidélité, si nous eussions vécu, tous les deux, dans un autre temps : mais, dans ce siècle affreux, dans ce siècle de troubles, de conspirations, de trahisons, où j'ai vu, où j'ai éprouvé les plus noires perfidies de la part de ceux que j'avois traités comme mes meilleurs amis; où j'ai pensé être mille fois le jouet et la victime de la scélératesse de leurs complots.... tu me pardonneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance.... Je les réparerai, M. de Rosni, par de nouveaux bienfaits, qui porteront au plus haut point d'élévation et vous et votre maison. Je veux que....

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant avec feu.*

Arrêtez, sire! Vos bontés pour moi iroient peut-

être trop loin : il faut y mettre des bornes. Vos malheurs et les plus noires ingratitudes ont dû nourrir et étendre vos défiances; que votre cœur n'en ait plus désormais pour moi : je le mérite. Mais que votre majesté mette la plus grande prudence et une extrême circonspection dans les bienfaits dont elle voudroit encore m'honorer. Je suis le premier à lui demander à genoux de ne jamais me donner de places fortes, de principautés; en un mot, de ne jamais me faire de ces sortes de grâces qui puissent me donner la possibilité de me déclarer chef de parti, si je voulois le tenter. Ces grâces-là, sire, sont des armes qui n'en seroient jamais pour moi; mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI, *avec la plus grande vivacité de sentiment.*

Grand-maître, tu n'auras jamais d'ennemis à craindre tant que je vivrai.

LE DUC DE SULLI, *après s'être incliné pour le remercier.*

Ah! sire, plût à Dieu que cela fût vrai!... Mais cet entretien-ci est la preuve du contraire, et des effets cruels que peuvent produire des calomnies, travaillées de main de courtisan.

HENRI, *avec la dernière vivacité.*

Eh! mais, elles n'en auroient produit aucuns, si, depuis que je vous boude, cruel homme que vous êtes, vous eussiez voulu venir bonnement vous éclaircir avec moi... Ah! Rosni, cela n'est

pas bien à vous! Depuis trente ans que je vous ai juré amitié, moi, je n'ai rien eu sur le cœur que je ne l'aie déposé dans votre sein : projets, affaires, plaisirs, amitiés, amours, chagrins domestiques, je vous ai tout confié; et vous, vous vous tenez sur la réserve pour une mince explication avec moi!... Les larmes m'en viennent aux yeux! Les princes ne peuvent-ils donc avoir un ami?

LE DUC DE SULLI, *du ton le plus attendri.*

Ah! mon adorable maître! cette force, cette vérité de sentiment m'éclairent à présent sur ma faute. Oui, sire, j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué dès le premier instant, et de ..

HENRI, *l'interrompant avec la plus grande vivacité.*

Oui, monsieur!... et vous sentiriez encore mille fois davantage votre tort, si vous saviez, mon ami, ce que j'ai souffert, moi, pendant notre espèce de brouillerie.... Que cela n'arrive donc plus... Je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vingt-quatre heures; entendez-vous, Rosni?

LE DUC DE SULLI, *avec passion.*

Oh! je les préviendrai dès leur naissance. Ah! sire! ah! mon ami! Pardonnez au trouble de mon cœur... ce mot... qui vient de m'échapper.

HENRI, *avec la dernière vivacité.*

Appelle-moi ton ami, mon cher Rosni! ton ami! Eh! que je l'ai bien sentie cette amitié que j'ai pour toi! Tiens, lorsque tout à l'heure, auparavant de passer chez la reine, je me suis contraint

à te faire un accueil froid, et que je t'ai appelé *monsieur*, te rappelles-tu de ne m'avoir répondu que par une inclination de tête et une révérence profonde? Eh bien! en voyant ta douleur et ton attendrissement, mon cher Rosni, peu s'en est fallu que, dans ce moment, je ne t'aie jeté les bras au col, et que je n'aie commencé par là notre explication.

LE DUC DE SULLI, *dans le dernier attendrissement, et d'une voix entrecoupée.*

Ah! sire! ce dernier trait... Ah! permettez qu'avec les larmes de la joie et de la plus tendre sensibilité, je me précipite à vos pieds pour vous remercier... (*Il se jette aux pieds du roi.*)

HENRI, *le relevant avec vivacité.*

Eh! que faites-vous donc là, Rosni?... Relevez-vous donc... Prenez donc, prenez donc garde. Ces gens-là qui nous voient, mais n'ont pas pu entendre ce que nous disions, vont croire que je vous pardonne. Vous n'y songez pas: relevez-vous donc... (*M. de Rosni, un genou en terre, reste la bouche collée sur la main du roi pendant tout ce couplet. Le roi le relève et l'embrasse à plusieurs reprises, puis il va vers la porte.*) (*Au marquis de Praslin.*) Marquis de Praslin, faites relever vos sentinelles; tout le monde peut entrer, et partons pour la chasse. (*A tous les courtisans.*) Mais, auparavant que de monter à cheval, je suis bien aise, messieurs, de vous déclarer à tous que j'aime Rosni plus que jamais, et qu'entre lui et moi c'est à la vie et à la mort.

LE DUC DE SULLI.

Ah! sire, comment pourrai-je jamais reconnoître....

HENRI, *l'interrompant.*

En continuant de me servir comme vous m'avez toujours servi, M. de Rosni.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au duc de Sulli.*

Ah! parbleu! mon cher duc, je prends bien part...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant, au duc de Sulli.*

Ah! monsieur, l'excès de ma joie...

HENRI, *les interrompant tous les deux.*

Allons, allons, vous lui ferez tous vos compliments à la chasse, où je veux qu'il vienne avec nous.

LE DUC DE SULLI.

Moi, sire?

HENRI.

Vous-même, mon cher Rosni. Je sais bien que vous n'aimez pas autrement la chasse; mais j'aime à être avec vous aujourd'hui, moi, toute la journée, mon ami.

LE DUC DE SULLI.

Je suis pénétré de ce que vous dites là, sire; cependant, si votre majesté m'en dispensoit....

HENRI, *l'interrompant.*

Non, mon pauvre Rosni, ma chasse ne peut

être heureuse si vous n'y venez pas; et j'ai des pressentiments que, si vous en êtes, il nous arrivera des aventures agréables; j'ai cela dans l'idée. Allez donc vous habiller, et venez nous joindre au rendez-vous. L'on n'attaquera pas que vous n'y soyez. (*Il lui donne un petit coup sur la joue en signe d'amitié.*)

LE DUC DE SULLI.

Allons, sire, je cours donc bien vite m'habiller.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

HENRI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, PLUSIEURS COURTISANS, LES OFFICIERS DES CHASSES.

HENRI, *à Conchini.*

M. de Conchini, il y aura bien des gens à qui ce raccommodement-ci ne plaira pas jusqu'à un certain point.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ce n'est pas à moi, sire, je vous le jure.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au roi.*

Ma foi, sire, ce raccommodement-ci étoit désiré de tous ceux qui aiment le bien de votre État.... Cet homme-là sera toujours le bras droit de votre majesté, et il est d'une habileté dans les affaires....

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appelez-vous dans les affaires? Ajoutez donc à la tête de mes armées, dans mes conseils, dans les ambassades.... Je l'ai toujours présenté avec succès, à mes amis et à mes ennemis.... Mais, partons, partons.

(Le roi sort, et est suivi de toute sa cour.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'entrée de la forêt de Sénart, du côté de Lieursain.

SCÈNE I.

LUCAS, CATAU, *habillés en paysans du temps de Henri IV.*

(L'on entend un cor-de-chasse dans l'éloignement.)

LUCAS.

Parguenne! mam'selle Catau, entendais-vous ces corneux-là? Encore un coup, v'nais vous en voir la chasse avec moi. All'n'est pas loin d'ici. Allons du côté que j'entendons les cors.

CATAU.

Oh! Lucas, je n'ons pas le temps; il faut que je nous en retournions cheux nous.

LUCAS.

Dame! c'est que ça n'arrive pas tous les jours, au moins, que la chasse vienne jusqu'à Lieursain... J'y verrons peut-être notre bon roi Henri.

CATAU.

Vraiment, j'aurions bien envie de l'voir, car je ne l'connoissons pas pus qu'toi, Lucas; mais il se fait tard, ma mère m'attend : faut que je l'y aide

à faire le souper. Mon frère Richard arrive ce soir.

LUCAS.

Quoi! M. Richard arrive ce soir? Queu plaisir! queu joie!... J'espérons qu'il déterminera à mon mariage avec vous, M. Michau, votre père, qui barguigne toujours.... Mais, parguenne! c'est bian mal à vous de ne m'avoir pas déja dit c'te nouvelle-là!

CATAU.

Est-ce que j'ai pu vous la dire pus tôt donc? Je viens de l'apprendre tout à l'heure.

LUCAS.

Eh bian! falloit me la dire tout de suite.

CATAU.

Queu raison! Est-ce que je pouvois vous dire ça auparavant que de vous avoir rencontré?

LUCAS.

Bon! vous pensiais bian à me rencontrer, tant seulement! Vous ne pensiais qu'à courir après la chasse. Est-ce là de l'amiquié donc, quand on a une bonne nouvelle à apprendre à quelqu'un?

CATAU, *à part.*

Mais, voyez donc queue querelle il me fait, pendant que je n'ai voulu voir la chasse que parce que je savois ben que je l'rencontrerions en chemin, ce bijou-là!... et il faut encore qu'il me gronde!.. .. (*A Lucas.*) Allez, vous êtes un ingrat.

LUCAS, *d'un air tendre.*

Eh! pardon, mam'selle Catau; c'est que j'igno-

rions tout ça; nous.... Dame! voyais-vous? c'est que je vous aimons tant, tant, tant!

CATAU.

Eh! pardi! je vous aimons ben aussi, nous, monsieur Lucas; mais je n'vous grondons pas que vous ne l'méritiais.

LUCAS, *en riant.*

Oh! tatigué! vous me grondais bian queuquefois sans que je le méritions!... Par exemple, hier encore, devant M. et madame Michau, ne me grondites-vous pas d'importance, à propos de c'te dévergondée d'Agathe, qui a pris sa volée avec ce jeune seigneur? Dirais-vous encore que j'avions tort?

CATAU, *d'un air mutin.*

Oui, sans doute, je le dirai encore. Je ne saurois croire, moi, qu'Agathe se soit en allée exprès avec ce monsieur. C'est une fille si raisonnable, elle aimoit tant mon frère Richard!... Allais, allais, il y a queuque chose à cela, que je ne comprenons pas.

LUCAS, *en se moquant.*

Oh! jarnigoi! je le comprends bian, moi.

CATAU.

Oh! tiens, Lucas, ne renouvelons pas c'te querelle-là, car je te gronderions encore, si j'en avions le temps. Mais j'ons affaire... Adieu, Lucas.

LUCAS.

Adieu, méchante.

CATAU, *lui jetant son bouquet au nez.*

Méchante!... Tiens, v'là pour t'apprendre à parler.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE II.

LUCAS, *seul, regardant du côté par où Catau est partie.*

ATTENDAIS donc, attendais donc.... La petite espiègle, alle est déja bian loin.... C'est gentil pourtant ça.... La façon dont all'me baille son bouquet, en faisant semblant de me l'jeter au nez, en est tout-à-fait agreyable... (*Ramassant le bouquet et apercevant Agathe en se relevant.*) Mais, que vois-je? ons-je la berlue?... Avec tous ces biaux ajustorions-là? c'est mam'selle Agathe, dieu me pardonne!

SCÈNE III.

AGATHE, *habillée comme une bourgeoise, étoffe du temps de Henri IV; vertugadin en grand collet monté, en dentelles fort empesées, et coiffée en dentelles noires;* LUCAS.

AGATHE.

C'EST moi-même, mon cher Lucas.... De grâce! écoute-moi un moment.

LUCAS, *l'interrompant.*

Tatigué! comme vous v'là brave, mam'selle

Agathe! Vous v'là vêtue comme une princesse.... Vous arrivais donc de Paris.... de la cour?... Faut qu'vous y ayiez fait eune belle forteune, depuis six semaines qu'vous êtes disparue de Lieursain! M. Jérôme, vot'père, qu'est le pus p'tit fermier de ce canton, il n'a pas dû vous reconnoître... Allais, vous devriais mourir de pure honte.

AGATHE, *d'un air triste.*

Hélas! les apparences sont contre moi; mais je ne suis point coupable. Le marquis de Conchini m'a fait enlever, malgré moi, et m'a fait conduire à Paris. Ce cruel m'a tenue six semaines dans une espèce de prison.... Ma vertu, mon courage et mon désespoir m'ont prêté les forces nécessaires pour me tirer de ses mains. Je me suis échappée; j'arrive à l'instant, et t'ayant aperçu d'abord, et ayant à te parler, je n'ai pas voulu me donner le temps de quitter ces habits, qu'on m'avoit forcée de prendre, et qui paroissent déposer contre mon honneur.

LUCAS, *d'un air moqueur.*

« Déposer contre mon honneur!... » Les biaux tarmes! Comme ça est bian dit! V'là ce que c'est que d'avoir demeuré, depuis vot' enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans, cheux c'te signora Léonore Galigaï, là ousque ce marquis de Conchini est devenu vot' amoureux. Dame! d'avoir été élevée cheux ces grands seigneurs, ça vous ouvre l'esprit d'eune jeune fille, ça! Ça vous a appris à bian parler.... et à mal agir.... Mais, parce qu'ous

avais de l'esprit, pensais-vous pour ça que je sommes des bêtes, nous?... Crayais-vous que je vous crairons? Tarare! comme je sis la dupe de c'te belle loquence-là!

AGATHE.

Mais, si tu veux bien, mon ami....

LUCAS, *l'interrompant.*

Moi, vot'ami, après ce qu'ous avais fait? l'ami d'une parfide qui trahit M. Richard, à qui alle assure qu'all' l'aime; et qui après le plante là, pour eun seigneur qu'all' ne peut épouser?... à qui all' vend son honneur pour avoir de biaux habits, et n'être pus vêtue en paysanne? Moi, l'ami d'une criature comme ça!... fi! morgué! ignia non pus d'amiquié pour vous dans mon cœur qui gni en a sur ma main, voyais-vous?

AGATHE.

Encore un coup, Lucas, rien n'est plus faux que....

LUCAS, *l'interrompant.*

Rian n'est pus vrai.... et ça est indigne à vous d'avoir mis comm' ça le trouble dans not' village... d'avoir arrêté, tout court, nos mariages... J'étois près d'épouser, moi, mam'selle Catau, la sœur de M. Richard. M. Michau, son père, à elle et à lui, M. Michau, qu'est le plus riche meunier de ce royaume, vous auroit mariée, vous-même, à M. Richard, son fils, qu'est un garçon d'esprit, qu'a fait ses études à Melun, qui parle comme un livre, de même que vous,... qui sait le latin, et

qui, à cause de ça, et de dépit de ce que vous l'avez abandonné, va, se dit-il, se précipiter dans l'église, à celle fin de devenir, par après, not' curé.

AGATHE.

Puisque tu ne veux pas m'entendre, dis-moi, du moins, si Richard est ici.

LUCAS.

Non, il n'y est pas; il n'y sera que ce soir. N'a-t-il pas eu la duperie d'aller pour vous à Paris, mam'selle, à celle fin de demander justice à not' bon roi, qui ne la refuse pas pus aux petits qu'aux grands?

AGATHE, *à part, en soupirant.*

Que je suis malheureuse!... Comment me justifier?... (*A Lucas.*) Sans que je puisse m'en plaindre, Richard aura toujours droit de conserver des soupçons odieux.

LUCAS.

Il auroit un grand tort d'en conserver, oui.... (*Voyant Agathe en pleurs.*) Bon! vous larmoyez!... Eh! ouiche! tous ces pleurs de femmes-là sont de vraies attrappe-minettes.

AGATHE.

Hélas! je te pardonne de ne pas me croire sincère.... Mais, si ce n'est pas pour moi, du moins, par amitié pour Richard, rends-lui un service, qu'en t'apercevant, au commencement de la forêt, je suis venue te demander ici... C'est pour lui que tu agiras.

LUCAS.

Voyons, quenque c'est, mam'selle?

AGATHE, *très affectueusement.*

C'est un service qui tend à me justifier vis-à-vis de mon amant, s'il est possible... De grâce! rends-lui cette lettre (*elle lui présente une lettre*) que je lui écrivois, à tout hasard, et que l'occasion que je trouvai, sur-le-champ, de me sauver ne m'a pas même laissé le temps d'achever.... Donne-la lui donc.... Prends-moi en pitié, et ne me réduis pas au désespoir en me refusant.

LUCAS, *attendri et se retenant de le laisser voir.*

Baillez-moi c'te lettre, la belle pleureuse; je la li rendrons. Vous m'avez attendri; mais ne pensais pas pour ça m'avoir fait donner dans le pigneau, non.... non, palsangué! et je l'y parlerons contre vous; je vous en prévenons d'avance.... Je n'voulons pas que not' ami Richard, et qui sera bientôt not' biau-frère, achetient chat en poche, entendais-vous?

AGATHE.

Va, ce n'est pas toi qu'il m'importe de convaincre de mon innocence; c'est mon amant, c'est son père, aux pieds desquels je suis résolue de m'aller jeter pour leur jurer que je ne suis point coupable... Avertis-moi seulement dès que Richard sera arrivé.

LUCAS.

Oui, oui, je vous avartirons. Allais, allais, je vous le promettons. (*Agathe s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

LUCAS, *seul, et mettant la lettre dans sa poche.*

Comme ces femelles avont les larmes à commandement! Ça pleure quand ça veut, déja et d'un... et pis, quand il s'agit de leux honneur, ces filles vous font d'shistoires, d'shistoires... qui n'ont ni père, ni mère, et, presque toujours, nous autres hommes, après avoir bian bataillé pour ne les pas craire, j'finissons toujours par gober ça... Je sommes assez benêts pour ça.... (*Le jour baisse.*) Et, d'ailleurs, c'te petite mij'aurée-là, qui par son équipée m'a reculé, à moi, mon mariage avec ma petite Catau, que j'aimons de tout not' cœur! c'est-il pas endèvant ça?.... Mais, l'ami Richard devroit être arrivé, car le jour commence à tomber un tantinet.... (*Voyant paroître Richard.*) Eh! mais, c'est li-même.

SCÈNE V.

RICHARD, LUCAS.

LUCAS, *courant l'embrasser.*

Parbi! M. Richard, que je nous embrassions!... Encore.... morgué! encore. Je ne m'en sens pas d'aise, mon ami.

RICHARD.

Ah! mon cher Lucas, j'ai plus besoin de ton amitié que jamais; mon malheur est sans ressource.

LUCAS.

J'nous en étions toujours bian douté.... Mais, comment ça, donc?

RICHARD.

Comment?... Tu as vu que j'étois parti pour Paris, dans le dessein de m'aller jeter aux pieds de sa majesté; mais ce malheureux marquis de Conchini, qui a su mon projet, sans doute, par ses espions, dont je me suis bien aperçu que j'étois suivi, m'a fait dire qu'il me feroit arrêter si je restois à Paris.

LUCAS.

Queu scélérat!

RICHARD.

Ce ne sont point ses menaces qui m'ont déterminé à revenir, c'est une lettre qu'après cela j'ai reçue d'Agathe... La perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus.

LUCAS,

All' vous avoit déja écrit?

RICHARD, *très vivement.*

Oui, Lucas. Elle m'a écrit qu'elle ne m'aimoit plus, elle!... elle!... Ah! sans doute cet infâme séducteur, soit par force, soit par adresse, est parvenu à s'en faire aimer, lui-même. Elle aura été éblouie par la grandeur imposante de ce vil seigneur étranger.

LUCAS.

Quoi! all' l'aime? vrai?

RICHARD, *avec transport.*

Oui, elle l'aime; elle ne m'aime plus... Ma rage!... Mais calmons ces transports, qui ne font qu'irriter mes maux... Oublions-la... Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS,

Oh! vous ferez très bian. All' est ici, c'tapendant.

RICHARD, *très vivement,*

Elle est ici? elle est ici?

LUCAS.

Oui, all' est ici de tout à c'theure. All' m'est déja venu mentir sur tout ça, la petite fourbe! et pour se justifier, ce dit-elle, all' m'a même baillé pour vous eune lettre, que j'ons là.

RICHARD, *encore plus vivement.*

Quoi! tu as une lettre d'elle, et pour moi? Donne donc.

LUCAS, *lui montrant la lettre sans la lui donner.*

Tenais, la v'là; mais, croyais-moi, déchirons-la sans la lire. Gnia que des faussetés là-dedans.

RICHARD, *la lui arrachant.*

Eh! donne toujours... (*A part.*) Quelle est ma foiblesse!... (*A Lucas.*) Tu as raison, Lucas, je ne devrois pas la lire... Mon plus grand tourment est de sentir que j'adore encore Agathe plus que jamais.

LUCAS.

C'est bian adoré à vous. (*Richard ouvre la lettre*

et se met à la lire bas.) Mais, lisais donc tout haut, que je voyions c' qu'all' chante.

RICHARD, *lisant la lettre haut, d'une voix altérée, et le cœur palpitant.*

Très volontiers. (*Il lit.*)

« Le lundi, à six heures du matin. »

« N'ajoutez aucune foi, mon cher Richard, à « l'affreuse lettre que vous avez sans doute reçue « de moi; c'est le valet-de-chambre du marquis de « Conchini, ce vilain Fabricio, qui m'a forcée de « vous l'écrire, en m'apprenant que vous étiez à « Paris, et que son maître étoit déterminé à se « porter contre vous aux dernières violences, si je « ne vous l'écrivois pas. Il m'a promis, en même « temps, que, pour prix de ma complaisance, l'on « m'accorderoit plus de liberté. Ce dernier article « m'a décidée; car, si l'on me tient parole, je « compte employer cette liberté à me sauver d'ici. « Nul danger ne m'effraiera. Je crains moins la « mort que de cesser d'être digne de vous. Je vous « écris cette lettre sans savoir par où ni par qui je « puis vous la faire tenir. C'est un bonheur que je « n'attends que du ciel, qui doit protéger l'inno- « cence. Je vous aime toujours; je n'aimerai jamais « que.... Mais j'aperçois que la petite porte du « jardin est ouverte... Ma fenêtre n'est pas bien « haute... avec mes draps, je pourrai... J'y vole. »

(*A part, après avoir lu.*)

Ah ciel! elle sera descendue par la fenêtre! (*A Lucas.*) Eh! si elle s'étoit blessée, Lucas?

LUCAS, *d'un air railleur.*

Blessée?... Je venons de la voir.... Vous donnais donc comme un gniais dans toute c't'écriture-là, vous?

RICHARD.

Comment! que veux-tu dire?

LUCAS.

Tatigué! qu'alle a d'gnimagination c'te fille-là! La belle lettre! queu biau style! comm' ça est en même temps maguifique et parfide!

RICHARD.

Quoi! Lucas, tu pourrois penser qu'elle me trompe? qu'elle pousseroit la perfidie jusqu'à...

LUCAS, *l'interrompant.*

Oui, morgué! je l'croyons de reste. Ce marquis et elle, ils auront arrangé c'te lettre-là ensemblement, et, par exprès, pour qu'ous en soyais le claude.

RICHARD.

Non, elle n'est point capable d'une telle horreur; et toi-même...

LUCAS, *l'interrompant.*

Et moi-même... je vous disons que c'est sûrement là un tour de ce marquis. Il n'en veut pus; il la renvoie à son village.

RICHARD.

Comment, malheureux! tu t'obstines à vouloir qu'une fille comme Agathe....

LUCAS, *l'interrompant.*

Malheureux?.... Oh! point d'injures, not' ami.

Mais, tenais, quand je n'nous y obstinerions pas, là, posez qu'all' soit innocente..... Après avoir été six semaines cheux ce seigneur, qu'est-ce qui le croira? Faut qu'all' le prouve paravant que vous puissiais la revoir avec honneur. Voudriais-vous, en la revoyant avant qu'all' soit justifiée, courir les risques de vous laisser encore ensorceler par elle, et qu'all' vous conduisisse à l'épouser? C'est ce qui vous arriveroit, da, et ce qui seroit biau, n'est-ce pas?

RICHARD, *très tristement.*

Oui, tu as raison, Lucas; je ne dois pas m'exposer à la voir. Je sens trop bien la pente que j'ai à me faire illusion. Mais allons chez toi, mon cher ami : j'y veux passer une heure ou deux pour calmer mes sens et me remettre un peu. *(Il est tout-à-fait nuit.) (Tendrement, à part.)* Ne portons point chez mon père, et au sein de ma famille, les apparences, du moins, du chagrin qui me dévore.

LUCAS.

Oui, v'nais-vous-en cheux nous. Aussi biau v'là la nuit close, et c'te forêt, comme vous savais, n'est pas sûre à ces heures-ci. Ignia tant de braconniers et de voleurs; c'est tout un. (*Entendant du bruit.*) Tenais, tenais, il me semble que j'en entends déja quelques-uns dans ces taillis.

RICHARD, *écoutant et soupirant.*

Oui, allons, mon ami. Nous parlerons chez toi de ton mariage avec ma sœur Catau. Puisque le mien ne peut pas se faire, je veux presser mon père

de finir le tien. Il n'est pas juste que tu souffres de mon malheur. Ce seroit un chagrin de plus pour moi.

(*Ils se retirent ensemble.*)

SCÈNE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, *arrivant dans l'obscurité et en tâtonnant.*

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Nous avons manqué nos relais, monsieur le duc; cela est cruel.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ah! d'autant plus cruel, mon cher Conchini, que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas... Comme la nuit est noire!

LE MARQUIS DE CONCHINI.

L'on n'y voit point du tout. J'ai même de la peine à vous distinguer. Il faut que ce damné cerf nous ait fait faire un chemin...

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Un chemin du diable!... Quel cerf!.... Il s'est fait battre d'abord pendant trois heures dans ces bois de Chailli : il passe ensuite la rivière, nous fait traverser la forêt de Rougeant, où il tient encore deux mortelles heures. Il nous conduit enfin bien avant dans Senart, où nous sommes...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant.*

Sans savoir où nous sommes. (*Entendant venir quelqu'un.*) Mais j'entends marcher. Quelqu'un vient à nous.

SCÈNE VII.

LE DUC DE SULLI, *arrivant en tâtonnant, et saisissant le bras du duc de Bellegarde;* LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE DUC DE SULLI, *au duc de Bellegarde, qu'il prend pour le roi.*

Ah! sire, seroit-ce vous?... Est-ce vous, sire?

LE DUC DE BELLEGARDE, *au marquis de Conchini.*

C'est la voix de M. de Rosni, et son cœur; car il n'est occupé que de son roi.

LE DUC DE SULLI, *reconnoissant le duc de Bellegarde.*

C'est moi-même. Eh! c'est vous, duc de Bellegarde? Êtes-vous seul ici? Savez-vous où est le roi? a-t-il quelqu'un avec lui?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Il y a deux heures que j'en suis séparé; il n'étoit point avec le gros de la chasse quand je l'ai perdu; et, pour moi, je suis ici uniquement avec le marquis de Conchini.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à M. de Sulli.*

Avec votre serviteur, duc de Sulli. Mais, vous, qu'avez-vous donc fait de votre cheval?

LE DUC DE SULLI.

Je l'ai donné à un malheureux valet, qui s'est cassé la jambe devant moi. Mais, dites-moi donc, messieurs, en quel endroit de la forêt nous trouvons-nous ici?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ma foi, nous y sommes égarés; voilà tout ce que nous savons.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Cela est agréable, et surtout pour un galant chevalier comme moi, qui devois, ce soir même, mettre fin à une aventure des plus brillantes. Soit dit, entre nous, sans vanité et sans indiscrétion, messieurs.

LE DUC DE SULLI, *d'un air brusque.*

Duc de Bellegarde, vous n'avez que vos folies en tête! Je pense au roi, moi. Il n'aura peut-être été suivi de personne; la nuit est sombre : je crains qu'il ne lui arrive quelqu'accident.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air indifférent.*

Bon! quel accident voulez-vous qu'il lui arrive?

LE DUC DE SULLI, *vivement.*

Eh quoi! monsieur, ne peut-il pas être rencontré par un braconnier, par quelque voleur? Que sais-je, moi? (*Avec colère.*) En vérité, le roi devroit bien nous épargner les alarmes où il nous met pour lui! Que diable! ne devroit-il pas être content d'être échappé à mille périls, qui étoient peut-être nécessaires dans le temps? et cet homme-

là ne sauroit-il se retenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout-à-fait inutiles?

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Eh! mais, mais, mon cher Sulli, vous mettez les choses au pis.... J'aime le roi autant que vous l'aimez, et....

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant, d'un air indifférent.*

Et moi aussi, assurément... mais, par ma foi! c'est vouloir s'inquiéter à plaisir que de....

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant brusquement.*

Vive dieu! messieurs, nous avons une façon d'aimer le roi tout-à-fait différente; car moi, je vous jure que, dans ce moment-ci, je ne suis nullement rassuré sur sa personne. J'ai peur de tout pour lui, moi; je ne suis pas aussi tranquille que vous l'êtes.

SCÈNE VIII.

UN PAYSAN, *ayant sur le dos une charge de bois;* LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE PAYSAN, *chantant, à part, sur l'air des Forgerons de Cythère.*

« Je suis un bûcheron
« Qui travaille et qui chante... »

LE DUC DE SULLI, *au paysan, en l'arrêtant.*

Qui va là? Qui es-tu?

LE PAYSAN, *jetant son bois de frayeur, et tombant aux genoux de M. de Sulli.*

Miséricorde! messieurs les voleurs, ne me tuais pas. Mon cher monsieur, si vous êtes leux capitaine, ordonnais-leux qu'ils me laissiont la vie.... La vie, monsieur le capitaine, la vie! *(Tirant de sa poche son argent et l'offrant au duc de Sulli.)* V'là quatre patards et trois carolus; c'est tout ce que j'avons.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à M. de Sulli.*

Vous! capitaine de voleurs, mon cher surintendant! cela est piquant, au moins; mais très piquant!

LE DUC DE SULLI, *d'un ton sévère.*

C'est plaisanter mal-à-propos et bien légèrement, monsieur.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au paysan.*

Lève-toi, mon bon-homme, lève-toi. Nous ne sommes point des voleurs, mais des chasseurs égarés, qui te prions de nous conduire au plus prochain village.

LE PAYSAN, *se relevant.*

Eh! parguenne! messieurs, vous n'êtes qu'à une portée de fusil de Lieursain.

LE DUC DE SULLI.

De Lieursain, dis-tu?

LE PAYSAN.

Oui, monsieur, et vous n'avez qu'à me suivre.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien nous prend que ce soit si près : car nous sommes excédés de lassitude.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *au paysan.*

Et nous mourons de faim. Dites-moi, l'ami, trouverons-nous là de quoi?...

LE PAYSAN, *l'interrompant.*

Oh! oui, car je vons vous mener chez le garde-chasse de ce canton. Vous y trouverais des lapins par centaine; car ces gens-là y mangiont les lapins, eux, et les lapins nous mangiont, nous!

LE DUC DE SULLI, *donnant de l'argent au paysan.*

Tiens, mon enfant, voilà un Henri, conduis-nous.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au paysan, en lui donnant aussi de l'argent.*

Tiens, mon pauvre garçon.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *au paysan, en lui donnant de même de l'argent.*

Tiens encore. Eh bien! nous crois-tu toujours des voleurs?

LE PAYSAN.

Au contraire, et grand merci, mes bons seigneurs! Suivais-moi. Dame! si je vous ons pris pour des voleurs, c'est que c'te forêt-ci en fourmille; car, depis nos guerres civiles, biaucoup de ligueux avont pris c'te profession-là.

LE DUC DE SULLI.

Allons, allons, conduis-nous, et marche le premier.

LE PAYSAN, *leur montrant de la main un chemin, qu'il leur fait prendre.*

Venais, venais par ce petit sentier; par ilà, par ilà.

LE DUC DE SULLI, *à part, en faisant passer les autres devant lui et en les suivant.*

Je suis toujours inquiet du roi; il ne me sort point de l'esprit.

(Ils s'éloignent tous les quatre.)

SCÈNE IX.

HENRI IV, *seul, et arrivant en tâtonnant.*

Où vais-je? où suis-je? où cela me conduit-il? Ventresaingris! je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l'issue de cette forêt.... Arrêtons-nous un moment et voyons... Parbleu! je vois.... que je n'y vois rien. Il fait une obscurité de tous les diables! (*Tâtant avec son pied.*) Ceci n'est point un chemin battu, ce n'est point une route; je suis en plein bois... Allons, je suis égaré tout de bon... C'est ma faute. Je me suis laissé emporter trop loin de ma suite, et l'on sera en peine de moi. C'est tout ce qui me chagrine; car, du reste, le malheur d'être égaré n'est pas bien grand.... Prenons notre parti cependant. Reposons-nous, car je suis d'une lassitude... Je suis rendu!... (*Il s'assied au pied d'un arbre et tâte le terrain.*) Oh! oh! cette place-ci n'est pas trop désagréable. Eh! mais, là, l'on n'y passeroit pas mal la nuit. Ce coucher

ci n'est pas trop dur. J'en ai, parbleu! trouvé par fois de plus mauvais. (*Il se couche et se remet tout de suite en son séant.*) Si ce pauvre diable de duc de Sulli, qui ne vient à la chasse que par complaisance, que j'ai forcé aujourd'hui de m'y suivre, s'est, par malheur, égaré comme moi! Oh! je suis perdu; et ce seroit encore bien pis si j'étois obligé de passer la nuit dans la forêt; il me feroit un train!..., il me feroit un train!... je n'aurois qu'à bien me tenir!... Il me semble que je l'entends qui me dit, avec son air austère : « J'adore Dieu, sire! « vous avez beau rire de tout cela, je ne vois rien « de plaisant, moi, à faire mourir d'inquiétude « tous vos serviteurs. » Si je pouvois cependant reposer et m'endormir quelques heures, je reprendrois des forces pour me tirer d'ici. Essayons. (*Il se recouche et paroît reposer un instant : on tire un coup de fusil; il s'éveille et se relève, en mettant la main sur la garde de son épée.*) Il y a ici quelques voleurs. Tenons-nous sur nos gardes.

SCÈNE X.

DEUX BRACONNIERS, HENRI IV.

LE PREMIER BRACONNIER, *à son camarade.*

Es-tu sûr de l'avoir mis à bas?

LE SECOND BRACONNIER.

Oui; c'est une biche. Il me semble l'avoir entendue tomber.

HENRI, *à part, en se relevant et allant vers le fond du théâtre.*

Ce sont des braconniers; je vois cela à leur entretien.

LE PREMIER BRACONNIER, *à son camarade.*

Ne dis-tu pas que tu la tiens?

LE SECOND BRACONNIER.

Tu rêves creux. Je n'ai point parlé.

LE PREMIER BRACONNIER.

Si ce n'est pas toi qui as parlé, il y a donc ici quelqu'un qui nous guette.... Je me sauve, moi.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE XI.

HENRI, LE SECOND BRACONNIER.

LE SECOND BRACONNIER, *à part.*

Parguenne! et moi, je m'en fuis.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE XII.

HENRI, *seul, et appelant les braconniers.*

Eh! messieurs! .. messieurs!... Bon! ils sont déjà bien loin.... Ils auraient pu me tirer d'ici, et me voilà tout aussi avancé que j'étois.

SCÈNE XIII.

MICHAU, *ayant deux pistolets à sa ceinture, et une lanterne sourde à la main*; HENRI.

MICHAU, *saisissant Henri par le bras.*

Ah! j'tenons le coquin qui vient de tirer sur les cerfs de notre bon roi.... Qu'êtes-vous? allons, qu'êtes-vous?

HENRI, *hésitant.*

Je suis, je suis.... (*A part, en se boutonnant; pour cacher son cordon bleu.*) Ne nous découvrons pas.

MICHAU.

Allons, coquin! répondais donc. Qu'êtes-vous?

HENRI, *riant.*

Mon ami, je ne suis point un coquin.

MICHAU.

M'est avis que vous ne valais guères mieux, car vous ne répondais pas net! Qu'est-ce qu'a tiré ce coup de fusil, que j'venons d'entendre?

HENRI.

Ce n'est pas moi, je vous jure.

MICHAU.

Vous mentais, vous mentais.

HENRI.

Je mens.... je mens.... (*A part.*) Il me semble bien étrange de m'entendre parler de la sorte..... (*A Michau.*) Je ne mens point, mais....

MICHAU, *l'interrompant.*

Mais.... mais.... mais.... je n'sons pas obligés de vous craire. Quel est vot' nom?

HENRI, *en riant.*

Mon nom.... mon nom?

MICHAU.

Vot' nom; oui, vot' nom. N'avous pas de nom? D'où venais-vous? Queuque vous faites ici?

HENRI, *à part.*

Il est pressant.... (*A Michau.*) Mais, voilà des questions.... des questions....

MICHAU, *l'interrompant.*

Qui vous embarrassont..., je voyons ça. Si vous étiais un honnête homme, vous ne tortillerais pas tant pour y répondre. Mais c'est qu'vous ne l'êtes pas; et, dans ce cas-là, qu'on me suive cheux le garde-chasse de ce canton.

HENRI.

Vous suivre? Eh! de quel droit? de quelle autorité?

MICHAU.

De queu droit? du droit que je nous arrogeons, tous tant que nous sommes de paysans ici, de garder les plaisirs de notre maître.... Dame, c'est que, voyais-vous, d'inclination, par amiquié pour not' bon roi, tous l's habitants d'ici li sarvont de gardes-chasses, sans être payais pour ça, afin que vous l'sachiais.

HENRI, *à part, et d'un ton très attendri.*

M'entendre dire cela à moi-même!..... Ma foi!

c'est une sorte de plaisir que je ne connoissois pas encore.

MICHAU.

Queuque vous marmotais là tout bas? Allons, allons, qu'on me suive.

HENRI, *d'un ton de badinage.*

Je le veux bien.... Mais, auparavant, voudriez-vous bien m'entendre? me ferez-vous cette grâce-là?

MICHAU, *d'un ton badin.*

C'est, je crais, pus qu'ous ne méritais. Mais, voyons ce qu'ous avais à dire pour votre défense.

HENRI, *toujours d'un ton badin.*

Je vous représenterai bien humblement, monsieur, que j'ai l'honneur d'appartenir au roi, et que, quoique je sois un des plus minces officiers de sa majesté, je suis aussi peu disposé que vous à souffrir qu'on lui fasse tort. J'ai suivi le roi à la chasse : le cerf nous a menés de la forêt de Fontainebleau jusqu'en celle-ci; je me suis perdu, et....

MICHAU, *l'interrompant.*

De Fontainebleau le cerf vous mener à Lieursain? ça n'est guère vraisemblable.

HENRI, *à part.*

Ah! ah! je suis à Lieursain.

MICHAU.

Ça se peut, pourtant. Mais pourquoi avous quitté, avous abandonné notre cher roi à la chasse? Ça est indigne, ça!

HENRI.

Hélas! mon enfant, c'est que mon cheval est mort de lassitude.

MICHAU.

Falloit le suivre à pied, morgué! S'il y arrive queuqu'accident, vous m'en répondrais déja!.... Mais, tenais, j'ons bian de la peine à vous craire. Là, dites-moi, là, dites-vous vrai?

HENRI.

Encore un coup, je vous dis que je ne mens jamais.

MICHAU, *à part.*

Queu chien de conte! ça vit à la cour, et ça ne ment jamais. Eh! c'est mentir, ça.

HENRI, *légèrement.*

Eh bien! monsieur l'incrédule, donnez-moi retraite chez vous, et je vous convaincrai que je dis la vérité.... *(Il tire de sa poche une pièce d'or, et la lui donne.)* Pour commencer, voici d'abord une pièce d'or, et demain je vous promets de vous payer mon gîte, au-delà même de vos souhaits.

MICHAU.

Oh! tatigué! je voyons à présent que vous dites vrai; vous êtes de la cour. Vous bailliais une bagatelle aujourd'hui, et vous faisien pour le lendemain de grandes promesses, que vous n'quiendrais pas!

HENRI, *à part.*

Il a de l'esprit.

MICHAU.

Mais, apprenais que je n'sis pas courtisan, moi, que je m'appelle Michel Richard, ou plutôt, qu'on me nomme Michau; et j'aime mieux ça, parce que ça est pus court; que je sis meunier de ma profession.... *(lui rendant sa pièce)* que j'nons que faire de vot'argent; que je sons riches.

HENRI.

Tu me parois un bon compagnon, et je serai charmé de lier connoissance avec toi.

MICHAU, *fronçant les sourcils.*

« Tu me parois!... avec toi!... » Eh! mais, v's êtes familier, monsieur le mince officier du roi!... Eh! mais, j'vous valons bien peut-être. Morgué! ne m'tutayais pas, je n'aimons pas ça.

HENRI, *du ton du badinage.*

Ah! mille excuses, monsieur! bien des pardons...

MICHAU, *l'interrompant.*

Eh! non, ne gouaillais pas. C'n'est point que je soyons fiars; mais c'est que je n'admettons point de familiarité avec qui que ce soit que paravant je n'sachions s'il le mérite, voyais-vous?

HENRI, *d'un air de bonté.*

Je vous aime de cette humeur-là. Je veux devenir votre ami, M. Michau, et que nous nous tutoyons quelque jour.

MICHAU, *lui frappant sur l'épaule.*

Oh! quand je vous connoîtrons, çà s'ra différent.

HENRI, *souriant.*

Oh! oui, tout différent... Mais, de grâce, tirez-moi d'ici à présent.

MICHAU.

Très volontiers, et pis que vous êtes honnête, je veux vous faire voir, moi, que je sis bon-homme. Venez vous-en cheux nous; vous y verrez ma femme Margot, qui n'est pas encore si déchirée, et ma fille Catau, qui est jeune et jolie, elle!

HENRI, *avec vivacité.*

Votre fille Catau est jolie? elle est jolie, dites-vous?

MICHAU.

Guiable! comme vous prenez feu d'abord! vous m'avez l'air d'un gaillard.

HENRI, *vivement.*

Mais, oui, j'aime tout ce qui est joli, moi, j'aime tout ce qui est joli.

MICHAU.

Eh! oui, l'on vous en garde!... Oh! mais, ne badinons pas.... Venais-vous-en tant seulement souper cheux moi... Mon fils arrive c'soir; j'ons une poitreine de viau en ragoût, un cochon de lait et eun grand lièvre en civet.

HENRI, *gaîment.*

Vous aurez donc un lit à me donner?.... Mais, sans découcher mademoiselle Catau.

MICHAU.

Oh! je vous coucherons dans un lit qui est dans not' grenier, en haut, et qu'est, au contraire, fort

éloigné de l'endroit où couche Catau, et ça pour cause.... Je vous aurions bien baillé le lit de not' fils, s'il n'étoit pas revenu; mais, dame! je voulons que not' enfant soit bian couché, par parférence.

HENRI, *toujours gaîment et avec bonté.*

Cela est trop juste. Pardieu! je serois fâché de le déranger, et vous avez raison; cela est d'un bon père.

MICHAU.

C'est qu'y sera las, c'est qu'y sera harrassé, voyais-vous?... Allons, allons, venais-vous-en, monsieur... Avous faim?

HENRI, *vivement.*

Oh! une faim terrible!

MICHAU.

Et soif à l'avenant, n'est-ce pas?

HENRI.

La soif d'un chasseur; c'est tout dire.

MICHAU.

Tant mieux! morgué! V'm'avais l'air d'un bon vivant! Buvez-vous sec?

HENRI, *gaîment.*

Oui, oui, pas mal, pas mal.

MICHAU.

Vous êtes mon homme.... Suivais-moi.... Je voyons que nous nous tutoierons bentôt à table. J'allons vous faire boire du vin que j'faisons ici. Il est excellent; quand ce seroit pour la bouche du roi... Laissez faire, nous allons nous en taper.

HENRI.

Ventresaingris ! je ne demande pas mieux.

MICHAU.

Oh ! pour le coup, je voyons bian que vous n'avais pas menti ; vous êt' officier de not' bon roi, car vous v'nais de dire son juron.

HENRI, *à part, en s'en allant.*

Continuons à lui cacher qui nous sommes... Il me paroît plaisant de ne me point faire connoître. (*Il s'en va avec Michau, qui le prend par la main.*)

FIN DU SECOND ACTE.

CATAU.

Eh bien! ma mère, contez-moi donc d'autres histoires... Contez-moi, par exemple, d'z'histoires d'esprits. C'est ben singulier! je n'voudrois pas voir eun esprit pour tout l'or du monde, et si c'tapendant je sis charmée quand j'entends raconter d'z'histoires d'esprits. Si ben donc, ma mère, que vous allez m'en dire eune?

MARGOT, *tout en filant.*

Volontiers, Catau, puisqu'ça te réjouit... Mais c't'ella est ben sûre, ma fille! c'est Michau, c'est vot' père li-même qu'a vu revenir c't'esprit-là..... qui revenoit.

CATAU.

Mon père l'a vu?... il l'a vu?

MARGOT.

Vot' père.... Ce ne sont pas là des contes, puisque c'est li-même qui l'a vu... Je n'venions que d'être mariés, et y venoit de perdre son père; et v'là que, tout d'un coup, quand Michau fut couché, et que sa chandelle fut éteinte, il entendit d'abord l'esprit, qui revenoit sans doute du sabbat... qui s'glissoit tout le long de sa cheminée.. et qui entrit dans sa chambre en traînant de grosses chaînes... trela à... trela à.... trela à... trela!

CATAU, *toute tremblante.*

De grosses chaînes? Ah! le cœur me bat!... De grosses chaînes?...

MARGOT.

Oui, mon enfant, de grosses chaînes; et qui faisient un bruit terrible!... Et pis après, le revenant allit tout droit tirer les rideaux de son lit: cric!... crac!... cric!... crac!...

CATAU, *tremblant encore davantage.*

Ah! bon Dieu! bon Dieu! que j'aurois t'eu de frayeur!... Eh! de queue couleur sont l'z'esprits? Dites-moi donc ça, pisque mon père a vu c'ti-là?

MARGOT.

Oh! pardienne! il n'ell' vit pas en face; car de peur de l'voir, vot' père fourrit bravement sa tête sous sa couverture. Mais il entendit ben distinctement l'esprit qui lui disoit: « Rends à monsieur le « curé six gearbes de bled dont ton père li a fait « tort sur la dîme, ou sinon, demain je viendrai « te tirer par les pieds. »

CATAU, *plus tremblante.*

Ah! tout mon sang se fige!... Et mon père eut-il ben peur? (*On frappe à la porte.*) Bonté divine! n'est-ce pas-là un esprit?

MARGOT, *tremblant aussi.*

Non, non, c'est qu'on frappe à la porte... Va-t'en ouvrir, Catau.

CATAU, *mourant de peur.*

Ah! ma mère, je n'oserois! Allez-y vous-même. Vous êtes plus hasardeuse que moi.

MARGOT.

Eh ben! eh ben! allons-y toutes les deux ensemble.

CATAU.

Mais ne parlais donc pas comme si vous aviais peur, ma mère; ça me fait trembler davantage.

MARGOT.

Non, non, mon enfant, si je pis m'en empêcher. (*On frappe encore plus fort.*) Qui va là? qui va là?

RICHARD, *en dehors.*

C'est moi; ouvrez.

CATAU, *frissonnant de tout son corps.*

Ah! ma mère, ça ressemble à la voix de mon frère Richard.... Y séra mort, et c'est son esprit qui reviant.

MARGOT, *se rassurant.*

A Dieu ne plaise!.... J'ai dans l'idée, moi, que c'est li-même.

(*On frappe encore.*)

RICHARD, *en dehors.*

Ouvrez donc... Eh! mais, ouvrez donc.

MARGOT, *courant ouvrir.*

Oh! c'est li-même; je vons ouvrir.

SCÈNE II.

RICHARD, MARGOT, CATAU.

RICHARD, *à Margot, en l'embrassant.*

Comment vous portez-vous, ma mère?

MARGOT.

Fort bien, mon cher enfant.

RICHARD, *à Catau, en l'embrassant aussi.*

Et vous, ma sœur Catau?

CATAU.

A merveille, mon cher frère.

RICHARD, *à Margot.*

J'ai cru, ma mère, que vous ne vouliez pas m'ouvrir?

MARGOT.

Mon Dieu! sifait, mon pauvre garçon; mais c'est que ta sœur a eu une sotte frayeur....

CATAU, *l'interrompant, à Richard.*

Oui, c'est que ma mère a eu peur... Mais qu'avous fait, cher frère?... Eh bien! avous vu le roi?

MARGOT, *à Richard.*

Est-il bel homme? Oh! il doit être biau, il est si bon!

RICHARD.

Hélas! je n'ai pas pu le voir... Je vous conterai tout cela. Mais permettez-moi de vous demander auparavant où est mon père.

MARGOT.

Il a entendu tirer un coup de fusil : il est sorti pour voir qui s'péut être.

RICHARD.

Les braconniers ne vous laissent point tranquilles?

MARGOT.

Oh! c'est eune varmine qu'on ne peut détranger.

MICHAU, *frappant en dehors.*

Holà! hée! Margot! Catau! eune lumière, eune lumière.

MARGOT, *à Richard, en allant ouvrir la porte.*

Tians, tians, v'là ton père qu'arrive.

SCÈNE III.

HENRI, MICHAU, MARGOT, CATAU, RICHARD.

MARGOT, *à Michau.*

Eh ben! l'coquin qu'a tiré le coup de fusil est-y pris?

MICHAU, *sans voir d'abord Richard, et en montrant Henri.*

Non, Margot. Je n'ons rian trouvé que c't'étranger, à qui faut qu'tu donnes à souper et eun logement pour c'te nuit.

MARGOT.

Oh! j'ons ben, nous, trouvé eun étranger ben meyeur, pisqu'il nous appartient. (*Montrant Richard.*) V'là Richard revenu.

MICHAU, *poussant très fort Henri, pour aller à Richard.*

Not' fils est revenu! (*Montrant Richard et allant l'embrasser.*) Eh! le v'là ce cher enfant!

HENRI, *à part et en riant.*

Qu'il m'eût poussé un peu plus fort, et il m'eût jeté à terre.

MICHAU, *à Richard.*

Mais queue joie de te revoir! Eh bian! comment t'en va, mon garçon?

RICHARD.

A merveille, mon père, et le cœur attendri de votre bon accueil.

HENRI, *à part.*

Quelle joie naïve!

MICHAU.

Ma foi! monsieur, vous excuserais, je sis ravi de voir ce pauvre Richard, si ravi... (*A Richard, en tournant le dos à Henri.*) Ignia pus d'un mois que je n'tons vu.... Oh! oui, faut qu'gniait pus d'un mois.

MARGOT, *à Richard.*

Je t'trouvons un peu maigri.

CATAU, *à Richard.*

Oui, t'as la mine un peu pâlote.

RICHARD, *à Margot.*

Je me porte bien, ma mère.... (*A Catau.*) Cela va bien, Catau.

MICHAU, *s'asseyant pour se faire ôter ses guêtres.*

Tant mieux, mon ami!.. (*A Margot et à Catau.*) Mais, aidez-moi un peu, vous autres, à me débarrasser de mes guêtres, car j'ons peine à nous baisser.... (*A Richard.*) Et toi, mon fils, dis-nous donc; acoute ici. (*Il continue de parler bas avec Margot, Richard et Catau, qui paroissent lui répondre, et il ne se lève que lorsque le roi a fini son à parte.*)

HENRI, *à part, tandis qu'ils causent tous ensemble.*

Quel plaisir! Je vais donc avoir encore une fois la satisfaction d'être traité comme un homme ordinaire, de voir la nature humaine sans déguisement; cela est charmant!... (*Regardant Michau et sa famille.*) Ils ne prennent seulement pas garde à moi.

MICHAU, *paroissant achever ce qu'il disoit tout bas.*

Mais enfin, Richard, qu'est-ce qui t'a fait revenir sitôt? Est-ce que t'aurois réussi? Aurois-tu parlé au roi?

RICHARD.

Non, mon père; je ne l'ai pas vu plus que vous tous; et ce qui m'en a empêché, c'est que ... (*Regardant Henri.*) Je vous expliquerai cela en détail, quand nous serons en particulier.

MICHAU.

T'as raison; je causerons de tout ça quand je serons seuls.... Mais, à c't'heure-ci, moi, parlons donc de la chasse du roi, qu'est venue ici, de Fontainebleau. C'est singulier, ça!.... (*Montrant Henri.*) Et ce monsieur, qu'est un petit officier de sa majesté, à ce qu'il dit, qui l'a suivi à la chasse, qui s'est égaré, et que je ramassons.

RICHARD.

Cela est très bien à vous, mon père, et nous le recevrons de notre mieux.

HENRI.

En vérité, messieurs, je suis bien sensible à vos

bonnes façons pour moi!... (*A part.*) Pardieu! ces paysans-ci sont de bien bonnes gens.

MICHAU, *à Margot et à Catau.*

Allons, Margot, allons, Catau, faites-nous souper, mes enfants.

MARGOT.

Not' homme, je vous demandons encore un petit quart d'heure.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU.

CATAU, *à Michau, en lui montrant la table.*

Mon père, v'là la nappe qu'étoit déja mise d'avance.... (*Montrant Henri.*) Je vons chercher encore un couvert pour monsieu.... (*A Henri, en lui faisant la révérence.*) Monsieu a-t'y eun couteau sur lui?

HENRI.

Non, belle Catau, je n'en ai point.

CATAU.

Je vous apporterons donc celui de la cuisine.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

HENRI, *à Michau.*

Vous aviez bien raison, papa Michau, mademoiselle Catau est la beauté même.

MICHAU.

Oh! sans vanitai, j'nons jamais fait que d'biaux enfants, nous.... (*Appelant.*) Mais, Catau! hée!... J'oublions....

SCÈNE VI.

CATAU, HENRI, MICHAU, RICHARD.

CATAU, *à Michau.*

Quuuque vous souhaitez, mon père?

MICHAU.

Parguenne! fille, c'est que j'n'y pensions pas. Rince un grand gobelet.... (*montrant Henri*) et apporte à monsieu eun coup de cidre. Il le boira ben, en attendant le souper; il doit être altéré; c'nest pas comme nous, lui.

HENRI.

Vous me prévenez; j'allois vous demander un coup à boire.

CATAU.

Vous l'allais avoir dans l'instant, monsieu.

HENRI, *lui passant la main sous le menton.*

Et de votre main, il sera délicieux.

(*Catau sort.*)

SCÈNE VII.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Henri.*

C'est qu'on a soif quand on a chassé,... Je savons ça... *(A Richard.)* Eh bian! mon garçon, dis-nous donc, queuqu' t'as vu de biau à Paris?

RICHARD.

Mon père, quand je suis arrivé, quoiqu'il y eût plus d'un mois passé depuis la maladie de notre grand monarque, tout Paris étoit encore ivre de joie de la convalescence de ce roi bien aimé.

MICHAU.

Ç'a été d'même par toute la France, mon enfant. Eh, tians, le seigneur de not' village avoit bian raison de dire que c'est lorsqu'un roi est bian malade qu'on peut connoître jusqu'à queu point il est aimé de ses sujets.

HENRI, *à part.*

Quelle douce satisfaction!

RICHARD, *à Michau.*

Oui, mon père. Hélas! j'ai vu à Paris tout le monde heureux, excepté moi.

HENRI, *avec une grande vivacité de sentiment.*

Excepté vous, M. Richard? Eh! pourquoi cette exception? Quelle raison, quel chagrin vous avoit donc fait quitter votre village pour aller à Paris?

MICHAU.

Oh ça! c'est eune autre histoire que Richard ne se soucie peut-êt' pas de vous dire, voyais-vous.

HENRI, *à Richard.*

En ce cas-là, j'ai tort; pardonnez mon indiscrétion.

MICHAU.

Oh! ignia pas grand mal à ça.

SCÈNE VIII.

CATAU, *apportant un pot de cidre et un verre;* HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Catau, en montrant Henri.*

Allons, varsé à boire à monsieu, ma Catau; y t'sarvira l'jour de tes noces.... (*Catau fait prendre le verre à Henri, et lui verse du cidre.*) (*A Henri.*) J'vous ont fait donner du cidre, putôt que du vin, parce que ça rafraîchit mieux.... Avalais-moi ça, père. (*Il lui frappe sur l'épaule.*)

HENRI.

A votre santé, M. Michau.... (*A Richard.*) A la vôtre, M. Richard.... (*A Catau.*) A la vôtre, et pour vous remercier, très belle et très obligeante Catau.

MICHAU.

Eh! morgué! j'oublions... (*A Richard.*) Richard, avant de souper viens-t'en ranger, avec moi, queuques sacs de farine, qui sont dans not' cour.

Ne faut point leux laisser passer-là la nuit à l'air... (*A Henri.*) Vous voulais bian le permettre, monsieu?... (*A Catau.*) Toi, Catau, reste avec not' hôte pour li tenir compagnie.

CATAU.

Vous n'aurez donc pas besoin de moi, mon père?

MICHAU.

Non, fille, tians-toi là.

(*Il sort avec Richard.*)

SCÈNE IX.

HENRI, CATAU.

HENRI, *à part, sur le bord du théâtre.*

En vérité, la petite Catau est charmante!... mais charmante!... Si elle savoit qui je suis!... Non, non, rejetons cette idée; ce seroit violer les droits de l'hospitalité.

CATAU.

Queuqu'vous faites donc là, tout debout, dans un coin, monsieu? Que ne vous assisez-vous? J'vons vous chercher une chaise.

(*Elle fait quelques pas pour aller chercher une chaise.*)

HENRI, *l'arrêtant par la main, et la retenant.*

Demeurez, belle Catau... Je ne souffrirai point que vous preniez cette peine.

CATAU.

Aga, v'là encore eune belle peine! Est-ce que

vous nous prenais pour vos poupées de filles de Paris?... Mais lâchais, lâchais-moi donc la main.

HENRI, *la lui retenant et la caressant.*

Votre main? Oh! pour cela non; elle est trop jolie; je veux la garder.

CATAU, *retirant sa main rudement.*

Oh! laissais, s'il vous plaît. J'n'aimons pas les compliments; et, surtout, ceux des messieux. Ignia toujours à craindre pour les filles qui les écoutons.... Je savons ça.

HENRI.

Oh! mon petit cœur! vous n'avez rien à craindre avec moi.

CATAU.

Je n'nous y fions pas, voyais-vous... (*S'apercevant que Henri la regarde d'un œil de convoitise.*) Vous me regardais.... vous me regardais.... avec des yeux.... avec des yeux.... qui me font peur!.. Oh! vous m'avez tout l'air d'un bon enjoleux de filles!... Voyais encore comme y me regarde!

HENRI, *en riant.*

Eh! mais, vous, Catau, vous m'avez l'air bien farouche. Dites-moi donc, l'êtes-vous autant que cela avec tous les paysans de votre village?.. Avec une aussi jolie mine, vous devez avoir bien des amoureux?

CATAU.

Eh! mais, tredame! monsieu, je n'en manquons pas.

HENRI.

Je le crois bien.... Eh! sans doute, il y en a quelqu'un auquel votre petit cœur donne la préférence? Je le trouve bien heureux!

CATAU.

Eh ben! y dit toujours comme ça, lui, qu'y n'est jamais assez heureux.... Ces hommes ne sont jamais contents.

HENRI.

Cependant, vous l'aimez bien; avouez-le moi.

CATAU.

Eh! qu'est-ce qui n'aimeroit pas Lucas? C'tapendant, parce qu'il n'est pas autrement riche, mon père barguigne toujours à nous marier ensemble.

HENRI.

Oh! il faut que votre père vous fasse épouser Lucas, qu'il en finisse : je le veux absolument; je le veux.

CATAU.

« Je le veux, je le veux... » Comme y dit ça, ce monsieu! « Je le veux!... » Eh! le roi dit ben : « Nous le voulons.... » Oh! sachais qu'on ne fait vouloir à mon père que ce qu'il veut, lui.

HENRI, *en riant.*

Quand je dis.... que je le veux.... cela signifie seulement que je le souhaite.... (*A part, en s'éloignant un peu.*) J'ai pensé me trahir; j'ai fait-là le roi, sans m'en apercevoir.

CATAU, *à part, en allant à Henri.*

Y l'souhaite! et y me plante là, pour aller se moquer de moi tout là-bas.

HENRI, *la caressant.*

Non, ma chère fille; et vous verrez si je me moque.... Je compte parler à M. Michau, de façon que vous épouserez votre amoureux.... et j'ose vous prédire qu'auparavant que je sorte d'ici vous serez heureuse.... (*La serrant dans ses bras.*) Mais bien heureuse.

CATAU, *se défendant de ses caresses.*

Allons, allons, ne me prenais pas comme ça; aussi-ben v'là que j'aperçois mon père.

SCÈNE X.

MICHAU, MARGOT, RICHARD, HENRI, CATAU.

MICHAU, *à Henri, en montrant Catau.*

PARDON, monsieu, de not' incivilitai, de vous avoir laissé seul avec c'te petite fille, qui ne sait pas encore entretenir les gens; mais c'est qu'faut faire ses affaires, *primo*, d'abord.

MARGOT.

Mon mari, tout est prêt pour le souper.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU.

MICHAU, *à Henri.*

Eh bien! boutons-nous à table.

CATAU.

Faudroit l'avancer ici, la table, pour qu'on puisse passer par derrière.... (*A Richard.*) Mon frère, prêtez-moi un peu la main. (*Elle va pour prendre la table avec Richard, et Henri veut lui en épargner la peine.*)

HENRI.

Laissez-moi faire, ma belle enfant. Vous n'êtes pas assez forte.

CATAU, *le repoussant.*

Je ne sons pas assez forte?.. Allons donc, monsieu, je ne souffrirons pas qu'cheux nous, vous preniez la peine...

HENRI, *l'interrompant.*

Eh! non, laissez-moi faire.

MICHAU, *à Richard.*

A nous deux, Richard.... (*Michau et Richard vont prendre la table, et ils l'apportent sur le devant du théâtre.*) (*A Catau.*) Toi, Catau, va-t'en avartir ta mère, et sarvez-nous à souper tout de suite.

(*Catau sort.*)

SCÈNE XII.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

(Pendant que Michau et Richard apportent la table, Henri va chercher le banc, et range les deux chaises de paille aux deux coins de la table.)

MICHAU, *à Henri, en lui arrachant une chaise de la main.*

Oh! parguenne! monsieu, permettez-nous d'faire les honneurs de cheux nous. Richard et moi, j'aurions été chercher le banc et arrangé fort bian nos chaises, peut-être.

HENRI.

Bon! bon! sans façon, M. Michau.... Oh! parbleu! sans façon.

MICHAU, *lui arrachant l'autre chaise de la main.*

Non, monsieu, ça ne se passera pas comme ça, vous dit-on.

SCÈNE XIII.

MARGOT, CATAU, *apportant les plats du souper;* HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à tout le monde.*

Allons, boutons-nous vite tretous à table.... (*A Henri, en lui montrant une chaise.*) Mettais-vous sur c'te chaise-là, monsieu... (*A Margot, en lui montrant une autre chaise.*) Toi, Margot, prends c'taute chaise, et mets-toi là.

MARGOT.

Eh! non, prenais-la putôt; vous avais d'couteume de vous mettre sus eune chaise, mon ami.

HENRI, *à Michau, en lui offrant sa chaise.*

Mon dieu! ne vous déplacez pas, M. Michau; reprenez votre chaise. Je serai ravi d'être sur le banc, moi : cela m'est égal, en vérité.

MICHAU.

Morgué! monsieu, est-c' qu'vous vous gaussez de nous, avec vos façons? Je savons vivre. Est-c' qu'vous nous prenais pour des cochons? Faut-y pas qu'un étranger ait le meyeur siège, donc?

HENRI.

Allons, allons, j'obéis, monsieur.

MICHAU.

Vous faites bian... *(A Margot.)* Sieds-toi donc, femme. Je voulons rester là, entre ma fille et mon fils. *(Ils s'asseyent tous.)* *(A tout le monde.)* Oh! ça beuvons un coup, d'abord : ça ouvre l'appétit.

HENRI.

Vous êtes homme de bon conseil, et vous inspirez la franche gaîté, M. Michau... *(Refusant de la pinte qui est devant Michau, et dont celui-ci lui offre, et se saisissant de celle qui est devant lui.)* Non, servez madame Michau.... *(Montrant Catau.)* Je vais en verser, moi, à notre belle enfant, et je m'en servirai après.

MICHAU.

C'est bian dit..... *(A Margot.)* Tiens donc, femme... *(A Richard.)* Tiens donc, Richard... *(Ils*

boivent tous à la santé de Henri comme leur convié.) *(A Henri.)* Monsieu, j'ons l'honneur de boire à vot'-santai.

RICHARD, *à Henri, en buvant à sa santé.*

Monsieur, permettez-vous?....

HENRI.

Bien obligé, messieurs et mesdames. (*A Catau, en lui serrant la main.*) Je vous remercie, charmante Catau.

CATAU, *faisant un petit cri.*

Aye! aye! monsieu, comme vous me sarrez la main! Ça m'a fait mal, da.

HENRI.

Pardon, ma belle enfant; je suis bien éloigné d'avoir l'intention de vous faire du mal; au contraire.

MICHAU, *servant Henri.*

Tenais, monsieu, je vous sars c'te première fois-ci : passé ça, sarvons-nous nous-mêmes sans çarimonie. C'est aisé, car nos viandes sont toutes coupées.

HENRI, *prenant ce que lui offre Michau.*

Grand merci, monsieur. (*A Catau, en la servant.*) Que j'aie l'honneur de vous servir, ma belle voisine. Je ne sais si vous avez de l'appétit; mais vous en donneriez.

CATAU.

C'est vot' grâce! Ben obligée, monsieu; v's'êtes ben poli.

MICHAU, *à Margot.*

Prends donc, femme. (*A Margot et à Richard.*) Allons, prenais, vous autres; je sis servi, moi. (*Ils paroissent manger comme des gens affamés, surtout Henri, qui mange avec une grande vivacité, ce qui est marqué par des silences.*) V'là un biau moment de silence. Allons, ça va bian : nous mangeons comm' des diables.

CATAU.

C'est qu'il n'est chère que d'appétit.

HENRI, *tout en mangeant avec vitesse.*

Oh! ma foi! voilà un civet qui en donneroit quand on n'en auroit pas. Il est accommodé admirablement bien.

MARGOT.

Oh! je l'ons accommodé à la grosse morguenne; mais c'est que monsieu n'est pas difficile.

RICHARD.

Non, ma mère, c'est que monsieur est honnête. Il veut bien trouver à son goût ce qu'il voit que nous lui donnons de bon cœur.

HENRI, *en mangeant et dévorant encore.*

Non, en vérité, sans compliment, ce civet-là est une bien bonne chose, d'honneur.

MICHAU, *prenant la pinte.*

Eh! mais, si je buvièmes?

HENRI.

C'est bien dit, car je m'engoue. (*Versant à Catau.*) Et puis je veux griser un peu mademoiselle Catau, pour savoir si elle a le vin tendre.

CATAU, *haussant son gobelet.*

Assais, assais, monsieu. Comme vous y allais! (*Ils boivent et choquent tous.*)

MARGOT, *à Richard, qui cesse de manger.*

Queuque t'as, mon fils? tu ne manges point.

RICHARD.

J'ai assez mangé, ma mère, et je n'ai rien.

MICHAU, *la bouche pleine.*

Eh bian! Richard, pisque tu ne manges pus, chante-nous la p'tite chanson. (*A Margot.*) Ou putôt, femme, commence, toi, ça vaura mieux. Tians, dis-nous la celle que le gard'-chasse rapportit de Paris la semaine dergaière?

MARGOT.

Laqueulle donc?

MICHAU.

Eh! parguenne! la celle qui découvre le pot aux roses des amours de not' bon maître avec c'te belle jardignière du châtiau d'Anet.

MARGOT, *avec embarras.*

Eh! mon ami, je n'me souviens pus d'l'air.

MICHAU.

Tu rêves donc? Eh! c'est l'air de ce noël nouviau.

(*Chantant.*)

« Où s'en vont ces gais bergers, etc. »

MARGOT, *l'interrompant.*

Ah! oui, oui, je m'l'rappelle. En v'là assez (*A Henri.*) Vous excuserais, monsieu, si j'chantons comme au village.

HENRI.

Oh! je suis sûr que vous chantez très bien.

MARGOT.

C'est vot' grâce... Mais v'là toujours la chanson, à bon compte.

(*Elle chante.*)

C'est dans Anet que l'on voit
La belle jardignière,
Qu'un grand prince, à ce qu'on croit,
Aime d'une magnière
Qu'avant deux ou trois mois l'on prévoit
Qu'alle deviendra mère. [1]

MICHAU, *à Henri, en interrompant Margot.*

« Alle deviendra mère! » C'est un peu libre, ça.

HENRI, *souriant.*

Oui, oui; ce n'est pas autrement se gêner.

MARGOT.

Acoutais donc le reste; ignien a encore deux versets.

(*Elle chante.*)

C'est lui qui de ta beauté,
La belle jardignière,
Ceuillit avec loyauté
Cette fleur printagnière
Dont le fruit, à sa maturité,
Te doit rendre ben fière.

[1] Le grand-père de Dufresny, dont nous avons des comédies, étoit fils de la belle jardinière d'Anet et de Henri IV. (Note de l'auteur.)

MICHAU, *à Henri, en interrompant Margot.*

Alle aura raison d'être fiare! Tenais, si j'avions été jolie fille, j'aurions voulu, moi, avoir eun rejeton de c'héros-là par moi-même.

CATAU.

Fi donc, mon père!

MARGOT, *à Michau.*

Ah! ça n'est pas sage, not' homme, ce qu'ous dites-là. Ça n'est pas benséyant. Vaux mieux m'laisser achever de chanter.

(*Elle chante.*)

Tu fais courir après toi,
La belle jardignière,
Un galant qui sous sa loi
A mis la France enquière :
Gascon, soldat, capitaine et roi,
Tu dois être bien fière.

MICHAU, *à Henri.*

L'appeler gascon, ça est plaisant, ça! pas vrai?

HENRI, *d'un ton badin, mais sans rire.*

Oh! très plaisant, très plaisant!

MICHAU.

Oh! oui, oui, ça est drôle! (*A Richard.*) Mais à toi, à présent. Dégoise-nous c'te chanson que t'avois faite pour Agathe.

RICHARD.

Ah! mon père! depuis qu'elle m'a trahi....

HENRI, *l'interrompant, tout en dévorant.*

Quoi! votre maîtresse vous a trahi, M. Richard? Eh! contez-moi donc ça.

MICHAU, *toujours mangeant.*

Ne li en parlais donc pas; vous le feriais pleurer. Point de queustion là-dessus. V's êtes trop curieux, au moins. (*A Richard.*) Allons, chante ça, te dis-je.

MARGOT, *à Richard.*

Oui, chante, mon fieu; ça t'égayera, et nous itout.

CATAU, *à Richard.*

Oh! oui, oui, chantez, chantez, mon frère; et pis j'en chanterons eune après.

HENRI, *avec feu.*

Je serai ravi de vous entendre! j'en serai enchanté!

MICHAU, *à Richard.*

Allons, chante donc; je le veux: ne fais pas le benais.

RICHARD, *d'un air triste et contraint.*

C'est par obéissance pour vous, mon père, (*montrant Henri*) et par égard pour monsieur, qui n'a que faire de ma tristesse, que je vais chanter; car je n'en ai nulle envie, en vérité.

(*Il chante.*)

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri:

« Reprenez votre Paris.
« J'aime mieux ma mie,
« O gué,
« J'aime mieux ma mie! »

(*Henri se détourne et répète, à demi-voix, au roi Henri, d'une façon gaie et d'un air satisfait.*)

HENRI, *à Michau, en montrant Richard.*

La chanson est jolie, très jolie, et monsieur la chante à merveille.

MICHAU.

Je l'crois, qu'i la chante ben! Parguenne! eh! c'est li qui l'a faite... Dame! monsieu, il est savant not' fils.

HENRI, *à Catau.*

Et vous, aimable Catau; la vôtre, à présent?

CATAU.

Je n'nous ferons pas presser; je n'avons pas eune assez belle voix pour ça.

(*Elle chante, en ayant le visage tourné vers Henri.*)

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars,
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour!

(*Henri se détourne et répète avec émotion :* Charmante Gabrielle, *pendant que Catau continue de chanter, et sans qu'elle s'interrompe pour cela.*)

HENRI.

C'est chanter comme un ange. (*Il embrasse Catau.*) Cela mérite bien un baiser.

CATAU, *honteuse et s'essuyant la joue.*

Pardi! monsieu, v's êtes ben libre avec les filles.

MICHAU.

Allons, tu t'es t'attiré ça par ta gentillesse; faut en convenir. (*Sérieusement, à Henri.*) Mais i n'faudroit pas recommencer, au moins, monsieur; j'vous en prions. Guiable! i n'faut que vous en montrer, à ce qu'i me paroît.

HENRI, *gaîment.*

Pardon, papa Michau : mademoiselle Catau m'avoit transporté. Je n'ai, ma foi! pas été le maître de moi.

MICHAU, *se versant à boire.*

Gnia pas grand mal... Eh ben! moi, je vous itou vous dire eune chanson, et pis vous viendrais me baiser par après, si je l'ons méritai... Attendais que je trouvions l'air... C'est l'air d'Henri IV dans les Tricolets.... La, la, la, la; m'y voici : j'y suis.

(*Il chante.*)

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin....

(*S'interrompant, à tout le monde.*)

Allons, chorû.

(*Tous chantent ces deux premiers vers, ensemble.*)

MICHAU, *chantant.*

De nos bons drilles
Voilà tout le refrain :
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.

(*S'interrompant ; à tout le monde.*

Chorû.

(*Tous chantent les deux derniers vers en refrain et en chœur.*)

MICHAU, *chantant seul.*

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l'ligueux, plus humain,
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin,

(*S'interrompant, à tout le monde.*)

Chorû.

(*Tous chantent les deux derniers vers, en chœur.*)

MICHAU, *chantant seul.*

Vive Henri Quatre !
Vive ce roi vaillant !...

(*Henri marque, pendant que l'on chante ce couplet, une sensibilité si grande, qu'elle paroît aller jusqu'aux larmes ; et c'est dans ce point de vue qu'il doit jouer le reste de cette scène, en pleurant même, jusqu'au moment où on lève la table.*)

Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre,
Et d'être un verd galant.

(*Après avoir chanté, à tout le monde.*)

Ah! grand chorû pour celui-là.

(*Tous reprennent, en chœur, le couplet entier.*)

Vive Henri Quatre,
Vive ce roi vaillant!...

(*A Henri, en interrompant sa chanson.*)

Mais, parguenne! monsieu, buvons à la santai de ce bon roi, et vous li dirais, au moins?.. Mais, dites-li, vous qu'avaïs l'honneur de l'approcher, dites-li; promettais-le moi?

HENRI, *dans l'attendrissement.*

Je vous le promets.... Il le saura sûrement.

(*Ils se versent du vin, et choquent tous avec le roi.*)

MARGOT, *à Henri, en se levant pour choquer.*

Et que je l'bénissons!

MICHAU, *à Henri, en se levant et choquant.*

Et que je l'chérissons!

CATAU, *à Henri, en se levant aussi et choquant.*

Et que je l'aimons pus que nous-mêmes!

RICHARD, *à Henri, en se levant aussi et s'allongeant pour choquer.*

Et que nous l'adorons!

HENRI, *à part, attendri au point d'être prêt à verser des larmes.*

Je n'y puis.... plus tenir.... Je suis prêt à verser des larmes.... de tendresse et de joie.

(Il se détourne.)

MICHAU.

Comme vous vous détournais! Est-c'que vous n'topais pas à tout ce que je disons-là de not' roi, donc?

HENRI, *d'un ton entrecoupé.*

Si fait... mes amis... au contraire... votre amour pour votre roi.... m'attendrit.... au point.... que mon cœur.... Allons, allons, à la santé de ce prince.

(Ils recommencent à choquer.)

MARGOT.

De ce bon roi!

CATAU, *à Henri.*

De ce cher roi!

MICHAU, *à Henri.*

De ce vaillant roi!

RICHARD, *à Henri.*

De ce grand roi!

MICHAU, *à Henri.*

De ses enfants, de ses descendants!... Eh bian! dites donc itouf un mot d'éloge de not' roi. Est-ce que vous n'oseriais le louer donc, vous? Avous peur qu'ça ne vous écorche la langue? M'est avis, morgué! qu'vous n'l'aimais pas autant que nous...

Ne seriez-vous pas de ces anciens ligueux? Oh, v's n'êtes pas un bon François, morgué!

HENRI, *dans le dernier attendrissement, et choquant.*

Pardonnez-moi.... de tout mon cœur.... à la santé de ce bon roi!...

MICHAU, *avant d'avaler son vin, en contrefaisant Henri.*

« De ce bon roi!... » Parguenne! l'on a ben de la peine à vous arracher ça.

MARGOT, *à Henri, après avoir bu.*

C'tapendant, ses louanges venont d'elles-mêmes à la bouche.

CATAU, *à Henri, après avoir bu.*

Alles ne coûtent rian.

RICHARD, *à Henri, après avoir bu.*

Elles partent du cœur.

MICHAU, *à Henri, après avoir bu.*

Tatigué! ça fait du bian de boire à la santé d'Henri.... (*A tout le monde.*) Oh ça! je n'mangeons pus; levons-nous de table. Aussi-ben, quand on a eune fois bu à la santé du roi, on n'oseroit pus boire à personne.

RICHARD.

Reportons la table, mon père, afin qu'on puisse desservir plus commodément.

MICHAU.

T'as raison.... (*A Henri, qui veut aider à transporter la table.*) Oh ça! allais-vous encore faire vos çarimonies? Je vous le défendons.

HENRI, *aidant toujours à desservir.*

Je vous laisserai faire; j'aiderai seulement un peu la belle Catau.

MICHAU.

Je ne le voulons pas, vous dis-je....(*A Margot et à Catau, en montrant Henri.*) Allons, Margot, Catau, achevais de nous ôter tout ça, et pis, allais mettre des draps blancs au lit de monsieu.

MARGOT.

Oui, mon ami, ça va êt' fait.

CATAU, *à Michau, en montrant Henri.*

Oui, mon père, quand j'aurons tout rangé ici, j'irons, ma mère et moi, faire le lit de monsieu.

HENRI, *tenant quelques assiettes.*

Tenez, ma chère Catau, où faut-il porter ce que je tiens-là?

CATAU.

Eh! laissez-moi faire. Pardi! mon cher monsieu, vous avais toujours les mains fourrées partout.

MICHAU, *à Henri.*

Parguenne! voulais-vous ben leux laisser faire leux besogne elles-mêmes? Vous êtes bian têtu, toujous.

HENRI, *aidant encore à desservir.*

Eh! non, non; je ne me mêlerai plus de rien : voilà qui est fait.

(*On frappe à la porte de la maison.*)

MICHAU, *à Richard.*

L'on frappe à not' porte; va voir qui c'est, Richard.

RICHARD.

J'y cours, mon père.

(*Il va ouvrir la porte, et Margot et Catau passent dans la cuisine avec les ustensiles du souper.*)

SCÈNE XIV.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

RICHARD, *à Michau, apercevant Agathe.*

Juste ciel! c'est Agathe.

SCÈNE XV.

AGATHE, LUCAS, HENRI, MICHAU, RICHARD.

LUCAS, *à Agathe, vêtue en paysanne.*

Eh bian! mam'selle, le v'là, M. Richard; parlais-li donc; mais y ne vous croira pas, ventais-vous-en.

AGATHE, *à Michau et à Richard, en se jetant aux pieds de l'un et de l'autre successivement.*

Ah! M. Michau!.... Ah! Richard!.. Je viens me jeter à vos pieds, et vous supplier de m'entendre....

RICHARD, *l'interrompant et la relevant.*

Relevez-vous, Agathe .. Je ne souffrirai pas..

MICHAU, *à Agathe, en interrompant Richard.*

Oh! oh! qui vous amène ici, ma mie? Faut êt' ben impudente pour oser encore remettre les pieds cheux nous, après c'qu'ous avais fait.

RICHARD.

Eh! mon père, épargnez....

AGATHE, *en pleurs, à Michau, en interrompant Richard.*

J'avoue, monsieur, que l'excès de ma hardiesse mériteroit ce nom, si j'étois coupable; mais c'est le marquis de Conchini qui m'a enlevée, malgré moi... Mes pleurs m'empêchent...

HENRI, *à part.*

Conchini! Conchini!... *(A Michau.)* Qui est cette fille-là? Elle m'intéresse infiniment; elle est jolie.

MICHAU.

Ah! ouiche! c'est eune jolie fille, qui s'est vendue à ce vilain marquis de Conchini, putôt que d'apouser honnêtement mon fils. Ça fait eune jolie fille ça!

(On frappe encore à la porte. Margot et Catau, qui reviennent de la cuisine, vont ouvrir.)

SCÈNE XVI.

MARGOT, CATAU, LUCAS, LE GARDE-CHASSE, HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD.

MARGOT ET CATAU, *ensemble, à Michau.*

Mon mari,
Mon père,
} c'est monsieur le garde-chasse.

MICHAU, *au garde-chasse.*

Ah! ah! c'est bian tard que....

LE GARDE-CHASSE, *l'interrompant.*

C'est, M. Michau, qu'il y a trois seigneurs qui ont chassé aujourd'hui avec le roi, qui ont soupé chez moi, et à qui ma femme vient de dire que vous aviez chez vous un seigneur de leurs amis, avec lequel elle vous avoit vu rentrer de la forêt. (*Voyant entrer le duc de Sulli, le duc de Bellegarde et le marquis de Conchini.*) Mais les voici. Bonsoir, M. Michau.

MICHAU.

Bonsoir, monsieur le garde-chasse.

(*Le garde-chasse se retire.*)

SCÈNE XVII.

LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, HENRI, MICHAU, MARGOT, CATAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS.

MICHAU, *aux deux ducs et au marquis, en leur montrant Henri.*

Voyais, mes biaux seigneurs, si ce monsieu-là est un seigneur itout. Je n'l'crais pas. Il s'est dit officier du roi. (*Tirant Henri par le bras, qui a le visage tourné d'un autre côté.*) Voyais, reconnoissais-vous c't'honnête homme-là?

LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, ET LE MARQUIS DE CONCHINI, *ensemble, à Henri.*

Quoi! c'est vous, sire?.... Sire, c'est vous-même?

MICHAU, MARGOT, LUCAS, CATAU, RICHARD ET AGATHE, *tombant tous à genoux aux pieds du roi.*

Quoi! c'est-là le roi? c'est-là notre bon roi, notre grand roi?

HENRI, *avec attendrissement.*

Relevez-vous, mes bonnes gens; relevez-vous, mes amis... je le veux, mes enfants... relevez-vous; je vous l'ordonne.

AGATHE, *restant seule aux genoux du roi.*

Non, sire, puisque c'est vous, je resterai à vos

pieds pour vous demander justice d'un cruel ravisseur, du marquis de Conchini, qui m'a arrachée à tout ce que j'aime, au moment où j'étois prête à épouser Richard.... Les larmes étouffent ma voix au point....

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à part.*

Ciel! c'est Agathe.

HENRI, *relevant Agathe, et d'un ton sévère au marquis de Conchini.*

Conchini... qu'avez-vous à répondre? Eh bien! eh bien! répondez donc. Vous paroissez interdit?

LE MARQUIS DE CONCHINI, *se rassurant un peu.*

C'est qu'un rien m'embarrasse, sire... car, dans le fond, pourquoi serois-je interdit?.... et.... n'avouerois-je pas à votre majesté une affaire.... de pure galanterie?

LE DUC DE SULLI, *vivement.*

J'adore Dieu! quelle galanterie!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh! mais, il ne faut pas prendre cela au grave.

HENRI.

Laissez-le donc achever. (*Au marquis*) Eh bien?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh bien! sire, le fait est que j'ai eu envie.... (*avec un rire forcé*) mais bien envie de cette jeune paysanne... qu'à la vérité, j'ai aidé un peu à la lettre pour lui faire voir Paris malgré elle...

HENRI, *l'interrompant.*

Malgré elle?... Vous y avez donc employé la violence?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh! mais, sire, si vous voulez... C'est mon valet-de-chambre qui me l'a amenée, avec bien de la peine; et je vais...

HENRI, *l'interrompant, d'un air sévère.*

Eh! c'est cette violence que je punirai.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *avec feu.*

Ah! sire, ne m'accablez point de votre colère: j'avoue mon crime; mais mon crime m'a été inutile, et n'a fait que tourner à ma honte. Agathe est vertueuse.... Agathe ne m'a point cédé la victoire; et, pour la remporter, elle a été jusqu'à vouloir attenter elle-même à sa vie. J'atteste le ciel de la vérité de ce que je dis... et qu'il me punisse sur-le-champ, si je vous en impose... Eh! dans l'instant, c'est moins, je le jure à votre majesté, la crainte de ma disgrâce que les remords cruels et le repentir, qui...

HENRI, *l'interrompant, d'un air noble et sévère.*

Mais il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, Agathe soit justifiée vis-à-vis de ces gens-ci; le crime, de votre part, n'en est pas moins commis. Je leur en dois la réparation. Ainsi donc, je veux que vous fassiez une rente de deux cents écus d'or à cette fille, et que....

AGATHE, *l'interrompant.*

Non, sire, je me croirois déshonorée, si j'acceptois de cet homme des bienfaits honteux qui pourroient laisser des soupçons....

RICHARD, *l'interrompant à son tour.*

Ah! divine Agathe! cet aveu du marquis de Conchini..... et, plus encore, le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on vouloit le forcer de vous donner, est pour moi une pleine et entière conviction de votre innocence..... Non, vous ne fûtes jamais coupable; c'est moi qui le suis d'avoir pu vous croire un seul instant criminelle, et,...

MICHAU, *l'interrompant.*

T'as raison, mon fils; et tu peux à présent épouser c'te digne enfant-là.

HENRI.

En ce cas-là, je me charge donc de la dette de Conchini.... (*Au marquis.*) Retirez-vous, et ne paroissez pas devant moi que je ne vous le fasse dire.

(*Conchini se retire.*)

SCÈNE XVIII.

HENRI, LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, MICHAU, MARGOT, GATAU, RICHARD, AGATHE, LUCAS.

HENRI, *à demi-voix, au duc de Sulli.*

Aussi-bien, mon ami Rosni, je soupçonne violemment ce malheureux Italien-là d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites. Nous en parlerons dans un autre temps..... (*A Michau et aux autres paysans.*) Oh! çà, mes enfants, j'ai bien des engagements à remplir ici... (*A Michau.*)

Pour m'acquitter du premier, je donne dix mille francs à Agathe et à votre fils, M. Michau.... Mais vous ne savez pas que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouser un certain Lucas, son amoureux, qui n'est pas bien riche; et, pour réparer cela, je leur donne aussi dix mille francs, pour les unir.

LUCAS, *à part, sautant de joie.*

Dix mille francs et Catau!

MICHAU, *à part.*

Tous les quatre à la fois. Quel bon roi!

RICHARD, *à Henri.*

Ah! sire!....

CATAU ET AGATHE, *ensemble.*

Quel bon prince!

HENRI, *à Sulli.*

Duc de Sulli, que cette somme de vingt mille francs leur soit comptée ici demain dans la journée; je vous en donne l'ordre.

LE DUC DE SULLI, *s'inclinant.*

Vous serez obéi, sire.... *(Se relevant, et d'un air attendri.)* Ah! mon cher maître, par ces traits de justice et de générosité, vous me ravissez. Vous venez d'en agir en roi et en père avec ces bons paysans, qui sont vos sujets et vos enfants, tous aussi-bien que votre noblesse : mais, sire, vous nous devez aux uns et aux autres, de ne point exposer votre vie à la chasse, comme vous faites tous les jours.... *(Avec colère.)* Permettez-moi de le dire à votre majesté; cela me met, moi, dans

une véritable colère.... Vive Dieu, sire, votre vie n'est point à vous, vous en êtes comptable (*montrant le duc de Bellegarde*) à des serviteurs, comme nous, qui vous adorent, (*montrant les paysans*) et au peuple françois, dont vous voyez que vous êtes l'idole.

HENRI, *de l'air de la plus grande bonté.*

Oui, oui, tu as raison, mon ami.... Tu m'attendris.... Ne me gronde plus, mon cher Rosni; à l'avenir je serai plus sage.

MICHAU, *très vivement.*

Morgué! sire, c'est que ce gentilhomme-là n'a pas tort. Au nom de Dieu, conservez-nous vos jours, il nous sont si chers.

TOUS LES PAYSANS, *ensemble, à Henri.*

Ah! notre roi; ah! notre père, conservais-vous, conservais-vous.

HENRI, *à part, en regardant tous ces paysans.*

Quel spectacle divin!

MICHAU, *encore plus vivement.*

Eh! oui, ventrégué! conservais-vous; vous venais de marier nos jeunes gens : faut, sire, que vous viviais plus qu'eux.... Mais, queul excellent homme!.... Pardon, votre majesté, si je vous ons si mal reçu; je ne connoissions pas tout not' bonheur : et, si j'avons manqué au respect.... de la considération....

HENRI, *l'interrompant.*

Vous m'avez très bien reçu, et je veux demeurer

votre ami, au moins, M. Michau.... Mais, brisons là, j'ai besoin de repos, et....

MICHAU, *l'interrompant.*

Venais, sire, venais coucher dans mon propre lit.... Ces seigneurs prendront ceux de mon fils et de Catau; et nous, j'irons tretous passer la nuit au moulin.... Une nuit est bientôt passée, quand on la passe pour votre majesté.

LUCAS, *prenant Agathe sous le bras.*

Et nous, je vons ramener Agathe chèux elle.... Et à demain aux noces, mes enfants.

FIN DE LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

TABLE

DES RIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE sur Sedaine..... Pag. 1

LA GAGEURE IMPRÉVUE, comédie en un acte, par Sedaine..... 5

LE MARCHAND DE SMYRNE, comédie en un acte, par Champfort..... 67

Notice sur Goldoni..... 98

LE BOURRU BIENFAISANT, comédie en trois actes, par Goldoni..... 101

Notice sur Rochon de Chabannes..... 201

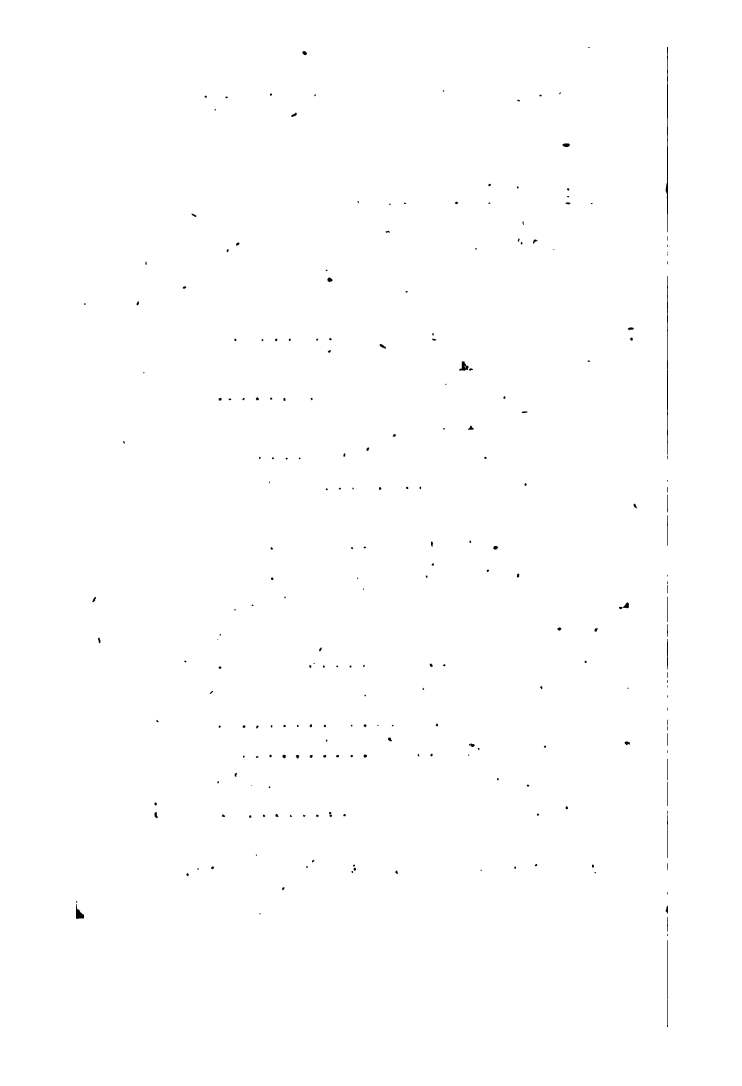
LA MANIE DES ARTS, ou LA MATINÉE A LA MODE, comédie en un acte, par Rochon de Chabannes..... 205

LES AMANTS GÉNÉREUX, comédie en cinq actes, par le même..... 241

Notice sur Collé..... 332

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, comédie en trois actes, par Collé..... 335

FIN DE LA TABLE DU TREIZIÈME VOLUME.



LE BARBIER DE SÉVILLE, comédie jouée d'abord en cinq actes, et réduite depuis à quatre, fut donnée, pour la première fois, le 23 février 1775. Elle eut alors treize représentations. On la revoit toujours avec plaisir.

LA FOLLE JOURNÉE, OU LE MARIAGE DE FIGARO, comédie en cinq actes, en prose, plus connue sous ce dernier titre, parut, pour la première fois, le 27 avril 1784. Elle fut jouée soixante-treize fois de suite. Une indisposition d'acteur en fit alors suspendre les représentations; elles furent bientôt continuées et allèrent au-delà de cent.

L'AUTRE TARTUFE, OU LA MÈRE COUPABLE, drame en cinq actes, en prose, avoit été joué le 26 juin 1792 au théâtre du Marais; mais l'auteur, sur la demande des acteurs du Théâtre François, la leur fit représenter le 5 mars 1797.

Beaumarchais fut honoré, pendant sa vie, de la protection de personnages puissants et respectables. Il se vit en butte à toutes sortes de peines, et comblé de succès en tous genres; il a laissé le public incertain de l'idée qu'il devoit

se faire de cet homme extraordinaire. Il mourut dans la nuit du 17 au 18 mai 1799, d'une apoplexie qui le frappa au milieu de son sommeil.

PERSONNAGES.

(Les habits des acteurs doivent être dans l'ancien costume espagnol.)

Le comte Almaviva, grand d'Espagne, amant inconnu de Rosine, paroît, au premier acte, en veste et culotte de satin; il est enveloppé d'un grand manteau brun, ou cape espagnole; chapeau noir rabattu avec un ruban de couleur autour de la forme. Au deuxième acte, habit uniforme de cavalier, avec des moustaches et des bottines. Au troisième, habillé en bachelier; cheveux ronds; grande fraise au cou; veste, culotte, bas et manteau d'abbé. Au quatrième acte, il est vêtu superbement à l'espagnole avec un riche manteau; par dessus tout, le large manteau brun dont il se tient enveloppé.

Bartholo, médecin, tuteur de Rosine : habit noir, court, boutonné; grande perruque; fraise et manchettes relevées; une ceinture noire; et quand il veut sortir de chez lui, un long manteau écarlate.

Rosine, jeune personne d'extraction noble et pupille de Bartholo; habillée à l'espagnole.

Figaro, barbier de Séville; en habit de major espagnol. La tête couverte d'une rescille, ou filet; chapeau blanc, ruban de couleur autour de la forme; un fichu de soie, attaché fort lâche à son cou; gilet et haut-de-chausse de satin,

avec des boutons et boutonnières frangés d'argent; une grande ceinture de soie; les jarretières nouées avec des glands qui pendent sur chaque jambe; veste de couleur tranchante, à grands revers de la couleur du gilet; bas blancs et souliers gris.

Don Bazile, organiste, maître à chanter de Rosine; chapeau noir rabattu, soutanelle et long manteau, sans frise ni manchettes.

La Jeunesse, vieux domestique de Bartholo.

L'Éveillé, autre valet de Bartholo, garçon niais et endormi. Tous deux habillés en Galiciens; tous les cheveux dans la queue; gilet couleur de chamois; large ceinture de peau avec une boucle; culotte bleue et veste de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le passage des bras, sont pendantes par derrière.

Un Notaire.

Un Alcade, homme de justice, avec une longue baguette blanche à la main.

Plusieurs alguazils et valets avec des flambeaux.

La scène est à Séville, dans la rue et sous les fenêtres de Rosine, au premier acte; et le reste de la pièce dans la maison du docteur Bartholo.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME XIV.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

LA STÉRÉOTYPIE, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils vouloient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguoient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existoit contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparaison.

Les Éditions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld.

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs; n° 55.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE

DU

RECUEIL DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES RESTÉES AU THÉATRE FRANÇOIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire;

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1810.

LE

BARBIER DE SÉVILLE,

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE,

COMÉDIE,

PAR BEAUMARCHAIS,

Représentée, pour la première fois, le 23 février 1775.

NOTICE

SUR BEAUMARCHAIS.

Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais naquit à Paris le 24 janvier 1732. Son père étoit horloger, et il le fut d'abord lui-même, sous le nom de Caron, qui étoit celui de sa famille.

Nul auteur ne mena une vie plus agitée. Tout le monde a entendu parler de ses procès, et ses mémoires, qui viennent d'être réimprimés, l'ont rendu bien autrement célèbre que son théâtre : mais c'est à parler de ce dernier que nous devons nous borner. On y trouve cinq pièces composées pour le Théâtre François.

Eugénie, drame en cinq actes, en prose, parut pour la première fois, le 29 janv. 1767, et fut joué seize fois avec succès.

Les deux Amis, drame en cinq actes, en prose, représenté, pour la première fois, le 13 janvier 1770, fut donné douze fois.

LE

BARBIER DE SÉVILLE,

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue de Séville, où toutes les croisées sont grillées.

SCÈNE I.

LE COMTE, *seul, en grand manteau brun et chapeau rabattu. Il tire sa montre en se promenant.*

Le jour est moins avancé que je ne croyois. L'heure à laquelle elle a coutume de se montrer derrière sa jalousie est encore éloignée. N'importe, il vaut mieux arriver trop tôt que de manquer l'instant de la voir. Si quelque aimable de la cour pouvoit me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai

jamais parlé, il me prendroit pour un espagnol du temps d'Isabelle. — Pourquoi non ? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. — Mais, quoi ! suivre une femme à Séville, quand Madrid et la cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles ? — Et c'est cela même que je fuis. Je suis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance ou la vanité nous présentent sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même ! et si je pouvois m'assurer sous ce déguisement.... Au diable l'importun.

SCÈNE II.

FIGARO, LE COMTE, *caché.*

FIGARO, *une guitare sur le dos attachée en bandoulière avec un large ruban; il chantonne gaîment, un papier et un crayon à la main.*

BANISSONS le chagrin,
Il nous consume.
Sans le feu du bon vin
Qui nous rallume;
Réduit à languir,
L'homme sans plaisir
Vivroit comme un sot,
Et mourroit bientôt;

Jusque-là, ceci ne va pas mal, ein, ein.

Et mourroit bientôt.
Le vin et la paresse
Se disputent mon cœur....

Eh! non, ils ne se le disputent pas, ils y règnent paisiblement ensemble...

Se partagent.... mon cœur.

Dit-on, se partagent?..... Eh! mon Dieu! nos faiseurs d'opéras comiques n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

(*Il chante.*)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur.

Je voudrois finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eût l'air d'une pensée.

(*Il met un genou en terre et écrit en chantant.*)

Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendresse....
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc! c'est plat. Ce n'est pas ça... Il me faut une opposition, une antithèse :

Si l'une.... est ma maîtresse,
L'autre....

Eh! parbleu! j'y suis...

L'autre est mon serviteur.

Fort bien, Figaro!... (*Il écrit en chantant.*)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur;
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur.
L'autre est mon serviteur,
L'autre est mon serviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnements là-dessous, nous verrons encore, messieurs de la cabale, si je ne sais ce que je dis. (*Il aperçoit le comte.*) J'ai vu cet abbé-là quelque part. (*Il se relève.*)

LE COMTE, *à part.*

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO.

Et non, ce n'est pas un abbé; cet air altier et noble...

LE COMTE.

Cette tournure grotesque...

FIGARO.

Je ne me trompe point; c'est le comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE.

Maraud, si tu dis un mot...

FIGARO.

Oui, je vous reconnois; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnoissois pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

FIGARO.

Que voulez-vous, monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE.

Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avois autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, monseigneur; et ma reconnoissance...

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien! cet emploi?

FIGARO.

Le ministre ayant égard à la recommandation de votre excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'armée?

FIGARO.

Non; dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début.

FIGARO.

Le poste n'étoit pas mauvais; parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendois

souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE.

Qui tuoient les sujets du roi.

FIGARO.

Ah! ah! il n'y a point de remède universel; mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO.

Quitté? C'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des puissances:

L'Envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE.

Oh! grâce, grâce, ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou et chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisois, je puis dire, assez joliment des bouquets à Cloris, que j'envoyois des énigmes aux journaux, qu'il couroit des madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étois imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné! et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié; persuadé qu'un grand nous fait assez de bien, quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étois un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh! mon Dieu, monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Paresseux, dérangé...

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un domestique, votre excellence connoît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

LE COMTE, *riant.*

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville?

FIGARO.

Non, pas tout de suite.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Un moment..... J'ai cru que c'étoit elle.... Dis toujours, je t'entends de reste.

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires, et le théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE.

Ah! miséricorde!

FIGARO.

(*Pendant sa réplique, le comte regarde avec attention du côté de la jalousie.*)

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avois rempli le parterre des plus excellents travailleurs; des mains..... comme des battoirs; j'avois interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds; et d'honneur, avant la pièce, le café m'avoit paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah! la cabale, monsieur l'auteur tombé!

FIGARO.

Tout comme un autre : pourquoi pas? Ils m'ont sifflé; mais, si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux?

FIGARO.

Ah! comme je leur en garde! morbleu!

LE COMTE.

Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théâtre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'est mon bon ange, excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres étoit celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevoit de déchiqueter et de sucer le peu de substance qui leur restoit; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadoure, la Sierra-Morena, l'Andalousie; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux évènements; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là; aidant au bon temps, supportant le mauvais, me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misère, et faisant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau votre excellence en tout ce qu'il lui plaira de m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté ?

LE COMTE.

Sauvons-nous.

FIGARO.

Pourquoi ?

LE COMTE.

Viens donc, malheureux ! tu me perds.

(*Ils se cachent.*)

SCÈNE III.

BARTHOLO, ROSINE.

(La jalousie du premier étage s'ouvre, et Bartholo et Rosine se mettent à la fenêtre.)

ROSINE.

Comme le grand air fait plaisir à respirer ! Cette jalousie s'ouvre si rarement....

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous là ?

ROSINE.

Ce sont des couplets de la Précaution inutile que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que la précaution inutile ?

ROSINE.

C'est une comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque drame encore! quelque sottise d'un nouveau genre [1]!

ROSINE.

Je n'en sais rien.

BARTHOLO.

Euh! euh! les journaux et l'autorité nous en feront raison. Siècle barbare!...

ROSINE.

Vous injuriez toujours notre pauvre siècle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté; qu'a-t-il produit pour qu'on le loue? Sottises de toute espèce: la liberté de penser, l'attraction, l'électricité, le tolérantisme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie et les drames....

ROSINE, *le papier lui échappe et tombe dans la rue.*

Ah! ma chanson! ma chanson est tombée en vous écoutant; courez, courez donc, monsieur, ma chanson; elle sera perdue.

BARTHOLO.

Que diable aussi! l'on tient ce qu'on tient.

(*Il quitte le balcon.*)

ROSINE *regarde en dedans et fait signe dans la rue.*

S't, S't; (*le comte paroît*) ramassez vite et sau-

---

[1] Bartholo n'aimoit pas les drames. Peut-être avoit-il fait quelque tragédie dans sa jeunesse.

vez-vous. (*Le comte ne fait qu'un saut, ramasse le papier et rentre.*)

BARTHOLO *sort de la maison, et cherche.*

Où donc est-il? Je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO.

Vous me donnez là une jolie commission! Il est donc passé quelqu'un?

ROSINE.

Je n'ai vu personne.

BARTHOLO, *à lui-même.*

Et moi qui ai la bonté de chercher... Bartholo, vous n'êtes qu'un sot, mon ami; ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousies sur la rue. (*Il rentre.*)

ROSINE, *toujours au balcon.*

Mon excuse est dans mon malheur: seule, enfermée, en butte à la persécution d'un homme odieux, est-ce un crime de tenter à sortir d'esclavage?

BARTHOLO, *paroissant au balcon.*

Rentrez, signora; c'est ma faute si vous avez perdu votre chanson; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure. (*Il ferme la jalousie à la clef.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, FIGARO.

(Ils entrent avec précaution.)

LE COMTE.

A présent qu'ils sont retirés, examinons cette chanson, dans laquelle un mystère est sûrement renfermé. C'est un billet!

FIGARO.

Il demandoit ce que c'est que la précaution inutile!

LE COMTE *lit vivement.*

« Votre empressement excite ma curiosité; sitôt « que mon tuteur sera sorti, chantez indifférem- « ment sur l'air connu de ces couplets, quelque « chose qui m'apprenne enfin le nom, l'état et les « intentions de celui qui paroît s'attacher si obsti- « nément à l'infortunée Rosine. »

FIGARO, *contrefaisant la voix de Rosine.*

Ma chanson, ma chanson est tombée; courez, courez donc. (*Il rit.*) Ah! ah! ah! ah! Oh! ces femmes! voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue? enfermez-la.

LE COMTE.

Ma chère Rosine!

FIGARO.

Monseigneur, je ne suis plus en peine des motifs de votre mascarade; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE.

Te voilà instruit, mais si tu jases....

FIGARO.

Moi jaser! je n'emploierai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur et de dévouement dont on abuse à la journée; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi; pesez tout à cette balance, et...

LE COMTE.

Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté!.... Tu viens de la voir. Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline et mariée à un vieux médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Joli oiseau, ma foi! difficile à dénicher! Mais qui vous a dit qu'elle étoit femme du docteur?

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galants et les écarter : elle n'est encore que sa pupille; mais bientôt...

LE COMTE, *vivement.*

Jamais. Ah! quelle nouvelle! J'étois résolu de tout oser pour lui présenter mes regrets; et je la

trouve libre! Il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer et l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui destine. Tu connois donc ce tuteur?

FIGARO.

Comme ma mère.

LE COMTE.

Quel homme est-ce?

FIGARO, *vivement.*

C'est un beau gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette, et furète, et gronde, et geint tout à la fois.

LE COMTE, *impatienté.*

Eh! je l'ai vu. Son caractère?

FIGARO.

Brutal, avare, amoureux et jaloux à l'excès de sa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE.

Ainsi ses moyens de plaire sont...

FIGARO.

Nuls.

LE COMTE.

Tant mieux. Sa probité?

FIGARO.

Tout juste autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE.

Tant mieux. Punir un fripon en se rendant heureux...

FIGARO.

C'est faire à la fois le bien public et particulier : chef-d'œuvre de morale, en vérité, monseigneur!

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer sa porte?

FIGARO.

A tout le monde : s'il pouvoit la calfeutrer...

LE COMTE.

Ah! diable, tant pis. Aurois-tu de l'accès chez lui?

FIGARO.

Si j'en ai! *Primo*, la maison que j'occupe appartient au docteur, qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE.

Ah! ah!

FIGARO.

Oui. Et moi, en reconnoissance, je lui promets dix pistoles d'or par an, *gratis* aussi.

LE COMTE, *impatienté*.

Tu es son locataire?

FIGARO.

De plus, son barbier, son chirurgien, son apothicaire; il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston, qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE *l'embrasse*.

Ah! Figaro, mon ami, tu seras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO.

Peste! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances! parlez-moi des gens passionnés!

LE COMTE.

Heureux Figaro! tu vas voir ma Rosine! tu vas la voir! Conçois-tu ton bonheur?

FIGARO.

C'est bien là un propos d'amant! Est-ce que je l'adore, moi? Puissiez-vous prendre ma place!

LE COMTE.

Ah! si l'on pouvoit écarter tous les surveillants!

FIGARO.

C'est à quoi je rêvois.

LE COMTE.

Pour douze heures seulement.

FIGARO.

En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien?

FIGARO, *rêvant.*

Je cherche dans ma tête si la pharmacie ne fourniroit pas quelques petits moyens innocents....

LE COMTE.

Scélérat!

FIGARO.

Est-ce que je veux leur nuire? Ils ont tous besoin de mon ministère. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.

LE COMTE.

Mais ce médecin peut prendre un soupçon.

FIGARO.

Il faut marcher si vite, que le soupçon n'ait pas le temps de naître. Il me vient une idée : le régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE.

Le colonel est de mes amis.

FIGARO.

Bon. Présentez-vous chez le docteur en habit de cavalier, avec un billet de logement : il faudra bien qu'il vous héberge ; et moi, je me charge du reste.

LE COMTE.

Excellent !

FIGARO.

Il ne seroit même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins....

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Et le mener un peu lestement sous cette apparence déraisonnable.

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, et vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE.

Supérieurement vu! Mais que n'y vas-tu, toi?

FIGARO.

Ah! oui. Moi! Nous serons bienheureux s'il ne vous reconnoît pas, vous, qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après?

LE COMTE.

Tu as raison.

FIGARO.

C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin.

LE COMTE.

Tu te moques de moi. (*Prenant un ton ivre.*) N'est-ce point ici la maison du docteur Bartholo, mon ami?

FIGARO.

Pas mal, en vérité; vos jambes seulement un peu plus avinées (*d'un ton plus ivre*). N'est-ce pas ici la maison....

LE COMTE.

Fi donc! Tu as l'ivresse du peuple.

FIGARO.

C'est la bonne; c'est celle du plaisir.

LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCÈNE V.

LE COMTE *et* FIGARO, *cachés*, BARTHOLO.

BARTHOLO *sort en parlant à la maison.*

Je reviens à l'instant; qu'on ne laisse entrer personne. Quelle sottise à moi d'être descendu! Dès qu'elle m'en prioit, je devois bien me douter..... Et Bazile qui ne vient pas! Il devoit tout arranger pour que mon mariage se fît secrètement demain : et point de nouvelles! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCÈNE VI.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Qu'ai-je entendu? Demain il épouse Rosine en secret!

FIGARO.

Monseigneur, la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel est donc ce Bazile qui se mêle de son mariage?

FIGARO.

Un pauvre hère qui montre la musique à sa pupille, infatué de son art, friponneau, besoigneux, à genoux devant un écu, et dont il sera facile de

venir à bout, monseigneur.... (*Regardant à la jalousie.*) La v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc?

FIGARO.

Derrière sa jalousie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE.

Pourquoi?

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas? « chantez indifféremment; » c'est-à-dire, chantez comme si vous chantiez.... seulement pour chanter. Oh! là v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris; mon triomphe en aura plus de charmes. (*Il déploie le papier que Rosine a jeté.*) Mais comment chanter sur cette musique? Je ne sais pas faire de vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, monseigneur, est excellent: en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit.... et prenez ma guitare.

LE COMTE

Que veux-tu que j'en fasse? j'en joue si mal!

FIGARO.

Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose? Avec le dos de la main; from, from, from... Chanter sans guitare à Séville! vous seriez bientôt reconnu ma foi, bientôt dépisté.

(Figaro se colle au mur sous le balcon.)

LE COMTE *chante en se promenant, et s'accompagnant sur sa guitare.*

Premier couplet.

Vous l'ordonnez, je me ferai connoître;
Plus inconnu, j'osai vous adorer:
En me nommant, que pourrois-je espérer?
N'importe, il faut obéir à son maître.

FIGARO, *bas.*

Fort bien, parbleu! courage, monseigneur.

LE COMTE.

Deuxième couplet.

Je suis Lindor, ma naissance est commune;
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier;
Que n'ai-je, hélas! d'un brillant chevalier
A vous offrir le rang et la fortune!

FIGARO.

Et comment diable! je ne ferois pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE.

Troisième couplet.

Tous les matins ici d'une voix tendre,
Je chanterai mon amour sans espoir;

Je bornerai mes plaisirs à vous voir;
Et puissiez-vous en trouver à m'entendre!

FIGARO.

Oh! ma foi! pour celui-ci.... (*Il s'approche, et baise le bas de l'habit de son maître:*)

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Excellence?

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu?

ROSINE, *en dedans, chante.*

AIR : *Du maître en droit.*

Tout me dit que Lindor est charmant,
Que je dois l'aimer constamment....

(*On entend une croisée qui se ferme avec bruit.*)

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois?

LE COMTE.

Elle a fermé sa fenêtre; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO.

Ah! la pauvre petite! comme elle tremble en chantant! Elle est prise, monseigneur.

LE COMTE.

Elle se sert du moyen qu'elle-même a indiqué. « Tout me dit que Lindor est charmant. » Que de grâces! que d'esprit!

FIGARO.

Que de ruse! que d'amour!

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro?

FIGARO.

Elle passera plutôt à travers cette jalousie que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en est fait, je suis à ma Rosine..... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

M. Figaro? Je n'ai qu'un mot à vous dire : elle sera ma femme; et si vous servez bien mon projet en lui cachant mon nom.... tu m'entends, tu me connois....

FIGARO.

Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE.

Retirons-nous, crainte de nous rendre suspects.

FIGARO, *vivement.*

Moi, j'entre ici, où, par la force de mon art, je vais, d'un seul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalousie, fourvoyer l'intrigue, et renverser tous les obstacles.

Vous, monseigneur, chez moi, l'habit de soldat, le billet de logement, et de l'or dans vos poches.

LE COMTE.

Pour qui de l'or?

FIGARO, *vivement.*

De l'or, mon dieu, de l'or : c'est le nerf de l'intrigue.

LE COMTE.

Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant.*

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Qu'est-ce que c'est?

LE COMTE.

Et ta guitare?

FIGARO *revient.*

J'oublie ma guitare! Moi, je suis donc fou?

(*Il s'en va.*)

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi?

FIGARO *revient.*

Ah! réellement je suis frappé! Ma boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, *consilio manuque*, FIGARO. (*Il s'enfuit.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'appartement de Rosine. La croisée dans le fond du théâtre est fermée par une jalousie grillée.

SCÈNE I.

ROSINE, *seule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier sur la table et se met à écrire.*

Marceline est malade; tous les gens sont occupés, et personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont des yeux et des oreilles, ou si mon Argus a un génie malfaisant qui l'instruit à point nommé; mais je ne puis dire un mot ni faire un pas dont il ne devine sur-le-champ l'intention.... Ah! Lindor! (*Elle cachète la lettre.*) Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand et comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler long-temps au barbier Figaro. C'est un bon-homme qui m'a montré quelquefois de la pitié; si je pouvois l'entretenir un moment!

SCÈNE II.

ROSINE, FIGARO.

ROSINE, *surprise.*

Ah! M. Figaro, que je suis aise de vous voir!

FIGARO.

Votre santé, madame?

ROSINE.

Pas trop bonne, M. Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO.

Je le crois; il n'engraisse que les sots.

ROSINE.

Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement? je n'entendois pas; mais...

FIGARO.

Avec un jeune bachelier de mes parents, de la plus grande espérance; plein d'esprit, de sentiments, de talents, et d'une figure fort revenante.

ROSINE.

Oh! tout-à-fait bien, je vous assure. Il se nomme?...

FIGARO.

Lindor. Il n'a rien; mais, s'il n'eût pas quitté brusquement Madrid, il pouvoit y trouver quelque bonne place.

ROSINE, *étourdiment.*

Il en trouvera, M. Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez, n'est pas fait pour rester inconnu.

FIGARO, *à part.*

Fort bien. (*Haut.*) Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à son avancement.

ROSINE.

Un défaut, M. Figaro! Un défaut! en êtes-vous bien sûr?

FIGARO.

Il est amoureux.

ROSINE.

Il est amoureux! et vous appelez cela un défaut?

FIGARO.

A la vérité, ce n'en est un que relativement à sa mauvaise fortune.

ROSINE.

Ah! que le sort est injuste! Et nomme-t-il la personne qu'il aime? Je suis d'une curiosité...

FIGARO.

Vous êtes la dernière, madame, à qui je voudrois faire une confidence de cette nature.

ROSINE, *vivement.*

Pourquoi, M. Figaro? je suis discrète; ce jeune homme vous appartient, il m'intéresse infiniment... dites donc.

FIGARO, *la regardant finiment.*

Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée, et des mains! des joues! des dents! des yeux!...

ROSINE.

Qui reste en cette ville?

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue, peut-être?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah! que c'est charmant... pour monsieur votre parent! Et cette personne est?...

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée?

ROSINE, *vivement.*

C'est la seule chose que vous ayez oubliée, monsieur Figaro. Dites donc, dites donc vite; si l'on rentroit, je ne pourrois plus savoir...

FIGARO.

Vous le voulez absolument, madame? Eh bien! cette personne est... la pupille de votre tuteur.

ROSINE.

La pupille?...

FIGARO.

Du docteur Bartholo; oui, madame.

ROSINE, *avec émotion.*

Ah! M. Figaro!... je ne vous crois pas, je vous assure.

FIGARO.

Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-même.

ROSINE.

Vous me faites trembler, M. Figaro.

FIGARO.

Fi donc, trembler! mauvais calcul, madame; quand on cède à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillants jusqu'à demain.

ROSINE.

S'il m'aime, il doit me le prouver, en restant absolument tranquille.

FIGARO.

Eh! madame, amour et repos peuvent-ils habiter en même cœur? La pauvre jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour sans repos, ou repos sans amour.

ROSINE, *baissant les yeux.*

Repos sans amour... paroît...

FIGARO.

Ah! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amour sans repos se présente de meilleure grâce : et pour moi, si j'étois femme...

ROSINE, *avec embarras.*

Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête homme de l'estimer.

FIGARO.

Aussi mon parent vous estime-t-il infiniment.

ROSINE.

Mais s'il alloit faire quelque imprudence, monsieur Figaro, il nous perdroit.

FIGARO, *à part.*

Il nous perdroit. (*Haut.*) Si vous le lui défendiez expressément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.*

Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci; mais, en la lui donnant, dites-lui.... dites-lui bien... (*Elle écoute.*)

FIGARO.

Personne, madame.

ROSINE.

Que c'est par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de soi. Tudieu! l'amour a bien une autre allure!

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous? Je crains seulement que rebuté par les difficultés....

FIGARO.

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, madame, que le vent qui éteint une lumière, allume un brasier, et que nous sommes ce brasier-là. D'en parler seulement, il exhale un tel feu qu'il m'a presque enfiévré [1] de sa passion, moi qui n'y ai que voir.

---

[1] Le mot *enfiévré*, qui n'est plus françois, a excité la plus vive indignation parmi les puritains littéraires; je ne conseille à aucun galant homme de s'en servir: mais, M. Figaro!....

ROSINE.

Dieux! j'entends mon tuteur. S'il vous trouve ici... Passez par le cabinet du clavecin, et descendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO.

Soyez tranquille. (*A part, en montrant la lettre.*) Voici qui vaut mieux que toutes mes observations. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE III.

ROSINE, *seule.*

Je meurs d'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit dehors... Que je l'aime, ce bon Figaro! c'est un bien honnête homme, un bon parent! Ah! voilà mon tyran; reprenons mon ouvrage. (*Elle souffle la bougie, s'assied, et prend une broderie au tambour.*)

SCÈNE IV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, *en colère.*

Ah! malédiction, l'enragé, le scélérat corsaire de Figaro. Là, peut-on sortir un moment de chez soi, sans être sûr en rentrant?..

ROSINE.

Qui vous met donc si fort en colère, monsieur?

BARTHOLO.

Ce damné barbier qui vient d'écloper toute ma maison en un tour de main : il donne un narcoti-

que à l'Éveillé, un sternutatoire à la Jeunesse; il saigne au pied Marceline : il n'y a pas jusqu'à ma mule... sur les yeux d'une pauvre bête aveugle un cataplasme! Parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des mémoires. Ah! qu'il les apporte! Et personne à l'anti-chambre; on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Et qui peut y pénétrer que vous, monsieur?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre sans sujet, que de m'exposer sans précaution; tout est plein de gens entreprenants, d'audacieux... N'a-t-on pas ce matin encore ramassé lestement votre chanson pendant que j'allois la chercher? Oh! je...

ROSINE.

C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout! Le vent peut avoir éloigné ce papier, le premier venu... que sais-je?

BARTHOLO.

Le vent, le premier venu!... Il n'y a point de vent, madame, point de premier venu dans le monde; et c'est toujours quelqu'un posté là exprès, qui ramasse les papiers qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, monsieur?

BARTHOLO.

Oui, madame, a l'air.

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur, j'étois... ah, aah, ah..

BARTHOLO.

A machiner quelque espiéglerie, sans doute? Et tu ne l'as pas vu?

L'ÉVEILLÉ.

Sûrement je l'ai vu; puisqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il dit; et faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'entendant parl.... Ah! ah! aah....

BARTHOLO, *le contrefaisant.*

Rien qu'en l'entendant.... Où est donc ce vaurien de la Jeunesse? Droguer ce petit garçon sans mon ordonnance! Il y a quelque friponnerie là-dessous.

SCÈNE VII.

BARTHOLO, L'ÉVEILLÉ, LA JEUNESSE.

(La Jeunesse arrive en vieillard avec une canne en béquille; il éternue plusieurs fois.)

L'ÉVEILLÉ, *toujours bâillant.*

La Jeunesse?

BARTHOLO.

Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE.

Voilà plus de cinquante.... cinquante fois.... dans un moment! (*Il éternue.*) Je suis brisé.

BARTHOLO.

Comment! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Rosine, et vous ne me dites pas que ce barbier...

L'ÉVEILLÉ, *continuant de bâiller.*

Est-ce que c'est quelqu'un donc M. Figaro? Aah, ah...

BARTHOLO.

Je parie que le rusé s'entend avec lui.

L'ÉVEILLÉ, *pleurant comme un sot.*

Moi... je m'entends!..

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Eh! mais, monsieur, y a-t-il.... y a-t-il de la justice?

BARTHOLO.

De la justice! C'est bon entre vous autres misérables, la justice! Je suis votre maître, moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Mais pardi! quand une chose est vraie....

BARTHOLO.

Quand une chose est vraie! Si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y auroit qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendroit l'autorité.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

J'aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, et toujours un train d'enfer.

L'ÉVEILLÉ, *pleurant.*

Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien. (*Il les contrefait.*) Et t'chi et t'cha; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE.

Ah! monsieur, je vous jure que sans mademoiselle, il n'y auroit.... il n'y auroit pas moyen de rester dans la maison.

(*Il sort en éternuant.*)

BARTHOLO.

Dans quel état ce Figaro les a mis tous! Je vois ce que c'est : le maraud voudroit me payer mes cent écus sans bourse délier,...

SCÈNE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE, FIGARO, *caché dans le cabinet, paroît de temps en temps, et les écoute.*

BARTHOLO *continue.*

Ah! don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique?

BAZILE.

C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO.

J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE.

J'étois sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

BARTHOLO.

Pour vous?

BAZILE.

Non, pour vous. Le comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faisoit chercher Rosine dans tout Madrid?

BAZILE.

Il loge à la grande place, et sort tous les jours déguisé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde; et que faire?

BAZILE.

Si c'étoit un particulier, on viendroit à bout de l'écarter.

BARTHOLO.

Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé..

BAZILE.

Bone Deus! Se compromettre! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure; et pendant la fermentation calomnier au dire d'experts; *concedo.*

BARTHOLO.

Singulier moyen de se défaire d'un homme.

BAZILE.

La calomnie, monsieur? Vous ne savez guère

BARTHOLO.

Non pas. Je veux fermer sur vous la porte de la rue.

SCÈNE IX.

FIGARO, *seul, sortant du cabinet.*

Oh! la bonne précaution! Ferme, ferme la porte de la rue, et moi je vais la rouvrir au comte en sortant. C'est un grand maraud que ce Bazile! heureusement il est encore plus sot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la consistance enfin, pour faire sensation dans le monde en calomniant : mais un Bazile, il médiroit qu'on ne le croiroit pas.

SCÈNE X.

ROSINE, *accourant;* FIGARO.

ROSINE.

Quoi! vous êtes encore là, M. Figaro?

FIGARO.

Très-heureusement pour vous, mademoiselle. Votre tuteur et votre maître à chanter, se croyant seuls ici, viennent de parler à cœur ouvert....

ROSINE.

Et vous les avez écoutés, M. Figaro? Mais savez-vous que c'est fort mal.

FIGARO.

D'écouter? C'est pourtant ce qu'il y a de mieux

pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE.

Ah! grands dieux!

FIGARO.

Ne craignez rien; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de songer à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient; sortez donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur.

(Figaro s'enfuit.)

SCÈNE XI.

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

Vous étiez ici avec quelqu'un, monsieur?

BARTHOLO.

Don Bazile que j'ai reconduit, et pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eût été M. Figaro.

ROSINE.

Cela m'est fort égal, je vous assure.

BARTHOLO.

Je voudrois bien savoir ce que ce barbier avoit de si pressé à vous dire?

ROSINE.

Faut-il parler sérieusement? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte! Je vais parier qu'il étoit chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Oh! de qui? De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que sais-je, moi? Peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part.*

Il n'en a pas manqué une seule. (*Haut.*) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO *regarde les mains de Rosine.*

Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, *avec embarras.*

Il seroit assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite.*

Moi! Point du tout; mais votre doigt encore taché d'encre! Hein? rusée signora!

ROSINE, *à part.*

Maudit homme!

BARTHOLO, *lui tenant toujours la main.*

Une femme se croit bien en sûreté parce qu'elle est seule.

ROSINE.

Ah! sans doute... La belle preuve!... Finissez donc, monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie, et

l'on m'a toujours dit qu'il falloit aussitôt tremper dans l'encre; c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'est ce que vous avez fait? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier de papier, où je suis certain qu'il y avoit six feuilles; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part.*

Oh! imbécile!....

BARTHOLO, *comptant.*

Trois, quatre, cinq...

ROSINE.

La sixième...

BARTHOLO.

Je vois bien qu'elle n'y est pas, la sixième.

ROSINE, *baissant les yeux.*

La sixième? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro? Et la plume qui étoit toute neuve; comment est-elle devenue noire? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro?

ROSINE, *à part.*

Cet homme a un instinct de jalousie... (*Haut.*) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela est édifiant! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudroit ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité; mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE.

Eh! qui ne rougiroit pas, monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses le plus innocemment faites?

BARTHOLO.

Certes, j'ai tort; se brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons pour la petite Figaro, et dessiner ma veste au tambour! quoi de plus innocent! Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait!... *Je suis seule, on ne me voit point; je pourrai mentir à mon aise;* mais le bout du doigt reste noir, la plume est tachée, le papier manque; on ne sauroit penser à tout. Bien certainement, signora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

SCÈNE XII.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

(Le comte, en uniforme de cavalerie, ayant l'air d'être entre deux vins, et chantant : *Réveillons-la, etc.*

BARTHOLO.

Mais que nous veut cet homme? Un soldat! Rentrez chez vous, signora.

LE COMTE *chante, réveillons-la, et s'avance vers Rosine.*

Qui de vous deux, mesdames, se nomme le docteur Balordo? (*A Rosine, bas.*) Je suis Lindor.

BARTHOLO.

Bartholo.

ROSINE, *à part.*

Il parle de Lindor.

LE COMTE.

Balordo, Barque à l'eau, je m'en moque comme de ça. Il s'agit seulement de savoir laquelle des deux... (*A Rosine, lui montrant un papier.*) Prenez cette lettre.

BARTHOLO.

Laquelle! Vous voyez bien que c'est moi. Laquelle! Rentrez donc, Rosine, cet homme paroit avoir du vin.

ROSINE.

C'est pour cela, monsieur; vous êtes seul. Une femme en impose quelquefois.

BARTHOLO.

Rentrez, rentrez; je ne suis pas timide.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

Oh! je vous ai reconnu d'abord à votre signalement.

BARTHOLO, *au comte, qui serre la lettre.*

Qu'est-ce que c'est donc que vous cachez là dans votre poche?

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche pour que vous ne sachiez pas ce que c'est.

BARTHOLO.

Mon signalement! Ces gens-là croient toujours parler à des soldats.

LE COMTE.

Pensez-vous que ce soit une chose si difficile à faire que votre signalement?

Air : *Ici sont venus en personne.*

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vérons, le regard fauve,
L'air farouche d'un Algonquin,
La taille lourde et déjetée,
L'épaule droite surmontée,
Le teint grenu d'un maroquin,
Le nez fait comme un baldaquin;
La jambe potte et circonflexe,
Le ton bourru, la voix perplexe,

Tous les appétits destructeurs,
Enfin la perle des docteurs. [1]

BARTHOLO.

Qu'est-ce que cela veut dire? Êtes-vous ici pour m'insulter? Délogez à l'instant.

LE COMTE.

Déloger! Ah! fi! que c'est mal parler! Savez-vous lire, docteur... Barbe à l'eau?

BARTHOLO.

Autre question saugrenue.

LE COMTE.

Oh! que cela ne vous fasse point de peine; car, moi qui suis pour le moins aussi docteur que vous...

BARTHOLO.

Comment cela?

LE COMTE.

Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux du régiment? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrère.

BARTHOLO.

Oser comparer un maréchal....

LE COMTE.

Air : *Vive le vin.*

(Sans chanter.)

Non, docteur, je ne prétends pas,
Que notre art obtienne le pas
Sur Hippocrate et sa brigade.

---

[1] Bartholo coupe le signalement à l'endroit qu'il lui plaît.

(En chantant.)

Votre savoir, mon camarade,
Est d'un succès plus général;
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

C'est-il poli ce que je vous dis là?

BARTHOLO.

Il vous sied bien, manipuleur ignorant, de ravaler ainsi le premier, le plus grand et le plus utile des arts?

LE COMTE.

Utile tout-à-fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien, mal appris, que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux? Ah! docteur! Pour un docteur d'esprit.... N'est-il pas de notoriété que le maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler; au lieu que le médecin parle beaucoup aux siens...

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'est-ce pas?

LE COMTE.

C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne?

LE COMTE.

Je crois que vous lâchez des épigrammes, l'amour!

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous? que demandez-vous?

LE COMTE, *feignant une grande colère.*

Eh bien donc! il s'enflamme! Ce que je veux? Est-ce que vous ne le voyez pas?

SCÈNE XIV.

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, *accourant.*

MONSIEUR le soldat, ne vous emportez point, de grâce. (*A Bartholo.*) Parlez-lui doucement, monsieur : un homme qui déraisonne....

LE COMTE.

Vous avez raison; il déraisonne, lui; mais nous sommes raisonnables, nous! Moi poli, et vous jolie.... enfin suffit. La vérité, c'est que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maison.

ROSINE.

Que puis-je pour votre service, monsieur le soldat?

LE COMTE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais, s'il y a de l'obscurité dans mes phrases...

ROSINE.

J'en saisirai l'esprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.*

Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit seulement.... Mais je dis en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce soir.

BARTHOLO.

Rien que cela?

LE COMTE.

Pas davantage. Lisez le billet doux que notre maréchal-des-logis vous écrit.

BARTHOLO.

Voyons. (*Le comte cache la lettre et lui donne un autre papier.*) (*Bartholo lit.*) « Le docteur Bartholo « recevra, nourrira, hébergera, couchera...

LE COMTE, *appuyant.*

Couchera.

BARTHOLO.

« Pour une nuit seulement, le nommé Lindor, « dit l'Écolier, cavalier au régiment... »

ROSINE.

C'est lui, c'est lui-même.

BARTHOLO, *vivement à Rosine.*

Qu'est-ce qu'il y a?

LE COMTE.

Eh bien! ai-je tort à présent, docteur Barbaro?

BARTHOLO.

On diroit que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier de toutes les manières possibles; allez au diable, Barbaro! Barbe à l'eau! et dites à votre impertinent maréchal-des-logis que, depuis mon voyage à Madrid, je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, *à part.*

O ciel! fâcheux contre-temps!

BARTHOLO.

Ah! ah! notre ami, cela vous contrarie et vous dégrise un peu? Mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE COMTE, *à part.*

J'ai pensé me trahir. (*Haut.*) Décamper! Si vous êtes exempt de gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politesse peut-être? Décamper! montrez-moi votre brevet d'exemption; quoique je ne sache pas lire, je verrai bientôt....

BARTHOLO.

Qu'à cela ne tienne. Il est dans ce bureau.

LE COMTE, *pendant qu'il y va, dit, sans quitter sa place.*

Ah! ma belle Rosine!

ROSINE.

Quoi! Lindor, c'est vous?

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde, il a les yeux sur nous.

LE COMTE.

Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber.

(*Il s'approche.*)

BARTHOLO.

Doucement, doucement, seigneur soldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de si près.

LE COMTE.

Elle est votre femme?

BARTHOLO.

Eh quoi donc?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour son bisaïeul paternel, maternel, sempiternel; il y a au moins trois générations entre elle et vous.

BARTHOLO *lit un parchemin.*

« Sur les bons et fidèles témoignages qui nous « ont été rendus... »

LE COMTE *donne un coup de main sous les parchemins, qui les envoie au plancher.*

Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage?

BARTHOLO.

Savez-vous bien, soldat, que si j'appelle mes gens, je vous fais traiter sur-le-champ comme vous le méritez?

LE COMTE.

Bataille? Ah! volontiers, bataille! c'est mon métier, à moi; (*montrant son pistolet de ceinture*) et voilà de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, madame?

ROSINE.

Ni ne veux en voir.

LE COMTE.

Rien n'est pourtant aussi gai que bataille : figurez-vous *(poussant le docteur)* d'abord que l'ennemi est d'un côté du ravin, et les amis de l'autre. *(A Rosine, en lui montrant la lettre.)* Sortez le mouchoir. *(Il crache à terre.)* Voilà le ravin, cela s'entend.

(Rosine tire son mouchoir; le comte laisse tomber sa lettre entre elle et lui.)

BARTHOLO, *se baissant.*

Ah! ah!..

LE COMTE *la reprend et dit :*

Tenez.... moi qui allois vous apprendre ici les secrets de mon métier... Une femme bien discrète, en vérité! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laisse tomber de sa poche?

BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dulciter! papa, chacun son affaire. Si une ordonnance de rhubarbe étoit tombée de la vôtre?..

ROSINE *avance la main.*

Ah! je sais ce que c'est, monsieur le soldat. *(Elle prend la lettre qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.)*

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin?

LE COMTE.

Eh bien! je sors : adieu, docteur; sans rancune. Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes; la vie ne m'a jamais été si chère.

BARTHOLO.

Allez toujours, si j'avois ce crédit-là sur la mort...

LE COMTE.

Sur la mort? N'êtes-vous pas médecin? Vous faites tant de chose pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuser.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Il est enfin parti. (*A part.*) Dissimulons.

ROSINE.

Convenez pourtant, monsieur, qu'il est bien gai, ce jeune soldat! A travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer! Mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis?

ROSINE.

Quel papier?

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon! c'est la lettre de mon cousin l'officier, qui étoit tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

ROSINE.

Je l'ai très bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'est-ce qu'il coûte d'y regarder?

ROSINE.

Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, *montrant la pochette.*

Tu l'as mise là.

ROSINE.

Ah! ah! par distraction.

BARTHOLO.

Ah! sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

ROSINE, *à part.*

Si je ne le mets pas en colère, il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOLO.

Donne donc, mon cœur.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en insistant, monsieur? est-ce encore quelque méfiance?

BARTHOLO.

Mais vous, quelle raison avez-vous de ne pas le montrer?

ROSINE.

Je vous répète, monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée; et puisqu'il en est question, je vous dirai tout net, que cette liberté me déplaît excessivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas.

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont adressés? Si c'est jalousie, elle m'insulte; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment, révoltée! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

ROSINE.

Si je me suis modérée jusqu'à ce jour ce n'étoit pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO.

De quelle offense me parlez-vous?

ROSINE.

C'est qu'il est inouï qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

De sa femme?

ROSINE.

Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donneroit-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change et détourner mon attention du billet, qui, sans doute, est une missive de quelque amant : mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, et je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne sommes pas ici en France, où l'on donne toujours raison aux femmes : mais pour vous en ôter la fantaisie, je vais fermer la porte.

ROSINE, *pendant qu'il y va.*

Ah! ciel! que faire?.... Mettons vite à la place la lettre de mon cousin, et donnons-lui beau jeu à la prendre. (*Elle fait l'échange et met la lettre du cousin dans la pochette, de façon qu'elle sort un peu.*)

BARTHOLO, *revenant.*

Ah! j'espère maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, *frappant du pied.*

Madame! madame!...

ROSINE *tombe sur un fauteuil et feint de se trouver mal.*

Ah! quelle indignité!...

BARTHOLO.

Donnez cette lettre, ou craignez ma colère.

ROSINE, *renversée.*

Malheureuse Rosine!

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc?

ROSINE.

Quel avenir affreux!

BARTHOLO.

Rosine!

ROSINE.

J'étouffe de fureur.

BARTHOLO.

Elle se trouve mal.

ROSINE.

Je m'affoiblis, je meurs.

BARTHOLO *lui tâte le pouls, et dit à part :*

Dieux! la lettre! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite. (*Il continue à lui tâter le pouls, et prend la lettre, qu'il tâche de lire en se tournant un peu.*)

ROSINE, *toujours renversée.*

Infortunée! ah!

BARTHOLO *lui quitte le bras, et dit à part :*

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir!

ROSINE.

Ah! pauvre Rosine!

BARTHOLO.

L'usage des odeurs.... produit ces affections spasmodiques.

(*Il lit par derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête et se remet sans parler.*)

BARTHOLO, *à part.*

O ciel! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude! Comment l'apaiser maintenant? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue! (*Il fait semblant de la soutenir et remet la lettre dans la pochette.*)

ROSINE *soupire.*

Ah!..

BARTHOLO.

Eh bien! ce n'est rien, mon enfant; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout; car ton pouls n'a seulement pas varié.

(*Il va prendre un flacon sur la console.*)

ROSINE, *à part.*

Il a remis la lettre : fort bien.

BARTHOLO.

Ma chère Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous : laissez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien de billet! C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

BARTHOLO, *à genoux.*

Pardon : j'ai bientôt senti tous mes torts; et me vois à tes pieds prêt à les réparer.

ROSINE.

Oui, pardon! lorsque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon cousin.

BARTHOLO.

Qu'elle soit d'un autre ou de lui, je ne veux aucun éclaircissement.

ROSINE, *lui présentant la lettre.*

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Lisez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé dissiperoit mes soupçons, si j'étois assez malheureux pour en conserver.

ROSINE.

Lisez-la donc, monsieur.

BARTHOLO *se retire.*

A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure!

ROSINE.

Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO.

Reçois en réparation cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne sais pourquoi, saignée du pied; n'y viens-tu pas aussi?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puisque la paix est faite, mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvois m'aimer, ah! comme tu serois heureuse!

ROSINE, *baissant les yeux.*

Si vous pouviez me plaire, ah! comme je vous aimerois!

BARTHOLO.

Je te plairai, je te plairai; quand je te dis que je te plairai.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

ROSINE, *le regardant aller.*

Ah! Lindor! il dit qu'il me plaira!... Lisons cette lettre, qui a manqué de me causer tant de chagrin. *(Elle lit et s'écrie :)* Ah!... j'ai lu trop

tard; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon tuteur; j'en avois une si bonne! je l'ai laissé échapper. En recevant la lettre, j'ai senti que je rougissois jusqu'aux yeux. Oh! mon tuteur a raison. Je suis bien loin d'avoir cet usage du monde qui, me dit-il souvent, assure le maintien des femmes en toute occasion. Mais un homme injuste parviendroit à faire une rusée de l'innocence même.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

BARTHOLO, *seul et désolé.*

Quelle humeur! quelle humeur! Elle paroissoit apaisée... là, qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de don Bazile? Elle sait qu'il se mêle de mon mariage... (*On heurte à la porte.*) Faites tout au monde pour plaire aux femmes; si vous omettez un seul petit point... je dis un seul... (*On heurte une seconde fois.*) Voyons qui c'est.

SCÈNE II.

BARTHOLO, LE COMTE *en bachelier.*

LE COMTE.

Que la paix et la joie habitent toujours céans!

BARTHOLO, *brusquement.*

Jamais souhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous?

LE COMTE.

Monsieur, je suis Alonzo, bachelier, licencié..

BARTHOLO.

Je n'ai pas besoin de précepteur.

LE COMTE.

... Élève de don Bazile, organiste du grand couvent, qui a l'honneur de montrer la musique à madame votre...

BARTHOLO.

Bazile! organiste! qui a l'honneur! je le sais; au fait.

LE COMTE, *à part.*

Quel homme! (*Haut.*) Un mal subit qui le force à garder le lit...

BARTHOLO.

Garder le lit! Bazile! il a bien fait d'envoyer; je vais le voir à l'instant.

LE COMTE, *à part.*

Oh diable! (*Haut.*) Quand je dis le lit, monsieur, c'est... la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fût-il qu'incommodé, marchez devant, je vous suis.

LE COMTE, *embarrassé.*

Monsieur, j'étois chargé... Personne ne peut-il nous entendre?

BARTHOLO, *à part.*

C'est quelque fripon. (*Haut.*) Eh non! monsieur le mystérieux, parlez sans vous troubler, si vous pouvez.

LE COMTE, *à part.*

Maudit vieillard! (*Haut.*) Don Bazile m'avoit chargé de vous apprendre...

BARTHOLO.

Parlez haut, je suis sourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix.*

Ah! volontiers. Que le comte Almaviva, qui restoit à la grande place...

BARTHOLO, *effrayé.*

Parlez bas, parlez bas.

LE COMTE, *plus haut.*

.... En est délogé ce matin. Comme c'est par moi qu'il a su que le comte Almaviva...

BARTHOLO.

Bas; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *du même ton.*

.... Etoit en cette ville, et que j'ai découvert que la signora Rosine lui a écrit...

BARTHOLO.

Lui a écrit? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure. Tenez, asseyons-nous, et jasons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Rosine...

LE COMTE, *fièrement.*

Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avoit prié de vous montrer sa lettre; mais la manière dont vous prenez les choses...

BARTHOLO.

Ah mon dieu! je les prends bien : mais ne vous est-il pas possible de parler plus bas?

LE COMTE.

Vous êtes sourd d'une oreille, avez-vous dit.

BARTHOLO.

Pardon, pardon, seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé méfiant et dur; mais je suis tellement entouré d'intrigants, de pièges.... et puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien! avez-vous la lettre?

LE COMTE.

A la bonne heure sur ce ton, monsieur: mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh! qui voulez-vous? tous mes valets sur les dents! Rosine enfermée de fureur! Le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer...

(*Il va ouvrir doucement la porte de Rosine.*)

LE COMTE, *à part.*

Je me suis enferré de dépit... Garder la lettre à présent, il faudra m'enfuir: autant vaudroit n'être pas venu.... La lui montrer.... Si je puis en prévenir Rosine, la montrer est un coup de maître!

BARTHOLO *revient sur la pointe du pied.*

Elle est assise auprès de sa fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de son cousin l'officier, que j'avois décachetée.... Voyons donc la sienne.

LE COMTE *lui remet la lettre de Rosine.*

La voici. (*A part.*) C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO *lit.*

« Depuis que vous m'avez appris votre nom et « votre état, » Ah! la perfide! c'est bien là sa main.

LE COMTE *effrayé.*

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher!...

LE COMTE.

Quand tout sera fini, si vous croyez m'en devoir, vous serez le maître. D'après un travail que fait actuellement don Bazile avec un homme de loi...

BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon mariage?

LE COMTE.

Vous aurois-je arrêté sans cela? Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors si elle résiste...

BARTHOLO.

Elle résistera.

LE COMTE *veut reprendre la lettre, Bartholo la serre.*

Voilà l'instant où je puis vous servir : nous lui montrerons sa lettre, et, s'il le faut, (*plus mystérieusement*) j'irai jusqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le comte l'a sacrifiée; vous sentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter sur-le-champ...

BARTHOLO, *riant.*

De la calomnie! mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile. Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne seroit-il pas bon qu'elle vous connût d'avance?

LE COMTE *réprime un grand mouvement de joie.*

C'étoit assez l'avis de don Bazile : mais comment faire ? il est tard.... au peu de temps qui reste...

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en sa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon ?

LE COMTE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire : mais prenez garde que toutes ces histoires de maîtres supposés sont de vieilles finesses, des moyens de comédie : si elle va se douter ?...

BARTHOLO.

Présenté par moi ? Quelle apparence ! Vous avez plus l'air d'un amant déguisé, que d'un ami officieux.

LE COMTE.

Oui ? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie ?

BARTHOLO.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir d'une humeur horrible : mais, quand elle ne feroit que vous voir... Son clavecin est dans ce cabinet. Amusez-vous, en l'attendant : je vais faire l'impossible pour l'amener.

LE COMTE.

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'instant décisif ? Elle perdroit tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses : il ne faut pas me les dire deux fois. (*Il s'en va.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, *seul.*

Me voilà sauvé. Ouf! que ce diable d'homme est rude à manier! Figaro le connoît bien. Je me voyois mentir; cela me donnoit un air plat et gauche; et il a des yeux!.. Ma foi, sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étois éconduit comme un sot. O ciel! on dispute là-dedans. Si elle alloit s'obstiner à ne pas venir! Écoutons.... Elle refuse de sortir de chez elle, et j'ai perdu le fruit de ma ruse. (*Il retourne écouter.*) La voici; ne nous montrons pas d'abord. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, *avec une colère simulée.*

Tout ce que vous direz est inutile, monsieur, j'ai pris mon parti; je ne veux plus entendre parler de musique.

BARTHOLO.

Écoute donc, mon enfant; c'est le seigneur Alonzo, l'élève et l'ami de don Bazile, choisi par lui pour être un de nos témoins. La musique te calmera, je t'assure.

ROSINE.

Oh! pour cela, vous pouvez vous en détacher: si je chante ce soir!.. Où donc est-il ce maître que

vous craignez de renvoyer? je vais, en deux mots, lui donner son compte et celui de Bazile. (*Elle aperçoit son amant : elle fait un cri.*) Ah!..

BARTHOLO.

Qu'avez-vous?

ROSINE, *les deux mains sur son cœur, avec un grand trouble.*

Ah! mon dieu, monsieur.... Ah! mon dieu, monsieur...

BARTHOLO.

Elle se trouve encore mal! seigneur Alonzo.

ROSINE.

Non, je ne me trouve pas mal... mais c'est qu'en me tournant... Ah!..

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, madame?

ROSINE.

Ah! oui, le pied m'a tourné. Je me suis fait un mal horrible.

LE COMTE.

Je m'en suis bien aperçu.

ROSINE, *regardant le comte.*

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un siége, un siége. Et pas un fauteuil ici?

(*Il va le chercher.*)

LE COMTE.

Ah! Rosine!

ROSINE.

Quelle imprudence!

LE COMTE

J'ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO *apporte un fauteuil.*

Tiens, mignonne, assieds-toi. Il n'y a pas d'apparence, bachelier, qu'elle prenne de leçon ce soir, ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, *au comte.*

Non, attendez; ma douleur est un peu apaisée. (*A Bartholo.*) Je sens que j'ai eu tort avec vous, monsieur : je veux vous imiter, en réparant sur-le-champ...

BARTHOLO.

Oh! le bon petit naturel de femme! Mais après une pareille émotion, mon enfant, je ne souffrirai pas que tu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, bachelier.

ROSINE, *au comte.*

Un moment, de grâce! (*A Bartholo.*) Je croirai, monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part, à Bartholo.*

Ne la contrariez pas, si vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui est fini, mon amoureuse. Je suis si

loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, monsieur : je sais que la musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'assure que ce soir elle m'enchantera.

ROSINE, *au comte, à part.*

Je suis au supplice.

LE COMTE, *prenant un papier de musique sur le pupitre.*

Est-ce là ce que vous voulez chanter, madame?

ROSINE.

Oui; c'est un morceau très agréable de la Précaution inutile.

BARTHOLO.

Toujours la précaution inutile?

LE COMTE.

C'est ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une image du printemps d'un genre assez vif. Si madame veut l'essayer...

ROSINE, *regardant le comte.*

Avec grand plaisir : un tableau du printemps me ravit; c'est la jeunesse de la nature. Au sortir de l'hiver, il semble que le cœur acquière un plus haut degré de sensibilité : comme un esclave enfermé depuis long-temps, goûte, avec plus de plaisir, le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas, au comte.*

Toujours des idées romanesques en tête.

LE COMTE, *bas.*

Et sentez-vous l'application ?

BARTHOLO.

Parbleu ! (*Il va s'asseoir dans le fauteuil qu'a occupé Rosine.*)

ROSINE, *chante.*

[1] Quand dans la plaine,
L'amour ramène
Le printemps,
Si chéri des amants ;
Tout reprend l'être,
Son feu pénètre
Dans les fleurs,
Et dans les jeunes cœurs.

---

[1] Cette ariette, dans le goût espagnol, fut chantée le premier jour à Paris, malgré les huées, les rumeurs et le train usités au parterre en ces jours de crise et de combat. La timidité de l'actrice l'a depuis empêchée d'oser la redire, et les jeunes rigoristes du théâtre l'ont fort louée de cette réticence. Mais si la dignité de la comédie françoise y a gagné quelque chose, il faut convenir que le Barbier de Séville y a beaucoup perdu. C'est pourquoi sur les théâtres où quelque peu de musique ne tirera pas tant à conséquence, nous invitons tous directeurs à la restituer, tous acteurs à la chanter, tous spectateurs à l'écouter, et tous critiques à nous la pardonner, en faveur du genre de la pièce, et du plaisir que leur fera le morceau.

On voit les troupeaux
Sortir des hameaux;
Dans tous les coteaux
Les cris des agneaux
Retentissent;
Ils bondissent;
Tout fermente;
Tout augmente;
Les brebis paissent
Les fleurs qui naissent;
Les chiens fidèles
Veillent sur elles;
Mais Lindor enflammé,
Ne songe guère
Qu'au bonheur d'être aimé
De sa bergère.

Même air.

Loin de sa mère,
Cette bergère
Va chantant,
Où son amant l'attend.
Par cette ruse
L'amour l'abuse;
Mais chanter,
Sauve-t-il du danger?
Les doux chalumeaux,
Les chants des oiseaux,
Ses charmes naissants,
Ses quinze ou seize ans,
Tout l'excite;
Tout l'agite;

La pauvrette
S'inquiète ;
De sa retraite,
Lindor la guette ;
Elle s'avance ;
Lindor s'élance ;
Il vient de l'embrasser :
Elle, bien aise,
Feint de se courroucer,
Pour qu'on l'apaise.

Petite reprise.

Les soupirs,
Les soins, les promesses,
Les vives tendresses,
Les plaisirs,
Le fin badinage,
Sont mis en usage ;
Et bientôt la bergère
Ne sent plus de colère.
Si quelque jaloux
Trouble un bien si doux,
Nos amants d'accord
Ont un soin extrême...
..... De voiler leur transport ;
Mais quand on s'aime,
La gêne ajoute encor
Au plaisir même.

(En l'écoutant, Bartholo s'est assoupi. Le comte, pendant la petite reprise, se hasarde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'affaiblit et finit même par lui

couper la voix au milieu de la cadence, au mot extrême. *L'orchestre suit le mouvement de la chanteuse, affoiblit son jeu et se tait avec elle. L'absence du bruit qui avoit endormi Bartholo, le réveille. Le comte se relève, Rosine et l'orchestre reprennent subitement la suite de l'air. Si la petite reprise se répète, le même jeu recommence,* etc.)

LE COMTE.

En vérité, c'est un morceau charmant, et madame l'exécute avec une intelligence...

ROSINE.

Vous me flattez, seigneur; la gloire est toute entière au maître.

BARTHOLO, *bâillant.*

Moi, je crois que j'ai un peu dormi pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas, je viens, je toupille, et sitôt que je m'assieds, mes pauvres jambes....

(*Il se lève et pousse le fauteuil.*)

ROSINE, *bas, au comte.*

Figaro ne vient point.

LE COMTE.

Filons le temps.

BARTHOLO.

Mais, bachelier, je l'ai déja dit à ce vieux Bazile : est-ce qu'il n'y auroit pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies, que toutes ces grandes aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, et qui me semblent autant d'enterrements. Là, de ces petits airs qu'on chantoit dans

ma jeunesse, et que chacun retenoit facilement. J'en savois autrefois... Par exemple...

(*Pendant la ritournelle, il cherche, en se grattant la tête, et chante en faisant claquer ses pouces et dansant des genoux comme les vieillards.*)

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?...

(*Au comte, en riant.*)

Il y a Fanchonnette dans la chanson; mais j'y ai substitué Rosinette pour la lui rendre plus agréable et la faire cadrer aux circonstances. Ah! ah! ah! ah! Fort bien! pas vrai?

LE COMTE, *riant.*

Ah! ah! ah! Oui, tout au mieux.

SCÈNE V.

FIGARO, *dans le fond*; ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE.

BARTHOLO *chante.*

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?
Je ne suis point Tircis;
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encor mon prix;
Et quand il fait sombre,
Les plus beaux chats sont gris.

(*Il répète la reprise en dansant. Figaro, derrière lui, imite ses mouvements.*)

Je ne suis point Tircis.

(*Apercevant Figaro.*) Ah! entrez, monsieur le barbier; avancez, vous êtes charmant!

FIGARO, *saluant.*

Monsieur, il est vrai que ma mère me l'a dit autrefois; mais je suis un peu déformé depuis ce temps-là. (*A part, au comte.*) Bravo! monseigneur.

(*Pendant toute cette scène, le comte fait ce qu'il peut pour parler à Rosine; mais l'œil inquiet et vigilant du tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les acteurs, étranger au débat du docteur et de Figaro.*)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, saigner, droguer, mettre sur le grabat toute ma maison?

FIGARO.

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête; mais, sans compter les soins quotidiens, monsieur a pu voir que, lorsqu'ils en ont besoin, mon zèle n'attend pas qu'on lui commande...

BARTHOLO.

Votre zèle n'attend pas! Que direz-vous, monsieur le zélé, à ce malheureux qui bâille et dort tout éveillé? et l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle! que leur direz-vous?

FIGARO.

Ce que je leur dirai?

BARTHOLO.

Oui.

FIGARO.

Je leur dirai... Eh! parbleu! je dirai à celui qui éternue, *Dieu vous bénisse;* et *va te coucher* à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiment, non; mais c'est la saignée et les médicaments qui le grossiroient, si je voulois y entendre. Est-ce par zèle aussi que vous avez empaqueté les yeux de ma mule, et votre cataplasme lui rendra-t-il la vue?

FIGARO.

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

Que je le trouve sur le mémoire!.. On n'est pas de cette extravagance-là!

FIGARO.

Ma foi, monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir qu'entre la sottise et la folie, où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaisir; et vive la joie! Qui sait si le monde durera encore trois semaines?

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, monsieur le raisonneur, de me payer mes cent écus et les intérêts sans lanterner; je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, monsieur? Vos cent écus! j'aimerois mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un seul instant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu, comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés?

FIGARO.

Quels bonbons? que voulez-vous dire?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO.

Diable emporte si...

ROSINE, *l'interrompant.*

Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, M. Figaro? Je vous l'avois recommandé.

FIGARO.

Ah! ah! les bonbons de ce matin? Que je suis bête, moi! j'avois perdu tout cela de vue.... Oh! excellents, madame, admirables.

BARTHOLO.

Excellents! admirables! Oui, sans doute, monsieur le barbier, revenez sur vos pas. Vous faites-là un joli métier, monsieur!

FIGARO.

Qu'est-ce qu'il a donc, monsieur?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, monsieur!

FIGARO.

Je la soutiendrai, monsieur.

BARTHOLO.

Dites que vous la supporterez, monsieur.

FIGARO.

Comme il vous plaira, monsieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut, monsieur! Sachez que quand je dispute avec un fat, je ne lui cède jamais.

FIGARO, *lui tournant le dos.*

Nous différons en cela, monsieur; moi, je lui cède toujours.

BARTHOLO.

Hein? qu'est-ce qu'il dit donc, bachelier?

FIGARO.

C'est que vous croyez avoir affaire à quelque barbier de village, et qui ne sait manier que le rasoir? Apprenez, monsieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, et que sans les envieux...

BARTHOLO.

Eh! que n'y restiez-vous, sans venir ici changer de profession?

FIGARO.

On fait comme on peut; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place! Ah! parbleu! je dirois de belles sottises!

FIGARO.

Monsieur, vous ne commencez pas trop mal; je m'en rapporte à votre confrère qui est là rêvassant...

LE COMTE, *revenant à lui.*

Je... je ne suis pas le confrère de monsieur.

FIGARO.

Non? Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet.

BARTHOLO, *en colère.*

Enfin, quel sujet vous amène? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à madame? Parlez, faut-il que je me retire?

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde! Eh! parbleu! monsieur, je viens vous raser, voilà tout: n'est-ce pas aujourd'hui votre jour?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah! oui, revenir! toute la garnison prend médecine demain matin; j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre! Monsieur passe-t-il chez lui?

BARTHOLO.

Non, monsieur ne passe point chez lui. eh, mais... qui empêche qu'on ne me rase ici?

ROSINE, *avec dédain.*

Vous êtes honnête! Et pourquoi pas dans mon appartement?

BARTHOLO.

Tu te fâches? Pardon, mon enfant, tu vas achever de prendre ta leçon; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO, *bas, au comte.*

On ne le tirera pas d'ici! (*Haut.*) Allons, l'Éveillé? la Jeunesse? le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à monsieur.

BARTHOLO.

Sans doute, appelez-les! Fatigués, harassés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher?

FIGARO.

Eh bien! j'irai tout chercher : n'est-ce pas dans votre chambre? (*Bas, au comte.*) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO *détache son trousseau de clefs et dit par réflexion :*

Non, non, j'y vais moi-même. (*Bas, au comte en s'en allant.*) Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

SCÈNE VI.

FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO.

Ah! que nous l'avons manqué belle! il alloit me donner le trousseau. La clef de la jalousie n'y est-elle pas?

ROSINE.

C'est la plus neuve de toutes.

SCÈNE VII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *revenant, à part.*

Bon! je ne sais ce que je fais de laisser ici ce maudit barbier. (*A Figaro.*) Tenez. (*Il lui donne le trousseau.*) Dans mon cabinet, sous mon bureau; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peste! il y feroit bon, méfiant comme vous êtes! (*A part, en s'en allant.*) Voyez comme le ciel protège l'innocence!

SCÈNE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *bas, au comte.*

C'est le drôle qui a porté la lettre au comte.

LE COMTE, *bas.*

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort est fait.

BARTHOLO.

Tout considéré, j'ai pensé qu'il étoit plus prudent de l'envoyer dans ma chambre, que de le laisser avec elle.

LE COMTE.

Ils n'auroient pas dit un mot que je n'eusse été en tiers.

ROSINE.

Il est bien poli, messieurs, de parler bas sans cesse. Et ma leçon?

(*Ici l'on entend un bruit, comme de la vaisselle renversée.*)

BARTHOLO, *criant.*

Qu'est-ce que j'entends donc? Le cruel barbier aura tout laissé tomber par l'escalier, et les plus belles pièces de mon nécessaire!... (*Il court dehors.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

Profitons du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi ce soir, je vous en conjure, madame, un moment d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous allez tomber.

ROSINE.

Ah! Lindor!

LE COMTE.

Je puis monter à votre jalousie; et quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis vu forcé....

SCÈNE X.

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

Je ne m'étois pas trompé; tout est brisé, fracassé.

FIGARO.

Voyez le grand malheur pour tant de train! On ne voit goutte sur l'escalier. (*Il montre la clef au comte.*) Moi, en montant, j'ai accroché une clef...

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clef! l'habile homme!

FIGARO.

Ma foi, monsieur, cherchez-en un plus subtil.

SCÈNE XI.

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, DON BAZILE.

ROSINE, *effrayée, à part.*

Don Bazile!...

LE COMTE, *à part.*

Juste ciel!

FIGARO, *à part.*

C'est le diable!

BARTHOLO *va au-devant de lui.*

Ah! Bazile, mon ami, soyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de suite? En vérité, le seigneur Alonzo m'avoit fort effrayé sur votre état; demandez-lui, je partois pour vous aller voir, et s'il ne m'avoit point retenu...

BAZILE, *étonné.*

Le seigneur Alonzo?...

FIGARO, *frappant du pied.*

Eh quoi! toujours des acroos? Deux heures pour une méchante barbe... Chienne de pratique!

BAZILE, *regardant tout le monde.*

Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, messieurs?...

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE.

Mais encore faudroit-il...

LE COMTE.

Il faudroit vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à monsieur quelque chose qu'il ignore? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, *plus étonné.*

La leçon de musique!... Alonzo!...

ROSINE, *à part, à Bazile.*

Eh! taisez-vous.

BAZILE.

Elle aussi!

LE COMTE, *bas, à Bartholo.*

Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, *à Bazile, à part.*

N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre élève; vous gâteriez tout.

BAZILE.

Ah! ah!

BARTHOLO, *haut.*

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre élève.

BAZILE, *stupéfait.*

Que mon élève!... (*Bas.*) Je venois pour vous dire que le comte est déménagé.

BARTHOLO, *bas.*

Je le sais; taisez-vous.

BAZILE, *bas.*

Qui vous l'a dit?

BARTHOLO, *bas.*

Lui, apparemment.

LE COMTE, *bas.*

Moi, sans doute : écoutez seulement.

ROSINE, *bas, à Bazile.*

Est-il si difficile de vous taire ?

FIGARO, *bas, à Bazile.*

Hum ! grand escogrif ! Il est sourd !

BAZILE, *à part.*

Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici ? tout le monde est dans le secret.

BARTHOLO, *haut.*

Eh bien ! Bazile, votre homme de loi ?

FIGARO.

Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, *à Bazile.*

Un mot : dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de loi ?

BAZILE, *effaré.*

De l'homme de loi ?

LE COMTE, *souriant.*

Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi ?

BAZILE, *impatienté.*

Eh ! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de loi.

LE COMTE, *à Bartholo, à part.*

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle ? Renvoyez-le.

BARTHOLO, *bas, au comte.*

Vous avez raison. (*A Bazile.*) Mais quel mal vous a donc pris si subitement?

BAZILE, *en colère.*

Je ne vous entends pas.

LE COMTE *lui met, à part, une bourse dans la main.*

Oui : monsieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indisposition où vous êtes?

FIGARO.

Il est pâle comme un mort!

BAZILE.

Ah! je comprends...

LE COMTE.

Allez vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, et vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher.

FIGARO.

Il a la physionomie toute renversée. Allez vous coucher.

BARTHOLO.

D'honneur, il sent la fièvre d'une lieue. Allez vous coucher.

ROSINE.

Pourquoi donc êtes-vous sorti? On dit que cela se gagne. Allez vous coucher.

BAZILE, *au dernier étonnement.*

Que j'aille me coucher?

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE.

Eh! sans doute.

BAZILE, *les regardant tous.*

En effet, messieurs, je crois que je ne ferai pas mal de me retirer; je sens que je ne suis pas ici dans mon assiette ordinaire.

BARTHOLO.

A demain, toujours : si vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile, je serai chez vous de très bonne heure.

FIGARO.

Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE.

Bonsoir, M. Bazile.

BAZILE, *à part.*

Diable emporte si j'y comprends rien; et sans cette bourse....

TOUS.

Bonsoir, Bazile, bonsoir.

BAZILE, *en s'en allant.*

Eh bien! bonsoir donc, bonsoir.

(Ils l'accompagnent tous en riant.)

SCÈNE XII.

ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE, FIGARO.

BARTHOLO, *d'un ton important.*

Cet homme-là n'est pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

LE COMTE.

Le grand air l'aura saisi.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parloit tout seul? Ce que c'est que de nous! (*A Bartholo.*) Ah! çà, vous décidez-vous, cette fois? (*Il lui pousse un fauteuil très loin du comte, et lui présente le linge.*)

LE COMTE.

Avant de finir, madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (*Il s'approche, et lui parle bas à l'oreille.*)

BARTHOLO, *à Figaro.*

Eh mais! il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher, et de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir...

LE COMTE, *bas, à Rosine.*

Nous avons la clef de la jalousie, et nous serons ici à minuit.

FIGARO *passe le linge au cou de Bartholo.*

Quoi voir? Si c'étoit une leçon de danse, on

vous passeroit d'y regarder; mais du chant!.. Ahi! ahi!

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est?

FIGARO.

Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil.

(*Il rapproche sa tête.*)

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas.

FIGARO.

C'est le gauche. Voudriez-vous me faire le plaisir d'y souffler un peu fort?

BARTHOLO *prend la tête de Figaro, regarde par-dessus, le pousse violemment, et va derrière les amants écouter leur conversation.*

LE COMTE, *bas, à Rosine.*

Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici...

FIGARO, *de loin, pour avertir.*

Hem!.. hem!..

LE COMTE.

Désolé de voir encore mon déguisement inutile...

BARTHOLO, *passant entre deux.*

Votre déguisement inutile!

ROSINE, *effrayée.*

Ah!..

BARTHOLO.

Fort bien, madame, ne vous gênez pas. Com-

ment! sous mes yeux même, en ma présence, on m'ose outrager de la sorte!

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, seigneur?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo!

LE COMTE.

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme! Moi! passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable!

BARTHOLO.

Ah! qu'est-ce que j'entends!

ROSINE.

Oui, je le dis tout haut; je donnerai mon cœur et ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne et mon bien sont retenus contre toute justice.

(*Rosine sort.*)

SCÈNE XIII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

La colère me suffoque.

LE COMTE.

En effet, seigneur, il est difficile qu'une jeune femme...

FIGARO.

Oui, une jeune femme et un grand âge; voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment! lorsque je les prends sur le fait! Maudit barbier! il me prend des envies...!

FIGARO.

Je me retire, il est fou.

LE COMTE.

Et moi aussi; d'honneur il est fou.

FIGARO.

Il est fou, il est fou...

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV.

BARTHOLO, *seul, les poursuit.*

Je suis fou! Infâmes suborneurs! Émissaires du diable, dont vous faites ici l'office, et qui puisse vous emporter tous!... Je suis fou!... Je les ai vus comme je vois ce pupitre.... et me soutenir effron-

tément!... Ah! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Hola! quelqu'un.... Ah! j'oublie que je n'ai personne.... Un voisin, le premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit! Il y a de quoi perdre l'esprit!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

(Pendant l'entr'acte, le théâtre s'obscurcit : on entend un bruit d'orage, et l'orchestre joue celui qui est gravé dans le recueil de la Musique du Barbier.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

(Le théâtre est obscur.)

BARTHOLO; DON BAZILE, *une lanterne de papier à la main.*

BARTHOLO.

Comment, Bazile, vous ne le connoissez pas? Ce que vous dites est-il possible?

BAZILE.

Vous m'interrogeriez cent fois que je vous ferois toujours la même réponse. S'il vous a remis la lettre de Rosine, c'est sans doute un des émissaires du comte: mais, à la magnificence du présent qu'il m'a fait, il se pourroit que ce fût le comte lui-même.

BARTHOLO.

Quelle apparence? Mais, à propos de ce présent, eh! pourquoi l'avez-vous reçu?

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord; je n'y entendois rien; et, dans les cas difficiles à juger, une bourse d'or me paroît toujours un argument sans réplique. Et puis, comme dit le proverbe, ce qui est bon à prendre...

BARTHOLO.

J'entends, est bon...

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, *surpris.*

Ah! ah!

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela plusieurs petits proverbes avec des variations : mais, allons au fait, à quoi vous arrêtez-vous?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la posséder?

BAZILE.

Ma foi non, docteur. En toute espèce de biens, posséder est peu de chose; c'est jouir qui rend heureux : mon avis est, qu'épouser une femme dont on n'est point aimé, c'est s'exposer...

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidents?

BAZILE.

Eh! eh! monsieur... on en voit beaucoup cette année. Je ne ferois point violence à son cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie? Épousez, docteur, épousez.

BARTHOLO.

Aussi ferai-je, et cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc. — Souvenez-vous, en parlant à la pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer

BARTHOLO.

Vous avez raison.

BAZILE.

La calomnie, docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Rosine que cet Alonzo m'a remise, et il m'a montré, sans le vouloir, l'usage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu : nous serons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plus tôt?

BAZILE.

Impossible; le notaire est retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage?

BAZILE.

Oui, chez le barbier Figaro; c'est sa nièce qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa nièce? il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle est du complot; que diable!

BAZILE.

Est-ce que vous penseriez?..

BARTHOLO.

Ma foi, ces gens-là sont si alertes! Tenez, mon ami, je ne suis pas tranquille. Retournez chez le notaire : qu'il vienne ici sur-le-champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un temps du diable; mais rien ne m'arrête pour vous servir. Que faites-vous donc?

BARTHOLO.

Je vous reconduis; n'ont-ils pas fait estropier tout mon monde par ce Figaro! Je suis seul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon passe-partout, je vous attends, je veille; et vienne qui voudra, hors le notaire et vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.

SCÈNE II.

ROSINE, *seule, sortant de sa chambre.*

Il me sembloit avoir entendu parler. Il est minuit sonné; Lindor ne vient point. Ce mauvais temps même étoit propre à le favoriser. Sûr de ne rencontrer personne.... Ah! Lindor, si vous m'aviez trompée!... Quel bruit entends-je?... dieux! c'est mon tuteur. Rentrons.

SCÈNE III.

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO, *tenant de la lumière.*

Ah! Rosine, puisque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement....

ROSINE.

Je vais me retirer.

BARTHOLO.

Par le temps affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, et j'ai des choses très pressées à vous dire.

ROSINE.

Que me voulez-vous, monsieur? n'est-ce donc pas assez d'être tourmentée le jour?

BARTHOLO.

Rosine, écoutez-moi.

ROSINE.

Demain, je vous entendrai.

BARTHOLO.

Un moment, de grâce.

ROSINE, *à part.*

S'il alloit venir!

BARTHOLO, *lui montrant sa lettre.*

Connoissez-vous cette lettre?

ROSINE, *la reconnoissant.*

Ah! grands dieux!...

BARTHOLO.

Mon intention, Rosine, n'est point de vous faire de reproches : à votre âge on peut s'égarer; mais je suis votre ami, écoutez-moi.

ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

Cette lettre que vous avez écrite au comte Almaviva....

ROSINE, *étonnée.*

Au comte Almaviva!

BARTHOLO.

Voyez quel homme affreux est ce comte! Aussitôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée; je la tiens d'une femme à qui il l'a sacrifiée.

ROSINE.

Le comte Almaviva!...

BARTHOLO.

Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe confiant et crédule; mais apprenez dans quel piège on vous attiroit. Cette femme m'a fait donner avis de tout,

apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis! le plus abominable complot, entre Almaviva, Figaro et cet Alonzo, élève supposé de Bazile, qui porte un autre nom, et n'est que le vil agent du comte, alloit vous entraîner dans un abîme dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE, *accablée.*

Quelle horreur!.... quoi! Lindor!.... quoi! ce jeune homme!...

BARTHOLO, *à part.*

Ah! c'est Lindor.

ROSINE.

C'est pour le comte Almaviva... C'est pour un autre....

BARTHOLO.

Vollà ce qu'on m'a dit, en me remettant votre lettre.

ROSINE, *outrée.*

Ah! quelle indignité!... Il en sera puni. Monsieur, vous avez désiré de m'épouser?

BARTHOLO.

Tu connois la vivacité de mes sentiments.

ROSINE.

S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO.

Eh bien! le notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Ce n'est pas tout; ô ciel! suis-je assez humiliée! Apprenez que dans peu le perfide ose entrer par

cette jalousie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clef.

BARTHOLO, *regardant au trousseau.*

Ah! les scélérats! Mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, *avec effroi.*

Ah! monsieur, et s'ils sont armés?

BARTHOLO.

Tu as raison : je perdrois ma vengeance. Monte chez Marcéline : enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte et l'attendre auprès de la maison. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaisir d'en être à la fois vengés et délivrés; et compte que mon amour te dédommagera.

ROSINE, *au désespoir.*

Oubliez seulement mon erreur. (*A part.*) Ah! je m'en punis assez.

BARTHOLO, *s'en allant.*

Allons nous embusquer. A la fin, je la tiens.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ROSINE, *seule.*

Son amour me dédommagera!... Malheureuse! (*Elle tire son mouchoir et s'abandonne aux larmes.*) Que faire?... Il va venir. Je veux rester et feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sa noirceur. La bassesse de son procédé sera mon préservatif... Ah! j'en ai grand besoin. Fi-

père noble! air doux! une voix si tendre!... et ce n'est que le vil agent d'un corrupteur! Ah! malheureuse! malheureuse!..... Ciel! on ouvre la jalousie. (*Elle se sauve.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, FIGARO, *enveloppé d'un manteau, paroît à la fenêtre.*

FIGARO *parle en dehors.*

Quelqu'un s'enfuit; entrerai-je?

LE COMTE, *en dehors.*

Un homme?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'est Rosine, que ta figure atroce aura mise en fuite.

FIGARO *saute dans la chambre.*

Ma foi, je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre et les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.*

Donne-moi la main. (*Il saute à son tour.*) A nous la victoire.

FIGARO *jette son manteau.*

Nous sommes tout percés. Charmant temps pour aller en bonne fortune! Monseigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui; mais pour un confident?.... Et si quelqu'un alloit nous surprendre ici?

LE COMTE.

N'es-tu pas avec moi? J'ai bien une autre inquiétude; c'est de la déterminer à quitter sur-le-champ la maison du tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois passions toutes puissantes sur le beau sexe; l'amour, la haine et la crainte.

LE COMTE *regarde dans l'obscurité.*

Comment lui annoncer brusquement que le notaire l'attend chez toi pour nous unir? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO.

Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au surplus, si son amour est tel que vous le désirez, vous lui direz qui vous êtes; elle ne doutera plus de vos sentiments.

SCÈNE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

Figaro allume toutes les bougies qui sont sur la table.

LE COMTE.

La voici... Ma belle Rosine!...

ROSINE, *d'un ton très composé.*

Je commençois, monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE.

Charmante inquiétude!.... Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné; mais quelqu'asile que vous choisissiez, je jure mon honneur....

ROSINE.

Monsieur, si le don de ma main n'avoit pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne seriez pas ici. Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier.

LE COMTE.

Vous, Rosine, la compagne d'un malheureux! sans fortune, sans naissance!....

ROSINE.

La naissance, la fortune! Laissons là les jeux du hasard, et si vous m'assurez que vos intentions sont pures...

LE COMTE, *à ses pieds.*

Ah! Rosine, je vous adore.

ROSINE, *indignée.*

Arrêtez, malheureux!... vous osez profaner!... tu m'adores!... Va! tu n'es plus dangereux pour moi; j'attendois ce mot pour te détester. Mais, avant de t'abandonner au remords qui t'attend, (*en pleurant*) apprends que je t'aimois, apprends que je faisois mon bonheur de partager ton mauvais sort. Misérable Lindor! j'allois tout quitter pour te suivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, et l'indignité de cet affreux comte Almaviva, à qui tu me vendois, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma foiblesse. Connois-tu cette lettre?

LE COMTE *vivement.*

Que votre tuteur vous a remise?

ROSINE, *fièrement.*

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE.

Dieux, que je suis heureux! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en suis servi pour arracher sa confiance; et je n'ai pu trouver l'instant de vous en informer. Ah! Rosine, il est donc vrai que vous m'aimez véritablement!

FIGARO.

Monseigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même...

ROSINE.

Monseigneur! Que dit-il?

LE COMTE, *jetant son large manteau, paroît en habit magnifique.*

O la plus aimée des femmes! il n'est plus temps de vous abuser : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds n'est point Lindor; je suis le comte Almaviva, qui meurt d'amour, et vous cherche en vain depuis six mois.

ROSINE *tombe dans les bras du comte.*

Ah!..

LE COMTE, *effrayé.*

Figaro?

FIGARO.

Point d'inquiétude, monseigneur; la douce émotion de la joie n'a jamais de suites fâcheuses; la voilà, la voilà qui reprend ses sens; morbleu! qu'elle est belle!

ROSINE.

Ah! Lindor!.., Ah! monsieur, que je suis coupable! j'allois me donner cette nuit même à mon tuteur.

LE COMTE.

Vous, Rosine?

ROSINE.

Ne voyez que ma punition. J'aurois passé ma vie à vous détester. Ah! Lindor, le plus affreux supplice n'est-il pas de haïr, quand on sent qu'on est faite pour aimer?

FIGARO *regarde à la fenêtre.*

Monseigneur, le retour est fermé; l'échelle est enlevée.

LE COMTE.

Enlevée!

ROSINE, *troublée.*

Oui, c'est moi... c'est le docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il sait que vous êtes ici, et va venir avec main-forte.

FIGARO *regarde encore.*

Monseigneur, on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, *courant dans les bras du comte avec frayeur.*

Ah! Lindor...

LE COMTE, *avec fermeté.*

Rosine, vous m'aimez! Je ne crains personne, et vous serez ma femme. J'aurai donc le plaisir de punir à mon gré l'odieux vieillard!..

ROSINE.

Non, non, grâce pour lui, cher Lindor! Mon cœur est si plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCÈNE VII.

LE NOTAIRE, DON BAZILE, LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

FIGARO.

Monseigneur, c'est notre notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui!

BAZILE,

Ah! qu'est-ce que j'aperçois?

FIGARO.

Eh! par quel hasard, notre ami?..

BAZILE.

Par quel accident, messieurs?..

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints?

LE COMTE.

Oui, monsieur. Vous deviez unir la signora Rosine et moi cette nuit chez le barbier Figaro; mais nous avons préféré cette maison, pour des raisons que vous saurez. Avez-vous notre contrat?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à son excellence monsieur le comte Almaviva?

FIGARO.

Précisément.

BAZILE, *à part.*

Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-partout...

LE NOTAIRE.

C'est que j'ai deux contrats de mariage, monseigneur; ne confondons point: voici le vôtre; et c'est ici celui du seigneur Bartholo avec la signora.... Rosine aussi. Les demoiselles apparemment sont deux sœurs qui portent le même nom.

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous servir de second témoin.

(*Ils signent.*)

BAZILE.

Mais, votre excellence..... je ne comprends pas.....

LE COMTE.

Mon maître Bazile, un rien vous embarrasse, et tout vous étonne.

BAZILE.

Monseigneur... mais si le docteur...

LE COMTE, *lui jetant une bourse.*

Vous faites l'enfant. Signez donc vite.

BAZILE, *étonné.*

Ah! ah!..

FIGARO.

Où donc est la difficulté de signer?

BAZILE, *pesant la bourse.*

Il n'y en a plus; mais c'est que moi, quand j'ai donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids... (*Il signe.*)

SCÈNE VIII.

BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUAZILS, DES VALETS *avec des flambeaux*, LE NOTAIRE, DON BAZILE, LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

BARTHOLO *voit le comte baiser la main de Rosine, et Figaro qui embrasse grotesquement don Bazile: il crie en prenant le notaire à la gorge.*

Rosine avec ces fripons! arrêtez tout le monde J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'est votre notaire.

BAZILE.

C'est votre notaire. Vous moquez-vous?

BARTHOLO.

Ah! don Bazile, eh comment êtes-vous ici?

BAZILE.

Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas?

L'ALCADE, *montrant Figaro.*

Un moment; je connois celui-ci. Que viens-tu faire en cette maison, à des heures indues?

FIGARO.

Heure indue? Monsieur voit bien qu'il est aussi près du matin que du soir. D'ailleurs, je suis de la compagnie de son excellence monseigneur le comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva!

L'ALCADE.

Ce ne sont donc pas des voleurs?

BARTHOLO.

Laissons cela..... Partout ailleurs, monsieur le comte, je suis le serviteur de votre excellence; mais vous sentez que la supériorité du rang est ici sans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui, le rang doit être ici sans force; mais ce

qui en a beaucoup, est la préférence que mademoiselle vient de m'accorder sur vous, en se donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Rosine?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement? Ne devois-je pas, cette nuit même, être vengée d'un trompeur? Je le suis.

BAZILE.

Quand je vous disois que c'étoit le comte lui-même, docteur?

BARTHOLO.

Que m'importe à moi? Plaisant mariage! Où sont les témoins?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je suis assisté de ces deux messieurs

BARTHOLO.

Comment, Bazile, vous avez signé?

BAZILE.

Que voulez-vous? Ce diable d'homme a toujours ses poches pleines d'arguments irrésistibles.

BARTHOLO.

Je me moque de ses arguments. J'userai de mon autorité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en en abusant.

BARTHOLO.

La demoiselle est mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle à toi, maître fripon?

LE COMTE.

Mademoiselle est noble et belle; je suis homme de qualité, jeune et riche; elle est ma femme : à ce titre, qui nous honore également, prétend-t-on me la disputer?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sous l'autorité des lois, et monsieur, que vous avez amené vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais magistrats sont les soutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE.

Certainement : et cette inutile résistance au plus honorable mariage indique assez sa frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah! qu'il consente à tout, et je ne lui demande rien.

FIGARO.

Que la quittance de mes cent écus : ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, *irrité.*

Ils étoient tous contre moi ; je me suis fourré la tête dans un guêpier !

BAZILE.

Quel guêpier ? ne pouvant avoir la femme, calculez, docteur, que l'argent vous reste ; et oui, vous reste.

BARTHOLO.

Eh ! laissez-moi donc en repos, Bazile ; vous ne songez qu'à l'argent. Je me soucie bien de l'argent, moi. A la bonne heure, je le garde ; mais croyez-vous que ce soit le motif qui me détermine ? (*Il signe.*)

FIGARO, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! monseigneur ; ils sont de la même famille.

LE NOTAIRE.

Mais, messieurs, je n'y comprends plus rien. Est-ce qu'elles ne sont pas deux demoiselles qui portent le même nom ?

FIGARO.

Non, monsieur, elles ne sont qu'une.

BARTHOLO, *se désolant.*

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle, pour que le mariage fût plus sûr ! Ah ! je me suis perdu faute de soins.

FIGARO.

Faute de sens. Mais soyons vrais, docteur : quand la jeunesse et l'amour sont d'accord pour tromper un vieillard, tout ce qu'il fait pour l'empêcher peut bien s'appeler, à bon droit, la *Précaution inutile*.

FIN DU BARBIER DE SÉVILLE.

LA FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO,

COMÉDIE,

PAR BEAUMARCHAIS,

Représentée, pour la première fois, le 27 avril 1784.

En faveur du badinage,
Faites grâce à la raison.
Vaud. de la pièce.

CARACTÈRES ET HABILLEMENTS DE LA PIÈCE.

Le comte Almaviva doit être joué très noblement, mais avec grâce et liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ses manières. Dans les mœurs *de ce temps-là* les grands traitoient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre que le personnage est toujours sacrifié : mais joué par un comédien excellent (M. Molé), il a fait ressortir tous les rôles, et assuré le succès de la pièce.

Son vêtement du premier et second actes est un habit de chasse avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien costume espagnol. Du troisième acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

La comtesse, agitée de deux sentiments contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colère très modérée ; rien surtout qui dégrade aux yeux du spectateur son caractère aimable et vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la pièce, a fait infiniment d'honneur au grand talent de mademoiselle Saint-Val cadette.

Son vêtement du premier, second et quatrième actes, est une lévite commode, et nul ornement sur la tête : elle est chez elle et censée incommodée. Au cinquième acte, elle a l'habillement et la haute coiffure de Susanne.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle, de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. Dasincourt. S'il y voyoit autre chose que de la raison assaisonnée de gaîté et de saillies, surtout s'il y mettoit la moindre charge, il aviliroit un rôle que le premier comique du théâtre, M. Préville, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui sauroit en saisir les nuances multipliées, et qui pourroit s'élever à son entière conception.

Son vêtement comme dans *le Barbier de Séville*.

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle et rieuse, mais non de cette gaîté presqu'effrontée de nos soubrettes corruptrices.

Son vêtement des quatre premiers actes, est un juste blanc à basquines, très élégant, la jupe de même, avec une toque, appelée depuis par nos marchandes, *à la Suzanne*. Dans la fête du quatrième acte, le comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes, et à rubans blancs. Elle porte au cinquième acte la lévite de sa maîtresse, et nul ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes et l'expérience ont réformé le caractère. Si l'actrice qui le joue s'élève avec une fierté bien placée, à la hauteur très morale qui suit la reconnoissance du troisième acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe par degrés; de sorte qu'au cinquième acte on n'en aperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par derrière; un chapeau et des souliers blancs.

FANCHETTE est une enfant de douze ans, très naïve. Son petit habit est un juste brun avec des gances et des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, et une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

CHÉRUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune et très jolie femme; nous n'avons point à nos théâtres de très jeune homme assez formé pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la comtesse, ailleurs un charmant polisson; un désir inquiet et vague est le fond de son caractère. Il s'élance à la puberté, mais sans projet, sans connoissances, et tout entier à chaque événement; enfin il est ce que toute mère, au fond du cœur, voudroit peut-être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement au premier et second actes, est celui d'un page de cour espagnol, blanc et brodé d'argent; le léger manteau bleu sur l'épaule, et un chapeau chargé de plumes. Au quatrième acte, il a le corset, la jupe et la toque des jeunes paysannes qui l'amènent. Au cinquième

cte, un habit uniforme d'officier, une cocarde et une épée.

Bartholo. Le caractère et l'habit comme dans *le Barbier de Séville;* il n'est ici qu'un rôle secondaire.

Bazile. Caractère et vêtement comme dans *le Barbier de Séville.* Il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

Brid'oison doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes, qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'est qu'une grâce de plus, qui doit être à peine sentie, et l'acteur se tromperoit lourdement et joueroit à contre-sens, s'il y cherchoit le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère; et moins l'acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe de juge espagnol, moins ample que celle de nos procureurs, presque une soutane; une grosse perruque, une gonille, ou rabat espagnol au col, et une longue baguette blanche à la main.

Double-main. Vêtu comme le juge, mais la baguette blanche plus courte.

L'huissier ou alguazil. Habit, manteau, épée de Crispin, mais portée à son côté sans ceinture de cuir. Point de bottines, une chaussure noire, une perruque blanche naissante et longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

Gripe-soleil. Habit de paysan, les manches

pendantes, veste de couleur tranchée, chapeau blanc.

Une jeune bergère. Son vêtement comme celui de Fanchette.

Pédrille. En veste, gilet, ceinture, fouet et bottes de poste, une récille sur la tête, chapeau de courrier.

Personnages muets, les uns en habits de juges, d'autres en habits de paysans, les autres en habits de livrée.

Placement des acteurs.

Pour faciliter les jeux du théâtre, on a eu l'attention d'écrire au commencement de chaque scène le nom des personnages dans l'ordre où le spectateur les voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la scène, il est désigné par un nouvel ordre de noms, écrit en note à l'instant qu'il arrive. Il est important de conserver les bonnes positions théâtrales; le relâchement dans la tradition donnée par les premiers acteurs, en produit bientôt un total dans le jeu des pièces, qui finit par assimiler les troupes négligentes aux plus foibles comédiens de société.

PERSONNAGES.

Le comte Almaviva, grand corrégidor d'Andalousie.

La Comtesse, sa femme.

Figaro, valet-de-chambre du comte et concierge du château.

Suzanne, première camariste de la comtesse, et fiancée de Figaro.

Marceline, femme de charge.

Antonio, jardinier du château, oncle de Suzanne, et père de Fanchette

Fanchette, fille d'Antonio.

Chérubin, premier page du comte.

Bartholo, médecin de Séville.

Bazile, maître de clavecin de la comtesse.

Don Gusman Brid'oison, lieutenant du siège.

Doublemain, greffier, secrétaire de don Gusman.

Un Huissier Audiencier.

Gripe-Soleil, jeune pastoureau.

Une jeune Bergère.

Pédrille, piqueur du comte.

Personnages muets.

Troupe de valets.

Troupe de paysannes.

Troupe de paysans.

La scène est au château d'Aguas Frescas, à trois lieues de Séville.

LA FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre à demi démeublée, un grand fauteuil de malade est au milieu. Figaro, avec une toise, mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleur d'orange, appelé chapeau de la mariée.

SCÈNE I.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO.

Dix-neuf pieds sur vingt-six.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi ?

FIGARO, *lui prenant les mains.*

Sans comparaison, ma charmante. Oh! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux!...

SUZANNE, *se retirant.*

Que mesures-tu donc là, mon fils?

FIGARO.

Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit, que monseigneur nous donne, aura bonne grâce ici.

SUZANNE.

Dans cette chambre?

FIGARO.

Il nous la cède.

SUZANNE.

Et moi, je n'en veux point.

FIGARO.

Pourquoi?

SUZANNE.

Je n'en veux point.

FIGARO.

Mais encore?

SUZANNE.

Elle me déplaît.

FIGARO.

On dit une raison.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire?

FIGARO.

Oh! quand elles sont sûres de nous!

SUZANNE.

Prouver que j'ai raison, seroit accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non?

FIGARO.

Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartements. La nuit, si madame est incommodée, elle sonnera de son côté; zeste, en deux pas, tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose? il n'a qu'à tinter du sien; crac, en trois sauts me voilà rendu.

SUZANNE.

Fort bien : mais, quand il aura tinté le matin, pour te donner quelque bonne et longue commission; zeste, en deux pas il est à ma porte, et crac, en trois sauts....

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

SUZANNE.

Il faudroit m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh! qu'est-ce qu'il y a, bon dieu?

SUZANNE.

Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement

ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisirs, et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile! ô mon mignon! si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé la moëlle épinière à quelqu'un....

SUZANNE.

Tu croyois, bon garçon, que cette dot qu'on me donne, étoit pour les beaux yeux de ton mérite?

FIGARO.

J'avois assez fait pour l'espérer.

SUZANNE.

Que les gens d'esprit sont bêtes!

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart-d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du seigneur... Tu sais s'il étoit triste.

FIGARO.

Je le sais tellement, que, si monsieur le comte,

en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

SUZANNE.

Eh bien! s'il l'a détruit, il s'en repent; et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter, en secret, aujourd'hui.

FIGARO, *se frottant la tête.*

Ma tête s'emplit de surprise; et mon front fatilisé...

SUZANNE.

Ne le frotte donc pas.

FIGARO.

Quel danger?

SUZANNE, *riant.*

S'il y venoit un petit bouton, des gens superstitieux....

FIGARO.

Tu ris, friponne! Ah! s'il y avoit moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piège, et d'empocher son or!

SUZANNE.

De l'intrigue et de l'argent; te voilà dans ta sphère.

FIGARO.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

La crainte?

FIGARO.

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse; mais d'échapper au péril en la menant à

bien clear, d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme et d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'est rien de plus aisé; mille sots coquins l'ont fait. Mais... (*On sonne de l'intérieur.*)

SUZANNE.

Voilà madame éveillée; elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO.

Y a-t-il encore quelque chose là-dessous?

SUZANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit Fi, Fi, Figaro, rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'esprit, donne un petit baiser.

SUZANNE.

A mon amant; aujourd'hui? Je t'en souhaite! Et qu'en diroit demain mon mari?

(*Figaro l'embrasse.*)

SUZANNE.

Eh bien! eh bien!

FIGARO.

C'est que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUZANNE, *se défrippant.*

Quand cesserez-vous, importun, de m'en parler du matin au soir?

FIGARO, *mystérieusement.*

Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matin. (*On sonne une seconde fois.*)

SUZANNE, *de loin, les doigts unis sur sa bouche.*

Voilà votre baiser, monsieur; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO, *court après elle.*

Oh mais! ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCÈNE II.

FIGARO, *seul.*

La charmante fille! toujours riante, verdissante, pleine de gaîté, d'esprit, d'amour et de délices! mais sage..... (*Il marche vivement en se frottant les mains.*) Ah! monseigneur! mon cher monseigneur! vous voulez m'en donner..... à garder? Je cherchois aussi pourquoi m'ayant nommé concierge, il m'emmène à son ambassade, et m'établit courrier de dépêches. J'entends, monsieur le comte : trois promotions à la fois; vous, compagnon ministre; moi, casse-cou politique, et Suzon, dame du lieu, l'ambassadrice de poche, et puis fouette courrier! Pendant que je galopperois d'un côté, vous feriez faire, de l'autre, à ma belle un joli chemin! me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille; vous, daignant concourir à l'accroissement de la mienne! Quelle douce réciprocité! Mais, monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres, en même temps, les affaires de

votre maître et celles de votre valet! représenter à la fois le roi et moi, dans une cour étrangère, c'est trop de moitié, c'est trop. — Pour toi, Bazile, fripon mon cadet, je veux t'apprendre à clocher devant les boiteux; je veux... non, dissimulons avec eux, pour les enferrer l'un par l'autre. Attention sur la journée, M. Figaro; d'abord avancer l'heure de votre petite fête, pour épouser plus sûrement; écarter une Marceline, qui de vous est friande en diable; empocher l'or et les présents, donner le change aux petites passions de monsieur le comte, étriller rondement monsieur du Bazile, et....

SCÈNE III.

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO, *s'interrompant.*

Hézzz, voilà le gros docteur, la fête sera complète. Eh! bonjour, cher docteur de mon cœur. Est-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au château?

BARTHOLO, *avec dédain.*

Ah! mon cher monsieur, point du tout.

FIGARO.

Cela seroit bien généreux!

BARTHOLO.

Certainement, et par trop sot.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre!

BARTHOLO.

Avez-vous autre chose à nous dire?

FIGARO.

On n'aura pas pris soin de votre mule.

BARTHOLO, *en colère.*

Bavard enragé! laissez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, docteur? Les gens de votre état sont bien durs! pas plus de pitié des pauvres animaux.... en vérité... que si c'étoit des hommes. Adieu, Marceline : avez-vous toujours envie de plaider contre moi?

« Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse? »

Je m'en rapporte au docteur.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est?

FIGARO.

Elle vous le contera de reste. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Ce drôle est toujours le même, et à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier insolent....

MARCELINE *le retourne.*

Enfin vous voilà donc, éternel docteur? toujours si grave et compassé, qu'on pourroit mourir

en attendant vos secours, comme on s'est marié jadis, malgré vos précautions.

BARTHOLO.

Toujours amère et provoquante! Eh bien! qui rend donc ma présence au château si nécessaire? Monsieur le comte a-t-il eu quelque accident?

MARCELINE.

Non, docteur.

BARTHOLO.

La Rosine, sa trompeuse comtesse, est-elle incommodée, dieu merci?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO, *avec joie.*

Ah! le digne époux qui me venge!

MARCELINE.

On ne sait comment définir le comte; il est jaloux et libertin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité; cela va sans dire.

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Suzanne à son Figaro, qu'il comble, en faveur de cette union....

BARTHOLO.

Que son excellence a rendue nécessaire?

MARCELINE.

Pas tout-à-fait; mais dont son excellence voudroit égayer en secret l'évènement avec l'épousée...

BARTHOLO.

De M. Figaro? C'est un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile assure que non.

BARTHOLO.

Cet autre maraud loge ici? C'est une caverne. Eh! qu'y fait-il?

MARCELINE.

Tout le mal dont il est capable. Mais le pis que j'y trouve, est cette ennuyeuse passion qu'il a pour moi depuis si long-temps.

BARTHOLO.

Je me serois débarrassé vingt fois de sa poursuite.

MARCELINE.

De quelle manière?

BARTHOLO.

En l'épousant.

MARCELINE.

Railleur fade et cruel, que ne vous débarrassez-vous de la mienne à ce prix? ne le devez-vous pas? Où est le souvenir de vos engagements? qu'est devenu celui de notre petit Émanuel, ce fruit d'un amour oublié, qui devoit nous conduire à des noces?

BARTHOLO, *ôtant son chapeau.*

Est-ce pour écouter ces sornettes que vous m'avez fait venir de Séville? et cet accès d'hymen qui vous reprend si vif...

MARCELINE.

Eh bien! n'en parlons plus. Mais si rien n'a pu vous porter à la justice de m'épouser, aidez-moi donc du moins à en épouser un autre.

BARTHOLO.

Ah! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel et des femmes...

MARCELINE.

Eh! qui pourroit-ce être, docteur, sinon le beau, le gai, l'aimable Figaro?

BARTHOLO.

Ce fripon-là?

MARCELINE.

Jamais fâché; toujours en belle humeur; donnant le présent à la joie, et s'inquiétant de l'avenir tout aussi peu que du passé; sémillant, généreux, généreux...

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un seigneur. Charmant enfin; mais c'est le plus grand monstre!

BARTHOLO.

Et sa Suzanne?

MARCELINE.

Elle ne l'auroit pas, la rusée, si vous vouliez m'aider, mon petit docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de son mariage?

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés : et si je ne craignois d'éventer un petit secret des femmes....

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps?

MARCELINE.

Ah! vous savez que je n'en ai pas pour vous. Mon sexe est ardent, mais timide : un certain charme a beau nous attirer vers le plaisir, la femme la plus aventurée sent en elle une voix qui lui dit : Sois belle si tu peux, sage si tu veux; mais sois considérée, il le faut. Or, puisqu'il faut être au moins considérée, que toute femme en sent l'importance, effrayons d'abord la Suzanne sur la divulgation des offres qu'on lui fait.

BARTHOLO.

Où cela mènera-t-il?

MARCELINE.

Que la honte la prenant au collet, elle continuera de refuser le comte, lequel, pour se venger, appuiera l'opposition que j'ai faite à son mariage, alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raison. Parbleu! c'est un bon tour que

de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE, *vite.*

Et qui croit ajouter à ses plaisirs, en trompant mes espérances.

BARTHOLO, *vite.*

Et qui m'a volé dans le temps cent écus que j'ai sur le cœur.

MARCELINE.

Ah! quelle volupté!..

BARTHOLO.

De punir un scélérat...

MARCELINE.

De l'épouser, docteur, de l'épouser!

SCÈNE V.

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

SUZANNE, *un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, une robe de femme sur le bras.*

L'ÉPOUSER! l'épouser! qui donc? mon Figaro?

MARCELINE, *aigrement.*

Pourquoi non? Vous l'épousez bien!

BARTHOLO, *riant.*

Le bon argument de femme en colère! Nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous posséder.

MARCELINE.

Sans compter monseigneur dont on ne parle pas.

SUZANNE, *une révérence.*

Votre servante, madame; il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

MARCELINE, *une révérence.*

Bien la vôtre, madame; où donc est l'amertume? n'est-il pas juste qu'un libéral seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens?

SUZANNE.

Qu'il procure?

MARCELINE.

Oui, madame.

SUZANNE.

Heureusement la jalousie de madame est aussi connue que ses droits sur Figaro sont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts, en les cimentant à la façon de madame.

SUZANNE.

Oh! cette façon, madame, est celle des dames savantes.

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'est pas du tout! Innocente comme un vieux juge!

BARTHOLO, *attirant Marceline.*

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, *une révérence.*

L'accordée secrète de monseigneur.

SUZANNE, *une révérence.*

Qui vous estime beaucoup, madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un peu, madame?

SUZANNE, *une révérence.*

A cet égard, madame n'a rien à désirer.

MARCELINE, *une révérence.*

C'est une si jolie personne que madame!

SUZANNE, *une révérence.*

Eh mais! assez pour désoler madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Surtout bien respectable!

SUZANNE, *une révérence.*

C'est aux duègnes à l'être.

MARCELINE, *outrée.*

Aux duègnes! aux duègnes!

BARTHOLO, *l'arrêtant.*

Marceline!

MARCELINE.

Allons, docteur; car je n'y tiendrois pas. Bon jour, madame. (*Une révérence.*)

SCÈNE VI.

SUZANNE, *seule.*

Allez, madame! allez, pédante! je crains aussi peu vos efforts que je méprise vos outrages. — Voyez cette vieille sibylle! parce qu'elle a fait quelques études et tourmenté la jeunesse de madame, elle veut tout dominer au château. (*Elle jette la robe qu'elle tient sur une chaise.*) Je ne sais plus ce que je venois prendre.

SCÈNE VII.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN, *accourant.*

Ah! Suzon! depuis deux heures j'épie le moment de te trouver seule. Hélas! tu te maries, et moi je vais partir.

SUZANNE.

Comment! mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de monseigneur?

CHÉRUBIN, *piteusement.*

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE, *le contrefaisant.*

Chérubin, quelque sottise!

CHÉRUBIN.

Il m'a trouvé hier au soir chez ta cousine Fanchette, à qui je faisois répéter son petit rôle d'innocente pour la fête de ce soir : il s'est mis dans une fureur en me voyant! *Sortez*, m'a-t-il dit, *petit....* Je n'ose pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit. *Sortez; et demain vous ne coucherez pas au château.* Si madame, si ma belle marraine ne parvient pas à l'apaiser, c'est fait, Suzon, je suis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE.

De me voir! moi? C'est mon tour! ce n'est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret?

CHÉRUBIN.

Ah! Suzon, qu'elle est noble et belle! mais qu'elle est imposante!

SUZANNE.

C'est-à-dire, que je ne le suis pas, et qu'on peut oser avec moi...

CHÉRUBIN.

Tu sais trop bien, méchante, que je n'ose pas oser. Mais que tu es heureuse! à tous moments la voir, lui parler, l'habiller le matin et la déshabiller le soir, épingle à épingle... Ah! Suzon, je donnerois... Qu'est-ce que tu tiens donc là?

SUZANNE, *raillant.*

Hélas! l'heureux bonnet, et le fortuné ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle marraine...

CHÉRUBIN, *vivement.*

Son ruban de nuit? donne-le-moi, mon cœur.

SUZANNE, *le retirant.*

Eh! que non pas. *Son cœur!* Comme il est familier, donc! si ce n'étoit pas un morveux sans conséquence. (*Chérubin arrache le ruban.*) Ah! le ruban!

CHÉRUBIN *tourne autour du grand fauteuil.*

Tu diras qu'il est égaré, gâté; qu'il est perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE *tourne après lui.*

Oh! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien!... Rendez-vous le ruban? (*Elle veut le reprendre.*)

CHÉRUBIN *tire une romance de sa poche.*

Laisse; ah! laisse-le moi, Suzon; je te donnerai ma romance, et pendant que le souvenir de ta belle maîtresse attristera tous mes moments, le tien y versera le seul rayon de joie qui puisse encore amuser mon cœur.

SUZANNE *arrache la romance.*

Amuser votre cœur, petit scélérat! vous croyez parler à votre Fanchette; on vous surprend chez elle, et vous soupirez pour madame; et vous m'en contez à moi, par-dessus le marché.

CHÉRUBIN, *exalté.*

Cela est vrai, d'honneur! je ne sais plus ce que je suis; mais depuis quelque temps, je sens ma poitrine agitée; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme; les mots *amour* et *volupté* le font tressaillir et le troublent. Enfin le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime*, est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. Hier je rencontrai Marceline...

SUZANNE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

CHÉRUBIN.

Pourquoi non? elle est femme! elle est fille! une fille! une femme! ah! que ces noms sont doux! qu'ils sont intéressants!

SUZANNE.

Il devient fou.

CHÉRUBIN.

Fanchette est douce; elle m'écoute, au moins; tu ne l'es pas, toi.

SUZANNE.

C'est bien dommage; écoutez donc monsieur!

(*Elle veut arracher le ruban.*)

CHÉRUBIN *tourne en fuyant.*

Ah! ouiche, on ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie. Mais, si tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baisers.

(*Il lui donne chasse à son tour.*)

SUZANNE *tourne en fuyant.*

Mille soufflets, si vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtresse, et loin de supplier pour vous, je dirai moi-même à monseigneur : c'est bien fait, monseigneur; chassez-nous ce petit voleur; renvoyez à ses parents un petit mauvais sujet, qui se donne les airs d'aimer madame, et qui veut toujours m'embrasser par contre-coup.

CHÉRUBIN *voit le comte entrer; il se jette derrière le fauteuil avec effroi.*

Je suis perdu!

SUZANNE.

Quelle frayeur!

SCÈNE VIII.

SUZANNE, LE COMTE, CHÉRUBIN, *caché.*

SUZANNE *aperçoit le comte.*

Ah!.... *(Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.)*

LE COMTE *s'avance.*

Tu es émue, Suzon! tu parlois seule, et ton petit cœur paroît dans une agitation... bien pardonnable, au reste, un jour comme celui-ci.

SUZANNE, *troublée.*

Monseigneur, que me voulez-vous? Si l'on vous trouvoit avec moi....

LE COMTE.

Je serois désolé qu'on m'y surprît; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un instant pour t'expliquer mes vues : écoute. (*Il s'assied dans le fauteuil.*)

SUZANNE, *vivement.*

Je n'écoute rien.

LE COMTE *lui prend la main.*

Un seul mot. Tu sais que le roi m'a nommé son ambassadeur à Londres. J'emmène avec moi Figaro : je lui donne un excellent poste; et comme le devoir d'une femme est de suivre son mari...

SUZANNE.

Ah! si j'osois parler.

LE COMTE *la rapproche de lui.*

Parle, parle, ma chère; use aujourd'hui d'un droit que tu prends sur moi pour la vie.

SUZANNE, *effrayée.*

Je n'en veux point, monseigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE.

Mais dis auparavant.

SUZANNE, *en colère.*

Je ne sais plus ce que je disois.

LE COMTE.

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE.

Eh bien! lorsque monseigneur enleva la sienne de chez le docteur, et qu'il l'épousa par amour; lorsqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du seigneur....

LE COMTE, *gaîment.*

Qui faisoit bien de la peine aux filles! Ah, Suzette! ce droit charmant! Si tu venois en jaser sur la brune au jardin, je mettrois un tel prix à cette légère faveur...

BAZILE *parle en dehors.*

Il n'est pas chez lui, monseigneur.

LE COMTE *se lève.*

Quelle est cette voix?

SUZANNE.

Que je suis malheureuse!

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUZANNE, *troublée.*

Que je vous laisse ici?

BAZILE, *criant en dehors.*

Monseigneur étoit chez madame, il en est sorti: je vais voir.

LE COMTE.

Et pas un lieu pour se cacher. Ah! derrière ce fauteuil... assez mal; mais renvoie-le bien vite.

(Suzanne lui barre le chemin, il la pousse doucement, elle recule, et se met ainsi entre lui et le petit page; mais pendant que le comte s'abaisse et prend sa place, Chérubin tourne et se jette effrayé sur le fauteuil à genoux, et s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportoit, en couvre le page et se met devant le fauteuil.

SCÈNE IX.

LE COMTE ET CHÉRUBIN, *cachés;* SUZANNE, BAZILE.

BAZILE.

N'AURIEZ-VOUS pas vu monseigneur, mademoiselle?

SUZANNE, *brusquement.*

Eh! pourquoi l'aurois-je vu? Laissez-moi.

BAZILE *s'approche.*

Si vous étiez plus raisonnable, il n'y auroit rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous?

LE COMTE, *à part.*

Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE.

Désirer du bien à une femme, est-ce vouloir du mal à son mari?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.

BAZILE.

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre? Grâce à la douce cérémonie, ce qu'on vous défendoit hier, on vous le prescrira demain.

SUZANNE.

Indigne!

BAZILE.

De toutes les choses sérieuses, le mariage étant la plus bouffonne, j'avois pensé...

SUZANNE, *outrée.*

Des horreurs. Qui vous permet d'entrer ici?

BAZILE.

La, la, mauvaise! Dieu vous apaise, il n'en sera que ce que vous voulez : mais ne croyez pas non plus que je regarde M. Figaro comme l'obstacle qui nuit à monseigneur; et sans le petit page...

SUZANNE, *timidement.*

Don Chérubin?

BAZILE, *la contrefaisant.*

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous sans cesse, et qui, ce matin encore, rôdoit ici pour y entrer, quand je vous ai quittée; dites que cela n'est pas vrai?

SUZANNE.

Quelle imposture! allez-vous-en, méchant homme!

BAZILE.

On est un méchant homme, parce qu'on y voit clair. N'est-ce pas pour vous aussi cette romance dont il fait mystère?

SUZANNE, *en colère.*

Ah! oui, pour moi!..

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait composée pour madame. En effet, quand il sert à table, on dit qu'il la regarde avec des yeux!.. Mais peste! qu'il ne s'y joue pas; monseigneur est *brutal* sur l'article.

SUZANNE, *outrée.*

Et vous bien scélérat, d'aller semant de pareils bruits pour perdre un malheureux enfant tombe dans la disgrâce de son maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé? Je le dis, parce que tout le monde en parle.

LE COMTE, *se levant.* [1]

Comment! tout le monde en parle?

SUZANNE.

Ah ciel!

BAZILE.

Ah! ah!

LE COMTE.

Courez, Bazile, et qu'on le chasse.

BAZILE.

Ah! que je suis fâché d'être entré!

SUZANNE, *troublée.*

Mon dieu! mon dieu!

LE COMTE, *à Bazile.*

Elle est saisie. Asseyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE, *le repoussant vivement.*

Je ne veux point m'asseoir. Entrer ainsi librement, c'est indigne!

LE COMTE.

Nous sommes deux avec toi, ma chère. Il n'y a plus le moindre danger.

BAZILE.

Moi je suis désolé de m'être égayé sur le page, puisque vous l'entendiez; je n'en usois ainsi que pour pénétrer ses sentiments; car au fond...

LE COMTE.

Cinquante pistoles, un cheval, et qu'on le renvoie à ses parents.

---

[1] Chérubin, *dans le fauteuil;* le comte, Suzanne, Bazile.

BAZILE.

Monseigneur, pour un badinage?

LE COMTE.

Un petit libertin que j'ai surpris encore hier avec la fille du jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette?

LE COMTE.

Et dans sa chambre.

SUZANNE, *outrée.*

Où monseigneur avoit sans doute affaire aussi?

LE COMTE, *gaîment.*

J'en aime assez la remarque.

BAZILE.

Elle est d'un bon augure.

LE COMTE, *gaîment.*

Mais non; j'allois chercher ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on est long-temps à m'ouvrir; ta cousine a l'air empêtré, je prends un soupçon, je lui parle, et, tout en causant, j'examine. Il y avoit derrière la porte une espèce de rideau, de porte-manteau, de je ne sais pas quoi, qui couvroit des hardes; sans faire semblant de rien, je vais doucement, doucement lever ce rideau, (*pour imiter le geste, il lève la robe du fauteuil*) et je vois.... *Il aperçoit le page.*) Ah!.. [1]

[1] Suzanne; Chérubin, *dans le fauteuil;* le comte, Bazile.

BAZILE.

Ah! ah!

LE COMTE.

Ce tour-ci vaut l'autre.

BAZILE.

Encore mieux.

LE COMTE, *à Suzanne.*

A merveille! mademoiselle : à peine fiancée vous faites de ces apprêts? C'étoit pour recevoir mon page que vous désiriez d'être seule? Et vous, monsieur, qui ne changez point de conduite, il vous manquoit de vous adresser, sans respect pour votre marraine, à sa première camariste, à la femme de votre ami! Mais je ne souffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'estime et que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie: étoit-il avec vous, Bazile?

SUZANNE, *outrée.*

Il n'y a ni tromperie, ni victime; il étoit là lorsque vous me parliez.

LE COMTE, *emporté.*

Puisse-tu mentir en le disant! son plus cruel ennemi n'oseroit lui souhaiter ce malheur.

SUZANNE.

Il me prioit d'engager madame à vous demander sa grâce. Votre arrivée l'a si fort troublé, qu'il s'est masqué de ce fauteuil.

LE COMTE, *en colère.*

Ruse d'enfer! je m'y suis assis en entrant.

CHÉRUBIN.

Hélas! monseigneur, j'étois tremblant derrière.

LE COMTE.

Autre fourberie! Je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon, mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

LE COMTE, *plus outré.*

C'est donc une couleuvre que ce petit.... serpent-là! Il nous écoutoit.

CHÉRUBIN.

Au contraire, monseigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfidie! (*A Suzanne.*) Tu n'épouseras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous, on vient.

LE COMTE, *tirant Chérubin du fauteuil et le mettant sur ses pieds.*

Il resteroit là devant toute la terre.

SCÈNE X.

CHÉRUBIN, SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE, BEAUCOUP DE VALETS, PAYSANNES, PAYSANS VÊTUS DE BLANC.

FIGARO, *tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches et de rubans blancs, parle à la comtesse.*

Il n'y a que vous, madame, qui puissiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous le voyez, monsieur le comte, ils me supposent un crédit que je n'ai point; mais, comme leur demande n'est pas déraisonnable....

LE COMTE, *embarrassé.*

Il faudroit qu'elle le fût beaucoup....

FIGARO, *bas, à Suzanne.*

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Qui ne mèneront à rien.

FIGARO, *bas.*

Va toujours.

LE COMTE, *à Figaro.*

Que voulez-vous?

FIGARO.

Monseigneur, vos vassaux, touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux, que votre amour pour madame....

LE COMTE.

Eh bien! ce droit n'existe plus; que veux-tu dire?

FIGARO, *malignement.*

Qu'il est bien temps que la vertu d'un si bon maître éclate; elle m'est d'un tel avantage aujourd'hui, que je désire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE *plus embarrassé.*

Tu te moques, ami; l'abolition d'un droit honteux n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins; mais en exiger le premier, le plus doux emploi comme une servile redevance; ah! c'est la tyrannie d'un Vandale, et non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO, *tenant Suzanne par la main.*

Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre sagesse a préservé l'honneur, reçoive de votre main publiquement la toque virginale, ornée de plumes et de rubans blancs, symbole de la pureté de vos intentions : adoptez-en la cérémonie pour tous les mariages, et qu'un quatrain chanté en chœur, rappelle à jamais le souvenir....

LE COMTE, *embarrassé.*

Si je ne savois pas qu'amoureux, poëte et musicien sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies....

FIGARO.

Joignez-vous à moi, mes amis.

TOUS ENSEMBLE.

Monseigneur! monseigneur!

SUZANNE, *au comte.*

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien?

LE COMTE, *à part.*

La perfide!

FIGARO.

Regardez-la donc, monseigneur; jamais plus jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacrifice.

SUZANNE.

Laisse là ma figure, et ne vantons que sa vertu.

LE COMTE, *à part.*

C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, monsieur le comte; et cette cérémonie me sera toujours chère, puisqu'elle doit son motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, madame; et c'est à ce titre que je me rends.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat!

LE COMTE, *à part.*

Je suis pris. (*Haut.*) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrois seulement qu'on la remît à tantôt. (*A part.*) Faisons vite chercher Marceline.

FIGARO, *à Chérubin.*

Eh bien! espiègle, vous n'applaudissez pas?

SUZANNE.

Il est au désespoir; monseigneur le renvoie.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, je demande sa grâce.

LE COMTE.

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE.

Hélas! il est si jeune!

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN, *tremblant.*

Pardonner généreusement n'est pas le droit du seigneur auquel vous avez renoncé en épousant madame.

LA COMTESSE.

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeoit tous.

SUZANNE.

Si monseigneur avoit cédé le droit de pardonner, ce seroit sûrement le premier qu'il voudroit racheter en secret.

LE COMTE, *embarrassé.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Et pourquoi le racheter?

CHÉRUBIN, *au comte.*

Je fus léger dans ma conduite, il est vrai, monseigneur; mais jamais la moindre indiscrétion dans mes paroles....

LE COMTE, *embarrassé.*

Eh bien! c'est assez...

FIGARO.

Qu'entend-il?

LE COMTE, *vivement.*

C'est assez, c'est assez; tout le monde exige son pardon, je l'accorde, et j'irai plus loin. Je lui donne une compagnie dans ma légion.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat!

LE COMTE.

Mais c'est à condition qu'il partira sur-le-champ, pour joindre en Catalogne.

FIGARO.

Ah, monseigneur! demain.

LE COMTE, *insistant.*

Je le veux.

CHÉRUBIN.

J'obéis.

LE COMTE.

Saluez votre marraine, et demandez sa protection. (*Chérubin met un genoux en terre devant la comtesse, et ne peut parler.*)

LA COMTESSE, *émue.*

Puisqu'on ne peut vous garder seulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maison, où votre jeunesse a trouvé tant d'indulgence. Soyez soumis, honnête et brave; nous prendrons

part à vos succès. (*Chérubin se relève et retourne à sa place.*)

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, madame.

LA COMTESSE.

Je ne m'en défends pas. Qui sait le sort d'un enfant jeté dans une carrière aussi dangereuse! Il est allié de mes parents; et de plus, il est mon filleul.

LE COMTE, *à part.*

Je vois que Bazile avoit raison. (*Haut.*) Jeune homme, embrassez Suzanne.... pour la dernière fois.

FIGARO.

Pourquoi cela, monseigneur? Il viendra passer ses hivers. Baise-moi donc aussi, capitaine. (*Il l'embrasse.*) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant: dame! tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes : plus d'échaudés, de goûtés à la crême; plus de main chaude ou de colin-maillard. De bons soldats, morbleu! basanés, mal vêtus, un grand fusil bien lourd; tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire; et ne va pas broncher en chemin, à moins qu'un bon coup de feu....

SUZANNE.

Fi donc! l'horreur!

LA COMTESSE.

Quel pronostic!

LE COMTE.

Où donc est Marceline? Il est bien singulier qu'elle ne soit pas des vôtres!

FANCHETTE.

Monseigneur, elle a pris le chemin du bourg, par le petit sentier de la ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra?

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaisoit qu'il ne lui plût jamais...

FANCHETTE.

Monsieur le docteur lui donnoit le bras.

LE COMTE, *vivement.*

Le docteur est ici?

BAZILE.

Elle s'en est d'abord emparé...

LE COMTE, *à part.*

Il ne pouvoit venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avoit l'air bien échauffé; elle parloit tout haut en marchant, puis elle s'arrêtoit et faisoit comme ça de grands bras... et monsieur le docteur lui faisoit comme ça, de la main, en l'apaisant : elle paroissoit si courroucée! elle nommoit mon cousin Figaro.

LE COMTE *lui prend le menton.*

Cousin... futur.

FANCHETTE, *montrant Chérubin.*

Monseigneur, nous avez-vous pardonné d'hier...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Bonjour, bonjour, petite.

FIGARO.

C'est son chien d'amour qui la berce; elle auroit troublé notre fête.

LE COMTE, *à part.*

Elle la troublera, je t'en réponds. (*Haut.*) Allons, madame, entrons. Bazile, vous passerez chez moi.

SUZANNE, *à Figaro.*

Tu me rejoindras, mon fils?

FIGARO, *bas, à Suzanne.*

Est-il bien enfilé?

SUZANNE, *bas.*

Charmant garçon!

(Ils sortent tous.)

SCÈNE XI.

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE.

(Pendant qu'on sort, Figaro les arrête tous deux et les ramène.)

FIGARO.

Ah çà! vous autres, la cérémonie adoptée, ma fête de ce soir en est la suite; il faut bravement nous recorder : ne faisons point comme ces acteurs, qui ne jouent jamais si mal que le jour où la critique est le plus éveillée. Nous n'avons point de

lendemain qui nous excuse, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE, *malignement.*

Le mien est plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, *faisant, sans qu'il le voie, le geste de la rosser.*

Tu es loin aussi de savoir tout le succès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi, tu voudrois bien rester.

CHÉRUBIN.

Ah! si je le voudrois!

FIGARO.

Il faut ruser. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule; arrange ouvertement ta trousse, et qu'on voie ton cheval à la grille; un temps de galop jusqu'à la ferme; reviens à pied par les derrières; monseigneur te croira parti; tiens-toi seulement hors de sa vue; je me charge de l'apaiser après la fête.

CHÉRUBIN.

Mais Fanchette qui ne sait pas son rôle.

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jours que vous ne la quittez pas?

FIGARO.

Tu n'as rien à faire aujourd'hui, donne-lui par grâce une leçon.

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme, prenez garde! le père n'est pas satisfait; la fille a été soufflétée; elle n'étudie point avec vous : Chérubin! Chérubin! vous lui causerez des chagrins! *Tant va la cruche à l'eau!..*

FIGARO.

Ah! voilà notre imbécile, avec ses vieux proverbes! Eh bien! pédant, que dit la sagesse des nations? *Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin....*

BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO, *en s'en allant.*

Pas si bête, pourtant, pas si bête!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une chambre à coucher superbe, un grand lit en alcove, une estrade au-devant. La porte pour entrer s'ouvre et se ferme à la troisième coulisse à droite; celle d'un cabinet, à la première coulisse à gauche. Une porte, dans le fond, va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCÈNE I.

SUZANNE, LA COMTESSE *entrent par la porte à droite.*

LA COMTESSE, *se jetant dans une bergère.*

Ferme la porte, Suzanne, et conte-moi tout dans le plus grand détail.

SUZANNE.

Je n'ai rien caché à madame.

LA COMTESSE.

Quoi! Suzon, il vouloit te séduire?

SUZANNE.

Oh! que non. Monseigneur n'y met pas tant de façon avec sa servante : il vouloit m'acheter.

LA COMTESSE.

Et le petit page étoit présent?

SUZANNE.

C'est-à-dire, caché derrière le grand fauteuil. Il venoit me prier de vous demander sa grâce.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi ne pas s'adresser à moi-même? est-ce que je l'aurois refusé, Suzon?

SUZANNE.

C'est ce que j'ai dit : mais ses regrets de partir, et surtout de quitter madame! *Ah! Suzon, qu'elle est noble et belle! mais qu'elle est imposante!*

LA COMTESSE.

Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon? moi qui l'ai toujours protégé.

SUZANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenois, il s'est jeté dessus...

LA COMTESSE, *souriant.*

Mon ruban?.. quelle enfance!

SUZANNE.

J'ai voulu le lui ôter; madame, c'étoit un lion; ses yeux brilloient.... Tu ne l'auras qu'avec ma vie, disoit-il en forçant sa petite voix douce et grêle

LA COMTESSE, *rêvant.*

Eh bien, Suzon?

SUZANNE.

Eh bien, madame! est-ce qu'on peut faire finir ce petit démon-là? Ma marraine par-ci; je voudrois bien par l'autre; et parce qu'il n'oseroit seulement

baiser la robe de madame, il voudroit toujours m'embrasser, moi.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Laissons... laissons ces folies... Enfin, ma pauvre Suzanne, mon époux a fini par te dire?

SUZANNE.

Que si je ne voulois pas l'entendre, il alloit protéger Marceline.

LA COMTESSE *se lève et se promène, en se servant fortement de l'éventail.*

Il ne m'aime plus du tout.

SUZANNE.

Pourquoi tant de jalousie?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chère, uniquement par orgueil. Ah! je l'ai trop aimé! je l'ai lassé de mes tendresses, et fatigué de mon amour; voilà mon seul tort avec lui : mais je n'entends pas que cet honnête aveu te nuise, et tu épouseras Figaro. Lui seul peut nous y aider : viendra-t-il?

SUZANNE.

Dès qu'il verra partir la chasse.

LA COMTESSE, *se servant de l'éventail.*

Ouvre un peu la croisée sur le jardin. Il fait une chaleur ici!..

SUZANNE.

C'est que madame parle et marche avec action.

(*Elle va ouvrir la croisée du fond.*)

LA COMTESSE, *rêvant long-temps.*

Sans cette constance à me fuir.... Les hommes sont bien coupables!

SUZANNE, *criant de la fenêtre.*

Ah! voilà monseigneur qui traverse à cheval le grand potager, suivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre levriers.

LA COMTESSE.

Nous avons du temps devant nous. (*Elle s'assied.*) On frappe, Suzon?

SUZANNE *court ouvrir en chantant.*

Ah! c'est mon Figaro! ah! c'est mon Figaro!

SCÈNE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, *assise.*

SUZANNE.

Mon cher ami! viens donc. Madame est dans une impatience!...

FIGARO.

Et toi, ma petite Suzanne? Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une misère. Monsieur le comte trouve notre jeune femme aimable, il voudroit en faire sa maîtresse; et c'est bien naturel.

SUZANNE.

Naturel?

FIGARO.

Puis il m'a nommé courrier de dépêches, et

Suzon conseiller d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Tu finiras?

FIGARO.

Et parce que Suzanne ma fiancée n'accepte pas le diplôme, il va favoriser les vues de Marceline; quoi de plus simple encore? Se venger de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs, c'est ce que chacun fait, ce que nous allons faire nous-mêmes. Eh bien! voilà tout pourtant.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous, Figaro, traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur?

FIGARO.

Qui dit cela, madame?

SUZANNE.

Au lieu de t'affliger de nos chagrins...

FIGARO.

N'est-ce pas assez que je m'en occupe? Or, pour agir aussi méthodiquement que lui, tempérons d'abord son ardeur de nos possessions, en l'inquiétant sur les siennes.

LA COMTESSE.

C'est bien dit; mais comment?

FIGARO.

C'est déja fait, madame; un faux avis donné sur vous...

LA COMTESSE.

Sur moi! la tête vous tourne.

FIGARO.

Oh! c'est à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme aussi jaloux!..

FIGARO.

Tant mieux : pour tirer parti des gens de ce caractère, il ne faut qu'un peu leur fouetter le sang; c'est ce que les femmes entendent si bien. Puis les tient-on fâchés tout rouge, avec un brin d'intrigue on les mène où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit monseigneur qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainsi de la vérité sur le comte d'une femme d'honneur...

FIGARO.

Il y en a peu, madame, avec qui je l'eusse osé, crainte de rencontrer juste.

LA COMTESSE.

Il faudra que je l'en remercie.

FIGARO.

Mais dites-moi s'il n'est pas charmant de lui avoir taillé ses morceaux de la journée, de façon qu'il passe à rôder, à jurer après sa dame, le temps qu'il destinoit à se complaire avec la nôtre. Il est déja tout dérouté : galopera-t-il celle-ci? surveillera-t-il celle-là? Dans son trouble d'esprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, et force

un lièvre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poste; il n'aura pas pris de parti contre; et jamais il n'osera s'y opposer devant madame.

SUZANNE.

Non; mais Marceline, le bel esprit, osera le faire, elle.

FIGARO.

Brrrr. Cela m'inquiète bien, ma foi! Tu feras dire à monseigneur que tu te rendras sur la brune au jardin.

SUZANNE.

Tu comptes sur celui-là?

FIGARO.

Oh dame! écoutez donc; les gens qui ne veulent rien faire de rien, n'avancent rien, et ne sont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE.

Il est joli!

LA COMTESSE.

Comme son idée : vous consentiriez qu'elle s'y rendît?

FIGARO.

Point du tout. Je fais endosser un habit de Suzanne à quelqu'un : surpris par nous au rendez-vous, le comte pourra-t-il s'en dédire?

SUZANNE.

A qui mes habits?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE.

Il est parti.

FIGARO.

Non pas pour moi : veut-on me laisser faire?

SUZANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO.

Deux, trois, quatre à la fois; bien embrouillées, qui se croisent. J'étois né pour être courtisan.

SUZANNE.

On dit que c'est un métier si difficile.

FIGARO.

Recevoir, prendre, et demander; voilà le secret en trois mots.

LA COMTESSE.

Il a tant d'assurance, qu'il finit par m'en inspirer.

FIGARO.

C'est mon dessein.

SUZANNE.

Tu disois donc?

FIGARO.

Que pendant l'absence de monseigneur, je vais vous envoyer le Chérubin : coiffez-le, habillez-le; je le renferme et l'endoctrine; et puis dansez, monseigneur.

(Il sort.)

SCÈNE III.

SUZANNE, LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE, *tenant sa boîte à mouches.*

Mon dieu, Suzon, comme je suis faite!... Ce jeune homme qui va venir...

SUZANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE *rêve devant sa petite glace.*

Moi.... tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE.

Faisons-lui chanter sa romance. (*Elle la met sur la comtesse.*)

LA COMTESSE.

Mais, c'est qu'en vérité mes cheveux sont dans un désordre...

SUZANNE, *riant.*

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles, madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE, *revenant à elle.*

Qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle?

SCÈNE IV.

CHÉRUBIN, *l'air honteux*; SUZANNE; LA COMTESSE, *assise.*

SUZANNE.

Entrez, monsieur l'officier; on est visible.

CHÉRUBIN *avance en tremblant.*

Ah! que ce nom m'afflige, madame! il m'apprend qu'il faut quitter des lieux... une marraine si... bonne!...

SUZANNE.

Et si belle!

CHÉRUBIN, *avec un soupir.*

Ah! oui.

SUZANNE, *le contrefaisant.*

Ah! oui. Le bon jeune homme! avec ses longues paupières hypocrites. Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à madame.

LA COMTESSE *la déplie.*

De qui... dit-on qu'elle est?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable : en a-t-il un pied sur les joues?

CHÉRUBIN.

Est-ce qu'il est défendu... de chérir...

SUZANNE *lui met le poing sous le nez.*

Je dirai tout, vaurien!

LA COMTESSE.

La... chante-t-il?

CHÉRUBIN.

Oh! madame, je suis si tremblant...

SUZANNE, *en riant.*

Et gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian; dès que madame le veut, modeste auteur! je vais l'accompagner.

LA COMTESSE.

Prends ma guitare. (*La comtesse, assise, tient le papier pour suivre. Suzanne est derrière son fauteuil, et prélude en regardant la musique par-dessus sa maîtresse. Le petit page est devant elle, les yeux baissés. Ce tableau est juste la belle estampe d'après Vanloo, appelée* la conversation espagnole. [1]

ROMANCE.

Air : *Malbroug s'en vat-en guerre.*

PREMIER COUPLET.

Mon coursier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'errois de plaine en plaine
Au gré du destrier.

DEUXIÈME COUPLET.

Au gré du destrier;
Sans varlet n'écuyer;
* Là près d'une fontaine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)

---

[1] Chérubin, la comtesse, Suzanne.

* Au spectacle on a commencé la romance à ce vers, en disant : *Auprès d'une fontaine.*

Songeant à ma marraine,
Sentois mes pleurs couler.

TROISIÈME COUPLET.

Sentois mes pleurs couler,
Prêt à me désoler;
Je gravois sur un frêne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Sa lettre sans la mienne;
Le roi vint à passer.

QUATRIÈME COUPLET.

Le roi vint à passer;
Ses barons, son clergier.
Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Qui vous met à la gêne?
Qui vous fait tant plorer?

CINQUIÈME COUPLET.

Qui vous fait tant plorer?
Nous faut le déclarer.
Madame et souveraine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'avois une marraine
Que toujours adorai. *

SIXIÈME COUPLET.

Que toujours adorai;
Je sens que j'en mourrai

* Ici la comtesse arrête le page en fermant le papier. Le reste ne se chante pas au théâtre.

Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
N'est-il qu'une marraine ?
Je vous en servirai.

SEPTIÈME COUPLET.

Je vous en servirai ;
Mon page vous ferai ;
Puis à ma jeune Hélène,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Fille d'un capitaine,
Un jour vous marierai.

HUITIÈME COUPLET.

Un jour vous marierai. —
Nenni n'en faut parler ;
Je veux, traînant ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Mourir de cette peine ;
Mais non m'en consoler.

LA COMTESSE.

Il y a de la naïveté... du sentiment même.

SUZANNE *va poser la guitare sur un fauteuil.* [x]

Oh! pour du sentiment, c'est un jeune homme qui..... Ah! çà, monsieur l'officier, vous a-t-on dit que pour égayer la soirée, nous voulons savoir d'avance si un de mes habits vous ira passablement ?

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

---

[x] Chérubin, Suzanne, la comtesse.

SUZANNE *se mésure avec lui.*

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. (*Elle le détache.*)

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entroit?

SUZANNE.

Est-ce que nous faisons du mal donc? Je vais fermer la porte. (*Elle court.*) Mais c'est la coiffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi. (*Suzanne entre dans le cabinet dont la porte est au bord du théâtre.*)

SCÈNE V.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE.

Jusqu'à l'instant du bal, le comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après que le temps d'expédier votre brevet nous a fait naître l'idée....

CHÉRUBIN, *le lui montrant.*

Hélas! madame, le voici; Bazile me l'a remis de sa part.

LA COMTESSE.

Déjà? l'on a craint d'y perdre une minute. (*Elle lit.*) Ils se sont tant pressés, qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet.

(*Elle le lui rend.*)

SCÈNE VI.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *entrant avec un grand bonnet.*

Le cachet, à quoi?

LA COMTESSE.

A son brevet!

SUZANNE.

Déja?

LA COMTESSE.

C'est ce que je disois. Est-ce-là ma baigneuse?

SUZANNE *s'assied près de la comtesse.* [1]

Et la plus belle de toutes. (*Elle chante avec des épingles dans sa bouche.*)

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami.

(*Chérubin se met à genoux. Elle le coiffe.*) Madame, il est charmant!

LA COMTESSE.

Arrange son collet d'un air un peu plus féminin.

SUZANNE *l'arrange.*

La.... Mais voyez donc ce morveux, comme il est joli en fille! j'en suis jalouse, moi. (*Elle lui prend le menton.*) Voulez-vous bien n'être pas joli comme ça?

---

[1] Chérubin, Suzanne, la comtesse.

LA COMTESSE.

Qu'elle est folle! Il faut relever la manche, afin que l'amadis prenne mieux. (*Elle le retrousse.*) Qu'est-ce qu'il a donc au bras? un ruban.

SUZANNE.

Et un ruban à vous. Je suis bien aise que madame l'ait vu. Je lui avois dit que je le dirois, déja. Oh! si monseigneur n'étoit pas venu, j'aurois bien repris le ruban; car je suis presque aussi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du sang! (*Elle détache le ruban.*)

CHÉRUBIN, *honteux.*

Ce matin, comptant partir, j'arrangeois la gourmette de mon cheval; il a donné de la tête, et la bossette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban...

SUZANNE.

Et surtout un ruban volé. — Voyons donc ce que la bossette.... la courbette.... la cornette du cheval... Je n'entends rien à tous ces noms-là. — Ah! qu'il a le bras blanc! c'est comme une femme, plus blanc que le mien; regardez donc, madame. (*Elle les compare.*)

LA COMTESSE, *d'un ton glacé.*

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé dans ma toilette.

(*Suzanne lui pousse la tête en riant; il tombe sur les deux mains. Elle entre dans le cabinet au bord du théâtre.*)

brin de raison dans tout ce que vous dites. (*On frappe à la porte; elle élève la voix.*) Qui frappe ainsi chez moi?

SCÈNE X.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, LE COMTE *en dehors.*

LE COMTE, *en dehors.*

Pourquoi donc enfermée?

LA COMTESSE, *troublée, se lève.*

C'est mon époux, grands dieux! (*A Chérubin, qui s'est levé aussi.*) Vous, sans manteau, le col et les bras nus! seul avec moi! cet air de désordre, un billet reçu, sa jalousie!...

LE COMTE, *en dehors.*

Vous n'ouvrez pas?

LA COMTESSE.

C'est que... je suis seule.

LE COMTE, *en dehors.*

Seule? Avec qui parlez-vous donc?

LA COMTESSE, *cherchant.*

... Avec vous, sans doute.

CHÉRUBIN, *à part.*

Après les scènes d'hier et de ce matin, il me tueroit sur la place. (*Il court au cabinet de toilette, y entre, et tire la porte sur lui.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, *seule, en ôte la clef, et court ouvrir au comte.*

Ah! quelle faute! quelle faute!

SCÈNE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *un peu sévère.*

Vous n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer.

LA COMTESSE, *troublée.*

Je.... je chiffonnois.... oui, je chiffonnois avec Suzanne; elle est passée un moment chez elle.

LE COMTE, *l'examinant.*

Vous avez l'air et le ton bien altérés.

LA COMTESSE.

Cela n'est pas étonnant.. pas étonnant du tout... je vous assure... nous parlions de vous... elle est passée, comme je vous dis.

LE COMTE.

Vous parliez de moi!... Je suis ramené par l'inquiétude; en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a.... pourtant agité.

LA COMTESSE.

Comment, monsieur?... quel billet?

LE COMTE.

Il faut avouer, madame, que vous ou moi

sommes entourés d'êtres... bien méchants. On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un, que je crois absent, doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Quelque soit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici; car mon projet est de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE.

Ce soir, pour la noce de Suzanne?

LA COMTESSE.

Pour rien au monde; je suis très incommodée.

LE COMTE.

Heureusement le docteur est ici. (*Le page fait tomber une chaise dans le cabinet.*) Quel bruit entends-je?

LA COMTESSE, *plus troublée.*

Du bruit?

LE COMTE.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je... je n'ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée!

LA COMTESSE.

Préoccupée! de quoi?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, madame.

LA COMTESSE.

Eh!... que voulez-vous qu'il y ait, monsieur?

LE COMTE.

C'est moi qui vous le demande, j'arrive.

LA COMTESSE.

Eh! mais..... Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE.

Vous avez dit qu'elle étoit passée chez elle.

LA COMTESSE.

Passée... ou entrée là; je ne sais lequel.

LE COMTE.

Si c'est Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois?

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camariste.

LE COMTE.

Pour votre camariste, je ne sais; mais pour du trouble, assurément.

LA COMTESSE.

Assurément, monsieur, cette fille vous trouble et vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE, *en colère.*

Elle m'occupe à tel point, madame, que je veux la voir à l'instant.

LA COMTESSE.

Je crois, en effet, que vous le voulez souvent; mais voilà bien les soupçons les moins fondés....

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE, *entrant avec des hardes et poussant la porte du fond.*

LE COMTE.

Ils en seront plus aisés à détruire. (*Il parle au cabinet.*) Sortez, Suzon; je vous l'ordonne.

(*Suzanne s'arrête auprès de l'alcove dans le fond.*)

LA COMTESSE.

Elle est presque nue, monsieur : vient-on troubler ainsi des femmes dans leur retraite? Elle essayoit des hardes que je lui donne en la mariant; elle s'est enfuie, quand elle vous a entendu.

LE COMTE.

Si elle craint tant de se montrer, au moins elle peut parler. (*Il se tourne vers la porte du cabinet.*) Répondez-moi, Suzanne; êtes-vous dans ce cabinet?

(*Suzanne, restée au fond, se jette dans l'alcove et s'y cache.*)

LA COMTESSE, *vivement, parlant au cabinet.*

Suzon, je vous défends de répondre. (*Au comte.*) On n'a jamais poussé si loin la tyrannie.

LE COMTE, *s'avançant au cabinet.*

Oh bien! puisqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE, *se mettant au-devant.*

Partout ailleurs je ne puis l'empêcher; mais j'espère aussi que chez moi...

LE COMTE.

Et moi j'espère savoir dans un moment quelle est cette Suzanne mystérieuse. Vous demander la clef, seroit, je le vois, inutile; mais il est un moyen sûr de jeter en dedans cette légère porte. Holà, quelqu'un!

LA COMTESSE.

Attirer vos gens, et faire un scandale public d'un soupçon qui nous rendroit la fable du château?

LE COMTE.

Fort bien, madame; en effet, j'y suffirai; je vais à l'instant prendre chez moi ce qu'il faut.... (*Il marche pour sortir et revient.*) Mais, pour que tout reste au même état, voudriez-vous bien m'accompagner sans scandale et sans bruit, puisqu'il vous déplaît tant?.. Une chose aussi simple, apparemment, ne me sera pas refusée.

LA COMTESSE, *troublée.*

Eh! monsieur, qui songe à vous contrarier?

LE COMTE.

Ah! j'oubliois la porte qui va chez vos femmes; il faut que je la ferme aussi, pour que vous soyez pleinement justifiée. (*Il va fermer la porte du fond, et en ôte la clef.*)

LA COMTESSE, *à part.*

O ciel! étourderie funeste!

LE COMTE, *revenant à elle.*

Maintenant que cette chambre est close, acceptez mon bras, je vous prie; (*il élève la voix*) et

quant à la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre, et le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour...

LA COMTESSE.

En vérité, monsieur, voilà bien la plus odieuse aventure... (*Le comte l'emmène et ferme la porte à la clef.*)

SCÈNE XIV.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE sort de l'alcove, accourt au cabinet et parle à la serrure.

Ouvrez, Chérubin, ouvrez vite, c'est Suzanne; ouvrez et sortez.

CHÉRUBIN, *sortant.*[1]

Ah! Suzon, quelle horrible scène!

SUZANNE.

Sortez, vous n'avez pas une minute.

CHÉRUBIN, *effrayé.*

Et par où sortir?

SUZANNE.

Je n'en sais rien, mais sortez.

CHÉRUBIN.

S'il n'y a pas d'issue?

SUZANNE.

Après la rencontre de tantôt, il vous écrase-

[1] Chérubin, Suzanne.

roit, et nous serions perdues. Courez conter à Figaro....

CHÉRUBIN.

La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien haute. (*Il court y regarder.*)

SUZANNE, *avec effroi.*

Un grand étage! impossible. Ah! ma pauvre maîtresse! et mon mariage, ô ciel!

CHÉRUBIN, *revenant*

Elle donne sur la melonnière; quitte à gâter une couche ou deux.

SUZANNE *le retient, et s'écrie:*

Il va se tuer!

CHÉRUBIN, *exalté.*

Dans un gouffre allumé, Suzon! oui, je m'y jetterois, plutôt que de lui nuire.... Et ce baiser va me porter bonheur. (*Il l'embrasse et court sauter par la fenêtre.*)

SCÈNE XV.

SUZANNE, *seule, un cri de frayeur.*

Ah!.. (*Elle tombe assise un moment. Elle va péniblement regarder à la fenêtre et revient.*) Il est déjà bien loin. Oh! le petit gaîment! Aussi leste que joli, si celui-là manque de femmes.... Prenons sa place au plus tôt. (*En entrant dans le cabinet.*) Vous pouvez à présent, monsieur le comte, rompre la cloison, si cela vous amuse; au diantre qui répond un mot. (*Elle s'y enferme.*)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE *rentrent dans la chambre.*

LE COMTE, *une pince à la main, qu'il jette sur le fauteuil.*

Tout est bien comme je l'ai laissé. Madame, en m'exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites : encore une fois voulez-vous l'ouvrir?

LA COMTESSE.

Eh! monsieur, quelle horrible humeur peut altérer ainsi les égards entre deux époux? Si l'amour vous dominoit au point de vous inspirer ces fureurs, malgré leur déraison, je les excuserois; j'oublierois, peut-être, en faveur du motif, ce qu'elles ont d'offensant pour moi : mais la seule vanité peut-elle jeter dans cet excès un galant homme?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte, ou je vais à l'instant...

LA COMTESSE, *au-devant.*

Arrêtez, monsieur, je vous prie. Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, madame; mais je verrai qui est dans ce cabinet.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Eh bien! monsieur, vous le verrez. Écoutez-moi... tranquillement.

LE COMTE.

Ce n'est donc pas Suzanne?

LA COMTESSE, *timidement.*

Au moins n'est-ce pas non plus une personne... dont vous deviez rien redouter... Nous disposions une plaisanterie... bien innocente, en vérité, pour ce soir... et je vous jure...

LE COMTE.

Et vous me jurez?

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus de dessein de vous offenser l'un que l'autre.

LE COMTE, *vite.*

L'un que l'autre? C'est un homme?

LA COMTESSE.

Un enfant, monsieur.

LE COMTE.

Eh! qui donc?

LA COMTESSE.

A peine osé-je le nommer.

LE COMTE, *furieux.*

Je le tuerai.

LA COMTESSE.

Grands dieux!

LE COMTE.

Parlez donc.

LA COMTESSE.

Ce jeune... Chérubin...

LE COMTE.

Chérubin? l'insolent! Voilà mes soupçons et le billet expliqués.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Ah! monsieur, gardez de penser...

LE COMTE, *frappant du pied, à part.*

Je trouverai partout ce maudit page! (*Haut.*). Allons, madame, ouvrez; je sais tout maintenant. Vous n'auriez pas été si émue, en le congédiant ce matin; il seroit parti quand je l'ai ordonné; vous n'auriez pas mis tant de fausseté dans votre conte de Suzanne; il ne se seroit pas si soigneusement caché, s'il n'y avoit rien de criminel.

LA COMTESSE.

Il a craint de vous irriter en se montrant.

LE COMTE, *hors de lui, criant tourné vers le cabinet.*

Sors donc, petit malheureux!

LA COMTESSE *le prend à bras le corps, en l'éloignant.*

Ah! monsieur, monsieur, votre colère me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuste soupçon, de grâce; et que le désordre où vous l'allez trouver...

LE COMTE.

Du désordre!

LA COMTESSE.

Hélas! oui; prêt à s'habiller en femme, une coiffure à moi sur la tête, en veste et sans manteau, le col ouvert, les bras nus, il alloit essayer...

LE COMTE.

Et vous vouliez garder votre chambre! Indigne épouse! ah! vous la garderez.... long-temps; mais il faut, avant, que j'en chasse un insolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE, *se jetant à ses genoux, les bras élevés.*

Monsieur le comte, épargnez un enfant; je ne me consolerois pas d'avoir causé...

LE COMTE.

Vos frayeurs aggravent son crime.

LA COMTESSE.

Il n'est pas coupable, il partoit : c'est moi qui l'ai fait appeler.

LE COMTE, *furieux.*

Levez-vous. Otez-vous..., Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre?

LA COMTESSE.

Eh bien! je m'ôterai, monsieur, je me leverai, je vous remettrai même la clef du cabinet; mais, au nom de votre amour...

LE COMTE.

De mon amour, perfide!

LA COMTESSE *se lève et lui présente la clef.*

Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant sans lui faire aucun mal; et puisse après tout votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convaincs pas...

LE COMTE, *prenant la clef.*

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE, *se jetant sur une bergère, un mouchoir sur les yeux.*

O ciel! il va périr.

LE COMTE *ouvre la porte, et recule.*

C'est Suzanne!

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE *sort en riant.*

« Je le tuerai, je le tuerai. » Tuez-le donc, ce méchant page!

LE COMTE, *à part.*

Ah! quelle école! (*Regardant la comtesse qui est restée stupéfaite.*) Et vous aussi, vous jouez l'étonnement?... Mais peut-être elle n'y est pas seule. (*Il entre.*)

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, *assise*, SUZANNE.

SUZANNE *accourt à sa maîtresse.*

Remettez-vous, madame, il est bien loin; il a fait un saut...

LA COMTESSE.

Ah! Suzon, je suis morte.

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, *assise*, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE *sort du cabinet d'un air confus. Après un court silence.*

Il n'y a personne, et pour le coup j'ai tort. Madame?.. vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE, *gaîment.*

Et moi, monseigneur?

(*La comtesse, son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.*) [1]

LE COMTE, *s'approchant.*

Quoi! madame, vous plaisantiez?

LA COMTESSE, *se remettant un peu.*

Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE.

Quel affreux badinage! et par quel motif, je vous prie?..

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié?

LE COMTE.

Nommer folies ce qui touche à l'honneur!

LA COMTESSE, *assurant son ton par degrés.*

Me suis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon et à la jalousie, que vous seul osez concilier?

---

[1] Suzanne, la comtesse *assise*, le comte.

LE COMTE.

Ah! madame, c'est sans ménagement.

SUZANNE.

Madame n'avoit qu'à vous laisser appeler les gens.

LE COMTE.

Tu as raison, c'est à moi de m'humilier.... Pardon, je suis d'une confusion!..

SUZANNE.

Avouez, monseigneur, que vous la méritez un peu.

LE COMTE.

Pourquoi donc ne sortois-tu pas, lorsque je t'appelois? Mauvaise!

SUZANNE.

Je me r'habillois de mon mieux, à grand renfort d'épingles, et madame, qui me le défendoit, avoit bien ses raisons pour le faire.

LE COMTE.

Au lieu de rappeler mes torts, aide-moi plutôt à l'apaiser.

LA COMTESSE.

Non, monsieur; un pareil outrage ne se couvre point. Je vais me retirer aux Ursulines, et je vois trop qu'il en est temps.

LE COMTE.

Le pourriez-vous sans quelques regrets?

SUZANNE.

Je suis sûre, moi, que le jour du départ seroit la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh! quand cela seroit, Suzon; j'aime mieux le regretter, que d'avoir la bassesse de lui pardonner; il m'a trop offensée.

LE COMTE.

Rosine!..

LA COMTESSE.

Je ne la suis plus, cette Rosine que vous avez tant poursuivie! je suis la pauvre comtesse Almaviva; la triste femme délaissée, que vous n'aimez plus.

SUZANNE.

Madame.

LE COMTE, *suppliant.*

Par pitié.

LA COMTESSE.

Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE.

Mais aussi ce billet... Il m'a tourné le sang!

LA COMTESSE.

Je n'avois pas consenti qu'on l'écrivît.

LE COMTE.

Vous le saviez?

LA COMTESSE

C'est cet étourdi de Figaro...

LE COMTE.

Il en étoit?

LA COMTESSE.

.... Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE.

Qui m'a dit le tenir d'un paysan. O perfide chanteur! lame à deux tranchants! c'est toi qui paieras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux autres : voilà bien les hommes! Ah! si jamais je consentois à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jeté ce billet, j'exigerois que l'amnistie fût générale.

LE COMTE.

Eh bien! de tout mon cœur, comtesse. Mais comment réparer une faute aussi humiliante?

LA COMTESSE, *se levant.*

Elle l'étoit pour tous deux.

LE COMTE.

Ah! dites pour moi seul. — Mais je suis encore à concevoir comment les femmes prennent si vite et si juste l'air et le ton des circonstances. Vous rougissiez, vous pleuriez, votre visage étoit défait.. . D'honneur il l'est encor.

LA COMTESSE, *s'efforçant de sourire.*

Je rougissois.... du ressentiment de vos soupçons. Mais les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une âme honnête outragée, d'avec la confusion qui naît d'une accusation méritée?

LE COMTE, *souriant.*

Et ce page en désordre, en veste, et presque nu....

LA COMTESSE, *montrant Suzanne.*

Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre? en général, vous ne haïssez pas de rencontrer celui-ci.

LE COMTE, *riant plus fort.*

Et ces prières, ces larmes feintes....

LA COMTESSE.

Vous me faites rire, et j'en ai peu d'envie.

LE COMTE.

Nous croyons valoir quelque chose en politique, et nous ne sommes que des enfants. C'est vous, c'est vous, madame, que le roi devroit envoyer en ambassade à Londres. Il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de se composer pour réussir à ce point.

LA COMTESSE.

C'est toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE.

Laissez-nous prisonniers sur parole, et vous verrez si nous sommes gens d'honneur.

LA COMTESSE.

Brisons-là, monsieur le comte. J'ai peut-être été trop loin; mais mon indulgence en un cas aussi grave doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE.

Mais vous répéterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Est-ce que je l'ai dit, Suzon?

SUZANNE.

Je ne l'ai pas entendu, madame.

LE COMTE.

Eh bien! que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous donc, ingrat?

LE COMTE.

Oui, par mon repentir.

SUZANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de madame.

LE COMTE.

Elle m'en a si sévèrement puni.

SUZANNE.

Ne pas s'en fier à elle, quand elle dit que c'est sa camariste.

LE COMTE.

Rosine, êtes-vous donc implacable?

LA COMTESSE.

Ah! Suzon, que je suis foible! quel exemple je te donne! (*Tendant la main au comte.*) On ne croira plus à la colère des femmes.

SUZANNE.

Bon! madame, avec eux, ne faut-il pas toujours en venir là?

(*Le comte baise ardemment la main de sa femme.*)

SCÈNE XX.

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE.

FIGARO, *arrivant tout essoufflé.*

On disoit madame incommodée. Je suis vite accouru.... je vois avec joie qu'il n'en est rien.

LE COMTE, *sèchement.*

Vous êtes fort attentif.

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Mais, puisqu'il n'en est rien, monseigneur, tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en bas avec les violons et les cornemuses, attendant, pour m'accompagner, l'instant où vous permettrez que je mène ma fiancée ...

LE COMTE.

Et qui surveillera la comtesse au château?

FIGARO.

La veiller! elle n'est pas malade.

LE COMTE.

Non; mais cet homme absent qui doit l'entretenir!

FIGARO.

Quel homme absent?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela?

LE COMTE.

Quand je ne le saurois pas d'ailleurs, fripon! ta physionomie qui t'accuse, me prouveroit déja que tu mens.

FIGARO.

S'il est ainsi, ce n'est pas moi qui mens, c'est ma physionomie

SUZANNE.

Va, mon pauvre Figaro, n'use pas ton éloquence en défaites; nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit? Vous me traitez comme un Bazile.

SUZANNE.

Que tu avois écrit le billet de tantôt pour faire accroire à monseigneur, quand il entreroit, que le petit page étoit dans ce cabinet, où je me suis enfermée.

LE COMTE.

Qu'as-tu à répondre?

LA COMTESSE.

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro; le badinage est consommé.

FIGARO, *cherchant à deviner.*

Le badinage.... est consommé?

LE COMTE.

Oui, consommé. Que dis-tu là-dessus?

FIGARO.

Moi! je dis... que je voudrois bien qu'on en

pût dire autant de mon mariage; et si vous l'ordonnez....

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet?

FIGARO.

Puisque madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille aussi : mais à votre place, en vérité, monseigneur, je ne croirois pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence! à la fin, cela m'irrite.

LA COMTESSE, *en riant.*

Eh! ce pauvre garçon! pourquoi voulez-vous, monsieur, qu'il dise une fois la vérité?

FIGARO, *bas, à Suzanne.*

Je l'avertis de son danger; c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE, *bas.*

As-tu vu le petit page?

FIGARO, *bas.*

Encore tout froissé.

SUZANNE, *bas.*

Ah! Pécaïre!

LA COMTESSE.

Allons, monsieur le comte, ils brûlent de s'unir : leur impatience est naturelle : entrons pour la cérémonie.

LE COMTE, *à part.*

Et Marceline, Marceline. (*Haut.*) Je voudrois être... au moins vêtu.

LA COMTESSE.

Pour nos gens! Est-ce que je le suis?

SCÈNE XXI.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *demi-gris, tenant un pot de giroflées écrasées.*

Monseigneur! monseigneur!

LE COMTE.

Que me veux-tu, Antonio?

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croisées qui donnent sur mes couches. On jette toutes sortes de choses par ces fenêtres; et tout à l'heure encore on vient d'en jeter un homme.

LE COMTE.

Par ces fenêtres?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Alerte, Figaro! alerte.

FIGARO.

Monseigneur, il est gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas. C'est un petit reste d'hier. Voilà comme on fait des jugements... ténébreux.

LE COMTE, *avec feu.*

Cet homme! cet homme! où est-il?

ANTONIO.

Où il est?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'est ce que je dis. Il faut me le trouver déja. Je suis votre domestique; il n'y a que moi qui prends soin de votre jardin; il y tombe un homme, et vous sentez .. que ma réputation en est affleurée.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Détourne, détourne.

FIGARO.

Tu boiras donc toujours?

ANTONIO.

Et si je ne buvois pas, je deviendrois enragé.

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainsi sans besoin....

ANTONIO.

Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, madame; il n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes.

LE COMTE, *vivement.*

Réponds-moi donc, ou je vais te chasser.

ANTONIO.

Est-ce que je m'en irois?

LE COMTE.

Comment donc?

ANTONIO, *se touchant le front.*

Si vous n'avez pas assez de ça pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE, *le secouant avec colère.*

On a, dis-tu, jeté un homme par cette fenêtre?

ANTONIO.

Oui, mon excellence; tout à l'heure, en veste blanche, et qui s'est enfui, jarni, courant....

LE COMTE, *impatienté.*

Après?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après; mais je me suis donné contre la grille une si fière gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là. (*Levant le doigt.*)

LE COMTE.

Au moins tu reconnoîtrois l'homme?

ANTONIO.

Oh! que oui da.... si je l'avois vu, pourtant.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs! Combien te faut-il, pleurard, avec ta giroflée? Il est inutile de chercher, monseigneur; c'est moi qui ai sauté.

LE COMTE.

Comment! c'est vous?

ANTONIO.

Combien te faut-il, pleurard? Votre corps a donc bien grandi depuis ce temps-là; car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre, et plus fluet?

FIGARO.

Certainement; quand on saute, on se pelotonne.

ANTONIO.

M'est avis que c'étoit plutôt..... qui diroit, le gringalet de page.

LE COMTE.

Chérubin, tu veux dire?

FIGARO.

Oui, revenu tout exprès, avec son cheval, de la porte de Séville, où peut-être il est déjà.

ANTONIO.

Oh! non, je ne dis pas ça, je ne dis pas ça; je n'ai pas vu sauter de cheval, car je le dirois de même.

LE COMTE.

Quelle patience!

FIGARO.

J'étois dans la chambre des femmes, en veste blanche : il fait un chaud!... J'attendois là Suzannette, quand j'ai ouï tout à coup la voix de monseigneur, et le grand bruit qui se faisoit : je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet; et s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans ré-

flexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il frotte son pied.*)

ANTONIO.

Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brinborion de papier qui a coulé de votre veste en tombant.

LE COMTE, *se jetant dessus.*

Donne-le moi. (*Il ouvre le papier et le referme.*)

FIGARO, *à part.*

Je suis pris.

LE COMTE, *à Figaro.*

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvoit dans votre poche?

FIGARO, *embarrassé, fouille dans ses poches et en tire des papiers.*

Non, sûrement.... Mais c'est que j'en ai tant. Il faut répondre à tout.... (*Il regarde un des papiers.*) Ceci? ah! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages; elle est belle!... Ne seroit-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison?... Non; la voici... J'avois l'état des meubles du petit château dans l'autre poche...

(*Le comte r'ouvre le papier qu'il tient.*)

LA COMTESSE, *bas, à Suzanne.*

Ah dieux! Suzon. C'est le brevet d'officier.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Tout est perdu, c'est le brevet.

LE COMTE *replie le papier.*

Eh bien! l'homme aux expédients, vous ne devinez pas?

ANTONIO, *s'approchant de Figaro.*[1]

Monseigneur dit, si vous ne devinez pas?

FIGARO, *le repoussant.*

Fi donc! vilain, qui me parle dans le nez!

LE COMTE.

Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être?

FIGARO.

A, a, a, ah! *povero!* ce sera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avoit remis, et que j'ai oublié de lui rendre. O, o, o, oh! étourdi que je suis! que fera-t-il sans son brevet? il faut courir...

LE COMTE.

Pourquoi vous l'auroit-il remis?

FIGARO, *embarrassé.*

Il... désiroit qu'on y fît quelque chose.

LE COMTE, *regardant son papier.*

Il n'y manque rien.

LA COMTESSE, *bas, à Suzanne.*

Le cachet.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Le cachet manque.

LE COMTE, *à Figaro.*

Vous ne répondez pas?

---

[1] Antonio, Figaro, Suzanne, la comtesse, le comte.

FIGARO.

C'est... qu'en effet, il y manque peu de chose, Il dit que c'est l'usage.

LE COMTE.

L'usage! l'usage! l'usage de quoi?

FIGARO.

D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi que cela ne valoit pas la peine.

LE COMTE *r'ouvre le papier et le chiffonne de colère.*

Allons, il est écrit que je ne saurai rien. (*A part.*) C'est ce Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerois pas! (*Il veut sortir avec dépit.*)

FIGARO, *l'arrêtant.*

Vous sortez sans ordonner mon mariage?

SCÈNE XXII.

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LE COMTE, GRIPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO, VALETS DU COMTE, SES VASSAUX.

MARCELINE, *au comte.*

Ne l'ordonnez pas, monseigneur; avant de lui faire grâce, vous nous devez justice. Il a des engagements avec moi.

LE COMTE, *à part.*

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO.

Des engagements? de quelle nature? expliquez-vous.

MARCELINE.

Oui, je m'expliquerai, malhonnête!

(La comtesse s'assied sur une bergère. Suzanne est derrière elle.)

LE COMTE.

De quoi s'agit-il, Marceline?

MARCELINE.

D'une obligation de mariage.

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

MARCELINE, *au comte.*

Sous condition de m'épouser. Vous êtes un grand seigneur, le premier juge de la province.....

LE COMTE.

Présentez-vous au tribunal; j'y rendrai justice à tout le monde.

BAZILE, *montrant Marceline.*

En ce cas, votre grandeur permet que je fasse aussi valoir mes droits sur Marceline?

LE COMTE, *à part.*

Ah! voilà mon fripon du billet.

FIGARO.

Autre fou de la même espèce!

LE COMTE, *en colère, à Bazile.*

Vos droits! vos droits! il vous convient bien de parler devant moi, maître sot!

ANTONIO, *frappant dans sa main.*

Il ne l'a, ma foi, pas manqué du premier coup: c'est son nom.

LE COMTE.

Marceline, on suspendra tout jusqu'à l'examen de vos titres, qui se fera publiquement dans la grand'salle d'audience. Honnête Bazile! agent fidèle et sûr! allez au bourg chercher les gens du siège.

BAZILE.

Pour son affaire?

LE COMTE.

Et vous m'amènerez le paysan du billet.

BAZILE.

Est-ce que je le connois?

LE COMTE.

Vous résistez!

BAZILE.

Je ne suis pas entré au château pour en faire les commissions.

LE COMTE.

Quoi donc?

BAZILE.

Homme à talent sur l'orgue du village, je montre le clavecin à madame, à chanter à ses femmes, la mandoline aux pages; et mon emploi, surtout, est d'amuser votre compagnie avec ma guitare, quand il vous plaît me l'ordonner.

GRIPE-SOLEIL, *s'avançant.*

J'irai bien, monsigneu, si cela vous plaira?

LE COMTE.

Quel est ton nom, et ton emploi?

GRIPE-SOLEIL.

Je suis Gripe-Soleil, mon bon signeu; le petit patouriau des chèvres, commandé pour le feu d'artifice. C'est fête aujourd'hui dans le troupiau; et je sais ous-ce-qu'est toute l'enragée boutique à procès du pays.

LE COMTE.

Ton zèle me plaît; vas-y : mais, vous, (*à Bazile*) accompagnez monsieur en jouant de la guitare, et chantant pour l'amuser en chemin. Il est de ma compagnie.

GRIPE-SOLEIL, *joyeux.*

Oh! moi, je suis de la...

(*Suzanne l'apaise de la main, en lui montrant la comtesse.*)

BAZILE, *surpris.*

Que j'accompagne Gripe-Soleil en jouant?..

LE COMTE.

C'est votre emploi : partez; où je vous chasse.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXIII.

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, GRIPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO, VALETS DU COMTE, SES VASSAUX.

BAZILE, *à lui-même.*

Ah! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis...

FIGARO.

Qu'une cruche.

BAZILE, *à part.*

Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais assurer le mien avec Marceline. (*A Figaro.*) Ne conclus rien, crois-moi, que je ne sois de retour. (*Il va prendre la guitare sur le fauteuil du fond.*)

FIGARO *le suit.*

Conclure! oh! va, ne crains rien; quand même tu ne reviendrois jamais.... Tu n'as pas l'air en train de chanter; veux-tu que je commence?.. Allons, gai! haut la-mi-la, pour ma fiancée. (*Il se met en marche à reculons, danse en chantant la séguedille suivante; Bazile accompagne, et tout le monde le suit.*)

SÉGUEDILLE.

Je préfère à richesse
La sagesse
De ma Suzon;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.
Aussi sa gentillesse
Est maîtresse
De ma raison;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon;
Zon, zon, zon

(*Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reste.*)

SCÈNE XXIV.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *dans sa bergère.*

Vous voyez, Suzanne, la jolie scène que votre étourdi m'a valu avec son billet.

SUZANNE.

Ah! madame, quand je suis rentrée du cabinet, si vous aviez vu votre visage! il s'est terni tout à coup: mais ce n'a été qu'un nuage; et, par degrés, vous êtes devenue rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE.

Il a donc sauté par la fenêtre?

SUZANNE.

Sans hésiter, le charmant enfant! léger... comme une abeille.

LA COMTESSE.

Ah! ce fatal jardinier! Tout cela m'a remuée au point... que je ne pouvois rassembler deux idées.

SUZANNE.

Ah! madame, au contraire; et c'est là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne d'aisance aux dames comme il faut, pour mentir sans qu'il y paroisse.

LA COMTESSE.

Crois-tu que le comte en soit la dupe? Et s'il trouvoit cet enfant au château?

SUZANNE.

Je vais recommander de le cacher si bien...

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne suis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE.

Il est certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois....

LA COMTESSE, *se levant.*

Attends.... Au lieu d'un autre ou de toi, si j'y allois moi-même?

SUZANNE.

Vous, madame?

LA COMTESSE.

Il n'y auroit personne d'exposé... Le comte alors ne pourroit nier... Avoir puni sa jalousie, et lui prouver son infidélité! cela seroit... Allons : le bonheur d'un premier hasard m'enhardit à tenter le second. Fais-lui savoir promptement que tu te rendras au jardin. Mais surtout que personne....

SUZANNE.

Ah! Figaro.

LA COMTESSE.

Non, non. Il voudroit mettre ici du sien... Mon masque de velours et ma canne, que j'aille y rêver sur la terrasse. (*Suzanne entre dans le cabinet de toilette.*)

SCÈNE XXV.

LA COMTESSE, *seule.*

Il est assez effronté, mon petit projet! *(Elle se retourne.)* Ah! le ruban! mon joli ruban! je t'oubliois! *(Elle le prend sur sa bergère et le roule.)* Tu ne me quitteras plus... tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant..... Ah! monsieur le comte, qu'avez-vous fait?... Et moi! que fais-je en ce moment?

SCÈNE XXVI.

LA COMTESSE, SUZANNE.

(La comtesse met furtivement le ruban dans son sein.)

SUZANNE.

Voici la canne et votre loup

LA COMTESSE.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

SUZANNE, *avec joie.*

Madame, il est charmant, votre projet. Je viens d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embrasse tout; et quelque chose qui arrive, mon mariage est maintenant certain. *(Elle baise la main de sa maîtresse.)*

(Elle sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

(Pendant l'entr'acte, des valets arrangent la salle d'audience : on apporte les deux banquettes à dossier des avocats, que l'on place aux deux côtés du théâtre, de façon que le passage soit libre par derrière. On pose une estrade à deux marches dans le milieu du théâtre vers le fond, sur laquelle on place le fauteuil du comte. On met la table du greffier et son tabouret de côté sur le devant, et des sièges pour Brid'oison et d'autres juges, des deux côtés de l'estrade du comte.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle du château, appelée salle du trône et servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, et dessous, le portrait du roi.

SCÈNE I.

LE COMTE, PÉDRILLE, *en veste et botté, tenant un paquet cacheté.*

LE COMTE, *vite.*

M'as-tu bien entendu?

PÉDRILLE.

Excellence, oui.

(Il sort.)

SCÈNE II

LE COMTE, *seul, criant*

Pédrille!

SCÈNE III.

LE COMTE, PÉDRILLE, *revenant.*

PÉDRILLE.

Excellence?

LE COMTE.

On ne t'a pas vu?

PÉDRILLE.

Ame qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe.

PÉDRILLE.

Il est à la grille du potager, tout sellé.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait, jusqu'à Séville.

PÉDRILLE.

Il n'y a que trois lieues; elles sont bonnes.

LE COMTE.

En descendant, sachez si le page est arrivé.

PÉDRILLE.

Dans l'hôtel?

LE COMTE.

Oui; surtout depuis quel temps.

PÉDRILLE.

J'entends.

LE COMTE.

Remets-lui son brevet, et reviens vite.

PÉDRILLE.

Et s'il n'y étoit pas?

LE COMTE.

Revenez plus vite, et m'en rendez compte: allez.

SCÈNE IV.

LE COMTE, *seul, marche en rêvant.*

J'ai fait une gaucherie en éloignant Bazile..... la colère n'est bonne à rien. — Ce billet remis par lui, qui m'avertit d'une entreprise sur la comtesse; la camariste enfermée quand j'arrive; la maîtresse affectée d'une terreur fausse ou vraie; un homme qui saute par la fenêtre, et l'autre après qui avoue..... ou qui prétend que c'est lui..... Le fil m'échappe. Il y a là-dedans une obscurité,... Des libertés chez mes vassaux; qu'importe à gens de cette étoffe? Mais la comtesse! si quelque insolent attentoit,... Où m'égaré-je? En vérité, quand la tête se monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve! — Elle s'amusoit; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte. — Elle se respecte; et mon honneur... où diable on l'a placé! De l'autre part, où suis-je? Cette friponne de Suzanne a-t-elle trahi mon secret? comme il n'est pas encore le sien.... Qui donc m'enchaîne à cette fantaisie? J'ai voulu vingt fois y renoncer.... Étrange effet de l'irrésolution! si je la voulois sans débat, je la désirerois mille fois moins. — Ce Figaro se

fait bien attendre! Il faut le sonder adroitement (*Figaro paroît dans le fond : il s'arrête,*) et tâcher, dans la conversation que je vais avoir avec lui, de démêler, d'une manière détournée, s'il est instruit ou non de mon amour pour Suzanne.

SCÈNE V.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, *à part.*

Nous y voilà.

LE COMTE.

... S'il en sait par elle un seul mot....

FIGARO, *à part.*

Je m'en suis douté.

LE COMTE.

... Je lui fais épouser la vieille.

FIGARO, *à part.*

Les amours de M. Bazile?

LE COMTE.

... Et voyons ce que nous ferons de la jeune.

FIGARO, *à part.*

Ah! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE, *se retournant.*

Hein? quoi? qu'est-ce que c'est?

FIGARO, *s'avançant.*

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots?

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE, *répétant.*

Ma femme, s'il vous plaît?

FIGARO.

C'est... la fin d'une réponse que je faisois : *Allez dire à ma femme, s'il vous plaît.*

LE COMTE, *se promenant.*

Sa femme!... Je voudrois bien savoir quelle affaire peut arrêter monsieur, quand je le fais appeler?

FIGARO, *feignant d'assurer son habillement.*

Je m'étois sali sur ces couches en tombant; je me changeois.

LE COMTE.

Faut-il une heure?

FIGARO.

Il faut le temps.

LE COMTE.

Les domestiques ici... sont plus longs à s'habiller que les maîtres.

FIGARO.

C'est qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE.

Je n'ai pas trop compris ce qui vous avoit forcé tantôt de courir un danger inutile, en vous jetant...

FIGARO.

Un danger! On diroit que je me suis engouffré tout vivant...

LE COMTE.

Essayez de me donner le change en feignant de le prendre, insidieux valet! vous entendez fort bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiète, mais le motif.

FIGARO.

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renversant tout, comme le torrent de *la Morena;* vous cherchez un homme, il vous le faut, ou vous allez briser les portes, enfoncer les cloisons! je me trouve là par hasard, qui sait dans votre emportement si....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous pouviez fuir par l'escalier.

FIGARO.

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE, *en colère.*

Au corridor! *(A part.)* Je m'emporte, et nuis à ce que je veux savoir.

FIGARO, *à part.*

Voyons-le venir, et jouons serré.

LE COMTE, *radouci.*

Ce n'est pas ce que je voulois dire, laissons cela. J'avois.... oui, j'avois quelque envie de t'emmener à Londres, courrier de dépêches.... mais toutes réflexions faites.....

FIGARO.

Monseigneur a changé d'avis?

LE COMTE.

Premièrement, tu ne sais pas l'anglois.

FIGARO.

Je sais *God dam*.

LE COMTE.

Je n'entends pas.

FIGARO.

Je dis que je sais *God dam*.

LE COMTE.

Eh bien?

FIGARO.

Diable! c'est une belle langue que l'anglois; il en faut peu pour aller loin. Avec *God dam* en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. — Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras? entrez dans une taverne, et faites seulement ce geste au garçon *(il tourne la broche)*, *God dam!* on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. C'est admirable. Aimez-vous à boire un coup d'excellent Bourgogne ou de Clairet? Rien que celui-ci *(il débouche une bouteille)*, *God dam!* on vous sert un pot de bière, en bel étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes, qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudes en arrière, et tortillant un peu des hanches? mettez mignardement tous les doigts unis sur la bouche. Ah! *God dam!* elle vous sangle un soufflet de crocheteur; preuve qu'elle

entend. Les Anglois, à la vérité, ajoutent par ci, par-là quelques autres mots en conversant; mais il est bien aisé de voir que *God dam* est le fond de la langue; et si monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne....

LE COMTE, *à part.*

Il veut venir à Londres; elle n'a pas parlé.

FIGARO, *à part.*

Il croit que je ne sais rien; travaillons-le un peu dans son genre.

LE COMTE.

Quel motif avoit la comtesse pour me jouer un pareil tour?

FIGARO.

Ma foi, monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la préviens sur tout, et la comble de présents.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. Sait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire?

LE COMTE.

....Autrefois tu me disois tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur? Tenez, monseigneur; n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais?

FIGARO.

C'est qu'on en voit partout quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Une réputation détestable.

FIGARO.

Et si je vaux mieux qu'elle, y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant?

LE COMTE.

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous? la foule est là : chacun veut courir, on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse, arrive qui peut; le reste est écrasé. Aussi c'est fait; pour moi j'y renonce.

LE COMTE.

A la fortune? (*A part.*) Voici du neuf.

FIGARO, *à part.*

A mon tour maintenant. (*Haut.*) Votre excellence m'a gratifié de la conciergerie du château; c'est un fort joli sort : à la vérité je ne serai pas le

courrier étrenné des nouvelles intéressantes ; mais en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie....

LE COMTE.

Qui t'empêcheroit de l'emmener à Londres ?

FIGARO.

Il faudroit la quitter si souvent, que j'aurois bientôt du mariage par-dessus la tête.

LE COMTE.

Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrois un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'esprit pour s'avancer ? monseigneur se rit du mien. Médiocre et rampant ; et l'on arrive à tout.

LE COMTE.

....Il ne faudroit qu'étudier un peu sous moi la politique.

FIGARO.

Je la sais.

LE COMTE.

Comme l'anglois, le fond de la langue.

FIGARO.

Oui, s'il y avoit ici de quoi se vanter. Mais, feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore, d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend, surtout de pouvoir au-delà de ses forces : avoir souvent pour grand secret, de cacher qu'il n'y en a point ; s'enfermer pour tailler des plumes, et paroître pro-

fond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux : jouer bien ou mal un personnage; répandre des espions et pensionner des traîtres; amollir des cachets; intercepter des lettres, et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets. Voilà toute la politique, ou je meure!

LE COMTE.

Eh! c'est l'intrigue que tu définis.

FIGARO.

La politique, l'intrigue, volontiers; mais, comme je les crois un peu germaines, en fasse qui voudra. « J'aime mieux ma mie au gué », comme dit la chanson du bon roi.

LE COMTE, *à part.*

Il veut rester. J'entends.... Suzanne m'a trahi.

FIGARO, *à part.*

Je l'enfile et le paie en sa monnoie.

LE COMTE.

Ainsi tu espères gagner ton procès contre Marceline?

FIGARO.

Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand votre excellence se permet de nous souffler toutes les jeunes?

LE COMTE, *raillant.*

Au tribunal le magistrat s'oublie, et ne voit plus que l'ordonnanee.

FIGARO.

Indulgente aux grands, dure aux petits....

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaisante?

FIGARO.

Eh! qui le sait, monseigneur? *Tempo è galant'uomo*, dit l'Italien; il dit toujours la vérité : c'est lui qui m'apprendra qui me veut du mal ou du bien.

LE COMTE, *à part.*

Je vois qu'on lui a tout dit; il épousera la duègne.

FIGARO, *à part.*

Il a joué au fin avec moi; qu'a-t-il appris?

SCÈNE VI.

LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

Don Gusman Brid'oison.

LE COMTE.

Brid'oison?

FIGARO.

Eh! sans doute. C'est le juge ordinaire, le lieutenant du siège, votre prud'homme,

LE COMTE.

Qu'il attende.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO *reste un moment à regarder le comte, qui rêve.*

Est-ce là ce que monseigneur vouloit?

LE COMTE, *revenant à lui.*

Moi?... je disois d'arranger ce salon pour l'audience publique.

FIGARO.

Eh! qu'est-ce qu'il manque? Le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaises aux prud'hommes, le tabouret du greffier, deux banquettes aux avocats, le plancher pour le beau monde, et la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, *seul.*

Le maraud m'embarrassoit. En disputant, il prend son avantage, il vous serre, vous enveloppe... Ah! friponne et fripon! vous vous entendez pour me jouer? Soyez amis, soyez amants, soyez ce qu'il vous plaira, j'y consens; mais, parbleu, pour époux...

SCÈNE IX.

SUZANNE, LE COMTE.

SUZANNE, *essoufflée.*

Monseigneur.... pardon, monseigneur.

LE COMTE, *avec humeur.*

Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle?

SUZANNE.

Vous êtes en colère?

LE COMTE.

Vous voulez quelque chose apparemment?

SUZANNE, *timidement.*

C'est que ma maîtresse a ses vapeurs. J'accourois vous prier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurois rapporté dans l'instant.

LE COMTE, *le lui donnant.*

Non, non, gardez-le pour vous-même. Il ne tardera pas à vous être utile.

SUZANNE.

Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs donc? C'est un mal de condition, qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée bien éprise et qui perd son futur...

SUZANNE.

En payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise...

LE COMTE.

Que je vous ai promise, moi?

SUZANNE, *baissant les yeux.*

Monseigneur, j'avois cru l'entendre.

LE COMTE.

Oui, si vous consentiez à m'entendre vous-même.

SUZANNE, *les yeux baissés.*

Et n'est-ce pas mon devoir d'écouter son excellence?

LE COMTE.

Pourquoi donc, cruelle fille! ne me l'avoir pas dit plus tôt?

SUZANNE.

Est-il jamais trop tard pour dire la vérité?

LE COMTE.

Tu te rendrois sur la brune au jardin?

SUZANNE.

Est-ce que je ne m'y promène pas tous les soirs?

LE COMTE.

Tu m'as traité ce matin si durement!

SUZANNE.

Ce matin? Et le page derrière le fauteuil?

LE COMTE.

Elle a raison, je l'oublioi. Mais pourquoi ce refus obstiné, quand Bazile, de ma part?....

SUZANNE.

Quelle nécessité qu'un Bazile?...

LE COMTE.

Elle a toujours raison. Cependant il y a un certain Figaro à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit.

SUZANNE.

Dame! oui, je lui dis tout... hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE, *en riant.*

Ah! charmante! Et tu me le promets? Si tu manquois à ta parole; entendons-nous, mon cœur: point de rendez-vous, point de dot, point de mariage.

SUZANNE, *faisant la révérence.*

Mais aussi point de mariage, point de droit du seigneur, monseigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit? d'honneur, j'en raffolerai! Mais ta maîtresse attend le flacon....

SUZANNE, *riant et rendant le flacon.*

Aurois-je pu vous parler sans un prétexte?

LE COMTE *veut l'embrasser.*

Délicieuse créature!

SUZANNE, *s'échappant.*

Voilà du monde.

LE COMTE, *à part.*

Elle est à moi. (*Il s'enfuit.*)

SUZANNE.

Allons vite rendre compte à madame.

SCÈNE X.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

SUZANNE ! Suzanne ! où cours-tu donc si vite en quittant monseigneur ?

SUZANNE.

Plaide à présent, si tu le veux ; tu viens de gagner ton procès. (*Elle s'enfuit.*)

FIGARO *la suit.*

Ah mais ! dis donc...

SCÈNE XI.

LE COMTE, *rentrant seul.*

Tu viens de gagner ton procès ! — Je donnois là dans un bon piège ! O mes chers insolents ! je vous punirai de façon.... Un bon arrêt, bien juste... Mais s'il alloit payer la duègne... Avec quoi ?.. S'il payoit.... Eeeeh ! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne, en Figaro, un inconnu pour sa nièce ? En caressant cette manie... Pourquoi non ? dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot. (*Il appelle.*) Anto.... (*Il voit entrer Marceline, etc.*)

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELINE, *à Brid'oison.*

Monsieur, écoutez mon affaire.

BRID'OISON, *en robe, et bégayant un peu.*

Eh bien! pa-arlons-en verbalement.

BARTHOLO.

C'est une promesse de mariage.

MARCELINE.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON.

J'en-entends, et cætera, le reste.

MARCELINE.

Non, monsieur, point d'*et cætera*.

BRID'OISON.

J'en-entends : vous avez la somme?

MARCELINE.

Non, monsieur, c'est moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON.

J'en-entends bien; vou-ous redemandez l'argent?

MARCELINE.

Non, monsieur; je demande qu'il m'épouse.

BRID'OISON.

Eh! mais, j'en-entends fort bien : et lui, veu-eut-il vous épouser?

MARCELINE.

Non, monsieur; voilà tout le procès.

BRID'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en-entende pas, le procès?

MARCELINE.

Non, monsieur. (*A Bartholo.*) Où sommes-nous! (*A Brid'oison.*) Quoi! c'est vous qui nous jugerez?

BRID'OISON.

Est-ce que j'ai a-acheté ma charge pour autre chose?

MARCELINE, *en soupirant*

C'est un grand abus que de les vendre!

BRID'OISON.

Oui, l'on-on feroit mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous?

SCÈNE XIII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON, FIGARO *rentre en se frottant les mains.*

MARCELINE, *montrant Figaro.*

Monsieur, contre ce malhonnête homme.

FIGARO, *très gaîment, à Marceline.*

Je vous gêne peut-être.—Monseigneur revient dans l'instant, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga-arçon-là quelque part.

FIGARO.

Chez madame votre femme, à Séville, pour la servir, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

Dan-ans quel temps?

FIGARO.

Un peu moins d'un an avant la naissance de monsieur votre fils le cadet, qui est un bien joli enfant, je m'en vante. . . .

BRID'OISON.

Oui, c'est le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des tiennes?

FIGARO.

Monsieur est bien bon. Ce n'est-là qu'une misère.

BRID'OISON.

Une promesse de mariage? A-ah! le pauvre benêt!

FIGARO.

Monsieur...

BRID'OISON.

A-t-il vu mon-on secrétaire, ce bon garçon?

FIGARO.

N'est-ce pas Double-main le greffier?

BRID'OISON.

Oui, c'è-est qu'il mange à deux râteliers.

FIGARO.

Manger! je suis garant qu'il dévore. Oh! que oui, je l'ai vu pour l'extrait et pour le supplément d'extrait; comme cela se pratique, au reste.

BRID'OISON.

On-on doit remplir les formes.

FIGARO.

Assurément, monsieur : si le fonds des procès appartient aux plaideurs, on sait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

BRID'OISON.

Ce garçon-là n'est pas si niais que je l'avois cru d'abord. Eh bien! l'ami, puisque tu en sais tant, nous vous aurons soin de ton affaire.

FIGARO.

Monsieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous soyez de notre justice.

BRID'OISON.

Hein?.. Oui, je suis de la justice : mais, si tu dois, et que tu ne paies pas?..

FIGARO.

Alors monsieur voit bien que c'est comme si je ne devois pas.

BRID'OISON.

Sans doute. — Eh mais! qu'est-ce donc qu'il dit?

SCÈNE XIV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *précédant le comte, crie* :

Monseigneur, messieurs.

LE COMTE.

En robe ici, seigneur Brid'oison? ce n'est

qu'une affaire domestique. L'habit de ville étoit trop bon.

BRID'OISON.

C'est-est vous qui l'êtes, monsieur le comte. Mais je ne vais jamais sans-ans elle; parce que la forme, voyez-vous; la forme! Tel rit d'un juge en habit court, qui-i tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme!

LE COMTE, *à l'huissier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER *va ouvrir en glapissant.*

L'audience.

SCÈNE XV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, DOUBLE-MAIN, FIGARO, UN HUISSIER, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête.*

(Le comte s'assied sur le grand fauteuil; Brid'oison sur une chaise à côté; le greffier sur le tabouret derrière sa table; les juges, les avocats sur les banquettes; Marceline à côté de Bartholo; Figaro sur l'autre banquette; les paysans et valets debout derrière.)

BRID'OISON, *à Double-Main.*

DOUBLE-MAIN, a-appelez les causes.

mei... DOUBLE-MAIN *lit un papier.*

ès noble, infiniment noble, *don Pédro*

On-on doit*ge, baron de Los Altos, y montes fie-*

ros, y otros montes : contre *Alonzo Calderon*, jeune auteur dramatique. Il est question d'une comédie mort-née, que chacun désavoue, et rejette sur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux. Hors de cour. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poëte son talent.

DOUBLE-MAIN *lit un autre papier.*

André Pétrutchio, laboureur; contre le receveur de la province. Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux, en les protégeant près du roi. Passez.

DOUBLE-MAIN *en prend un troisième. Bartholo et Figaro se lèvent.*

Barbe-Agar-Raab-Madeleine-Nicole-Marceline de Verte-Allure, fille majeure; (*Marceline se lève et salue*) contre *Figaro*... nom de baptême en blême?

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme! Què-el patron est-ce là?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE-MAIN *écrit.*

Contre anonyme *Figaro*. Qualités?

qu'une affaire domestique. L'habit de ville étoit trop bon.

BRID'OISON.

C'è-est vous qui l'êtes, monsieur le comte. Mais je ne vais jamais sans-ans elle; parce que la forme, voyez-vous; la forme! Tel rit d'un juge en habit court, qui-i tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme!

LE COMTE, *à l'huissier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER *va ouvrir en glapissant.*

L'audience.

SCÈNE XV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, DOUBLE-MAIN, FIGARO, UN HUISSIER, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête.*

(Le comte s'assied sur le grand fauteuil; Brid'oison sur une chaise à côté; le greffier sur le tabouret derrière sa table; les juges, les avocats sur les banquettes; Marceline à côté de Bartholo; Figaro sur l'autre banquette; les paysans et valets debout derrière.)

BRID'OISON, *à Double-Main.*

DOUBLE-MAIN, a-appelez les causes.

mei.. DOUBLE-MAIN *lit un papier.*

ès noble, infiniment noble, *don Pédro*

On-on dui*go, baron de Los Altos, y montes fie-*

ros, y otros montes : contre *Alonzo Calderon*, jeune auteur dramatique. Il est question d'une comédie mort-née, que chacun désavoue, et rejette sur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux. Hors de cour. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poëte son talent.

DOUBLE-MAIN *lit un autre papier.*

André Pétrutchio, laboureur; contre le receveur de la province. Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux, en les protégeant près du roi. Passez.

DOUBLE-MAIN *en prend un troisième. Bartholo et Figaro se lèvent.*

Barbe-Agar-Raab-Madeleine-Nicole-Marceline de Verte-Allure, fille majeure; (*Marceline se lève et salue*) contre *Figaro*... nom de baptême en blâme?

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme! Què-el patron est-ce là?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE-MAIN *écrit.*

Contre anonyme *Figaro*. Qualités?

qu'une affaire domestique. L'habit de ville étoit trop bon.

BRID'OISON.

C'est vous qui l'êtes, monsieur le comte. Mais je ne vais jamais sans elle; parce que la forme, voyez-vous; la forme! Tel rit d'un juge en habit court, qui tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la forme!

LE COMTE, *à l'huissier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER *va ouvrir en glapissant.*

L'audience.

SCÈNE XV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, DOUBLE-MAIN, FIGARO, UN HUISSIER, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête.*

(Le comte s'assied sur le grand fauteuil; Brid'oison sur une chaise à côté; le greffier sur le tabouret derrière sa table; les juges, les avocats sur les banquettes; Marceline à côté de Bartholo; Figaro sur l'autre banquette; les paysans et valets debout derrière.)

BRID'OISON, *à Double-Main.*

DOUBLE-MAIN, appelez les causes.

mes... DOUBLE-MAIN *lit un papier.*

ès noble, infiniment noble, *don Pédro*

On-on dois *go, baron de Los Altos, y montes fie-*

ros, y otros montes : contre *Alonzo Calderon*, jeune auteur dramatique. Il est question d'une comédie mort-née, que chacun désavoue, et rejette sur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux. Hors de cour. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poëte son talent.

DOUBLE-MAIN *lit un autre papier.*

André Pétrutchio, laboureur; contre le receveur de la province. Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux, en les protégeant près du roi. Passez.

DOUBLE-MAIN *en prend un troisième. Bartholo et Figaro se lèvent.*

Barbe-Agar-Raab-Madelaine-Nicole-Marceline de Verte-Allure, fille majeure; (*Marceline se lève et salue*) contre *Figaro*... nom de baptême en blanc?

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme! Què-el patron est-ce là?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE-MAIN *écrit.*

Contre anonyme *Figaro*. Qualités?

qu'une affaire domestique. L'habit de ville étoit trop bon.

BRID'OISON.

C'est vous qui l'êtes, monsieur le comte. Mais je ne vais jamais sans-ans elle; parce que la forme, voyez-vous; la forme! Tel rit d'un juge en habit court, qui-i tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme!

LE COMTE, *à l'huissier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER *va ouvrir en glapissant.*

L'audience.

SCÈNE XV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, DOUBLE-MAIN, FIGARO, UN HUISSIER, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête.*

(Le comte s'assied sur le grand fauteuil; Brid'oison sur une chaise à côté; le greffier sur le tabouret derrière sa table; les juges, les avocats sur les banquettes; Marceline à côté de Bartholo; Figaro sur l'autre banquette; les paysans et valets debout derrière.)

BRID'OISON, *à Double-Main.*

DOUBLE-MAIN, a-appelez les causes.

DOUBLE-MAIN *lit un papier.*

Noble, noble, infiniment noble, *don Pédro George, Hidal, baron de Los Altos, y montes fie-*

ros, y otros montes : contre *Alonzo Calderon*, jeune auteur dramatique. Il est question d'une comédie mort-née, que chacun désavoue, et rejette sur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux. Hors de cour. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poëte son talent.

DOUBLE-MAIN *lit un autre papier.*

André Pétrutchio, laboureur; contre le receveur de la province. Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux, en les protégeant près du roi. Passez.

DOUBLE-MAIN *en prend un troisième. Bartholo et Figaro se lèvent.*

Barbe-Agar-Raab-Madeleine-Nicole-Marceline de Verte-Allure, fille majeure; (*Marceline se lève et salue*) contre *Figaro*... nom de baptême en blanc?

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme! Qué-el patron est-ce là?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE-MAIN *écrit.*

Contre anonyme *Figaro*. Qualités?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme?

(*Le greffier écrit.*)

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu, je serois fils d'un prince.

LE COMTE, *au greffier.*

Allez.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence, messieurs.

DOUBLE-MAIN *lit.*

.... Pour cause d'opposition faite au mariage dudit *Figaro*, par ladite *de Verte-Allure*. Le docteur *Bartholo* plaidant pour la demanderesse, et ledit *Figaro* pour lui-même; si la cour le permet, contre le vœu de l'usage, et la jurisprudence du siège.

FIGARO.

L'usage, maître Double-Main, est souvent un abus; le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause, que certains avocats qui, suant à froid, criant à tue tête, et connoissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur, que d'ennuyer l'auditoire, et d'endormir messieurs : plus bourrouffés après, que s'ils eussent composé l'*oratio pro Murena*; moi je dirai le fait en peu de mots. Messieurs....

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes

pas demandeur, et n'avez que la défense : avancez, docteur, et lisez la promesse.

FIGARO.

Oui, promesse!

BARTHOLO, *mettant ses lunettes.*

Elle est précise.

BRID'OISON.

Il faut la voir.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence.

BARTHOLO *lit.*

« Je soussigné reconnois avoir reçu de damoi-« selle, etc.... Marceline de Verte-Allure, dans le « château d'Aguas-Frescas, la somme de deux mille « piastres fortes cordonnées; laquelle somme je « lui rendrai à sa réquisition, dans ce château; et « je l'épouserai par forme de reconnoissance, etc. « *Signé*, Figaro, » tout court. Mes conclusions sont au paiement du billet, et à l'exécution de la promesse, avec dépens. (*Il plaide.*) Messieurs.... jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la cour; et depuis Alexandre le grand, qui promit mariage à la belle Thalestris...

LE COMTE, *interrompant.*

Avant d'aller plus loin, avocat, convient-on de la validité du titre?

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qu'oppo... qu'oppo-osez-vous à cette lecture?

FIGARO.

Qu'il y a, messieurs, malice, erreur, ou distraction dans la manière dont on a lu la pièce; car il n'est pas dit dans l'écrit : « laquelle somme je « lui rendrai ET je l'épouserai; » mais, « laquelle « somme je lui rendrai, OU je l'épouserai; » ce qui est bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il ET dans l'acte, ou bien OU?

BARTHOLO.

Il y a ET.

FIGARO

Il y a OU.

BRID'OISON.

Dou-ouble-main, lisez vous-même.

DOUBLE-MAIN, *prenant le papier.*

Et c'est le plus sûr; car souvent les parties déguisent en lisant. (*Il lit.*) E e e *damoiselle*, e e e *de Verte-allure*, e e e. Ah! *laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château... ET... OU... ET... OU.* . Le mot est si mal écrit... il y a un pâté.

BRID'OISON.

Un pâté? Je sais ce que c'est.

BARTHOLO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative ET, qui lit les membres corrélatifs de la phrase; je paierai la demoiselle, ET je l'épouserai.

FIGARO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU, qui sépare lesdits membres; je paierai

la donzelle, OU je l'épouserai : à pédant, pédant et demi; qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec; je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille question?

BARTHOLO.

Pour la trancher, messieurs, et ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable : examinons le titre en ce sens. (*Il lit.*) *Laquelle somme je lui rendrai dans ce château où je l'épouserai;* c'est ainsi qu'on diroit, messieurs : *Vous vous ferez saigner dans ce lit*, où *vous resterez chaudement*, c'est dans lequel. *Il prendra deux gros de rhubarbe*, où *vous mêlerez un peu de tamarin* : dans lequel on mêlera. Ainsi *château* où *je l'épouserai*, messieurs, *c'est château dans lequel*....

FIGARO.

Point du tout : la phrase est dans le sens de celle-ci : ou *la maladie vous tuera*, ou *ce sera le médecin*, ou bien *le médecin;* c'est incontestable. Autre exemple : ou *vous n'écrirez rien qui plaise*, ou *les sots vous dénigreront*, ou bien *les sots;* le sens est clair; car, audit cas, *sots ou méchants* sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il

à défaut de paiement; les deux ensemble impliqueroient.

DOUBLE-MAIN.

Silence, messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence.

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur? qu'il veut garder sa personne; à lui permis.

FIGARO, *avec joie.*

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : *Laquelle somme je paierai à la première réquisition, ou bien j'épouserai*, etc. la cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse, ou bien à l'épouser dans le jour. (*Il se lève.*)

FIGARO, *stupéfait.*

J'ai perdu.

ANTONIO, *avec joie.*

Superbe arrêt.

FIGARO.

En quoi, superbe?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci, monseigneur.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Passez, messieurs. (*Le peuple sort.*)

ANTONIO.

Je m'en vas tout conter à ma nièce.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, *allant de côté et d'autre;* MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.

MARCELINE, *s'asseyant.*

Ah! je respire.

FIGARO.

Et moi, j'étouffe.

LE COMTE, *à part.*

Au moins je suis vengé, cela soulage.

FIGARO, *à part.*

Et ce Bazile, qui devoit s'opposer au mariage de Marceline, voyez comme il revient! (*Au comte, qui sort.*) Monseigneur, vous nous quittez?

LE COMTE.

Tout est jugé.

FIGARO, *à Brid'oison.*

C'est ce gros enflé de conseiller....

BRID'OISON

Moi, gro-os enflé!

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouserai pas : je suis gentilhomme, une fois. (*Le comte s'arrête.*)

BARTHOLO.

Vous l'épouserez.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parents?

BARTHOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de temps; je suis bien près de les revoir; il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat! c'est quelqu'enfant trouvé.

FIGARO.

Enfant perdu, docteur; ou plutôt enfant volé.

LE COMTE, *revenant.*

Volé, perdu; la preuve? Il crieroit qu'on lui fait injure.

FIGARO.

Monseigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés et joyaux d'or trouvés sur moi par les brigands n'indiqueroient pas ma haute naissance; la précaution qu'on avoit prise de me faire des marques distinctives, témoigneroit assez combien j'étois un fils précieux : et cet hiéroglyphe à mon bras... (*Il veut se dépouiller le bras droit.*)

MARCELINE, *se levant vivement.*

Une spatule à ton bras droit?

FIGARO.

D'où savez-vous que je dois l'avoir?

MARCELINE.

Dieu! c'est lui!

FIGARO.

Oui, c'est moi.

BARTHOLO, *à Marceline.*

Et qui? lui.

MARCELINE, *vivement.*

C'est Emmanuel.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu fus enlevé par des Bohémiens?

FIGARO, *exalté.*

Tout près d'un château. Bon docteur, si vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce service; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illustres parents.

BARTHOLO, *montrant Marceline.*

Voilà ta mère.

FIGARO.

... Nourrice?

BARTHOLO.

Ta propre mère.

LE COMTE.

Sa mère!

FIGARO.

Expliquez-vous.

MARCELINE, *montrant Bartholo.*

Voilà ton père.

FIGARO, *désolé.*

O o oh! aye de moi.

MARCELINE.

Est-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE, *à part.*

Sa mère!

BRID'OISON.

C'est clair, il ne l'épousera pas.

¶ BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous! et votre fils? Vous m'aviez juré....

BARTHOLO.

J'étois fou. Si pareils souvenirs engageoient, on seroit tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

Et si l'on y regardoit de si près, personne n'épouseroit personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues! une jeunesse déplorable!

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit. Je n'entends pas nier mes fautes, ce jour les a trop bien prouvées : mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste! J'étois née, moi, pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison : mais, dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés? Tel nous

---

¶ Ce qui suit, enfermé entre ces deux signes, a été retranché par les Comédiens François aux représentations de Paris.

juge ici sévèrement, qui, peut-être, en sa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux, c'est la règle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes, c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse; vous et vos magistrats, si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles? Elles avoient un droit naturel à toute la parure des femmes : on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO, *en colère.*

Ils font broder jusqu'aux soldats.

MARCELINE, *exaltée.*

Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire; leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes. Ah! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur, ou pitié!

FIGARO.

Elle a raison.

LE COMTE, *à part.*

Que trop raison!

BRID'OISON.

Elle a, mon-on dieu, raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste? Ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même; elle t'acceptera, j'en réponds : vis entre une épouse, une mère tendre qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils; gai, libre et bon pour tout le monde : il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. Qu'on est sot en effet! Il y a des mille mille ans que le monde roule, et dans cet océan de durée où j'ai par hasard attrapé quelque chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irois me tourmenter pour savoir à qui je les dois? tant pis pour qui s'en inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons. ¶

LE COMTE.

Sot évènement qui me dérange!

BRID'OISON, *à Figaro.*

Et la noblesse et le château? vous impo-osez à la justice?

FIGARO.

Elle alloit me faire faire une belle sottise, la justice! après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'assommer vingt fois monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon père! mais, puisque le ciel a sauvé ma vertu de ces dangers, mon père, agréez mes excuses.... Et vous, ma mère, embrassez-moi... le plus maternellement que vous pourrez.

(*Marceline lui saute au cou.*)

SCÈNE XVII.

BARTHOLO, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON, SUZANNE, ANTONIO, LE COMTE.

SUZANNE, *accourant, une bourse à la main.*

Monseigneur, arrêtez; qu'on ne le marie pas: je viens payer madame avec la dot que ma maîtresse me donne.

LE COMTE, *à part.*

Au diable la maîtresse! Il semble que tout conspire....

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO, *voyant Figaro embrasser sa mère, dit à Suzanne :*

Ah! oui, payer! Tiens, tiens.

SUZANNE, *se retournant.*

J'en vois assez : sortons, mon oncle.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc?

SUZANNE.

Ma bêtise et ta lâcheté.

FIGARO

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUZANNE, *en colère.*

Et que tu l'épouses à gré, puisque tu la caresses.

FIGARO, *gaîment*

Je la caresse; mais je ne l'épouse pas.

(*Suzanne veut sortir, Figaro la retient.*)

SUZANNE, *lui donnant un soufflet.*

Vous êtes bien insolent d'oser me retenir!

FIGARO, *à la compagnie.*

C'est-il ça de l'amour? Avant de nous quitter, je t'en supplie, envisage bien cette chère femme-là.

SUZANNE.

Je la regarde.

FIGARO.

Et tu la trouves?

SUZANNE.

Affreuse.

FIGARO.

Et vive la jalousie! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE, *les bras ouverts.*

Embrasse ta mère, ma jolie Suzanne. Le méchant qui te tourmente est mon fils.

SUZANNE, *courant à elle.*

Vous sa mère!

(*Elles restent dans les bras l'une de l'autre.*)

ANTONIO.

C'est donc de tout à l'heure?

FIGARO.

... Que je le sais.

MARCELINE, *exaltée.*

Non, mon cœur entraîné vers lui ne se trompoit que de motif; c'étoit le sang qui me parloit.

FIGARO.

Et moi, le bon sens, ma mère, qui me servoit d'instinct quand je vous refusois, car j'étois loin de vous haïr; témoin l'argent...

MARCELINE, *lui remettant un papier.*

Il est à toi : reprends ton billet, c'est ta dot.

SUZANNE, *lui jetant la bourse.*

Prends encore celle-ci.

FIGARO.

Grand merci.

MARCELINE, *exaltée.*

Fille assez malheureuse, j'allois devenir la plus misérable des femmes, et je suis la plus fortunée des mères. Embrassez-moi, mes deux enfants; j'unis dans vous toutes mes tendresses. Heureuse autant que je puis l'être, ah! mes enfants, combien je vais aimer!

FIGARO, *attendri, avec vivacité.*

Arrête donc, chère mère, arrête donc! voudrois-tu voir se fondre en eau mes yeux noyés des premières larmes que je connoisse? elles sont de joie, au moins. Mais quelle stupidité! j'ai manqué d'en être honteux : je les sentois couler entre mes doigts, regarde; (*il montre ses doigts écartés*) et je les retenois bêtement! va te promener, la honte! je veux rire et pleurer en même temps; on ne sent pas deux fois ce que j'éprouve. (*Il embrasse sa mère d'un côté, Suzanne de l'autre.*) [1]

MARCELINE.

O mon ami!

SUZANNE.

Mon cher ami!

BRID'OISON, *s'essuyant les yeux d'un mouchoir.*

Eh bien! moi, je suis donc bê-ête aussi?

FIGARO, *exalté.*

Chagrin, c'est maintenant que je puis te défier:

---

[1] Bartholo, Antonio, Suzanne, Figaro, Marceline, Brid'oison.

atteins-moi, si tu l'oses, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, *à Figaro.*

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parents va devant, savez. Les vôtres se baillent-ils la main?

BARTHOLO.

Ma main! puisse-t-elle se dessécher et tomber, si jamais je la donne à la mère d'un tel drôle!

ANTONIO, *à Bartholo.*

Vous n'êtes donc qu'un père marâtre? (*A Figaro.*) En ce cas, not' galant, plus de parole.

SUZANNE.

Ah! mon oncle...

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant de not' sœur a sti qui n'est l'enfant de personne?

BRID'OISON.

Est-ce que cela-a se peut, imbécile? on-on est toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare!.. il ne l'aura jamais.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Et cherche à présent qui t'adopte.

(Il veut sortir.)

MARCELINE, *courant prendre Bartholo à bras le corps, le ramène.*

Arrêtez, docteur, ne sortez pas.

FIGARO, *à part.*

Non, tous les sots d'Andalousie sont, je crois, déchaînés contre mon pauvre mariage!

SUZANNE, *à Bartholo* [1]

Bon petit papa, c'est votre fils.

MARCELINE, *à Bartholo.*

De l'esprit, des talents, de la figure.

FIGARO, *à Bartholo.*

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris?

MARCELINE, *le caressant.*

Nous aurons tant de soin de vous, papa!

SUZANNE, *le caressant.*

Nous vous aimerons tant, petit papa!

BARTHOLO, *attendri.*

Papa! bon papa! ~~petit~~ papa! voilà que je suis

[1] Suzanne, Bartholo, Marceline, Figaro, Brid'oison.

plus bête encore que monsieur, moi (*montrant Brid'oison*)! Je me laisse aller comme un enfant. (*Marceline et Suzanne l'embrassent.*) Oh! non, je n'ai pas dit oui. (*Il se retourne.*) Qu'est donc devenu monseigneur?

FIGARO.

Courons le joindre; arrachons-lui son dernier mot. S'il machinoit quelqu'autre intrigue, il faudroit tout recommencer.

TOUS ENSEMBLE.

Courons, courons.

(*Ils entraînent Bartholo dehors.*)

SCÈNE XX.

BRID'OISON, *seul.*

Plus bê-ête encore que monsieur? On peut se dire à soi-même ces-es sortes de choses-là, mais... i-ils ne sont pas polis du tout dan-ans cet endroit-ci.

(*Il sort.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une galerie ornée de candélabres, de lustres allumés, de fleurs, de guirlandes, en un mot préparée pour donner une fête. Sur le devant à droite est une table avec une écritoire, un fauteuil derrière.

SCÈNE I.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *la tenant à bras le corps.*

Eh bien! amour, es-tu contente? Elle a converti son docteur, cette fine langue dorée de ma mère. Malgré sa répugnance, il l'épouse, et ton bourru d'oncle est bridé; il n'y a que monseigneur qui rage : car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon résultat.

SUZANNE.

As-tu rien vu de plus étrange?

FIGARO.

Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'excellence; en voilà deux dans nos mains, qui ne sortent pas des siennes. Une rivale acharnée te poursuivoit; j'étois tourmenté

par une furie : tout cela s'est changé, pour nous, dans *la plus bonne* des mères. Hier, j'étois comme seul au monde, et voilà que j'ai tous mes parents, pas si magnifiques, il est vrai, que je me les étois galonnés, mais assez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Aucune des choses que tu avois disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée.

FIGARO.

Le hasard a mieux fait que nous tous, ma petite ; ainsi va le monde : on travaille, on projette, on arrange d'un côté, la fortune accomplit de l'autre : et depuis l'affamé conquérant qui voudroit avaler la terre, jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par son chien, tous sont le jouet de ses caprices ; encore l'aveugle au chien est-il souvent mieux conduit, moins trompé dans ses vues, que l'autre aveugle avec son entourage. — Pour cet aimable aveugle, qu'on nomme amour... *(Il la reprend tendrement à bras le corps.)*

SUZANNE.

Ah! c'est le seul qui m'intéresse.

FIGARO.

Permets donc que, prenant l'emploi de la folie, je sois le bon chien qui le mène à ta jolie mignone porte ; et nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE, *riant.*

L'amour et toi?

FIGARO.

Moi et l'amour.

SUZANNE.

Et vous ne chercherez pas d'autre gîte?

FIGARO.

Si tu m'y prends, je veux bien que mille millions de galants...

SUZANNE.

Tu vas exagérer : dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie.

SUZANNE.

Fi donc, vilain, en a-t-on plusieurs?

FIGARO.

Oh que oui! Depuis qu'on a remarqué qu'avec le temps vieilles folies deviennent sagesse, et qu'anciens petits mensonges, assez mal plantés, ont produit de grosses, grosses vérités, on en a de mille espèces; et celles qu'on sait, sans oser les divulguer, car toute vérité n'est pas bonne à dire; et celles qu'on vante sans y ajouter foi, car toute vérité n'est pas bonne à croire; et les serments passionnés, les menaces des mères, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands : cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui soit une vérité de bon aloi.

SUZANNE.

J'aime ta joie parce qu'elle est folle; elle an-

nonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du comte.

FIGARO.

Ou plutôt n'en parlons jamais; il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu?

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suzon; votre parole d'honneur sur ce point : qu'il s'y morfonde, et c'est sa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder, que je n'ai de peine à le rompre ; il n'en sera plus question.

FIGARO.

Ta bonne vérité?

SUZANNE.

Je ne suis pas comme vous autres savants; moi, je n'en ai qu'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu?

SUZANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'est guère.

SUZANNE.

Et comment?

FIGARO.

En fait d'amour, vois-tu, trop n'est pas même assez.

SUZANNE.

Je n'entends pas toutes ces finesses; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, et tu feras une belle exception à l'usage. *(Il veut l'embrasser.)*

SCÈNE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! j'avois raison de le dire : En quelqu'endroit qu'ils soient, croyez qu'ils sont ensemble. Allons donc, Figaro, c'est voler l'avenir, le mariage et vous-même, que d'usurper un tête-à-tête. On vous attend, on s'impatiente.

FIGARO.

Il est vrai, madame, je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuse.

(Il veut emmener Suzanne.)

LA COMTESSE, *la retenant.*

Elle vous suit.

SCÈNE III.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement?

SUZANNE.

Il ne faut rien, madame; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah! vous changez d'avis?

SUZANNE.

C'est Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUZANNE.

Bonté divine!

LA COMTESSE.

Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot.

SUZANNE.

Madame, eh! que croyez-vous donc?

LA COMTESSE.

Qu'enfin, d'accord avec le comte, il vous fâche à présent de m'avoir confié ses projets. Je vous sais par cœur. Laissez-moi. (*Elle veut sortir.*)

SUZANNE, *se jetant à genoux.*

Au nom du ciel, espoir de tous, vous ne savez pas, madame, le mal que vous faites à Suzanne! après vos bontés continuelles et la dot que vous me donnez....

LA COMTESSE, *la relevant.*

Eh! mais... je ne sais ce que je dis! en me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur; tu tiens parole à ton mari, tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE.

Comme vous m'avez affligée!

LA COMTESSE.

C'est que je ne suis qu'une étourdie. (*Elle la baise au front.*) Où est ton rendez-vous?

SUZANNE, *lui baisant la main.*

Le mot de jardin m'a seul frappé.

LA COMTESSE, *montrant la table.*

Prends cette plume, et fixons un endroit.

SUZANNE.

Lui écrire!

LA COMTESSE.

Il le faut.

SUZANNE.

Madame, au moins, c'est vous...

LA COMTESSE.

Je mets tout sur mon compte. (*Suzanne s'assied, la comtesse dicte.*) « Chanson nouvelle, sur l'air.... « Qu'il fera beau, ce soir, sous les grands marro- « niers.... Qu'il fera beau ce soir.... »

SUZANNE, *écrivant.*

Sous les grands marroniers... après?

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne t'entende pas?

SUZANNE, *relisant.*

C'est juste. (*Elle plie le billet.*) Avec quoi cacheter?

LA COMTESSE.

Une épingle, dépêche : elle servira de réponse. Écris sur le revers : *Renvoyez-moi le cachet.*

SUZANNE *écrit en riant.*

Ah! *le cachet!*... Celui-ci, madame, est plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE, *avec un souvenir douloureux.*

Ah!

SUZANNE, *cherchant sur elle.*

Je n'ai pas d'épingle, à présent!

LA COMTESSE, *détachant sa lévite.*

Prends celle-ci. (*Le ruban du page tombe de son sein à terre.*) Ah! mon ruban.

SUZANNE, *le ramassant.*

C'est celui du petit voleur! Vous avez eu la cruauté....

LA COMTESSE.

Falloit-il le laisser à son bras? c'eût été joli! Donnez donc.

SUZANNE.

Madame ne le portera plus, taché du sang de ce jeune homme.

LA COMTESSE, *le reprenant.*

Excellent pour Fanchette.... Le premier bouquet qu'elle m'apportera....

SCÈNE IV.

UNE JEUNE BERGÈRE, CHÉRUBIN *en fille;* FANCHETTE, *et beaucoup de jeunes filles habillées comme elle, et tenant des bouquets;* LA COMTESSE, SUZANNE.

FANCHETTE.

MADAME, ce sont les filles du bourg qui viennent vous présenter des fleurs.

LA COMTESSE, *serrant vite son ruban.*

Elles sont charmantes : je me reproche, mes belles petites, de ne pas vous connoître toutes. (*Montrant Chérubin.*) Quelle est cette aimable enfant qui a l'air si modeste?

UNE BERGÈRE.

C'est une cousine à moi, madame, qui n'est ici que pour la noce.

LA COMTESSE.

Elle est jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, faisons honneur à l'étrangère. (*Elle prend le bouquet de Chérubin et le baise au front.*) Elle en rougit. (*A Suzanne.*) Ne trouves-tu pas, Suzon.... qu'elle ressemble à quelqu'un?

SUZANNE.

A s'y méprendre, en vérité.

CHÉRUBIN, *à part, les mains sur son cœur.*

Ah! ce baiser-là m'a été bien loin!

SCÈNE V.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN *au milieu d'elles*, FANCHETTE, ANTONIO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

ANTONIO.

Moi je vous dis, monseigneur, qu'il y est; elles l'ont habillé chez ma fille; toutes ses hardes y sont encore, et voilà son chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. (*Il s'avance, et regardant toutes les filles, il reconnoît Chérubin, lui enlève son bonnet de femme, ce qui fait retomber ses longs cheveux en cadenette. Il lui met sur la tête le chapeau d'ordonnance, et dit :*) Eh! parguenne, v'là notre officier.

LA COMTESSE, *reculant.*

Ah! ciel!

SUZANNE.

Ce fripponneau!

ANTONIO.

Quand je disois là-haut que c'étoit lui....

LE COMTE, *en colère.*

Eh bien, madame?

LA COMTESSE.

Eh bien, monsieur! vous me voyez plus surprise que vous, et pour le moins aussi fâchée.

LE COMTE.

Oui; mais tantôt, ce matin?

LA COMTESSE.

Je serois coupable en effet, si je dissimulois encore. Il étoit descendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfants viennent d'achever; vous nous avez surprises l'habillant : votre premier mouvement est si vif! il s'est sauvé, je me suis troublée; l'effroi général a fait le reste.

LE COMTE, *avec dépit, à Chérubin.*

Pourquoi n'êtes-vous pas parti?

CHÉRUBIN, *tirant son chapeau brusquement.*

Monseigneur....

LE COMTE.

Je punirai ta désobéissance.

FANCHETTE, *étourdiment.*

Ah! monseigneur, entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embrasser, vous savez bien que vous dites toujours : « Si tu veux m'aimer, petite « Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras. »

LE COMTE, *rougissant.*

Moi, j'ai dit cela?

FANCHETTE.

Oui, monseigneur : au lieu de punir Chérubin, donnez-le moi en mariage; et je vous aimerai à la folie.

LE COMTE, *à part.*

Être ensorcelé par un page!

LA COMTESSE.

Eh bien, monsieur! à votre tour; l'aveu de cette enfant, aussi naïf que le mien, atteste enfin deux vérités; que c'est toujours sans le vouloir, si

je vous cause des inquiétudes, pendant que vous épuisez tout pour augmenter et justifier les miennes.

ANTONIO.

Vous aussi, monseigneur? Dame! je vous la redresserai comme feu sa mère, qui est morte.... Ce n'est pas pour la conséquence; mais c'est que madame sait bien que les petites filles, quand elles sont grandes....

LE COMTE, *déconcerté, à part.*

Il y a un mauvais génie qui tourne tout ici contre moi.

SCÈNE VI.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, ANTONIO, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE SUZANNE.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, si vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête ni la danse.

LE COMTE.

Vous, danser! vous n'y pensez pas. Après votre chute de ce matin, qui vous a foulé le pied droit.

FIGARO, *remuant la jambe.*

Je souffre encore un peu; ce n'est rien. (*Aux jeunes filles.*) Allons, mes belles, allons.

LE COMTE, *le retournant.*

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fussent que du terreau bien doux!

FIGARO.

Très heureux, sans doute; autrement....

ANTONIO, *le retournant.*

Puis il s'est pelotonné en tombant jusqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'est-ce pas, seroit resté en l'air? (*Aux jeunes filles.*) Venez-vous, mesdemoiselles?

ANTONIO, *le retournant.*

Et pendant ce temps le petit page galopoit sur son cheval à Séville?

FIGARO.

Galopoit, ou marchoit au pas...

LE COMTE, *le retournant.*

Et vous aviez son brevet dans la poche?

FIGARO, *un peu étonné.*

Assurément, mais quelle enquête? (*Aux jeunes filles.*) Allons donc, jeunes filles!

ANTONIO, *attirant Chérubin par le bras.*

En voici une qui prétend que mon neveu futur n'est qu'un menteur.

FIGARO, *surpris.*

Chérubin?.. (*A part.*) Peste du petit fat!

ANTONIO.

Y es-tu maintenant?

FIGARO, *cherchant.*

J'y suis.... j'y suis.... Eh! qu'est-ce qu'il chante?

LE COMTE, *sèchement.*

Il ne chante pas; il dit que c'est lui qui a sauté sur les giroflées.

FIGARO, *rêvant.*

Ah! s'il le dit... cela se peut : je ne dispute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE.

Ainsi vous et lui?..

FIGARO.

Pourquoi non? la rage de sauter peut gagner : voyez les moutons de Panurge; et quand vous êtes en colère, il n'y a personne qui n'aime mieux risquer...

LE COMTE.

Comment! deux à la fois....

FIGARO.

On auroit sauté deux douzaines; et qu'est-ce que cela fait, monseigneur, dès qu'il n'y a personne de blessé? (*Aux jeunes filles.*) Ah çà! voulez-vous venir, ou non?

LE COMTE, *outré.*

Jouons-nous une comédie?

(*On entend un prélude de fanfare.*)

FIGARO.

Voilà le signal de la marche. A vos postes, les belles, à vos postes. Allons, Suzanne, donne-moi le bras.

(*Tous s'enfuient, Chérubin reste seul la tête baissée.*)

SCÈNE VII.

CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *regardant aller Figaro.*

En voit-on de plus audacieux? *(Au page.)* Pour vous, monsieur le sournois, qui faites le honteux, allez vous r'habiller bien vite; et que je ne vous rencontre nulle part de la soirée.

LA COMTESSE.

Il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN, *étourdiment.*

M'ennuyer? J'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de prison. *(Il met son chapeau et s'enfuit.)*

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

(La comtesse s'évente fortement, sans parler.)

LE COMTE.

Qu'a-t-il au front de si heureux?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Son.... premier chapeau d'officier, sans doute; aux enfants tout sert de hochets. *(Elle veut sortir.)*

LE COMTE.

Vous ne restez pas, comtesse?

LA COMTESSE.

Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE.

Un instant pour votre protégée, ou je vous croirois en colère.

LA COMTESSE.

Voici les deux noces, asseyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE, *à part.*

La noce! il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

(Le comte et la comtesse s'asseyent vers un des côtés de la galerie.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, *assis, l'on joue les folies d'Espagne d'un mouvement de marche.*

MARCHE.

LES GARDES-CHASSE, fusil sur l'épaule.

L'ALGUAZIL. LES PRUD'HOMMES, BRID'OISON.

LES PAYSANS ET PAYSANNES en habits de fête.

DEUX JEUNES FILLES portant la toque virginale à plumes blanches.

DEUX AUTRES, le voile blanc.

DEUX AUTRES, les gants et le bouquet de côté.

ANTONIO donne la main à SUZANNE, comme étant celui qui la marie à FIGARO.

D'AUTRES JEUNES FILLES portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour MARCELINE.

FIGARO donne la main à MARCELINE, comme celui qui doit la remettre au DOCTEUR, lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le COMTE, remettent à ses valets tous les ajustements destinés à SUZANNE et à MARCELINE.

LES PAYSANS ET PAYSANNES s'étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du salon, on danse une reprise du fandango avec des castagnettes : puis on joue la ritournelle du duo, pendant laquelle ANTONIO conduit SUZANNE au COMTE ; elle se met à genoux devant lui.

(Pendant que le COMTE lui pose la toque, le voile, et lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le duo suivant :)

« Jeune épouse, chantez les bienfaits et la gloire
« D'un maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous.
« Préférant au plaisir la plus noble victoire,
« Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux. »

SUZANNE est à genoux, et, pendant les derniers vers du duo, elle tire le COMTE par son manteau et lui montre le billet qu'elle tient : puis elle porte la main qu'elle a du côté des spectateurs, à sa tête, où le COMTE a l'air d'ajuster sa toque; elle lui donne le billet.

LE COMTE le met furtivement dans son sein; on achève de chanter le duo; la fiancée se relève, et lui fait une grande révérence.

FIGARO vient la recevoir des mains du COMTE, et se retire avec elle, à l'autre côté du salon, près de MARCELINE.

(On danse une autre reprise du fandango, pendant ce temps.)

LE COMTE, pressé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre et tire le papier de son sein ; mais en le sortant il fait le geste d'un homme qui s'est cruellement piqué le doigt; il le secoue, le presse, le suce, et, regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit :

LE COMTE.

(Pendant qu'il parle, ainsi que Figaro, l'orchestre joue pianissimo.)

Diantre soit des femmes, qui fourrent des épingles partout! *(Il la jette à terre, puis il lit le billet et le baise.)*

FIGARO, *qui a tout vu, dit à sa mère et à Suzanne:*

C'est un billet doux, qu'une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il étoit cacheté d'une épingle, qui l'a outrageusement piqué.

(La danse reprend : le COMTE, qui a lu le billet, le retourne; il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre, et retrouve enfin l'épingle qu'il attache à sa manche.)

FIGARO, *à Suzanne et à Marceline.*

D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle. Ah! c'est une drôle de tête!

(Pendant ce temps, SUZANNE a des signes d'intelligence avec la COMTESSE. La danse finit, la ritournelle du duo recommence.)

(FIGARO conduit MARCELINE au COMTE, ainsi qu'on a conduit SUZANNE; à l'instant où le COMTE prend la toque, et où l'on va chanter le duo, on est interrompu par les cris suivants:)

L'HUISSIER, *criant à la porte.*

Arrêtez donc, messieurs, vous ne pouvez entrer tous... Ici les gardes, les gardes.

(*Les gardes vont vite à cette porte.*)

LE COMTE, *se levant.*

Qu'est-ce qu'il y a?

L'HUISSIER.

Monseigneur, c'est M. Bazile entouré d'un village entier, parce qu'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre seul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaisance.

LA COMTESSE.

Suzanne?.. Elle reviendra. (*A part, à Suzanne.*) Allons changer d'habits.

(*Elle sort avec Suzanne.*)

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah! je m'en vais vous le faire déchanter!

SCÈNE X.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté la comtesse et Suzanne;* BAZILE, *tenant sa guitare;* GRIPE-SOLEIL.

BAZILE *entre en chantant sur l'air du vaudeville de la fin.*

Cœurs sensibles, cœurs fidèles.
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles,
Est-ce un crime de changer?

Si l'amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger?
N'est-ce pas pour voltiger?
N'est-ce pas pour voltiger?

FIGARO, *s'avançant à lui.*

Oui, c'est pour cela justement qu'il a des ailes au dos; notre ami, qu'entendez-vous par cette musique?

BAZILE, *montrant Gripe-Soleil.*

Qu'après avoir prouvé mon obéissance à monseigneur, en amusant monsieur, qui est de sa compagnie, je pourrai, à mon tour, réclamer sa justice.

GRIPE-SOLEIL.

Bah! monsigneu, il ne m'a pas amusé du tout: avec leux guenilles d'ariettes....

LE COMTE.

Enfin, que demandez-vous, Bazile?

BAZILE.

Ce qui m'appartient, monseigneur, la main de Marceline; et je viens m'opposer....

FIGARO, *s'approchant.*

Y a-t-il long-temps que monsieur n'a vu la figure d'un fou?

BARTH.

Monsieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puisque vos yeux vous servent si bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine seulement d'approximer madame....

BARTHOLO, *en riant.*

Eh! pourquoi? Laisse-le parler.

BRID'OISON, *s'avançant, entre deux.*

Faut-il que deux amis?....

FIGARO,

Nous amis!

BAZILE.

Quelle erreur!

FIGARO, *vite.*

Parce qu'il fait de plats airs de chapelle?

BAZILE, *vite.*

Et lui, des vers comme un journal?

FIGARO, *vite.*

Un musicien de guinguette!

BAZILE, *vite.*

Un postillon de gazette!

FIGARO, *vite.*

Cuistre d'oratorio!

BAZILE, *vite.*

Jockey diplomatique!

LE COMTE, *assis.*

Insolents tous les deux.

BAZILE.

Il me manque en toute occasion.

FIGARO.

C'est bien dit, si cela se pouvoit.

BAZILE.

Disant partout que je ne suis qu'un sot.

FIGARO.

Vous me prenez donc pour un écho?

BAZILE.

Tandis qu'il n'est pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO.

Brailler.

BAZILE.

Il le répète.

FIGARO.

Et pourquoi non, si cela est vrai? Es-tu un prince, pour qu'on te flagorne? Souffre la vérité, coquin! puisque tu n'a pas de quoi gratifier un menteur : ou si tu crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces?

BAZILE, *à Marceline.*

M'avez-vous promis, oui ou non, si dans quatre ans, vous n'étiez pas pourvue, de me donner la préférence?

MARCELINE.

A quelle condition l'ai-je promis?

BAZILE.

Que si vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterois par complaisance.

TOUS ENSEMBLE.

Il est trouvé.

BAZILE.

Qu'à cela ne tienne.

TOUS ENSEMBLE, *montrant Figaro.*

Et le voici.

BAZILE, *reculant de frayeur.*

J'ai vu le diable.

BRID'OISON, *à Bazile.*

Et vous-ous renoncez à sa chère mère.

BAZILE.

Qu'y auroit-il de plus fâcheux que d'être cru le père d'un garnement?

FIGARO.

D'en être cru le fils, tu te moques de moi!

BAZILE, *montrant Figaro.*

Dès que monsieur est de quelque chose ici, je déclare, moi, que je n'y suis plus de rien.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; *excepté Bazile.*

BARTHOLO, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

FIGARO, *sautant de joie.*

Donc à la fin j'aurai ma femme.

LE COMTE, *à part.*

Moi, ma maîtresse. (*Il se lève.*)

BRID'OISON, *à Marceline.*

Et tou-out le monde est satisfait.

LE COMTE.

Qu'on dresse les deux contrats; j'y signerai.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat! (*Ils sortent.*)

LE COMTE.

J'ai besoin d'une heure de retraite.

(*Il veut sortir avec les autres.*)

SCÈNE XII.

GRIPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE.

GRIPE-SOLEIL, *à Figaro.*

Et moi, je vais aider à ranger le feu d'artifice sous les grands marroniers, comme on l'a dit.

LE COMTE *revient en courant.*

Quel sot a donné un tel ordre?

FIGARO.

Où est le mal?

LE COMTE, *vivement.*

Et la comtesse qui est incommodée, d'où le verra-t-elle, l'artifice? C'est sur la terrasse qu'il le faut, vis-à-vis son appartement.

FIGARO.

Tu l'entends, Gripe-soleil? la terrasse.

LE COMTE.

Sous les grands marroniers! belle idée! (*En s'en allant, à part.*) Ils alloient incendier mon rendez-vous.

SCÈNE XIII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Quel excès d'attention pour sa femme!

(*Il veut sortir.*)

MARCELINE, *l'arrêtant.*

Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec

toi : un sentiment mal dirigé m'avoit rendu injuste envers ta charmante femme : je la supposois d'accord avec le comte, quoique j'eusse appris de Bazile qu'elle l'avoit toujours rebuté.

FIGARO.

Vous connoissiez mal votre fils, de le croire ébranlé par ces impulsions féminines. Je puis défier la plus rusée de m'en faire accroire.

MARCELINE.

Il est toujours heureux de le penser, mon fils; la jalousie...

FIGARO.

... N'est qu'un sot enfant de l'orgueil, ou c'est la maladie d'un fou. Oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie.... imperturbable; et si Suzanne doit me tromper un jour, je le lui pardonne d'avance; elle aura long-temps travaillé.... (*Il se retourne et aperçoit Fanchette, qui cherche de côté et d'autre.*)

SCÈNE XIV.

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO.

Eeeh!... ma petite cousine qui nous écoute.

FANCHETTE.

Oh! pour ça, non : on dit que c'est malhonnête.

FIGARO.

Il est vrai; mais, comme cela est utile, on fait aller souvent l'un pour l'autre.

FANCHETTE.

Je regardois si quelqu'un étoit là.

FIGARO.

Déja dissimulée, friponne! vous savez bien qu'il n'y peut être.

FANCHETTE.

Et qui donc?

FIGARO.

Chérubin.

FANCHETTE.

Ce n'est pas lui que je cherche, car je sais fort bien où il est; c'est ma cousine Suzanne.

FIGARO.

Et que lui veut ma petite cousine?

FANCHETTE.

A vous, petit cousin, je le dirai. — C'est.... ce n'est qu'une épingle que je vais lui remettre.

FIGARO, *vivement.*

Une épingle! une épingle!.... et de quelle part, coquine? à votre âge vous faites déja un mét..... *(Il se reprend et dit d'un ton doux.)* Vous faites déja très bien tout ce que vous entreprenez, Fanchette; et ma jolie cousine est si obligeante ....

FANCHETTE.

A qui donc en a-t-il de se fâcher? je m'en vais.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, non, je badine; tiens, ta petite épingle

est celle que monseigneur t'a dit de remettre à Suzanne, et qui servoit à cacheter un petit papier qu'il tenoit; tu vois que je suis au fait.

FANCHETTE.

Pourquoi donc le demander, quand vous le savez si bien?

FIGARO, *cherchant.*

C'est qu'il est assez gai de savoir comment monseigneur s'y est pris pour t'en donner la commission.

FANCHETTE, *naïvement.*

Pas autrement que vous le dites: « Tiens, petite « Fanchette rends cette épingle à ta belle cou- « sine, et dis-lui seulement que c'est le cachet des « grands marroniers. »

FIGARO.

Des grands....

FANCHETTE.

« Marroniers. » Il est vrai qu'il a ajouté : « Prends garde que personne ne te voie. »

FIGARO.

Il faut obéir, ma cousine : heureusement personne ne vous a vue. Faites donc joliment votre commission; et n'en dites pas plus à Suzanne, que monseigneur n'a ordonné.

FANCHETTE.

Et pourquoi lui en dirois-je? il me prend pour un enfant, mon cousin.

(*Elle sort en sautant.*)

SCÈNE XV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Eh bien, ma mère?

MARCELINE.

Eh bien, mon fils?

FIGARO, *comme étouffé.*

Pour celui-ci!... il y a réellement des choses!...

MARCELINE.

Il y a des choses! bé! qu'est-ce qu'il y a?

FIGARO, *les mains sur la poitrine.*

Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE, *riant.*

Ce cœur plein d'assurance n'étoit donc qu'un ballon gonflé? une épingle a tout fait partir.

FIGARO, *furieux.*

Mais cette épingle, ma mère, est celle qu'il a ramassée...

MARCELINE, *rappelant ce qu'il a dit.*

La jalousie? oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable; et si Suzanne m'attrape un jour, je le lui pardonne...

FIGARO, *vivement.*

Oh! ma mère, on parle comme on sent: mettez le plus glacé des juges à plaider dans sa propre cause, et voyez le expliquer la loi. — Je ne m'étonne plus s'il avoit tant d'humeur sur ce feu! —

Pour la mignonne aux fines épingles, elle n'en est pas où elle le croit, ma mère, avec ses marroniers : si mon mariage est assez fait pour légitimer ma colère; en revanche, il ne l'est pas assez pour que je n'en puisse épouser une autre, et l'abandonner...

MARCELINE.

Bien conclu! abîmons tout sur un soupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'est toi qu'elle joue, et non le comte? L'as-tu étudiée de nouveau pour la condamner sans appel? sais-tu si elle se rendra sous les arbres, à quelle intention elle y va, ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera? Je te croyois plus fort en jugement.

FIGARO, *lui baisant la main avec respect.*

Elle a raison, ma mère, elle a raison, raison, toujours raison! Mais, accordons, maman, quelque chose à la nature; on en vaut mieux après. Examinons, en effet, avant d'accuser et d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mère.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

MARCELINE, *seule.*

Adieu : et moi aussi, je le sais. Après l'avoir arrêté, veillons sur les voies de Suzanne; ou plutôt avertissons-la; elle est si jolie créature! Ah! quand l'intérêt personnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous sommes toutes por-

tées à soutenir notre pauvre sexe opprimé, contre ce fier, ce terrible.... (*en riant*) et pourtant un peu nigaud de sexe masculin.

(*Elle sort.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une salle de marroniers, dans un parc; deux pavillons kiosques, ou temples de jardins, sont à droite et à gauche; le fond est une clairière ornée, un siège de gazon sur le devant. Le théâtre est obscur.

SCÈNE I.

FANCHETTE, *seule, tenant d'une main deux biscuits et une orange, et de l'autre une lanterne de papier allumée,*

Dans le pavillon à gauche, a-t-il dit. C'est celui-ci. — S'il alloit ne pas venir à présent; mon petit rôle. .. Ces vilaines gens de l'office qui ne vouloient pas seulement me donner une orange et deux biscuits! — Pour qui, mademoiselle? — Eh bien! monsieur, c'est pour quelqu'un, — Oh! nous savons. — Et quand ça seroit : parce que monseigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim? — Tout ça pourtant m'a coûté un fier baiser sur la joue... Que sait-on? il me le rendra peut-être. (*Elle voit Figaro qui vient l'examiner; elle fait un cri.*) Ah!.. (*Elle s'enfuit, et elle entre dans le pavillon à sa gauche.*)

SCÈNE II.

FIGARO, *un grand manteau sur les épaules, un large chapeau rabattu*; BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPE-SOLEIL, TROUPE DE VALETS ET DE TRAVAILLEURS.

FIGARO, *d'abord seul.*

C'est Fanchette! (*Il parcourt des yeux les autres à mesure qu'ils arrivent, et dit d'un ton farouche :*) Bonjour, messieurs; bon soir : êtes-vous tous ici?

BAZILE.

Ceux que tu as pressés d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure est-il bien à peu près?

ANTONIO, *regardant en l'air.*

La lune devroit être levée.

BARTHOLO.

Eh! quels noirs apprêts fais-tu donc? Il a l'air d'un conspirateur.

FIGARO, *s'agitant.*

N'est-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes rassemblés au château?

BRID'OISON.

Certainement.

ANTONIO.

Nous allions là bas, dans le parc, attendre un signal pour ta fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, messieurs; c'est ici,

sous ces marroniers que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouse, et le loyal seigneur qui se l'est destinée.

BAZILE, *se rappelant la journée.*

Ah! vraiment, je sais ce que c'est. Retirons-nous, si vous m'en croyez; il est question d'un rendez-vous : je vous conterai cela près d'ici.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Nous vous reviendrons.

FIGARO.

Quand vous m'entendrez appeler, ne manquez pas d'accourir tous, et dites du mal de Figaro, s'il ne vous fait voir une belle chose.

BARTHOLO.

Souviens-toi qu'un homme sage ne se fait point d'affaire avec les grands.

FIGARO.

Je m'en souviens.

BARTHOLO.

Qu'ils ont quinze et bisque sur nous, par leur état.

FIGARO.

Sans leur industrie, que vous oubliez. Mais souvenez-vous aussi que l'homme qu'on sait timide, est dans la dépendance de tous les fripons.

BARTHOLO.

Fort bien.

FIGARO.

Et que j'ai nom *de Verte-Allure*, du chef honoré de ma mère.

BARTHOLO.

Il a le diable au corps.

BRID'OISON.

I-il l'a.

BAZILE, *à part.*

Le comte et sa Suzanne se sont arrangés sans moi? Je ne suis pas fâché de l'algarade.

FIGARO, *aux valets.*

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre, illuminez-moi ces entours; ou, par la mort que je voudrois tenir aux dents, si j'en saisis un par le bras...(*Il secoue le bras de Gripe-Soleil.*)

GRIPE-SOLEIL *s'en va en criant et pleurant.*

A, a, o, oh! damné brutal!

BAZILE, *en s'en allant.*

Le ciel vous tienne en joie, monsieur du marié!

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

FIGARO, *seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre.*

Oh! femme! femme! femme! créature foible et décevante!... nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper?.... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressois devant sa maîtresse, à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie.... Il rioit en lisant, le perfide! et moi, comme un benêt!.... Non, monsieur le comte vous ne

l'aurez pas.... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : du reste, homme assez ordinaire! Tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes; et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié. (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée? fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé. J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire. — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre; me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, sans scrupule : à l'instant un envoyé.... de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de

Tunis, d'Alger et de Maroc; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : *Chiens de Chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusoient; mon terme étoit échu : je voyois de loin arriver l'affreux record, la plume fichée dans sa perruque; en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent, et sur son produit net; sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrois bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! je lui dirais.... que les sottises imprimées n'ont d'importance, qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. — (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et, comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la

vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime, et me voilà de rechef sans emploi! — Le désespoir m'alloit saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étois propre : il falloit un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restoit plus qu'à voler; je me fais banquier de Pharaon : alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut*, m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurois bien pu me remonter; je commençois même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir; mais comme chacun pilloit autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittois le monde, et vingt brasses d'eau m'en alloient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglois; puis,

laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me reconnoît, je le marie, et, pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne! intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. (*Il se lève en s'échauffant.*) On se débat; c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi; non ce n'est pas nous; eh! mais qui donc? (*Il retombe assis.*) O bizarre suite d'évènements! Comment cela m'est-il arrivé? Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaîté me l'a permis; encore je dis ma gaîté sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécile; un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir; ayant tous les goûts pour jouir; faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune; ambitieux par vanité; laborieux par nécessité; mais paresseux.... avec délices; orateur selon le danger; poëte par délassement; musicien par occasion; amoureux par folles bouffées : j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est

détruite, et trop désabusé.... Désabusé!.... Suzon, Suzon, Suzon! que tu me donnes de tourments! — J'entends marcher.... on vient. Voici l'instant de la crise.

(*Il se retire près de la première coulisse à sa droite.*)

SCÈNE IV.

FIGARO; LA COMTESSE, *avec les habits de Suzon;* SUZANNE, *avec ceux de la comtesse;* MARCELINE.

SUZANNE, *bas, à la comtesse.*

Oui, Marceline m'a dit que Figaro y seroit.

MARCELINE.

Il y est aussi; baisse la voix.

SUZANNE.

Ainsi l'un nous écoute, et l'autre va venir me chercher; commençons.

MARCELINE.

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon. (*Elle entre dans le pavillon où est entrée Fanchette.*)

SCÈNE V.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *haut.*

Madame tremble! est-ce qu'elle auroit froid?

LA COMTESSE, *haut.*

La soirée est humide, je vais me retirer.

SUZANNE, *haut.*

Si madame n'avoit pas besoin de moi, je prendrois l'air un moment sous ces arbres.

LA COMTESSE, *haut.*

C'est le serein que tu prendras.

SUZANNE, *haut.*

J'y suis toute faite.

FIGARO, *à part.*

Ah! oui, le serein!

(*Suzanne se retire près de la coulisse, du côté opposé à Figaro.*)

SCÈNE VI.

FIGARO, CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

(Figaro et Suzanne retirés de chaque côté sur le devant.)

CHÉRUBIN, *en habit d'officier, arrive en chantant gaîment la reprise de l'air de la romance.*

La, la, la, etc.

J'avois une marraine
Que toujours adorai.

LA COMTESSE, *à part.*

Le petit page!

CHÉRUBIN, *s'arrêtant.*

On se promène ici; gagnons vite mon asile, où la petite Fanchette.... C'est une femme!

LA COMTESSE, *écoutant.*

Ah! grands dieux!

CHÉRUBIN *se baisse, en regardant de loin.*

Me trompé-je? à cette coiffure en plumes, qui se dessine au loin dans le crépuscule, il me semble que c'est Suzon.

LA COMTESSE, *à part.*

Si le comte arrivoit!...

(*Le comte paroît dans le fond.*)

CHÉRUBIN *s'approche et prend la main de la comtesse, qui se défend.*

Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Suzanne : eh! pourrois-je m'y méprendre à la douceur de cette main, à ce petit tremblement qui l'a saisie, surtout au battement de mon cœur! (*Il veut y appuyer le dos de la main de la comtesse; elle la retire.*)

LA COMTESSE, *bas.*

Allez-vous-en.

CHÉRUBIN.

Si la compassion t'avoit conduite exprès dans cet endroit du parc, où je suis caché depuis tantôt?

LA COMTESSE.

Figaro va venir.

LE COMTE, *s'avançant, dit à part.*

N'est-ce pas Suzanne que j'aperçois?

CHÉRUBIN, *à la comtesse.*

Je ne crains point du tout Figaro, car ce n'est pas lui que tu attends.

LA COMTESSE.

Qui donc?

LE COMTE, *à part.*

Elle est avec quelqu'un.

CHÉRUBIN.

C'est monseigneur, friponne, qui t'a demandé ce rendez-vous ce matin, quand j'étois derrière le fauteuil.

LE COMTE, *à part, avec fureur.*

C'est encore le page infernal!

FIGARO, *à part.*

On dit qu'il ne faut pas écouter!

SUZANNE, *à part.*

Petit bavard!

LA COMTESSE, *au page.*

Obligez-moi de vous retirer.

CHÉRUBIN.

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon obéissance.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Vous prétendez...

CHÉRUBIN, *avec feu.*

D'abord vingt baisers pour ton compte, et puis cent pour ta belle maîtresse.

LA COMTESSE.

Vous oseriez?

CHÉRUBIN.

Oh! que oui, j'oserai; tu prends sa place auprès de monseigneur, moi celle du comte auprès de toi : le plus attrapé, c'est Figaro.

FIGARO, *à part.*

Ce brigandeau!

SUZANNE, *à part.*

Hardi comme un page.

(*Chérubin veut embrasser la comtesse; le comte se met entre deux et reçoit le baiser.*)

LA COMTESSE, *se retirant.*

Ah! ciel!

FIGARO, *à part, entendant le baiser.*

J'épousois une jolie mignonne! (*Il écoute.*)

CHÉRUBIN, *tâtant les habits du comte.*

(*A part.*) C'est monseigneur. (*Il s'enfuit dans le pavillon où sont entrées Fanchette et Marceline.*)

SCÈNE VII.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO, *s'approchant.*

Je vais...

LE COMTE, *croyant parler au page.*

Puisque vous ne redoublez pas le baiser.....(*Il croit lui donner un soufflet.*)

FIGARO, *qui est à portée, le reçoit.*

Ah!

LE COMTE.

... Voilà toujours le premier payé.

FIGARO, *à part, s'éloigne en se frottant la joue.*

Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE, *riant tout haut, de l'autre côté.*

Ah! ah! ah! ah!

LE COMTE, *à la comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

Entend-t-on quelque chose à ce page! il reçoit le plus rude soufflet, et s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO, *à part.*

S'il s'affligeait de celui-ci!

LE COMTE.

Comment! je ne pourrai faire un pas... (*A la comtesse.*) Mais laissons cette bizarrerie, elle empoisonneroit le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE, *imitant le parler de Suzanne.*

L'espériez-vous?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet! (*Il lui prend la main.*) Tu trembles?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'est pas pour te priver du baiser, que je l'ai pris. (*Il la baise au front.*)

LA COMTESSE.

Des libertés.

FIGARO, *à part.*

Coquine!

SUZANNE, *à part.*

Charmante!

LE COMTE, *prenant la main de sa femme.*

Mais quelle peau fine et douce, et qu'il s'en faut que la comtesse ait la main aussi belle!

LA COMTESSE, *à part.*

Oh! la prévention!

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme et rondelet, ces jolis doigts pleins de grâce et d'espiéglerie?

LA COMTESSE, *de la voix de Suzanne.*

Ainsi l'amour?...

LE COMTE.

L'amour... n'est que le roman du cœur : c'est le plaisir qui en est l'histoire; il m'amène à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup; mais trois ans d'union rendent l'hymen si respectable!

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle?

LE COMTE, *la caressant.*

Ce que je trouve en toi, ma beauté....

LA COMTESSE.

Mais dites donc.

LE COMTE.

..... Je ne sais : moins d'uniformité, peut-être; plus de piquant dans les manières; un je ne sais quoi, qui fait le charme; quelquefois un refus, que sais-je? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant : cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment! (quand elles nous aiment,) Et sont si complaisantes, et si constamment obligeantes,

et toujours, et sans relâche, qu'on est tout surpris, un beau soir, de trouver la satiété où l'on recherchoit le bonheur.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! quelle leçon!

LE COMTE.

En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles, c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession par celui de la variété.

LA COMTESSE, *piquée.*

Donc elles doivent tout?...

LE COMTE, *riant.*

Et l'homme rien? Changerons-nous la marche de la nature? Notre tâche, à nous, fut de les obtenir; la leur...

LA COMTESSE.

La leur?

LE COMTE.

Est de nous retenir : on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne sera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO, *à part.*

Ni moi.

SUZANNE, *à part.*

Ni moi.

LE COMTE, *prenant la main de sa femme.*

Il y a de l'écho ici; parlons plus bas. Tu n'as nul besoin d'y songer, toi que l'amour a faite et si vive et si jolie! avec un grain de caprice, tu seras la plus agaçante maîtresse! *(Il la baise au front.)* Ma Suzanne, un Castillan n'a que sa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus sur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais, comme la grâce que tu daignes y mettre est sans prix, j'y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE, *une révérence.*

Suzanne accepte tout.

FIGARO, *à part.*

On n'est pas plus coquine que cela.

SUZANNE, *à part.*

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE, *à part.*

Elle est intéressée; tant mieux.

LA COMTESSE, *regardant au fond.*

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce sont les apprêts de ta noce; entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons, pour les laisser passer?

LA COMTESSE.

Sans lumière?

LE COMTE, *l'entraînant doucement.*

A quoi bon? nous n'avons rien à lire.

FIGARO, *à part.*

Elle y va, ma foi! Je m'en doutois.

(*Il s'avance.*)

LE COMTE, *grossit sa voix en se retournant.*

Qui passe ici?

FIGARO, *en colère.*

Passer! on vient exprès.

LE COMTE, *bas, à la comtesse.*

C'est Figaro!.. (*Il s'enfuit.*)

LA COMTESSE.

Je vous suis.

(*Elle entre dans le pavillon à sa droite, pendant que le comte se perd dans le bois, au fond.*)

SCÈNE VIII.

FIGARO, SUZANNE, *dans l'obscurité.*

FIGARO *cherche à voir où vont le comte et la comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

Je n'entends plus rien; ils sont entrés; m'y voilà. (*D'un ton altéré.*) Vous autres époux maladroits, qui tenez des espions à gages, et tournez des mois entiers autour d'un soupçon sans l'asseoir, que ne m'imitez-vous? Dès le premier jour je suis ma femme, et je l'écoute; en un tour de main on est au fait : c'est charmant, plus de doutes; on sait à quoi s'en tenir. (*Marchant vivement.*) Heureusement que je ne m'en soucie guère, et que sa trahison ne me fait rien du tout. Je les tiens donc enfin.

SUZANNE, *qui s'est avancée doucement dans l'obscurité, à part.*

Tu vas payer tes beaux soupçons. (*Du ton de voix de la comtesse.*) Qui va là?

FIGARO, *extravagant.*

Qui va là? Celui qui voudroit de bon cœur que la peste eût étouffé en naissant...

SUZANNE, *du ton de la comtesse.*

Eh! mais, c'est Figaro!

FIGARO *regarde, et dit vivement :*

Madame la comtesse!

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *vite.*

Ah! madame, que le ciel vous amène à propos! Où croyez-vous qu'est monseigneur?

SUZANNE.

Que m'importe un ingrat? Dis-moi...

FIGARO, *plus vite.*

Et Suzanne mon épousée, où croyez-vous qu'elle soit?

SUZANNE.

Mais parlez bas.

FIGARO, *très vite.*

Cette Suzon qu'on croyoit si vertueuse, qui faisoit de la réservée! Ils sont enfermés là-dedans. Je vais appeler.

SUZANNE, *lui fermant la bouche avec sa main, oublie de déguiser sa voix.*

N'appelez pas.

FIGARO, *à part.*

Eh! c'est Suzon! God dam!

SUZANNE, *du ton de la comtesse.*

Vous paroissez inquiet.

FIGARO, *à part.*

Traîtresse, qui veut me surprendre!

SUZANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En sentez-vous le vif désir?

SUZANNE.

Je ne serois donc pas de mon sexe? Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, *confidemment.*

Madame, il n'y a personne ici de trop. Celui des femmes... les vaut tous.

SUZANNE, *à part.*

Comme je le soufflerois!

FIGARO, *à part.*

Il seroit bien gai qu'avant la noce!..

SUZANNE.

Mais qu'est-ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'assaisonne pas?

FIGARO.

Partout où vous n'en voyez point, croyez que le respect dissimule.

SUZANNE, *piquée.*

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi, mais vous ne le dites pas de bonne grâce.

notre faute à nous, si, voulant museler un renard, nous en attrapons deux?

FIGARO.

Qui donc prend l'autre?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO, *follement.*

Ah! Figaro, pends-toi; tu n'a pas deviné celui-là! — Sa femme! O douze ou quinze mille fois spirituelles femelles! — Ainsi les baisers de cette salle?...

SUZANNE.

Ont été donnés à madame.

FIGARO.

Et celui du page?

SUZANNE, *riant.*

A monsieur.

FIGARO.

Et tantôt, derrière le fauteuil?

SUZANNE.

A personne.

FIGARO.

En êtes-vous sûre?

SUZANNE, *riant.*

Il pleut des soufflets, Figaro.

FIGARO, *lui baisant la main.*

Ce sont des bijoux que les tiens. Mais celui du comte étoit de bonne guerre.

SUZANNE.

Allons, superbe! humilie-toi.

FIGARO, *faisant tout ce qu'il annonce.*

Cela est juste; à genoux, bien courbé, prosterné, ventre à terre.

SUZANNE, *en riant.*

Ah! ce pauvre comte! quelle peine il s'est donnée...

FIGARO, *se relevant sur ses genoux.*

... Pour faire la conquête de sa femme!

SCÈNE IX.

LE COMTE *entre par le fond du théâtre, et va droit au pavillon à sa droite;* FIGARO, SUZANNE.

LE COMTE, *à lui-même.*

Je la cherche en vain dans le bois; elle est peut-être entrée ici.

SUZANNE, *à Figaro, parlant bas.*

C'est lui.

LE COMTE, *ouvrant le pavillon.*

Suzon, es-tu là-dedans?

FIGARO, *bas.*

Il la cherche, et moi je croyois....

SUZANNE, *bas.*

Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO.

Achevons-le, veux-tu? (*Il lui baise la main.*)

LE COMTE, *se retournant.*

Un homme aux pieds de la comtesse!... Ah! je suis sans armes. (*Il s'avance.*)

FIGARO, *se relevant tout-à-fait, en déguisant sa voix.*

Pardon, madame, si je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire étoit destiné pour la noce.

LE COMTE, *à part.*

C'est l'homme du cabinet de ce matin. (*Il se frappe le front.*)

FIGARO, *continuant.*

Mais il ne sera pas dit qu'un obstacle aussi sot aura retardé nos plaisirs.

LE COMTE, *à part.*

Massacre! mort! enfer!

FIGARO, *la conduisant au cabinet.*

(*Bas.*) Il jure. (*Haut.*) Pressons-nous donc, madame, et réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai sauté par la fenêtre.

LE COMTE, *à part.*

Ah! tout se découvre enfin.

SUZANNE, *près du pavillon, à sa gauche.*

Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi. (*Il la baise au front.*)

LE COMTE, *s'écriant.*

Vengeance!

(*Suzanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanchette, Marceline et Chérubin.*)

SCÈNE X.

LE COMTE, FIGARO.

(Le comte saisit le bras de Figaro.)

FIGARO, *jouant la frayeur excessive.*

C'est mon maître !

LE COMTE, *le reconnoissant.*

Ah ! scélérat, c'est toi ! Holà ! quelqu'un, quelqu'un !

SCÈNE XI.

PÉDRILLE, LE COMTE, FIGARO.

PÉDRILLE, *botté.*

Monseigneur, je vous trouve enfin.

LE COMTE.

Bon ! c'est Pédrille. Es-tu tout seul ?

PÉDRILLE.

Arrivant de Séville, à étripe cheval.

LE COMTE.

Approche-toi de moi, et crie bien fort.

PÉDRILLE, *criant à tue tête.*

Pas plus de page que sur ma main. Voilà le paquet.

LE COMTE, *le repoussant.*

Eh ! l'animal.

PÉDRILLE.

Monseigneur me dit de crier.

LE COMTE, *tenant toujours Figaro.*

Pour appeler. — Holà ! quelqu'un ! si l'on m'entend, accourez tous.

PÉDRILLE.

Figaro et moi, nous voilà deux; que peut-il donc vous arriver?

SCÈNE XII.

LE COMTE, FIGARO, PÉDRILLE, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL, *toute la noce accourt avec des flambeaux.*

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu vois qu'à ton premier signal...

LE COMTE, *montrant le pavillon à sa gauche.*

Pédrille, empare-toi de cette porte. (*Pédrille y va.*)

BAZILE, *bas, à Figaro.*

Tu l'as surpris avec Suzanne?

LE COMTE, *montrant Figaro.*

Et vous, tous mes vassaux, entourez-moi cet homme, et m'en répondez sur la vie.

BAZILE.

Ah! ah!

LE COMTE, *furieux.*

Taisez-vous donc. (*A Figaro, d'un ton glacé.*) Mon cavalier, répondez-vous à mes questions?

FIGARO, *froidement.*

Eh! qui pourroit m'en exempter, monseigneur? Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE, *se contenant.*

Hors à moi-même!

ANTONIO.

C'est ça parler.

LE COMTE, *reprenant sa colère.*

Non, si quelque chose pouvoit augmenter ma fureur, ce seroit l'air calme qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE, *hors de lui.*

O rage! (*Se contenant.*) Homme de bien, qui feignez d'ignorer! nous ferez-vous au moins la faveur de nous dire quelle est la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon?

FIGARO, *montrant l'autre avec malice.*

Dans celui-là?

LE COMTE, *vite.*

Dans celui-ci.

FIGARO, *froidement.*

C'est différent. Une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulières.

BAZILE, *étonné.*

Ah! ah!

LE COMTE, *vite.*

Vous l'entendez, messieurs?

BARTHOLO, *étonné.*

Nous l'entendons.

LE COMTE, *à Figaro.*

Et cette jeune personne a-t-elle un autre engagement que vous sachiez?

FIGARO, *froidement.*

Je sais qu'un grand seigneur s'en est occupé quelque temps : mais, soit qu'il l'ait négligée, ou que je lui plaise mieux qu'un plus aimable, elle me donne aujourd'hui la préférence.

LE COMTE, *vivement.*

La préf.... (*Se contenant.*) Au moins il est naïf ; car ce qu'il avoue, messieurs, je l'ai ouï, je vous jure, de la bouche même de sa complice.

BRID'OISON, *stupéfait.*

Sa-a complice!

LE COMTE, *avec fureur.*

Or, quand le déshonneur est public, il faut que la vengeance le soit aussi.

(*Il entre dans le pavillon.*)

SCÈNE XIII.

PÉDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL.

ANTONIO.

C'est juste.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qui-i donc a pris la femme de l'autre?

FIGARO, *en riant.*

Aucun n'a eu cette joie-là.

SCÈNE XIV.

PÉDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL, LE COMTE, CHÉRUBIN.

LE COMTE, *parlant dans le pavillon, et attirant quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Tous vos efforts sont inutiles; vous êtes perdue, madame; et votre heure est bien arrivée. (*Il sort sans regarder.*) Quel bonheur qu'aucun gage d'une union aussi détestée!..

FIGARO, *s'écriant :*

Chérubin!

LE COMTE.

Mon page?

BAZILE.

Ah! ah!

LE COMTE, *bas de lui, à part.*

Et toujours le page endiablé! (*A Chérubin.*) Que faisiez-vous dans ce salon?

CHÉRUBIN, *timidement.*

Je me cachois, comme vous l'avez ordonné.

PÉDRILLE.

Bien la peine de crever un cheval!

LE COMTE.

Entres-y toi, Antonio; conduis devant son juge l'infâme qui m'a déshonoré.

BRID'OISON.

C'est madame que vous y-y cherchez?

ANTONIO.

L'y a, parguenne, une bonne providence; vous en avez tant fait dans le pays...

LE COMTE, *furieux.*

Entre donc.

(*Antonio entre.*)

SCÈNE XV.

PÉDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, GRIPE-SOLEIL, LE COMTE, CHÉRUBIN.

LE COMTE.

Vous allez voir, messieurs, que le page n'y étoit pas seul.

CHÉRUBIN, *timidement.*

Mon sort eût été trop cruel, si quelqu'âme sensible n'en eût adouci l'amertume.

SCÈNE XVI.

PÉDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, GRIPE-SOLEIL, LE COMTE, CHÉRUBIN, ANTONIO, FANCHETTE.

ANTONIO, *attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Allons, madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

FIGARO, *s'écriant :*

La petite cousine !

BAZILE.

Ah ! ah !

LE COMTE.

Fanchette !

ANTONIO *se retourne et s'écrie :*

Ah ! palsembleu ! monseigneur, il est gaillard de me choisir, pour montrer à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce train-là !

LE COMTE, *outré.*

Qui la savoit là-dedans ? (*Il veut rentrer.*)

BARTHOLO, *au-devant.*

Permettez, monsieur le comte, ceci n'est pas plus clair. Je suis de sang froid, moi. (*Il entre.*)

BRID'OISON.

Voilà une affaire au-aussi trop embrouillée.

SCÈNE XVII.

PÉDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, GRIPE-SOLEIL, LE COMTE, CHÉRUBIN, ANTONIO, FANCHETTE, MARCELINE.

BARTHOLO, *parlant en dedans, et sortant.*

Ne craignez rien, madame, il ne vous sera fait aucun mal. J'en réponds. (*Il se retourne et s'écrie :*) Marceline !..

BAZILE.

Ah ! ah !

FIGARO, *riant.*

Eh! quelle folie! ma mère en est?

ANTONIO.

A qui pis fera.

LE COMTE, *outré.*

Que m'importe à moi? La comtesse...

SCÈNE XVIII.

PÉDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, GRIPE-SOLEIL, LE COMTE, CHÉRUBIN, ANTONIO, FANCHETTE, MARCELINE, SUZANNE, *son éventail sur le visage.*

LE COMTE.

... Ah! la voici qui sort. (*Il la prend violemment par le bras.*) Que croyez-vous, messieurs, que mérite une odieuse... (*Suzanne se jette à genoux la tête baissée.*) Non, non. (*Figaro se jette à genoux de l'autre côté.*)... (*Plus fort.*) Non, non. (*Marceline se jette à genoux devant lui.*)... (*Plus fort.*) Non, non. (*Tous se mettent à genoux, excepté Brid'oison.*).... (*Hors de lui.*) Y fussiez-vous un cent!

SCÈNE XIX.

PÉDRILLE, FIGARO, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, GRIPE-SOLEIL, LE COMTE, CHÉRUBIN, ANTONIO, FANCHETTE, MARCELINE, SUZANNE, LA COMTESSE, *sortant de l'autre pavillon.*

LA COMTESSE, *se jetant à genoux.*

Au moins, je ferai nombre.

LE COMTE, *regardant la comtesse et Suzanne.*

Ah! qu'est-ce que je vois?

BRID'OISON, *riant.*

Et, pardi! c'est madame.

LE COMTE, *voulant relever la comtesse.*

Quoi! c'étoit vous, comtesse? (*D'un ton suppliant.*) Il n'y a qu'un pardon généreux....

LA COMTESSE, *en riant.*

Vous diriez *non, non*, à ma place; et moi, pour la troisième fois d'aujourd'hui, je l'accorde sans condition. (*Elle se relève.*)

SUZANNE, *se relevant.*

Moi aussi.

MARCELINE, *se relevant.*

Moi aussi.

FIGARO, *se relevant.*

Moi aussi: il y a de l'écho ici. (*Tous se relèvent.*)

LE COMTE.

De l'écho! J'ai voulu ruser avec eux; ils m'ont traité comme un enfant.

LA COMTESSE, *en riant.*

Ne le regrettez pas, monsieur le comte.

FIGARO, *s'essuyant les genoux avec son chapeau.*

Une petite journée comme celle-ci forme bien un ambassadeur.

LE COMTE, *à Suzanne.*

Ce billet fermé d'une épingle...

SUZANNE.

C'est madame qui l'avoit dicté.

LE COMTE.

La réponse lui est bien due. (*Il baise la main de la comtesse.*)

LA COMTESSE.

Chacun aura ce qui lui appartient. (*Elle donne la bourse à Figaro et le diamant à Suzanne.*)

SUZANNE, *à Figaro.*

Encore une dot.

FIGARO, *frappant la bourse dans sa main.*

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher.

SUZANNE.

Comme notre mariage.

GRIPE-SOLEIL.

Et la jarretière de la mariée, l'aurons-je?

LA COMTESSE, *arrachant le ruban qu'elle a tant gardé dans son sein, et le jetant à terre.*

La jarretière? elle étoit avec ses habits; la voilà. (*Les garçons de la noce veulent la ramasser.*)

CHÉRUBIN, *plus alerte, court la prendre, et dit:*

Que celui qui la veut vienne me la disputer.

LE COMTE, *en riant, au page.*

Pour un monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain soufflet de tantôt?

CHÉRUBIN *recule, en tirant à moitié son épée.*

A moi, mon colonel?

FIGARO, *avec une colère comique.*

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands font justice!

LE COMTE, *riant.*

C'est sur sa joue? Ah! ah! qu'en dites-vous donc, ma chère comtesse?

LA COMTESSE, *absorbée, revient à elle, et dit avec sensibilité :*

Ah! oui, cher comte, et pour la vie, sans distraction, je vous jure...

LE COMTE, *frappant sur l'épaule du juge.*

Et vous, don Brid'oison, votre avis maintenant?

BRID'OISON.

Su-ur tout ce que je vois, monsieur le comte? Ma-a foi, pour moi, je-e ne sais que vous dire; voilà ma façon de penser.

TOUS ENSEMBLE.

Bien jugé.

FIGARO.

J'étois pauvre, on me méprisoit. J'ai montré quelque esprit, la haine est accourue. Une jolie femme et de la fortune...

BARTHOLO, *en riant.*

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Est-il possible?

BARTHOLO.

Je les connois.

FIGARO, *saluant tous les spectateurs.*

Ma femme et mon bien mis à part, tous me feront honneur et plaisir.

(*On joue la ritournelle du vaudeville.*)

VAUDEVILLE.

BAZILE.

PREMIER COUPLET.

Triple dot, femme superbe,
Que de biens pour un époux!
D'un seigneur, d'un page imberbe,
Quelque sot seroit jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe,
L'homme adroit fait son parti.

FIGARO.

Je le sais.... (*Il chante.*)

Gaudeant bene nati.

BAZILE.

Non.... (*Il chante.*)

Gaudeat bene nanti.

SUZANNE.

DEUXIÈME COUPLET.

Qu'un mari sa foi trahisse,
Il s'en vante, et chacun rit;

Que sa femme ait un caprice,
S'il l'apeuse, on la punit.
De cette absurde injustice
Faut-il dire le pourquoi ?
Les plus forts ont fait la loi. (*Bis.*)

FIGARO.

TROISIÈME COUPLET.

Jean Jeannot, jaloux risible,
Veut unir femme et repos ;
Il achète un chien terrible,
Et le lâche en son enclos.
La nuit, quel vacarme horrible !
Le chien court, tout est mordu,
Hors l'amant qui l'a vendu. (*Bis.*)

LA COMTESSE.

QUATRIÈME COUPLET.

Telle est fière et répond d'elle,
Qui n'aime plus son mari ;
Telle autre, presque infidèle,
Jure de n'aimer que lui.
La moins folle, hélas ! est celle
Qui se veille en son lien,
Sans oser jurer de rien. (*Bis.*)

LE COMTE.

CINQUIÈME COUPLET.

D'une femme de province
A qui ses devoirs sont chers,
Le succès est assez mince ;
Vive la femme aux bons airs !

Semblable à l'écu du prince,
Sous le coin d'un seul époux,
Elle sert au bien de tous. (*Bis.*)

MARCELINE.

SIXIÈME COUPLET.

Chacun sait la tendre mère
Dont il a reçu le jour;
Tout le reste est un mystère,
C'est le secret de l'amour.

FIGARO, *continuant l'air.*

Ce secret met en lumière
Comment le fils d'un butor
Vaut souvent son pesant d'or. (*Bis.*)

SEPTIÈME COUPLET.

Par le sort de la naissance,
L'un est roi, l'autre est berger;
Le hasard fit leur distance,
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encense,
Le trépas brise l'autel,
Et Voltaire est immortel. (*Bis.*)

CHÉRUBIN.

HUITIÈME COUPLET.

Sexe aimé, sexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours,
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre est votre image;

Tel paroît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner. (*Bis.*)

SUZANNE.

NEUVIÈME COUPLET.

Si ce gai, ce fol ouvrage
Renfermoit quelque leçon,
En faveur du badinage,
Faites grâce à la raison.
Ainsi la nature sage
Nous conduit dans nos désirs
A son but par les plaisirs. (*Bis.*)

BRID'OISON.

DIXIÈME COUPLET.

Or, messieurs, la co-omédie
Que l'on juge en ce-et instant,
Sauf erreur nous peint-eint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peste, il crie,
Il s'agite en cent fa-açons;
Tout finit par des chansons. (*Bis.*)

Ballet général.

FIN DU MARIAGE DE FIGARO.

AUGUSTE

ET THÉODORE,

OU

LES DEUX PAGES,

COMÉDIE,

PAR DEZÈDE.

Représentée, pour la première fois, le 27 mars 1789.

NOTICE

SUR DEZÈDE.

On prétend que ce nom cache celui d'un seigneur allemand retiré en France, à qui l'on doit la musique de plusieurs jolis opéras joués au théâtre Italien, tels que Blaise et Babet, Alexis et Justine, etc. Nous n'essaierons pas à lever le voile, et, nous bornant à parler, comme nous l'avons toujours fait, de ce qui est relatif au Théâtre François, nous dirons que Dezède y fit jouer, le 27 mars 1789, une jolie comédie historique en deux actes, en prose, intitulée Auguste et Théodore, ou Les deux Pages. Cette pièce eut le plus grand succès pendant trente représentations. Le jeu de tous les acteurs y contribua beaucoup, surtout celui de Fleury, qui produisoit l'illusion la plus complète dans le personnage du grand Frédéric. Le frère de ce monarque, le prince Henri de Prusse, assistant à la première représentation de cet ou-

vrage, fut si frappé du jeu de l'acteur, qu'il lui envoya le lendemain une tabatière fort riche, ornée du portrait du roi qu'il avoit si bien représenté.

Dezède mourut à Paris en 1792.

COSTUMES.

Le Roi. Habit bleu, boutons blancs aux deux côtés; collet, parements et doublure écarlate, l'habit boutonné jusqu'en bas; veste jaune, culotte noire; bottes tirées par-dessus les genoux; éperons d'or, épée de cuivre avec une dragonne noire et argent, passant au travers des plis de l'habit; écharpe noire et argent par-dessus l'habit; aiguillette d'argent; la broderie de l'ordre, grand chapeau à plumet blanc, avec une cocarde noire et une gance richement brodée; cravate noire, coiffure très négligée, queue longue et mince; canne à bec à Corbin, grande boîte d'or à tabac et de forme carrée; gants à la cuirassière.

Auguste. Au premier acte, en petite redingotte bleue, veste blanche, culotte jaune, bottes et éperons, les cheveux en désordre, chapeau galonné en or. Au second acte, habit écarlate, larges galons d'or festonnés sur toutes les tailles; parements et veste de velours bleu galonnés de même, culotte noire, col de velours noir, queue longue.

Théodore est vêtu de même; il arrive au premier acte tout habillé.

Les quatre Pages de la suite du roi ont le petit habit avec un petit galon uni et rien sur les tailles.

La mère de Caroline, en robe grise, au premier acte, et au second de même, mais un peu parée.

CAROLINE, au premier acte en robe grise, et au second en robe blanche.

L'HÔTE, d'abord en robe-de-chambre avec un bonnet de velours noir sur la tête, ensuite un habit d'une couleur foncée; boutons d'or jusqu'en bas, grands parements, grandes manchettes, perruque à bourse avec des rubans noirs qui viennent tomber sur le jabot; veste riche et culotte noire.

L'HÔTESSE, corset de soie gros vert, jupon de soie coquelicot, bordé d'une dentelle en or, le corset lacé avec une chaîne d'or; bonnet d'une étoffe d'or.

LA BONNE, robe d'étamine brune, lacée avec un ruban blanc, un bonnet noir.

LES QUATRE GARÇONS. L'ALLEMAND; veste de drap brun, perruque ronde et un tablier vert.

L'ANGLOIS, gilet rouge, culotte de peau, nouée sous les genoux avec des rubans, cheveux coupés.

L'ITALIEN, habit bleu, court et étroit, avec un petit galon usé; veste et culotte de couleurs tranchantes, coiffure ridicule.

LE GASCON, frac et gilet élégant, culotte jaune, coiffure et chaussure soignées.

Ces trois garçons étrangers, en paroissant la seconde fois, ont chacun une serviette à la main.

SUITE DU ROI.

Des Officiers, habit bleu de roi à grands brandebourgs d'argent; doublure, collet, parements écarlate; veste et culotte jaune, guêtres blanches, l'écharpe sur la veste.

D'autres officiers, habit écarlate, boutons d'argent aux deux côtés; parements, veste et collet bleu de roi; culotte-pantalon de peau, grandes bottes, éperons, l'habit boutonné et l'écharpe par dessus; aiguillette d'argent.

D'autres officiers, buffle galonné d'or; parements et collet rouge; culotte-pantalon de peau; grandes bottes, éperons, aiguillette d'or, l'écharpe sur le buffle et grand sabre.

D'autres officiers, buffle galonné en argent, parements et collet rouge; culotte-pantalon de peau, grandes bottes, éperons; aiguillette d'argent, l'écharpe sur le buffle, et grand sabre.

PERSONNAGES.

Le Roi.

Auguste, }
Théodore, } pages de la chambre.

La Mère d'Auguste.

Caroline, sa fille et sœur d'Auguste.

Lisbeth, gouvernante de Caroline.

Monsieur Phlips, maître d'hôtellerie.

Madame Phlips, sa femme.

Un Garçon Allemand.

Un Garçon François.

Un Garçon Anglois

Un Garçon Italien.

Un Cocher.

Un Cuisinier.

Suite du roi.

La scène est en Allemagne.

LES DEUX PAGES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon honnête avec une grande porte dans le fond, et une porte ordinaire de chaque côté, adossée à la coulisse; à la troisième on voit de chaque côté une croisée. Sur la droite des acteurs est une grande pendule à l'antique, et sur la gauche un grand bureau et un grand fauteuil auprès: sur le bureau sont deux livres de comptoir, une sonnette et une écritoire.

SCÈNE I.

L'HÔTE, *seul.*

(*Il entre par la porte à gauche des acteurs, et il est en robe de chambre avec un bonnet de velours sur la tête.*)

Levé avant tout le monde, couché le dernier, soins, activité, vigilance, exactitude et probité, voilà les moyens dont se sont servis mes bons

aïeux, et que j'emploie moi-même pour conduire ma maison. On doit toujours chercher à se distinguer dans son état, et puisqu'il faut jouer un rôle ici bas, je préfère celui de bon-homme à tous les autres. Je suis d'un caractère facile, je ne rançonne ni ne poursuis jamais personne. Je plains ceux qui sont dans l'impossibilité de me payer, et quand je trouve une bonne occasion de rendre service, je la saisis. Il n'y a pas de plus grand plaisir pour moi. Aussi tout me réussit, tout me profite. Ce qui ruineroit un autre, m'enrichit, moi. En vérité, je ne sais pas comment cela se fait; mais je gagne plus d'argent à moi seul que tous mes voisins ensemble : il est vrai que mon hôtel et moi nous sommes connus, je crois, dans le monde entier. Tous les étrangers viennent loger ici de préférence. Princes, ducs, gens de qualité, prélats, tous les ordres de citoyens me font l'honneur de descendre chez M. Phlips, à l'hôtel des Quatre-Nations. (*Il s'assied près du bureau, sonne et appelle.*) L'Allemand! l'Anglois! Romain! Parisien! (*Les quatre garçons entrent et se placent sur une ligne.*)

SCÈNE II.

L'HOTE, LES QUATRE GARÇONS.

L'HÔTE, *au garçon allemand.*

ERNEST!

ERNEST.

Monsieur?

L'HÔTE.

Avez-vous fait partir les trois garçons que j'ai renvoyés hier?

ERNEST.

Ils vont partir à l'instant. Ils ont bien du regret de quitter votre maison.

L'HÔTE.

C'est leur faute.

ERNEST.

Ils espèrent qu'un si bon maître voudra bien leur donner des certificats.

L'HÔTE.

Des certificats! Dans ce pays-ci, on n'en donne point aux mauvais sujets. Deux florins à chacun, et que je n'en entende plus parler.

(*Le garçon allemand sort.*)

SCÈNE III.

L'HÔTE, LES TROIS GARÇONS.

L'HÔTE, *au garçon anglois.*

Comment vous nommez-vous?

LE GARÇON ANGLOIS.

Jon's.

L'HÔTE, *au garçon italien.*

Et vous?

LE GARÇON ITALIEN.

Carlo.

L'HÔTE, *au garçon françois.*

Et vous?

LE GARÇON FRANÇOIS.

La France.

L'HÔTE.

Jon's, Carlo et la France, écoutez. Savez-vous pourquoi les autres ont été mis à la porte?

LES TROIS GARÇONS, *chacun dans son jargon.*

Non, monsieur.

L'HÔTE.

Je vais vous l'apprendre. L'Anglois étoit insolent, méprisant tout ce qui n'est pas de sa nation, et toujours tout prêt à faire le coup de poing avec le premier qu'il rencontroit sur son chemin.

LE GARÇON ANGLOIS, *dans son jargon.*

Il avoit tort.

L'HÔTE.

L'Italien étoit faux, hypocrite et vindicatif, d'ailleurs très suspect du côté de la fidélité.

LE GARÇON ITALIEN, *dans son jargon.*

Monsieur, je vous prouverai qu'il y a des gens dans mon pays qui n'ont pas ces défauts-là.

L'HÔTE.

Et vous ferez bien. Le François quel dommage! il étoit doux, prévenant, gai, vif, bon garçon; mais libertin..... Toutes mes servantes en devenoient folles. Il les trompoit toutes, et elles l'en aimoient encore davantage. Que cela vous serve de leçon.

LE GARÇON FRANÇOIS, *avec l'accent gascon.*

J'en profiterai.

SCÈNE IV.

L'HÔTE, LES QUATRE GARÇONS.

LE GARÇON ALLEMAND.

Monsieur, la maison se remplit de monde. Les étrangers arrivent de toutes parts pour la revue. Voulez-vous bien donner vos ordres?

L'HÔTE.

Attention. Je me sers de quatre garçons différents pour la commodité et le service des personnes qui viennent loger chez moi. Soyez polis, discrets, empressés, et fidèles surtout. Point de conduite, point d'estime; point de travail, point de salaire : vous serez bien payés, bien nourris, mais je veux être servi de même. Allez, courez, rendez-vous à votre devoir, montrez partout le même zèle, ayez pour tout le monde les mêmes attentions; il faut que chacun dise en partant : on est très bien ici, je reviendrai, je suis content, je reviendrai, je reviendrai à l'hôtel des Quatre-Nations.

LE GARÇON ANGLOIS, *dans son jargon.*

Quand on a servi en Angleterre, on peut se présenter partout hardiment, je vous assure.

(*Il sort.*)

LE GARÇON ITALIEN, *dans son jargon.*

Nous autres, nous cherchons à deviner ce que l'on peut désirer, et notre souplesse nous fait toujours réussir.

(*Il sort.*)

LE GARÇON FRANÇOIS, *gascon.*

Pour moi, monsieur, je ne me vante pas, mais je tâcherai par mon service d'être agréable à tout le monde.

(*Il sort.*)

L'HÔTE.

Fidèle Allemand, je n'ai pas besoin de te recommander...

LE GARÇON ALLEMAND.

Vous me connoissez, monsieur; sans faire beaucoup de bruit, je fais tout doucement mon devoir.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

L'HÔTE, L'HÔTESSE.

(L'hôtesse entre par la même porte que son mari. Elle est toute habillée.)

L'HÔTESSE, *gaîment.*

Bien! fort bien!... Voilà ce qu'on appelle un maître de maison.

L'HÔTE, *toujours d'un air grave.*

Je m'en flatte. Bonjour, ma femme. (*Il lui tend la main.*)

L'HÔTESSE.

Bonjour, bonjour, mon mari.

L'HÔTE.

Te voilà, comme de coutume, toujours vive, toujours gaie.

L'HÔTESSE, *l'interrompant.*

Et toujours bien éveillée.

L'HÔTE.

On m'en fait compliment. Venez m'embrasser.

L'HÔTESSE.

De tout mon cœur.

L'HÔTE, *d'un air un peu goguenard.*

Entre nous, je crois que vous êtes bien aise d'être ma femme.

L'HÔTESSE.

Entre nous, je ne dis pas non.

L'HÔTE.

Je m'en doutois.

L'HÔTESSE.

Mais, c'est tout simple; notre fortune est honnête, et nos humeurs ne s'accommodent pas mal. Vous, mon ami, vous êtes un brave homme; moi, je suis une bonne femme; tu fais tout ce que je veux; cela fait que je n'ai jamais d'humeur; tu ne me laisses jamais manquer de rien, cela m'empêche d'avoir des fantaisies; tu me reproches par-ci par-là d'être un peu coquette; moi, je te permets d'être un peu jaloux; aussi qu'est-ce que nos petites brouilleries? presque rien. On se boude un moment, on se querelle une minute; eh bien! tant mieux; on meurt d'envie de faire la paix. On se rapproche, on s'explique, on se raccommode, et un raccommodement, c'est toujours une fort bonne chose.

L'HÔTE.

Ah! ah! ah! ah! la voilà bien. Toujours le petit mot pour rire. Madame Phlips, en vérité, plus je vous connois, plus je trouve que j'ai bien fait de vous avoir épousée.

L'HÔTESSE.

Mon ami, vous êtes fort galant.

L'HÔTE.

Point du tout; mais j'ai réfléchi, et je suis bien certain, malgré les railleurs...

L'HÔTESSE.

Quoi donc?

L'HÔTE.

Rien.

L'HÔTESSE.

Que voulez-vous dire?

L'HÔTE.

Suffit.

L'HÔTESSE.

Expliquez-vous.

L'HÔTE.

Une autre fois.

L'HÔTESSE.

A l'instant, je le veux.

L'HÔTE.

Ah!

L'HÔTESSE.

Eh bien?

L'HÔTE.

Eh bien! vous n'avez pas encore vingt-deux ans.

L'HÔTESSE.

Tant mieux pour vous.

L'HÔTE.

On m'en fait un compliment, mais... Tout le monde vous trouve si jolie.

L'HÔTESSE.

Tant mieux pour moi.

L'HÔTE.

Assurément; mais...

L'HÔTESSE.

Mais.

L'HÔTE.

Bien des gens m'ont trouvé hardi, moi.

L'HÔTESSE.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

L'HÔTE.

Les uns croyoient; d'autres prétendoient : enfin, mon cœur, que veux-tu que je te dise?

L'HÔTESSE.

Ce sont des envieux, des jaloux qui t'en veulent, parce que je t'ai donné la préférence. Écoute, mon ami, sois doux, complaisant, ne me contrarie jamais, et aime-moi toujours de même, je te promets...

L'HÔTE, *l'interrompant.*

Ma chère amie, je te promets tout ce que tu voudras.

L'HÔTESSE.

Et tu seras heureux. D'ailleurs, tu sais bien que dans notre famille nous n'aimons que nos maris.

L'HÔTE.

C'est cela qui m'a décidé.

L'HÔTESSE.

Eh bien! sois donc tranquille. A l'égard de ces messieurs qui tournent la tête à toutes nos femmes, on sait ce que c'est. J'avois une amie qui les connoissoit bien, et voici ce qu'elle chantoit toute la journée.

AIR.

AIMERA
Qui voudra
Les hommes;
C'est notre faute, si nous sommes
Esclaves de ces messieurs-là.
Sans affecter un air sévère,
A leur joug on peut se soustraire;
Et le bon moyen, le voilà.
Pour nous plaire,
Vous les voyez
Insinuants,
Complaisants,
Tremblants,
Rampants,
Entreprenants,
Humiliés:
Dans cet état il faut qu'ils viennent
A nos pieds;
Et quand ils y sont { qu'ils s'y tiennent, / que ces messieurs s'y tiennent.

L'HÔTE IX.

Charmante, charmante!
veille, et cette bonne amie avoit GUSTE.

L'HÔTESSE.

Et moi, je pense tout comme elle. ...x tout défaits.
...us qui êtes

SCÈNE VI.

L'HÔTE, L'HÔTESSE, LES QUATRE GARÇONS, *l'un après l'autre*; UN COCHER.

LE GARÇON ALLEMAND.

Monsieur, on demande le menu.

L'HÔTE.

Je vais m'en occuper.

(Le garçon allemand sort.)

LE GARÇON ITALIEN.

Monsieur, on demande les papiers publics.

L'HÔTE.

Ils ne sont pas encore arrivés.

(Le garçon italien sort.)

LE GARÇON ANGLOIS.

Monsieur, mylord veut payer.

L'HÔTE.

J'y vais.

(Le garçon anglois sort.)

LE GARÇON FRANÇOIS.

Monsieur, monsieur le chevalier voudroit vous parler.

L'HÔTE.

Va-t-il aussi me payer?

C' LE GASCON FRANÇOIS, *en sortant.*

Je ne crois pas, mais il donne le bon jour à ma-

dame.

LE COCHER.

Monsieur, il faut un chariot, deux calèches, et *six chevaux* de selle.

L'HÔTE.

Allons, allons, j'y cours; je suis à tout le monde, qu'on ne fasse rien sans moi. Je vais mettre ma perruque.

SCÈNE VII.

L'HÔTE, L'HÔTESSE.

L'HÔTE.

Adieu, ma chère femme, vous allez régler vos livres, et moi, je vais donner le coup-d'œil du maître.

SCÈNE VIII.

L'HÔTESSE, *seule.*

Il va mettre sa perruque, pour donner le coup-d'œil du maître. Ces maris! avec leur ton d'autorité, ils ont toujours l'air d'ordonner, et ils obéissent sans cesse. Les pauvres gens! pour peu qu'on veuille s'en donner la peine, on les mène absolument tout comme on veut. Le mien, par exemple, je l'aime de tout mon cœur, mais je ne ferois pas une seule fois sa volonté, dût-il être mon mari pendant cent ans.

SCÈNE IX.

L'HÔTESSE, AUGUSTE.

AUGUSTE, *l'air harassé et ses cheveux tout défaits.*

Pardon, madame : n'est-ce pas vous qui êtes l'hôtesse de cette maison?

L'HÔTESSE.

Oui, monsieur, c'est moi qui suis la maîtresse; qu'y a-t-il pour votre service?

AUGUSTE.

Voudriez-vous bien me dire si deux dames de la province sont arrivées dans cet hôtel?

L'HÔTESSE.

Une mère avec sa fille?

AUGUSTE.

Oui, madame, une mère avec sa fille.

L'HÔTESSE.

D'hier au soir; deux dames angloises?

AUGUSTE.

Non, madame; celles que j'attends viennent de Stettin. Le carrosse n'est donc pas encore arrivé?

L'HÔTESSE.

Il ne sera ici au plus tôt que dans une heure.

AUGUSTE.

Ah! madame, je vous supplie, je vous en conjure, tenez-leur un petit appartement tout prêt; ayez pour elles tous les soins, toutes les atten-

tions; que rien ne leur manque, rien au monde; entendez-vous, madame? Vous pouvez compter sur mon exactitude et sur toute ma reconnoissance.

L'HÔTESSE, *à part.*

L'aimable enfant! (*Haut.*) Soyez tranquille, monsieur le page; j'aurai soin de ces dames comme de moi-même.

AUGUSTE.

Vous êtes bien bonne: je n'ai reçu leur lettre qu'hier fort tard, et au même instant un ordre du roi m'a fait partir avec des dépêches; j'ai couru toute la nuit.

L'HÔTESSE.

Toute la nuit par le temps affreux qu'il a fait!

AUGUSTE.

Ah! madame, j'y suis accoutumé. (*Bas.*) Mais ma pauvre mère. (*Haut.*) Et à mon retour, ayant appris que sa majesté étoit sortie de la ville, j'ai saisi le premier moment pour voler ici.

L'HÔTESSE, *s'attendrissant peu à peu, à part.*

Ce cher enfant! (*Haut.*) Exposé, toute la nuit, au vent et à la pluie, à cet âge-là. Mon dieu! comme ses pauvres cheveux sont mouillés! Reposez-vous donc, mon gentilhomme, reposez-vous un moment.

AUGUSTE.

Cela n'est pas possible; il faut que je m'en aille bien vite, que je retourne au château: je n'ai pas une minute à perdre.

L'HÔTESSE

Mais, c'est comme si vous y étiez; ma maison n'en est qu'à deux pas, et puis on voit par cette fenêtre tout ce qui se passe sur la grande place.

AUGUSTE, *s'avançant vers la fenêtre et faisant un cri.*

O ciel! voilà le monde qui accourt : c'est le roi qui arrive. Adieu, madame. Dites à ma mère qu'Auguste.... dites-lui que je reviendrai bientôt, le plus tôt que je pourrai. *(Il court et revient.)* Ah!.. Dites-lui aussi que sa lettre. *(Il montre une lettre sous sa camisole.)* Voyez, elle ne quitte pas mon cœur; dites-lui bien, je vous en prie. *(Il lui presse les mains.)* Ah! madame, je vous recommande la plus tendre, la meilleure des mères.

(*Il sort.*)

(L'hôtesse est attendrie jusqu'aux larmes, qu'elle essuie avec son mouchoir. L'hôte paroît dans ce moment : il est surpris de voir s'enfuir un page.)

SCÈNE X.

L'HÔTESSE, L'HÔTE, *tout habillé.*

L'HÔTE, *s'approchant.*

Ma femme.... ma femme.... *(Il lui ôte le mouchoir.)* Comment donc? vous pleurez!

L'HÔTESSE.

Sûrement, que je pleure, et vous en feriez bien autant, si vous saviez...

L'HÔTE.

Cela se peut; mais voyons, de quoi s'agit-il?

L'HÔTESSE.

Un plus intéressant jeune homme, d'un fils qui adore sa mère : elle va arriver ; il m'a demandé un petit appartement pour elle. Je lui ai promis celui ci ; je lui donnerois le mien, je lui donnerois volontiers toute ma maison.

L'HÔTE.

Toute la maison, toute la maison... comme vous prenez feu pour monsieur le page !

L'HÔTESSE.

Eh ! pourquoi donc pas, mon ami?

L'HÔTE.

Pourquoi?... C'est que vous ne les connoissez pas ; vous n'êtes pas au fait comme moi de toutes les gentillesses de ces messieurs : défiez-vous-en, ma femme, défiez-vous-en, c'est moi qui vous le conseille.

L'HÔTESSE.

Encore de la jalousie ! Un page, un enfant.

L'HÔTE, *à demi-bas.*

Un enfant, un enfant : quand une fois ils ont mis le pied dans une maison... *(Haut.)* Tenez, si je chantois aussi bien que vous, je vous dirois des couplets qui ont été faits sur eux.

L'HÔTESSE.

Des couplets ! Voyons, mon ami, votre chanson.

L'HÔTE.

Mais je chante si mal, et ma voix...

L'HÔTESSE.

Je sais bien qu'elle n'est pas belle; mais vous n'avez rien à me refuser, et vous chanterez pour me plaire.

L'HÔTE.

Je tâcherai donc de faire de mon mieux.

PREMIER COUPLET.

Les tours que font messieurs les pages,
Ne sont, dit-on, que jeux d'enfants,
Et l'on doit voir leurs badinages
Avec des yeux très indulgents.
Tant qu'ils ne sont pas dans un âge
Où l'on peut causer quelqu'ombrage
A des époux, à des mamans,
Les tours que font messieurs les pages,
Ne sont encor que jeux d'enfants.

DEUXIÈME COUPLET.

On en rit, on les encourage,
Et même on dit qu'ils sont charmants.
Alors ils osent davantage,
Et l'on s'y fait avec le temps.
Pour séduire une fille sage,
Pour troubler la paix d'un ménage,
Que leur faut-il? quinze ou seize ans.
Les tours que font messieurs les pages
Sont-ils encor des jeux d'enfants?

L'HÔTESSE.

Ce que vous dites là n'est point du tout plaisant... pour un mari.

L'HÔTE.

Je vous le demande.

SCÈNE XI.

L'HÔTESSE, L'HÔTE, LE GARÇON ALLEMAND.

LE GARÇON ALLEMAND.

Le carrosse de Stettin vient d'arriver.

(*Il sort.*)

L'HÔTESSE.

Ah! tant mieux! viens, mon bon ami; allons vite au-devant de ces dames : mais, les voilà déjà. Oh! oui, ce sont sûrement elles.

SCÈNE XII.

L'HÔTESSE, LA MÈRE D'AUGUSTE, CAROLINE, L'HÔTE, LA BONNE *dans le fond.*

L'HÔTESSE.

Mesdames, donnez-vous la peine d'entrer, et soyez les bien-venues. On vous attendoit avec impatience. Un jeune gentilhomme, un page de la chambre...

LA MÈRE.

Mon fils!

CAROLINE.

Mon frère!

L'HÔTESSE.

Oui, madame.

LA MÈRE ET CAROLINE.

Cher Auguste! où est-il?

L'HÔTE.

Une minute plus tôt, vous le trouviez, mesdames.

L'HÔTESSE.

Il n'y a qu'un instant qu'il vient de s'en aller; ce cher enfant! il a couru toute la nuit pour le service du roi, et il a été obligé de retourner au château bien vite; mais il m'a promis qu'il reviendroit dès qu'il le pourroit. Ah! madame, quel fils vous avez! quelle tendresse pour sa mère et sa sœur! Si vous aviez vu son empressement, ses inquiétudes, et votre lettre, madame, qu'il porte sur son cœur. Ah! je ne puis y songer sans verser encore des larmes, mais elles sont bien douces.

CAROLINE, *attendrie.*

Ah, ma mère!

LA MÈRE, *attendrie.*

Chère Caroline! nous l'embrasserons bientôt. monsieur l'hôte, dès que mon fils sera arrivé, vous voudrez bien...

L'HÔTESSE.

C'est moi, madame, qui vous l'amènerai.

L'HÔTE.

Non, ma femme; c'est moi qui aurai cet honneur : vous conduirez ces dames à leur appartement; elles auront besoin de vous; et moi, je reste ici; j'attendrai monsieur le page, et le présenterai moi-même. (*A la mère.*) Madame, quand il vous plaira.

LA MÈRE.

Monsieur l'hôte, je vous remercie de vos attentions et de votre bon accueil.

(L'hôtesse conduit ces dames à leur appartement, et la bonne n'osant passer devant l'hôtesse, après un jeu muet de part et d'autre, finit par passer la première en faisant une révérence à l'hôtesse.)

SCÈNE XIII.

L'HÔTE, *les suivant des yeux.*

L'air noble, de la décence, de la politesse; ces dames n'auront qu'à se louer de moi. Mais, pour ne pas perdre de temps, voyons si ma femme s'est occupée de ses livres. (*Il va au bureau, ouvre les livres et les examine.*) Elle ne les a pas seulement ouverts. Elle aura jasé avec l'aimable enfant, monsieur le page. Allons, allons, il n'y a pas grand mal; il est encore bien jeune. Mais, pour la punir de sa négligence, je vais faire les comptes moi-même; cela vaudra mieux que de la gronder. (*Il s'assied.*) Voyons. Son excellence, monsieur le comte. (*Il compte et calcule tout bas.*) Vin de Bordeaux, vin de Champagne, du Marasquin. (*Il compte et chiffre bas.*) Fort bien. (*Il tourne une feuille.*) Messieurs les conseillers aulliques. A table d'hôte. (*Il écrit et tourne une feuille.*) Messieurs les chambellans. Ils dînent toujours en ville et reviennent se coucher sans souper. (*Il tourne une feuille.*) Article des Anglois. Oh! c'est un peu dif-

férent. (*Il calcule bas.*) Trente ducats dans un jour! (*Il écrit et tourne une feuille.*) Ah! voici monsieur le chevalier. (*Il tourne plusieurs feuillets.*) Il remplit presque seul tout mon livre. Il est vrai qu'il ne se laisse manquer de rien. Il mange, boit, ne va jamais à pied, crève tous mes chevaux, se sert de tout mon monde, me fait enrager, me promet tous les jours de l'argent, ne m'en donne jamais, et finit toujours par m'en emprunter. Mais comme ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, le crédit lui sera continué. J'attendrai un peu; n'importe; j'aime les François, moi. Ce sont de bonnes gens. Ils vous font attendre souvent; mais on finit toujours par être payé assez bien!

SCÈNE XIV.

L'HÔTE, L'HÔTESSE.

L'HÔTE.

Voilà ma femme. (*Il se lève.*) Qu'a-t-elle donc? Il me semble qu'elle a l'air bien triste.

L'HÔTESSE, *d'un air affligé.*

Je viens de montrer l'appartement à ces dames, mais elles n'ont besoin que d'une chambre.

L'HÔTE.

Eh bien, ma chère amie?

L'HÔTESSE.

Elles ne sont pas heureuses. Sûrement elles ne sont pas aussi heureuses qu'elles méritent de l'être.

L'HÔTE.

Cela n'arrive que trop souvent, et surtout aux honnêtes gens.

L'HÔTESSE.

La mère m'a parlé. « Ma bonne hôtesse, m'a-t-elle « dit, je ne fais point de prix avec vous, mais « cette première pièce nous suffit. » Ensuite elle a baissé les yeux. Elle vouloit me cacher ses peines et ses larmes. Mon bon ami, il faut des attentions, des égards....

L'HÔTE.

Elles garderont l'appartement et ne paieront que la chambre; et si ce n'est pas assez...

L'HÔTESSE.

Brave homme! Viens m'embrasser à ton tour. Oui, je suis heureuse d'être ta femme. Je te préfère à tous les maris du monde. Quel cœur excellent!

L'HÔTE, *attendri.*

Il faut offrir nos services à ces dames. Ce soin te regarde; il faut ne les laisser manquer de rien; ne crains pas que j'y trouve à redire; plus tu feras de bien, plus tu me feras plaisir. Seulement, ménageons leur délicatesse. Ma bonne amie, prenons bien garde de les offenser.

L'HÔTESSE, *en fixant un moment son mari.*

Avec cet air brusque, qui croiroit qu'il a l'âme si sensible?

L'HÔTE.

Ma chère femme, il faut tâcher de mettre la bonne dans nos intérêts.

L'HÔTESSE.

C'est à quoi j'ai songé; car, en sortant, je lui ai fait signe que je serois bien aise... La voilà.

SCÈNE XV.

L'HÔTE, LISBETH, L'HÔTESSE.

LISBETH, *avec embarras.*

Excusez-moi, madame. Je ne sais si je me suis trompée, mais vous aviez l'air de vouloir me parler.

L'HÔTESSE.

Il est vrai, et je vous suis obligée d'être venue.

L'HÔTE.

Quelles sont ces deux dames qui viennent d'arriver chez moi?

LISBETH,

Je n'ai pas l'honneur de les connoître.

L'HÔTE,

Vous les avez cependant accompagnées.

LISBETH.

Pendant le voyage seulement.

L'HÔTESSE,

Mais la jeune personne vous appelle sa bonne.

LISBETH.

Tantôt sa bonne, tantôt autrement.

L'HÔTESSE.

Elle a l'air de vous aimer beaucoup.

LISBETH.

Elle a bien de la bonté. Je crois qu'on m'appelle. Pardon; il faut que je rentre; on peut avoir besoin de moi.

L'HÔTE, *l'arrêtant.*

Encore un moment, s'il vous plaît.

LISBETH.

Mais pourquoi donc toutes ces questions? Je ne sais rien, rien du tout. Je vous l'ai déja dit, je ne connois pas ces dames.

L'HÔTE.

Vous êtes une brave femme. Votre embarras et votre discrétion prouvent vos sentiments, et votre attachement pour vos maîtres : et quand vous saurez...

L'HÔTESSE.

Oui, ma chère amie, quand vous connoîtrez nos intentions, vous serez la première...

LISBETH, *les regardant l'un après l'autre, et hésitant un peu.*

Parlez-vous de bonne-foi? Ah! ne cherchez pas à me surprendre.

L'HÔTESSE.

Nous en sommes incapables.

LISBETH.

Prenez bien garde. Vous me feriez mourir de chagrin; et qui serviroit alors ma pauvre maîtresse?

L'HÔTE.

Mais pourquoi donc soupçonner d'honnêtes gens, qui ne veulent que faire le bien?

LISBETH.

J'aime à le croire. Mais si vous saviez...

L'HÔTESSE.

Eh! nous savons déja la tristesse extrême de ces dames, et puis monsieur le page, ce bon fils, a laissé entrevoir...

LISBETH.

Il vous auroit fait confidence...

L'HÔTESSE.

Il nous en croit dignes, au moins.

LISBETH.

Ce cher enfant! mon petit Auguste! je le reconnois bien là. C'est moi qui l'ai élevé; c'est moi qui élève ses autres petits frères : je ne suis qu'une pauvre veuve, mais on m'aime, on m'honore dans la maison. Ah! madame, ah! monsieur, si vous connoissiez cette respectable famille. Il n'y a que leurs malheurs qui puissent égaler leurs vertus.

L'HÔTESSE.

Eh! ma chère amie, plus ils sont à plaindre, et plus il faut s'empresser de venir à leur secours.

L'HÔTE.

Instruisez-nous donc bien vite, afin que nous puissions trouver des moyens...

LISBETH.

Eh bien! je vous dirai tout : mais, pour Dieu! que jamais on ne puisse se douter...

L'HÔTESSE.

Le plaisir de faire une bonne action vous répond du secret.

LISBÉTH.

Vous êtes de bien bonnes gens. Écoutez-moi bien. (*Elle regarde si personne ne les écoute.*) Vous saurez donc que madame est la veuve d'un brave officier. C'étoit le plus honnête homme et le meilleur major de l'armée. Il estimoit beaucoup mon mari, qui étoit sergent dans le même régiment. Tous les deux étoient d'un courage et d'une intrépidité... Et c'est cela même qui les a conduits au tombeau; car ils ont été tués tous les deux le même jour, à la même bataille. Vous pouvez juger quelle fut notre désolation, en apprenant cette triste nouvelle. Jamais, non, jamais nous n'aurions pu survivre à ce malheur, sans le tableau déchirant des enfants qui ajoutoit encore au désespoir de la mère. Imaginez-vous six pauvres petites créatures autour d'elle, qui gémissoient et qui crioient : « C'en est donc fait, nous ne verrons plus ce bon père. Qu'allons-nous devenir? » Et les voilà tous ensemble qui se jettent à genoux, qui lèvent leurs bras innocents, et qui crient en sanglotant : « Chère maman! prends pitié de ta « malheureuse petite famille; ne te livre pas au « désespoir; conserve-toi pour tes enfants : nous « t'aimerons, nous te consolerons, nous n'existerons que pour prolonger tes jours et pour faire « le bonheur de ta vie. » Ils ont tenu parole.

(*Pendant cette scène, l'hôte et l'hôtesse s'attendrissent peu à peu.*)

L'HÔTE.

Que je me sens attendri!

L'HÔTESSE.

Comment retenir ses larmes?

LISBETH.

Enfin la mère, ne s'occupant plus que des devoirs maternels, a mis ordre à ses affaires, a terminé celles de feu monsieur le major, a vendu sa maison, a placé son argent chez un négociant, et nous nous sommes retirées dans une petite campagne qui lui restoit. Là, nous vivions depuis quelques années, et nous commencions à jouir d'un peu de tranquillité, lorsqu'un monstre abominable... Ah! grand Dieu! prends pitié de nous. Hélas! un procès aussi cruel qu'injuste...

L'HÔTE.

Un procès injuste! vous le gagnerez.

LISBETH.

Mais il faut de l'argent, des amis, des protecteurs.

L'HÔTE.

De l'argent, j'en ai; des amis, nous en trouverons; des protecteurs, avec notre bon roi, une bonne cause n'en a pas besoin. Comment s'appelle votre maîtresse?

LISBETH.

Riesberg.

L'HÔTE, *avec le plus grand étonnement.*

Comment! madame est la veuve du major Riesberg, mon bienfaiteur?

LISBETH.

Vous le connoissiez, monsieur?

L'HÔTESSE.

S'il le connoissoit!

L'HÔTE.

La veuve du major Riesberg est malheureuse, et je ne l'ai pas su plus tôt?

L'HÔTESSE.

Mon ami!

L'HÔTE, *à Lisbeth.*

Qu'elle ne craigne rien; qu'elle soit tranquille; qu'elle compte sur la reconnoissance que je dois à feu monsieur le major, et dont je donnerai des preuves à sa famille. Mon bien, tout ce que je possède, je le lui offre de bon cœur : elle peut en disposer.

LISBETH, *serrant les mains de l'hôte.*

Le brave homme! l'honnête homme! La providence nous a conduites chez vous. J'entends madame.

L'HÔTE.

Retirons-nous vite. Vous achèverez de m'instruire : toi, ma femme, reste; tu sais de quoi nous sommes convenus.

(L'hôte et Lisbeth sortent ensemble par la porte du fond.)

SCÈNE XVI.

LA MÈRE D'AUGUSTE, L'HÔTESSE.

LA MÈRE, *à elle-même.*

Mon fils ne vient point. *(Haut.)* Madame, il n'est pas encore arrivé?

L'HÔTESSE.

Pas encore. Si madame vouloit, en attendant, me donner ses ordres?

LA MÈRE.

Je ne pense qu'à mon fils.

L'HÔTESSE.

Peut-être qu'il ne peut pas quitter : il faut qu'il soit de service auprès du roi.

LA MÈRE.

Il me tarde bien de le voir.

L'HÔTESSE.

Ah! je le crois : mais il me vient une idée. Je vais envoyer quelqu'un au château, qui parlera à l'officier de garde, et par ce moyen nous aurons bientôt des nouvelles de M. Auguste. Un moment de patience, madame; je cours et reviens à l'instant.

LA MÈRE.

Ma bonne hôtesse, je suis sensible à toutes vos attentions. Voudriez-vous aussi dire un mot en sortant, pour qu'on ait bien soin de la personne qui nous a accompagnées?

L'HÔTESSE.

Oh! rien ne lui manquera. Mais, vous-même, madame, vous ne daignez pas me commander.

LA MÈRE.

Je ne demande que mon fils.

L'HÔTESSE, *à part.*

Elle me refuse. Comment faire? Je n'ose en dire davantage. (*Haut.*) Votre très humble servante: je vais envoyer au château.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVII.

LA MÈRE, *seule.*

Grand Dieu! que j'ai de grâces à te rendre de m'avoir accordé des enfants comme les miens, surtout ce fils, modèle de l'amour filial! Je vais le revoir: sa douce présence va ramener le calme dans ce cœur affligé. Viens, mon fils; en te pressant dans mes bras, j'oublierai les rigueurs de la fortune, mon âme pourra se livrer à toute ma tendresse. Ah! ma tendresse, toute extrême qu'elle est, ne pourra jamais payer ni ton amour, ni tes bienfaits. Heureuse mère! cet enfant, que ton sein a nourri, n'existe, ne respire que pour toi. Il renonce à toutes les douceurs qu'à son âge on désire toujours, et il se prive de tout pour que je sois moins à plaindre. Mon fils, mon fils!... Mais il ne vient point. Chaque instant redouble mon impa-

tience. Cher Auguste! ah! qu'il est doux pour un cœur sensible de joindre les sentiments de la reconnoissance à ceux de la plus tendre mère!

SCÈNE XVIII.

LA MÈRE, CAROLINE.

CAROLINE.

Vous laissez seule votre fille, ma mère?

LA MÈRE.

Viens, mon enfant. Te voilà toute tremblante. Qu'as-tu donc, ma chère Caroline?

CAROLINE.

Ah, maman! si les cruels qui nous persécutent, alloient nous poursuivre jusqu'ici. O ciel! je frémis pour ma mère.

LA MÈRE.

Tu frémis pour ta mère, fille infortunée! tu ne songes point à tes propres chagrins; tu ne t'affliges que de mes peines. Mais, mon enfant, les tiennes sont aussi là. *(Elle la serre contre son cœur.)* Ma fille, souffrons, mais ne nous démontons jamais.

CAROLINE.

Votre Caroline sera toujours digne de vous.

LA MÈRE.

Ah! je n'en doute pas. J'aurois voulu assurer ton bonheur aux dépens de ma vie. Je n'aspirois qu'au moment de te voir unie à Ferdinand; mais

ruinée, sans bien, sans espoir peut-être... Et Ferdinand est toujours le même?

CAROLINE.

Ah! toujours le même.

SCÈNE XIX.

LA MÈRE, CAROLINE, LA BONNE, THÉODORE, *arrivant après.*

LA BONNE.

Madame, madame, bonnes nouvelles! voici un page de la chambre.

LA MÈRE, *sans voir Théodore.*

C'est mon cher Auguste!

CAROLINE, *sans voir Théodore.*

C'est mon frère.

THÉODORE, *à la porte, aux gens de la maison.*

Bonjour, Ernest; bonjour, vous autres. Avertissez tout le monde, j'ai besoin de toute la maison pour me servir.

CAROLINE, LA MÈRE.

Ce n'est pas lui.

SCÈNE XX.

CAROLINE, THÉODORE, LA MÈRE D'AUGUSTE.

THÉODORE.

Madame, monsieur votre fils, mon ami, ayant été subitement nommé de service auprès du roi,

m'envoie ici vous offrir ses respects, son chagrin, et tout le zèle et toutes les attentions du plus dévoué de ses camarades.

LA MÈRE.

Quoi! monsieur, nous ne le verrons pas?

THÉODORE.

Dans ce moment-ci, c'est absolument impossible; mais, si j'ai le bonheur de faire agréer mes services, je pourrai, par ma place... Oui, mesdames, comme le roi, après son dîner, s'accorde ordinairement quelques instants de sommeil, j'espère, je réponds de réussir à combler les vœux les plus chers de mon ami, et ceux de la plus juste impatience.

LA MÈRE.

Ah! monsieur, si vous connoissez celle d'une mère, vous devinez déja son premier désir. Que pense-t-on? que dit-on de mon fils?

THÉODORE.

Les bontés du roi répondent à cette question.

LA MÈRE.

Quelle douce satisfaction pour une mère!

CAROLINE.

Et pour une sœur!

LA MÈRE.

Auguste est donc estimé?

THÉODORE.

Et chéri de tous ceux qui le connoissent bien.

LA MÈRE.

Ah! croyez, monsieur, qu'il gagne à être connu.

Mais pardon : je ne parle que de mon fils, et j'ignore encore à qui je dois tous mes remercimens.

THÉODORE.

Je suis le fils unique du général Kronschild, frère du baron immédiat du Saint Empire, qui porte le même nom. J'ai eu quelquefois l'honneur de voir madame chez mon oncle le commandeur, et mademoiselle chez ma grand'-tante : il est vrai que dans ce temps-là j'étois si jeune, que ces dames n'ont peut-être pas trop daigné prendre garde à moi.

CAROLINE.

Ah! oui, ma mère, je m'en souviens fort bien ; et, si je ne me trompe, on appeloit monsieur, Théodore.

THÉODORE.

L'étourdi; car je l'étois alors et beaucoup : mais aujourd'hui ce n'est plus cela, tout est changé. Maintenant, permettez, mesdames, que je m'acquitte de l'emploi que m'a confié mon ami. Cette maison est fort bonne, mais il faut crier une heure avant d'être entendu. (*Il se tourne vers la porte du fond.*) Holà! hé! garçons, arrivez. (*Aux dames.*) Je vous demande bien pardon. (*Il va vers la porte du fond.*) Ernest! Ernest! (*Il revient.*) Mille pardons, mesdames. (*Il retourne à la porte.*) L'hôte! l'hôtesse! garçons! tous les garçons! (*Il revient.*) Quand je vous l'ai dit, Vous voyez comme on est servi. (*Il prend la sonnette qui est sur le bureau, ouvre la porte du fond et sonne tant qu'il peut en criant.*)

Holà, donc! l'Allemand! l'Anglois! tous les garçons! l'hôte! l'hôtesse!

L'HÔTESSE, *en dedans*,

On y va.

SCÈNE XXI.

CAROLINE, THÉODORE, LA MÈRE D'AUGUSTE, LES QUATRE GARÇONS.

L'ALLEMAND.

Nous voilà : qu'ordonnez-vous, monsieur le page?

THÉODORE.

Il est temps, ma foi, car il y a deux heures que je crie.

L'ALLEMAND.

Pardon: mais la veille d'une revue, on ne sait à qui entendre.

THÉODORE.

Tenez, prenez. (*Il donne de l'argent à chacun.*) Et attendez-moi ici. Je reviens dans la minute. (*Aux dames.*) Je suis au désespoir; mais ici c'est impossible autrement : si j'avois le bonheur de recevoir ces dames chez moi...

LA MÈRE.

Monsieur, nous allons vous laisser.

THÉODORE.

Daignez accepter ma main. (*Il les reconduit à leur appartement.*)

SCÈNE XXII.

LES QUATRE GARÇONS.

LE FRANÇOIS.

CADÉDIS! le charmant jeune homme! comme il est généreux! il m'a donné cela.

L'ITALIEN.

A moi aussi.

L'ANGLOIS.

A moi de même.

L'ALLEMAND.

Et à moi donc.

LE FRANÇOIS.

C'est un seigneur.

L'ANGLOIS.

C'est un lord.

L'ITALIEN.

C'est un marquis.

L'ALLEMAND.

Point du tout : c'est un gentilhomme.

SCÈNE XXIII.

LES QUATRE GARÇONS, THÉODORE.

THÉODORE.

ALLONS, mes amis : alerte! j'ai besoin de toute la maison. Faites-moi venir l'hôte et l'hôtesse. Il me faut tout le monde pour me servir.

(L'Allemand sort.)

SCÈNE XXIV.

THÉODORE, LES TROIS GARÇONS *dans le fond.*

THÉODORE.

La sœur de mon ami est charmante : courage! Théodore, voilà une conquête digne de toi. Voilà la femme qu'il me faut, je l'adore. Il s'agit de briller ici de toutes les manières. *(Il sort de l'argent de toutes ses poches, et le met dans son chapeau.)* Il ne faut rien négliger, et je vais commencer par lui donner un repas magnifique.

SCÈNE XXV.

L'HÔTESSE, THÉODORE, LES TROIS GARÇONS *dans le fond.*

L'HÔTESSE.

Monsieur le baron, on dit que vous voulez vous emparer de toute ma maison.

THÉODORE.

Bah! je ne sais pas même si j'en aurai assez. Bonjour, madame Phlips, vous êtes toujours la plus jolie femme de Berlin : je meurs d'amour pour vous.

L'HÔTESSE.

Vous avez bien de la bonté; voilà mon mari.

SCÈNE XXVI.

L'HÔTESSE, THÉODORE, L'HÔTE, LES QUATRE GARÇONS *dans le fond.*

L'HÔTE.

Mais, qu'est-ce donc qui se passe ici? Quel bruit! quel train! On diroit que la revue se fait chez moi.

THÉODORE.

Eh! arrivez donc, arrivez donc : vous vous faites bien attendre.

L'HÔTE.

Ah! je ne m'en étonne plus, c'est un page. Eh bien, monsieur?

THÉODORE.

En vérité, charmante hôtesse, vous avez la mine la plus piquante. (*A l'oreille.*) Je vous aime à la folie.

L'HÔTE.

Monsieur, je vous demande bien pardon; mais quand on vient dans mon hôtel, c'est au maître, c'est à moi seul qu'on s'adresse.

THÉODORE.

Cela se peut, mais j'aime mieux avoir affaire à madame.

L'HÔTE.

Monsieur le baron, trève de badinage : nous n'avons pas comme vous l'habitude de perdre

notre temps. Dites-moi ce qui me procure l'honneur de vous voir, ou trouvez bon....

THÉODORE.

Ce qui vous procure l'honneur de me voir? je vais vous le dire. Savez-vous faire un repas?

L'HÔTE, *choqué.*

Si je sais faire un repas!

L'HÔTESSE.

C'est son fort que les repas.

THÉODORE.

Eh bien! écoutez. Je veux être servi comme on l'est en France. La plus belle argenterie, le plus beau linge, quatre services, la plus grand'chère, et les mets les plus délicats, des vins exquis, et le dessert le plus recherché. Je me moque de la dépense. (*Il lui met son chapeau plein d'argent sous le nez.*) Prenez autant d'argent que vous voudrez, mais je veux un festin qui ne finisse pas.

L'HÔTE.

Combien de couverts?

THÉODORE.

Trois.

L'HÔTE.

Trois!

THÉODORE.

Dans l'appartement de ces dames.

L'HÔTE, *étonné.*

Dans l'appartement de ces dames! ah! très vo-

lontiers. (*Aux garçons.*) Allons, que tout le monde s'empresse à servir monsieur. Monsieur le baron, vous serez traité à la françoise; et, comme bon Allemand, vous aurez un dîner qui ne finira pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'antichambre de l'appartement royal dans le château. Une grande porte est au fond; deux autres moins grandes placées vers les troisièmes coulisses. Une table très-ornée dans le fond avec une pendule dessus; une autre table sur le devant également ornée, et sur laquelle est une écritoire en or. Des chaises et des tabourets de velours bleu à franges d'or et à pieds dorés.

SCÈNE I.

THÉODORE *entre par la porte du fond et vient en sautant.*

Heureux Théodore! heureux Théodore!.. Je suis dans une joie, dans une ivresse; la tête m'en tourne. Ah! la céleste créature que ma chère Caroline! Voilà qui est fait. J'aime comme on n'a jamais aimé, et je suis fixé pour toujours. Quelle douceur! quelle modestie! et quelle grâce! Je ne parle pas de sa figure, c'est un ange. L'amour l'a faite exprès pour moi. Quels yeux! une taille, et puis ce sourire enchanteur, et puis une mélancolie

si douce, si voluptueuse, une mère si respectable, un frère, mon meilleur ami, j'épouse tout cela : je rends hommage à l'amour, à l'amitié, à la vertu. Je comble de biens tout ce qui m'est cher, et mes parents ne pourront pas faire un plus noble usage de leur fortune.

SCÈNE II.

THÉODORE, AUGUSTE.

(Auguste est gai comme Théodore, et il entre par la même porte.

AUGUSTE.

Ah ! mon ami, te voilà ! eh bien ! Sont-elles arrivées ? Les as-tu vues ? Comment se porte ma mère, ma sœur ? Ne leur est-il point arrivé d'accident dans leur voyage ? Qu'ont-elles dit ? Qu'ont-elles fait ? Les verrai-je bientôt ?

THÉODORE.

Point d'inquiétude, mon ami, tout va bien. Ces dames se portent à merveille, et elles vont venir. Elles sont enchantées de toi, de moi. Ta sœur est adorable. (*Bas.*) Il ne sait pas qu'il sera mon beau-frère bientôt. (*Haut.*) Je t'ai représenté, j'ose dire, avec succès ; tu n'as qu'à demander. Dans deux heures tu les verras.

AUGUSTE, *tristement.*

Dans deux heures !

THÉODORE.

Ecoute donc, mon ami. Il faut bien les laisser

reposer un peu; et puis, ne faut-il pas une toilette une grande toilette pour ta sœur? et puis ne faut-il pas dîner? Enfin j'ai fait des merveilles; on te dira tout cela.

AUGUSTE.

O ma mère! dans deux heures, je mêlerai mes larmes aux vôtres!

THÉODORE.

Ce sera un moment bien doux pour tous les quatre. Car j'y serai aussi; pas vrai, mon ami?

AUGUSTE, *lui serrant la main.*

Ah! de tout mon cœur.

THÉODORE, *lui sautant au cou.*

Cher Auguste! que tu me fais de plaisir! (*Bas.*) Je meurs d'envie de lui dire que je vais me marier avec sa sœur. Oh! non, il faut faire ma déclaration d'abord.

AUGUSTE.

Que dis-tu donc, mon ami?

THÉODORE.

Je dis qu'il faut te reposer aussi; tu as couru toute la nuit, tu n'en peux plus de lassitude. Tiens, mets-toi là. Mets-toi sur cette chaise, et tâche de dormir un peu.

AUGUSTE.

Moi! dormir, quand j'attends ma mère.

THÉODORE.

Eh! ne t'inquiète donc de rien. Laisse-moi le soin de tout; je te réponds que je ferai les choses comme il faut. Vois-tu ce rouleau? les galons sont

arrivés. Cent ducats que m'envoie ma famille pour le jour de ma fête. Tiens, mon ami, partageons, ou plutôt prends tout; tu me feras encore plus de plaisir.

AUGUSTE.

Mon cher Théodore, je te remercie.

THÉODORE.

Ne te gêne pas, je suis en fonds. (*Il baisse la voix.*) Depuis un mois, je gagne tous les jours au jeu; prends mon rouleau.

AUGUSTE.

Bien obligé, mon ami.

THÉODORE.

Je ne veux pas que tu me remercies; je veux que tu acceptes.

AUGUSTE.

Je suis sensible à tes offres; mais je n'ai besoin de rien. (*Il étouffe un soupir.*)

THÉODORE.

Tu n'as besoin de rien? Voilà donc comme tu me chagrines toujours? et tu te dis mon ami!

AUGUSTE.

Théodore!

THÉODORE.

Non, tu ne l'es pas. Pas plus que de tes autres camarades, qui se plaignent de toi, et qui ont raison de se plaindre.

AUGUSTE.

Théodore!

THÉODORE.

Je ne l'ai jamais voulu croire : j'avois toujours pris ton parti contre eux ; mais je vois bien à présent....

AUGUSTE.

Et que peut-on me reprocher?

THÉODORE.

Pourquoi refuser mon argent? Pourquoi se singulariser en tout? S'éloigner toujours de tout le monde, vivre presque seul, n'être d'aucune partie, tout cela ressemble à du mépris.

AUGUSTE.

Théodore!

THÉODORE.

Oui, monsieur, à du mépris : le sais-tu?

AUGUSTE.

Ah! mon ami!

THÉODORE.

Ils disent cependant qu'il y a pour moi des préférences. Ils le croient, et tu ne veux pas accepter mon argent; et dans quel moment encore! Ah! monsieur, est-ce là une marque d'amitié?

AUGUSTE.

Cher Théodore! il faut que je sois bien à plaindre, si je suis obligé de me justifier auprès de toi.

THÉODORE, *honteux.*

Est-ce que je te le demande? Eh! non, mon cher Auguste; avec moi, jamais de justification.

AUGUSTE.

Mais que veux-tu donc que je fasse contre d'injustes soupçons et de fausses accusations ?

THÉODORE.

N'y pas donner lieu ; ne plus cacher tes démarches, tes dépenses, tes plaisirs, cela te fait des ennemis ; et si enfin le roi...

AUGUSTE, *alarmé.*

Le roi ?

THÉODORE.

Eh ! mon cher camarade, manquons-nous de surveillants, et les surveillants manquent-ils de rapporteurs ? Crois-tu qu'ils te pardonneront jamais la pension que tu as obtenue à ton âge ?

AUGUSTE.

Ah ! grand Dieu ! conservez-moi les bontés de mon maître ! Malheureux enfant ! que deviendroit ma pauvre mère ?

THÉODORE.

Tranquillise-toi, mon ami ; il ne t'abandonnera jamais. N'as-tu pas pour toi sa justice, ton innocence, et la mémoire de ton père ? Ce grand roi oublia-t-il jamais un brave officier tué sous ses drapeaux ? (*Auguste soupire.*) Calme-toi donc, mon cher Auguste, et ne t'afflige pas. Surtout, pardonne-moi ma petite vivacité, je te promets de la bien réparer ; mais, en attendant, ne songeons qu'au plaisir de revoir ta mère, ta sœur. Je vais de ce pas retourner auprès de ces dames, et pendant que je vais les chercher, tu te reposeras

un peu : mon ami, entends-tu ? tu en as grand besoin.

AUGUSTE.

Il est vrai, je n'en puis plus ; mais, si le roi...

THÉODORE.

A l'heure qu'il est ? Il n'y a qu'un moment qu'il s'est jeté, comme de coutume, tout botté sur son lit de repos. Toute la nuit, il l'a passée au milieu des dépêches, et toute la matinée au milieu des bataillons. Voilà un roi qui se donne bien du bon temps. Allons, allons, mets-toi là et dors un peu. Moi, je vais agir. Compte sur mes soins, mon intelligence, et surtout sur mon amitié ; je ne te demande, pour tout cela, que de vouloir bien prendre mon argent.

AUGUSTE, *attendri.*

Mon cher Théodore, mon cher ami, je t'en demanderai quand j'en aurai besoin.

THÉODORE, *l'embrassant.*

C'est parler cela ! Adieu, mon ami. (*A demi-bas.*) Adieu, mon petit frère. (*Haut.*) J'ai bien des projets : je veux.... Mais je te dirai tout cela. Adieu, adieu, mon cher Auguste. (*Il dit tout cela en sautant, et sort par la porte du fond : on voit des gardes en sentinelle.*)

SCÈNE III.

AUGUSTE, *seul.*

Quel ami j'ai là ! Il s'est fâché, parce que j'ai refusé son argent. (*Il s'assied sur une chaise et tire*

la lettre de dessous sa camisole.) Hélas! s'il savoit! (*Il regarde la lettre.*) Ah! qu'il m'en voudroit! (*Il ouvre la lettre et la baise.*) O ma malheureuse mère! ma malheureuse mère!.... Voilà donc où nous sommes réduits! (*Il parcourt la lettre et lève les yeux au ciel en soupirant.*) Mais tout n'est pas encore désespéré. Le roi sera instruit; il saura tout; rien n'échappe à sa vigilance; il admet et écoute tous ses sujets. Tous ont également part à sa bonté et à sa justice; c'est le dieu tutélaire de son peuple; il sera sensible à nos malheurs; il s'attendrira sur le sort d'une famille persécutée... Je vois déja nos ennemis confondus, punis. (*A demi-bas.*) Oui, je me sens déja plus calme.... Un doux espoir renaît dans mon âme..... (*Plus bas.*) Ma mère! tout va changer... Bientôt nous ne pleurerons plus... (*Il s'endort et laisse tomber sa lettre sur ses genoux.*)

SCÈNE IV.

AUGUSTE *endormi*, LE ROI.

(Le roi entre par la porte du côté droit des acteurs, il a plusieurs papiers à la main : il regarde la pendule.)

LE ROI, *son ton brusque.*

Je me suis reposé trop long-temps... Lisons vite ces lettres. (*Il en ouvre une.*) Le prince de... Il a le temps d'attendre. (*Il met la lettre dans la poche gauche : il en ouvre une autre.*) Le conseiller intime de.... On ne me trompe pas deux fois. (*Il met cette lettre de même dans la poche gauche : il en ouvre une*

autre.) Fidèles sujets, les colons de.... (*Il lit.*) Ils obtiendront ce qu'ils demandent.... L'activité et l'industrie peuvent toujours compter sur ma protection... (*Il met cette lettre dans la poche droite, et il en ouvre une autre.*) Les pauvres habitants de.... Voilà les plus pressés : les malheureux ont tout perdu par le ravage des eaux. Ils auront tous les secours nécessaires, et seront exempts d'impôts pendant deux ans. (*Il ouvre la dernière lettre.*) Le commandeur de.... Ah! qu'il vienne, j'ai des torts à réparer.... (*Il la met dans sa poche droite. Apercevant Auguste endormi, il s'approche de lui et le fixe un moment.*) Il dort mieux que moi.... Cet enfant m'intéresse.... On l'accuse cependant... Mais je me souviens de son père... Quel est cet écrit? Voyons... j'y trouverai peut-être quelqu'éclaircissement. (*Le roi se met dans un fauteuil de l'autre côté et vis-à-vis d'Auguste, et il lit.*) « Cher Auguste, seul « appui de ta mère et de ta malheureuse famille... » (*Le roi étonné regarde Auguste avec intérêt.*) « La « pension que le roi a daigné t'accorder vient en- « core de m'être payée. » Voilà donc, enfant généreux, l'usage que tu en fais..., Et on t'accuse.... Je verrai toujours par moi-même. L'erreur des rois coûte cher... (*Il continue de lire.*) « Ce n'étoit « pas assez qu'une fraude impunie » (*d'une voix terrible*) impunie! « engloutît le bien acquis par « le sang de ton père..... la haine d'un magis- « trat puissant et oppresseur.... des frais pour « payer notre perte. . O mon fils!.... L'existence,

« l'honneur de ta mère, le chaume qui couvre une « noble famille va lui être arraché avec ignominie. « (*Il s'attendrit.*) Menacée du plus accablant dé- « cret, poursuivie peut-être jusque dans la capi- « tale... J'y cours chercher des protecteurs à mes « enfants, et un ami, un seul ami qui se souvienne « de leur père. » (*Il essuie une larme de ses yeux.*) Qu'elle vienne à moi, je suis cet ami-là.

AUGUSTE, *parlant en songe et tendant les bras, dit à demi-voix* :

Cent ducats, (*plus haut*) cent ducats. O ma mère! le ciel nous les envoie.

LE ROI, *écoutant avec intérêt et se levant avec précipitation.*

Oui, il te les envoie, pauvre et noble enfant! (*Il tire un rouleau de sa poche et le met dans celle d'Auguste.*) Remettons-lui sa lettre; mon or ne la lui paieroit pas...

(*L'enfant se réveille, et le roi se hâte de s'éloigner, en feignant de lire.*)

AUGUSTE.

Le roi!.. (*Il se lève avec effroi.*) Ah! mon Dieu!.. (*Il est tremblant et n'ose lever les yeux. Le roi, qui l'a entendu, se doutant de son embarras, se détourne encore davantage. Auguste se permet de regarder du coin de l'œil, et voyant le roi qui lit, il se rassure un peu.*) Il ne m'a pas vu. (*Il voit la lettre par terre, il la ramasse avec vivacité.*) Ah! ma lettre! (*Il la met sur son cœur.*)

LE ROI, *sans quitter les yeux de dessus sa lettre.*

Quelqu'un!.. (*Auguste avance timidement.*) Qui a porté cette nuit mes dépêches?

AUGUSTE.

Sire, c'est moi.

LE ROI, *adoucissant son ton naturel, qui cependant perce toujours.*

Et pourquoi ne te laisse-t-on pas reposer?

AUGUSTE.

Quelle bonté!

LE ROI.

Auguste, des soupçons s'élèvent ici contre toi. (*Auguste est altéré.*) Que fais-tu de ton argent?

AUGUSTE, *avec le plus grand embarras.*

Sire.

LE ROI.

Te reproches-tu de l'avoir mal employé?

AUGUSTE.

Non, sire. Dieu m'en est témoin.

LE ROI.

Pourquoi donc tant de mystère?

AUGUSTE.

Sire... Votre majesté...

LE ROI, *d'un air satisfait, à part.*

Il n'avoue rien. (*Haut.*) Auguste, tu n'as plus de père. (*Il le regarde avec une extrême bonté.*)

AUGUSTE, *transporté, avec une confiance respectueuse.*

Pardonnez-moi, sire.

LE ROI, *avec la même bonté.*

Achève.

AUGUSTE, *en se précipitant aux pieds du roi.*

Ne suis-je pas un des sujets de votre majesté?

LE ROI, *après avoir fait relever Auguste.*

Que fait ta mère?

AUGUSTE.

Sire, elle bénit son roi, et lui élève des serviteurs.

LE ROI, *avec attendrissement, mais d'un ton assez ferme.*

Auguste, je veux la voir, ta mère. (*Il fait deux pas et se retourne.*) Entends-tu? Je veux la voir. (*Le roi sort par la porte du fond, qu'il ouvre. Un grenadier est en sentinelle; il observe un instant et sort : la porte se ferme.*)

AUGUSTE, *à genoux et les bras étendus vers le ciel, avec enthousiasme.*

O Dieu, qui lisez dans mon âme, accordez-moi le bonheur de mon père..... Mourir pour un tel maître....

SCÈNE V.

THÉODORE, CAROLINE, AUGUSTE, SA MÈRE.

(Théodore entre avec ces dames, par la porte à gauche, au moment où le roi est sorti.)

THÉODORE.

Auguste!

LA MÈRE.

Mon fils!

CAROLINE.

Mon frère!

AUGUSTE.

Ma mère! Grand Dieu! Ma chère Caroline! (*Il se jette dans les bras de sa mère et de sa sœur.*)

THÉODORE.

Voilà mon ouvrage.

(*Moment de silence.*)

LA MÈRE.

Reste, reste dans mes bras, mon fils.

THÉODORE.

Quel spectacle!

LA MÈRE, *à Théodore.*

Monsieur, que peut dire une mère à son fils qui la fait subsister?

AUGUSTE, *au désespoir de ce qu'il vient d'entendre.*

Que viens-je d'entendre! O ma mère! vous faites souffrir, vous faites mourir votre enfant.

(*Théodore s'éloigne doucement et sort par la même porte.*)

SCÈNE VI.

CAROLINE, AUGUSTE, SA MÈRE.

LA MÈRE.

C'est en vain que tu m'imposes silence; ton cœur généreux craint les témoins, et le mien les désire et s'en honore.

AUGUSTE.

Vous vous abaissez, ma mère. Ah! parlez-moi

de ce que je vous dois. Grand Dieu! qui peut jamais payer une mère?

LA MÈRE.

Un fils comme Auguste!

CAROLINE.

Un frère comme Auguste!

(*Ils se jettent encore une fois dans les bras l'un de l'autre, et il se fait un moment de silence.*)

AUGUSTE.

Ma mère! ma sœur! que nos cœurs s'ouvrent à l'espérance. Le roi... Ah! si vous saviez. Il m'a parlé de vous, ma mère; il m'a répété deux fois, avec une extrême bonté : « Je veux la voir, entends-tu? je veux la voir. » Il faut lui faire le récit de tous nos malheurs.

LA MÈRE.

Oui, mon fils, il faut l'instruire de tout. Nous avons été persécutés, nous avons tout perdu; mais nos cœurs, nos ennemis même, n'ont pas un seul reproche à nous faire.

AUGUSTE.

Nos ennemis!... Qu'ils tremblent.... Mais, ma mère, comme le regard du roi, ce regard unique, arrêteroit peut-être les expressions sur vos lèvres, mettez-vous à cette table, écrivez sans apprêt : votre sensibilité... Voilà le style qu'il faut : parlez beaucoup de mon père, de vos enfants.... Rien de moi.

LA MÈRE, *l'interrompant.*

Rien de toi, mon cher Auguste!

AUGUSTE.

Oh! non, rien, je vous en conjure : nommez ma sœur, mes pauvres frères; peignez-lui comme sous notre humble toit, nous entourions son image, comme de jeunes cœurs s'enflammoient à son grand nom... Tout cela, comme le vôtre vous l'inspirera. Le vôtre... entendez-vous, ma mère, et soyez sûre que chaque ligne, chaque mot iront droit au cœur du monarque.

LA MÈRE.

Ah! mon fils, le sentiment qui comble l'âme peut-il s'exprimer?

AUGUSTE.

Tout est là, tout est prêt; prenez cette plume et écrivez, ma mère. (*Il lui donne la plume et lui baise la main.*) Le ciel guida toujours cette main maternelle. (*La mère s'assied et se met à écrire; Auguste conduit doucement sa sœur au coin de la scène, du côté opposé.*) Bonjour, ma chère Caroline. Il y a bien long-temps que nous ne nous sommes vus. Suis-je toujours ton cher Auguste?

CAROLINE.

Ah! toujours.

AUGUSTE.

Que font mes petits frères? Pensiez-vous quelquefois à moi, comme je pensois à vous?

CAROLINE.

Quand nous recevions de tes nouvelles, si tu avois pu nous voir, mon cher Auguste! nous nous rassemblions tous. Maman les lisoit, nous écou-

tions, nous faisions vingt fois recommencer maman, et ce n'étoit jamais assez pour nous ni pour elle.

AUGUSTE.

Je faisois de même en recevant vos lettres.

CAROLINE.

Quel heureux temps que celui où nous ne nous quittions jamais!

AUGUSTE.

Oui, ma chère Caroline. Te souvient-il de notre union fraternelle, de ces douces promenades du soir, autour de notre solitaire enclos? Mais à propos de tout ce qui nous est cher, n'y a-t-il pas encore quelqu'un dont nous aurions à parler?

CAROLINE, *en baissant les yeux.*

Quelqu'un?

LA MÈRE, *les regardant de temps en temps.*

Ces chers enfants!... ils s'aiment comme ils m'aiment... Heureuse mère!

AUGUSTE.

Autrefois, j'étois le confident de ma petite sœur.... Eh! lève donc tes grands yeux noirs, qu'on aime tant à voir.

CAROLINE, *avec embarras.*

Eh bien, mon frère?

AUGUSTE, *avec malice.*

Comment se porte mon ami Ferdinand?

CAROLINE.

Nous sommes partis sans l'avoir vu.

AUGUSTE.

Cela dut lui être bien sensible.

CAROLINE.

A moi aussi, mon cher Auguste.

AUGUSTE.

Je parie que dans ce moment-ci il pense à nous.

CAROLINE.

C'est qu'il s'imagine que nous parlons de lui.

AUGUSTE.

Il t'aime toujours?.... Tu baisses encore les yeux.... Est-ce qu'il n'en est rien?

CAROLINE.

J'en serois bien fâchée.... C'est un si honnête homme.

AUGUSTE.

Et qui mérite si bien le cœur de ma petite sœur.

CAROLINE.

Il le partage avec toi. Comment ne pas l'aimer? Il est si sensible; si compatissant.... Mon cher Auguste, le croirois-tu? Depuis nos malheurs, il est encore plus tendre, il m'aime encor davantage, il veut tout sacrifier.....

AUGUSTE.

Voilà comme agissent les bons cœurs.

SCÈNE VII.

AUGUSTE, THÉODORE, CAROLINE, LA MÈRE D'AUGUSTE.

THÉODORE, *accourant par la porte du fond.*

Ah, mon ami! ah, madame! quelle nouvelle! Je suis hors de moi.

AUGUSTE.

Qu'est-il donc arrivé?

LA MÈRE ET LA FILLE.

Comme il est saisi!

THÉODORE.

Écoutez-moi, mais surtout promettez-moi d'être tranquilles; voici le fait. J'étois occupé dans cette pièce voisine à lire les papiers publics, lorsque tout-à-coup un grand bruit s'élève dans la rue. J'y vole: que vois-je? une foule immense devant l'auberge de madame, des gens de loi, tout leur sinistre cortège.... Au même instant, ces mots, *sentence, fuite, saisie,* frappent mon oreille. Les cruels vous poursuivent jusqu'ici.

AUGUSTE.

Juste ciel!

LA MÈRE.

O mes enfants!

CAROLINE.

Voilà mes pressentiments.

THÉODORE, *frappant du pied d'impatience, et pleurant.*

Eh! non, non. Si j'avois des malheurs à vous apprendre, serois-je si tranquille?

CAROLINE.

Vous tranquille, monsieur! eh! vous êtes en larmes.

THÉODORE.

Mais, c'est votre faute, mademoiselle; pourquoi pleurez-vous tous? remettez-vous et écoutez-moi jusqu'au bout.

AUGUSTE.

Écoutons, écoutons, ma mère.

THÉODORE.

Au milieu de cette troupe maudite étoit notre brave hôtesse, qui crioit à tout le monde : « Arrêtez, arrêtez, que faut-il à la justice, à l'injustice? « de l'argent, des sûretés, toute ma maison? « Parlez, mon mari est instruit de tout, il se « charge de tout, il répond de tout. » L'époux arrive, sa femme se jette dans ses bras et lui crie : « O mon cher, mon bon mari, ne souffrez pas « qu'on outrage chez vous la veuve d'un brave « officier, qui ne vécut que pour nous défendre, « qui mourut en nous défendant, et dont les en- « fants nous défendront encore. Payons, mon « ami, c'est une dette sacrée, payons au nom de « la patrie. »

AUGUSTE, LA MÈRE ET CAROLINE.

Cœurs vertueux! cœurs sensibles!

THÉODORE.

Tout le monde est dans la consternation, et on attend en tremblant ce que va faire l'époux. « Je « dépose mille ducats, dit-il, et j'engage toute ma « fortune. Respectez la noblesse malheureuse, et « venez recevoir votre argent. » Tous les yeux versent des pleurs, mille cris répètent : « Vivent « les bons citoyens! » Et soudain un nouveau bruit se fait entendre; on écoute; on regarde; on fait place : arrive le père de l'État.

AUGUSTE.

Le roi?

THÉODORE.

Lui-même; il étoit déja instruit.

AUGUSTE, *avec un cri de joie.*

O ma mère!

THÉODORE.

Déja l'iniquité est sans pouvoir; déja deux bons cœurs goûtent leur récompense, et vos bienfaiteurs, au milieu des acclamations, suivent le monarque en ces lieux.

LA MÈRE, *en prenant l'écrit qu'elle avoit laissé sur la table.*

Vérité! tu vas approcher d'un roi.

THÉODORE, *tirant Auguste à part.*

Pour le coup, mon ami, je ne pouvois pas trouver une circonstance plus heureuse pour te forcer d'accepter mon argent. *(Il cherche son rouleau.)* Où est-il donc?.. Mais qu'est-ce que j'en ai

fait ? (*Il cherche encore.*) Je ne l'ai pas laissé sur cette table....

AUGUSTE.

Que cherches-tu donc ?

THÉODORE.

Mon rouleau.

LA MÈRE.

Quel rouleau ?

(*On entend un grand mouvement derrière la scène.*)

AUGUSTE.

C'est le roi !

LA MÈRE ET LA FILLE, *en courant çà et là.*

Le roi, le roi.

AUGUSTE, *en poussant sa sœur dans la porte gauche qui reste entr'ouverte.*

Retire-toi, ma sœur.... Vous, ma mère, demeurez. Mais, pour dieu ! un peu de fermeté.

SCÈNE VIII.

LA MÈRE D'AUGUSTE, LE ROI, AUGUSTE, THÉODORE, SUITE DU ROI *dans le fond.*

LE ROI, *en entrant.*

Si le foible eût toujours dû trembler et se voir accabler par le puissant, on n'auroit pas songé à faire des lois. Il n'y a point de foible, point de puissant où je règne. Mon pouvoir est pour les opprimés, et ma présence pour tous mes sujets. (*Il aperçoit la mère d'Auguste qui s'incline profondément. Il ôte son chapeau, le garde à la main, et*

s'avance vers elle. La suite reste dans le fond.) Que désirez-vous, madame?

LA MÈRE, *tremblante.*

Sire.... votre majesté.... Les ordres de votre majesté.

AUGUSTE.

Sire, c'est ma mère.

LE ROI, *en la fixant.*

Vous aviez un brave homme pour époux, madame; que puis-je faire pour sa famille? (*La mère lui remet le placet, le roi le prend avec bonté et y jette les yeux, en fronçant le sourcil.*) Vous avez perdu votre bien par une faillite?

(*Théodore, toujours occupé à chercher son rouleau, raconte bas son aventure aux pages.*)

LA MÈRE.

Oui, sire.

LE ROI.

Le tribunal a déclaré votre débiteur insolvable?

LA MÈRE.

Oui, sire.

LE ROI.

Qu'est-il devenu?

LA MÈRE.

Il vit dans l'opulence.

LE ROI, *s'avançant d'un air terrible.*

Qui est le misérable qui a jugé?

LA MÈRE.

Sire, le même qui me condamne aujourd'hui à payer ce que je ne dois point.

LE ROI *marche avec agitation, et froissant le placet entre ses mains, il dit à un officier de sa suite :*

Approchez.... (*Changeant d'avis, il dit brusquement à Auguste :*) Non, toi, écris. (*Il s'arrête un moment.*) Sont-ils mariés, ces gens-là?

(*L'inquiétude se lit sur tous les visages.*)

LA MÈRE.

Sire, ils ne le sont ni l'un ni l'autre.

LE ROI, *avec un mouvement de joie vivement marqué.*

Écris.... (*Auguste met un genou à terre auprès de la table, regarde le roi avec une contenance assurée, et attend ce qu'on va lui dicter.*) J'ordonne que tous les créanciers du faux négociant.... (*mets les noms*) soient payés à l'instant avec les intérêts des intérêts, en commençant l'opération par le capital du juge. (*Tous les assistants donnent des marques de joie.*) Qu'on porte cet ordre au chef de la justice. (*Un officier le reçoit et part.*)

(*La mère et la fille, ainsi qu'Auguste, sortent leur mouchoir et essuient leurs armes. Auguste, en tirant le sien, laisse tomber un rouleau.*)

AUGUSTE.

O ma mère! voilà de bonnes larmes.

THÉODORE, *étourdiment, voyant tomber le rouleau entre le roi et Auguste.*

Mon rouleau!

PLUSIEURS PAGES ET PERSONNES DE LA SUITE DU ROI, *bas.*

Son rouleau!

LE ROI.

Qu'est-ce? (*Il se met devant Théodore qui veut ramasser le rouleau.*)

THÉODORE.

Sire... (*Bas.*) Que dirai-je? (*Haut, en balbutiant.*) Votre majesté.... (*Bas, à Auguste.*) Tu l'as donc trouvé, et tu ne me le dis pas.

PLUSIEURS PAGES ET PERSONNES DE LA SUITE DU ROI, *bas.*

Il a pris son rouleau.

(*La mère pâlit.*)

AUGUSTE, *chancelant et tombant sur un genou.*

Je me meurs.

LA MÈRE, *avec un cri, n'osant aller à son fils de peur de manquer de respect au roi.*

Auguste, ô mon malheureux fils!

LE ROI, *à la mère.*

Eh bien! eh bien! par respect pour moi, madame, vous laissez mourir votre enfant... (*Il court à Auguste, le soutient et le relève avec la plus grande bonté.*) Auguste, Auguste.

AUGUSTE, *revenant à lui.*

O mon maître!... O mon dieu tutélaire! (*avec le cri de la vérité*) je suis innocent.

LE ROI, *avec attendrissement et lui serrant la main.*

Je le sais, mon ami.

THÉODORE, *au désespoir.*

Étoundi que je suis!

LE ROI, *faisant relever Auguste sur qui il pose une main protectrice.*

Qui est-ce qui ose accuser cet enfant?

THÉODORE, *tremblant.*

Sire...

LE ROI.

Que parliez-vous de rouleau?

(*Auguste lève sur le roi un œil reconnoissant.*)

THÉODORE.

Sire...

LE ROI, *brusquement.*

Eh bien?

THÉODORE, *n'en pouvant plus.*

Sire, j'en avois un, je l'avois offert à mon ami... Il l'a refusé... Je... je...

LE ROI, *plus brusquement encore.*

Eh bien?

THÉODORE, *précipitamment.*

Je l'ai mis dans sa poche.

LE ROI.

Vous l'avez mis dans sa poche!

SCÈNE IX.

LA MÈRE D'AUGUSTE, LE ROI, AUGUSTE, THÉODORE, CAROLINE; SUITE DU ROI *dans le fond.*

CAROLINE *ouvre la porte avec violence, traverse et s'élance vers son frère.*

Mon frère, ma mère, pardon, sire.... mais il s'agit de l'honneur de mon frère... Le voilà, votre rouleau. C'est moi qui l'ai trouvé sur un fauteuil dans ce salon : prenez, monsieur, prenez votre argent, et n'exposez pas, ne perdez pas mon frère.

THÉODORE, *transporté, sans prendre le rouleau, s'adresse à toute la suite du roi, et surtout aux pages.*

Messieurs, vous l'entendez... Auguste est innocent. (*Au roi.*) Grâce, sire, grâce. Mon ami étoit livré aux soupçons; je ne savois ce que je disois, ce que je faisois; je ne sentois que la peine de mon ami. Votre majesté peut me faire punir; mais mon cœur vaudra toujours mieux que ma tête.

LE ROI, *en retenant un sourire.*

Ceci s'examinera, monsieur. (*Il se tourne vers Auguste.*) Auguste.... tantôt, quand tu dormois sur cette chaise.... (*Auguste baisse les yeux.*) quel papier tenois-tu à la main?

AUGUSTE.

La lettre de ma mère.

(*Théodore fixe souvent Caroline; il craint de lui voir déplu.*)

LE ROI, *avec bonté.*

Si je l'avois lue, tu me le pardonnerois, je pense.... Quand on place si bien son argent, ce n'est pas trop d'un témoin..... et pendant ton songe... ne croyois-tu pas que le ciel t'envoyoit cent ducats?

AUGUSTE, *jetant un regard sur sa mère.*

Ah! sire.

LE ROI.

Eh bien! c'est moi qu'il a chargé de te les remettre. Voilà, messieurs, toute l'énigme. Les modestes vertus de cet enfant devroient servir d'exemple à ceux qui l'accusoient. (*Théodore court à son ami et l'embrasse.*) Faites venir ce brave homme et sa femme. (*A la mère.*) Combien avez-vous d'enfants, madame?

LA MÈRE.

Sire, cinq fils et une fille.

LE ROI.

J'aurai soin des vôtres. Je vois que vous leur parlez souvent de leur père... Avez-vous fait un choix pour cette demoiselle?

(*Théodore fait un pas en avant.*)

LA MÈRE.

Sire, son cœur avoit choisi; mais nos malheurs et le peu de fortune du futur..

LE ROI.

Qu'elle l'épouse et qu'il serve; le reste me regarde.

THÉODORE, *à part.*

Adieu, mon mariage.

SCÈNE X.

LA MÈRE D'AUGUSTE, LE ROI, AUGUSTE, THÉODORE, CAROLINE, PHLIPS ET SA FEMME; SUITE DU ROI, *dans le fond.*

LE ROI, *à Phlips et sa femme.*

Approchez.... Venez, madame : l'action que vous venez de faire ne me surprend pas; je sais que ce n'est pas la première.

PHLIPS ET SA FEMME.

Ah! sire....

LE ROI.

Je vous confie tous les biens de mes maisons de charité... Il faut un honnête homme pour remplir cette place, et personne ne la mérite mieux que vous. Théodore, je vous donne une cornette dans mes gens-d'armes. Auguste, je double ta pension, et mon frère t'accorde une lieutenance dans son régiment; tu es bon fils, tu seras brave comme ton père, et tes vertus te rendent digne de servir sous

un tel général. (*A la mère.*) Adieu, madame... Je vous remercie d'être bonne mère.

(*Il sort.*)

TOUT LE MONDE *entoure le roi, en s'écriant :*

Ah! le bon roi! le grand roi! le bon roi!

(*La suite du roi sort avec lui.*)

FIN DES DEUX PAGES.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

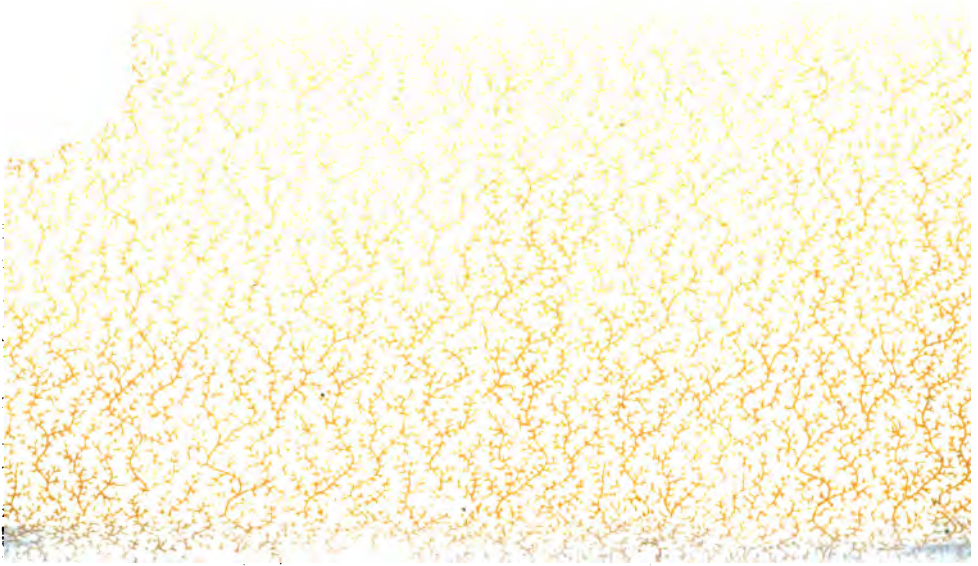
CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE sur Beaumarchais..... Pag. 1

LE BARBIER DE SÉVILLE, ou LA PRÉCAUTION INUTILE, comédie en quatre actes, par Beaumarchais..... 7

LA FOLLE JOURNÉE, ou LE MARIAGE DE FIGARO, comédie en cinq actes, par le même..... 127

Notice sur Dezède..... 345

AUGUSTE ET THÉODORE, ou LES DEUX PAGES, comédie en deux actes, par Dezède.... 351

FIN DE LA TABLE DU QUATORZIÈME VOLUME.